
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02171909 1

COURS
D'ÉLOQUENCE SACRÉE
POPULAIRE

(Partie pratique)

PAR M. L'ABBÉ MULLOIS

TOME QUATRIÈME

PARIS
LÉON FONTAINE, EDITEUR
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 26
1863

COURS

D'ÉLOQUENCE SACRÉE POPULAIRE

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par la charité, on ne peut commencer sous de plus favorables auspices. Nous en avons, du reste, peu parlé dans les précédents volumes ; on n'y trouve qu'un petit sermon de charité, destiné uniquement aux habitants des campagnes. Aussi bien le temps est propice : c'est la fin de l'hiver, les bourses des pauvres sont épuisées, celles des riches doivent être garnies. C'est le moment des repas, des fêtes, et la joie en France serait assez disposée à avoir bon cœur, si elle ne coûtait des prix énormes. Enfin, s'il faut avoir pitié des pauvres, il faut aussi avoir pitié de ceux qui ne le sont pas, des riches surtout. La charité, c'est leur planche de salut, ce sera peut-être la planche du salut de tous : c'est bon pour les pauvres d'être secourus, c'est meilleur encore pour les riches

de les secourir. C'est à ce point de vue là surtout qu'il faut envisager la charité comme moyen d'entrer dans les cœurs, d'en chasser le mal et de le remplacer par le bien, la foi et ses œuvres.

C'est presque un lieu commun de dire que notre population est dominée par l'amour des jouissances matérielles, du luxe et de tout ce qui s'ensuit. C'est partout, dans les villes et les campagnes, dans les provinces comme à Paris. Pendant la grande exposition, on reconnaissait les femmes de la province à une exubérance exagérée de luxe, à un déploiement d'ornementation qui faisait dire à la femme de Paris qu'elles en étaient *fagotées*. Tout le monde aujourd'hui sait apprécier un bon dîner, et même beaucoup aiment à se trouver autour d'une table où il n'y a que du liquide sans solide. Un repas n'est plus une occasion de se voir, de causer et de s'aimer, mais c'est une occasion d'abord de manger, de boire; puis on cause et on s'aime s'il reste du temps et si la raison le permet. A certains jours, le petit bourgeois aura sur sa table plus de mets exquis, de vins et de liqueurs pour vingt personnes qu'il n'y en a chez l'Empereur pour quarante. Les tables ne sont plus servies, elles sont surchargées : on dirait un buffet destiné à restaurer deux ou trois convois de chemin de fer. L'homme du peuple, n'ayant pas le moyen d'en faire autant, va s'en dédommager on sait où. En un mot, cette maladie règne du haut en bas de l'échelle sociale. Comment l'en déloger? Il n'y a pas

de meilleur moyen que de mettre sans cesse sous les yeux la misère des pauvres. Faire des sermons *ex professo* sur les excès du luxe, de la toilette, de la table, de l'ameublement, sur les énormes dépenses du cabaret, c'est difficile, c'est délicat, il y a à craindre les exagérations et les personnalités. L'auditoire pourrait dire à quelqu'un : « *Tu es ille vir,* » et l'*ille vir* ne manquerait pas de se fâcher. Tonner directement contre toutes ces choses, n'est-ce point s'exposer à leur donner un attrait de plus? Nous aimons tant le fruit défendu! Nous serions volontiers de l'avis de ce Turc auquel on demandait : « Pourquoi donc Mahomet vous a-t-il défendu de boire du vin? — Afin qu'il nous parût meilleur, » répondit-il. Il y a déjà longtemps que l'on tourne en ridicule tous ces excès; chacun en rit et personne ne se corrige; au contraire, c'est devenu un besoin, une passion, cela fait presque partie des cœurs : touchez-y directement, on criera...

Mais, grâce à Dieu, il y a encore un bon petit côté en France; il y a encore de bons sentiments, il y a encore de la pitié surtout. Eh bien, il faut réveiller, faire vibrer ces sentiments, s'introduire dans la place à l'aide de la charité, et jeter le mal à la porte. Au fond, la charité est aimée, elle est même un peu de mode, personne n'ose trop la repousser. Que voulez-vous dire à un homme qui vient plaider la cause de ceux qui n'ont pas de pain? C'était la méthode de saint Jean Chrysostome de faire passer les grosses

vérités à l'ombre de la charité. Raisonner, c'est bien, mais ici il faut plus que des raisonnements. Aux joies du mal, opposons les joies du bien ; aux entraînements de la cupidité et de l'orgueil, opposons les entraînements de la pitié, jetons-nous dans la mêlée des passions, et crions-leur : Au nom de votre cœur, vous ne passerez pas ; me voici, moi et mes pauvres!

Que voulez-vous, ces pauvres frères, il faut les prendre de toutes les façons pour les sauver. Si nous ne pouvons entrer dans les cœurs par la porte, il faut y entrer par la fenêtre. Profitons de toutes les occasions ; parlons de charité dans l'église, parlons-en dans les réunions particulières, aux catéchismes, surtout aux catéchismes de persévérance. Le carême va nous donner mille occasions d'arriver aux âmes par la voie de la charité. Ne craignons pas d'en parler même dans les réunions d'ouvriers, dans les assemblées composées de gens du peuple. La charité mène tout droit à la religion. Je dirai : elle défriche les cœurs et les prépare à recevoir la céleste rosée ; elle fait aimer le prêtre. Il est vrai que le monde dit souvent : « On demande toujours! » mais c'est un petit ramage consacré par l'usage; cela n'empêche pas de donner. Le prêtre qui s'en occupe avec mesure et zèle est toujours un prêtre estimé. La meilleure chose à faire est celle-ci : racontez une misère, exposez un fait, et puis laissez les cœurs agir. La charité c'est notre gloire et notre force, surtout aujourd'hui; c'est le motif pour lequel beaucoup nous tolèrent. Oh!

s'il n'y avait plus ni pauvres ni malades, oh ! si on ne mourait pas, on nous repousserait comme des êtres inutiles, on nous tiendrait sans ménagement pour des propres à rien. Il faut donc savoir nous servir de cette charité pour en faire le chemin de la vérité et du ciel. La charité est un bon trait d'union entre le monde et la religion.

Mais, avant tout, faisons de la charité pratique : *verbo* d'abord et *opere* ensuite; visons aux cœurs. Laissons les considérations métaphysiques, les hautes études sociales, comme on dit aujourd'hui; améliorons les cœurs, et vous verrez que la société s'en apercevra bientôt. Nous ne sommes pas chargés de gouverner le monde, nous avons la mission plus élevée de le sauver. Des faits, des faits surtout, ou des paroles qui soient frappantes comme des faits, voilà ce qui touche. « Je n'aime pas, disait une femme mondaine, les sermons de charité qui racontent des traits de misère, *ça me fait donner trop d'argent*, *et ça me laisse trop de remords de cœur*; *parlez-moi des sermons philosophiques, on s'en tire avec une petite pièce, en disant que c'est très-beau.*

Nous publions ici deux petits sermons sur la charité, afin de mettre nos confrères à même de choisir ce qui leur conviendra. C'est à eux d'approprier les pensées, les sentiments à leur auditoire et aux besoins des localités. Heureux si nous avons contribué un peu à leur aider à faire du bien aux pauvres et aux riches.

CHAPITRE PREMIER.

INSTRUCTION SUR LA CHARITÉ.

Cum venissent qui circa horam undecimam venerant, acceperunt singulos denarios. (Év. du jour.)

Hélas! mes frères, quand nous examinons notre vie, il se trouve que nous pourrions bien être des ouvriers de la onzième heure. Les uns ont fait peu de bien et beaucoup de mal; les autres ont si peu travaillé qu'ils seraient tentés de regarder leur travail comme nul. C'est vraiment effrayant, car le jour va finir. La vie peut nous échapper, et la mort va venir nous crier : « Assez, plus temps ! maintenant rends tes comptes. » Hâtons-nous donc de devenir au moins de bons ouvriers de la dernière heure. Or, voici un excellent moyen : faire la charité. *La charité*, mes frères, dit la parole sacrée, *couvre la multitude des péchés*; *il faut racheter ses péchés par des charités : eleemosynis peccata tua redime.* Heureux l'homme qui comprend ce que c'est qu'un indigent et un pauvre, Dieu l'assistera dans ses mauvais jours : *Beatus*, etc., etc.

Nous allons donc parler ensemble de charité, et je vous assure que c'est avec joie, parce que je sais que vous aimez les pauvres. Je viens donc simplement vous le rappeler et vous dire : Souvenez-vous que vous êtes bons pour les malheureux : le temps est propice, voici la fin de l'hiver, il fait encore froid, les économies des pauvres sont épuisées. Pendant ces jours on traitera bien ses amis, n'oubliez pas vos amis les pauvres.

Ma parole sera toute familière et toute cordiale ; arrière les grandes phrases et les artifices de la rhétorique ! Dieu soit béni, nous pouvons nous en passer, nous avons mieux que cela. La charité est une mère, et quand une mère parle à ses enfants, elle sera toujours mieux inspirée par son propre cœur que par toute la science et tous les livres des savants du monde. Laissez donc votre cœur l'écouter, laissez-le suivre ses bonnes inspirations, et ne le retenez pas quand il dira à la main : Va, donne.

Je viens donc, mes frères, vous parler de la nécessité de venir en aide aux pauvres, et je vous avoue que j'éprouve quelque embarras et même un sentiment de pudeur : plaider la cause des pauvres, est-ce que cela devrait être nécessaire ! car, qu'est-ce qu'un pauvre ? C'est un être, une créature humaine qui n'a pas assez de pain, de

vêtements pour exister, pour traîner jusqu'au bout son reste de vie sur cette terre, pour achever de vivre ou de mourir. Est-ce possible! Et ces créatures du bon Dieu ont un cœur comme nous, sont sensibles aux joies et aux douleurs comme nous!

Mes frères, la vie en elle-même, prise dans toutes les conditions, est déjà si triste, si remplie de souffrances et de larmes. Oui, la vie est triste pour tous : vous avez beau dire, beau faire, vous avez beau l'enjoliver de toutes les façons, elle est bien triste, votre vie toute seule, prise en dehors des espérances du christianisme ; elle est misérable! elle ne vaut seulement pas la peine qu'on se baisse pour la ramasser ; elle est triste partout, elle est triste dans l'aisance, triste dans la richesse et les superbes demeures ; elle est triste même dans les palais des souverains de la terre : allez, on y pleure souvent, bien souvent...

Que s'il en est ainsi, mes bien-aimés frères, si la vie est déjà si pénible au sein de l'aisance, des richesses, dites, qu'est-ce que la vie dans le dénûment, dans la faim et le froid? Qu'est-ce que la vie dans une pauvre chaumière ou dans une misérable mansarde? Qu'est-ce que la vie de l'homme qui manque de tout? Qu'est-ce que la vie à une pauvre mère entourée de ses petits enfants qui lu

disent : « Mère, du pain, du pain ; mère, oh ! que j'ai faim, oh! que j'ai froid ! » Et qui est obligée de leur répondre : « Mes pauvres enfants, que voulez-vous que j'y fasse, je n'ai pas de pain à vous donner ; je n'ai rien, rien ! «

Mes frères, oh ! faut-il qu'il soit certain qu'au milieu de nous des créatures humaines, des créatures du bon Dieu supportent ces tortures ! Oh ! c'est douloureux seulement d'y songer : c'est bien plus cruel de l'endurer !

Et que sont ces pauvres ? Des enfants de Dieu comme nous, nos frères ; oui, nos frères... C'est le même sang qui coule dans leurs veines et dans les nôtres, c'est notre sang qui pâtit de faim, c'est notre sang qui est couvert de haillons, qui couche sur la paille, qui est presque figé par le froid...

Nous disons volontiers : « Nous sommes tous frères, tous les hommes sont frères. » C'est très-bien, mais je ne sais si nous comprenons toute la portée de ce mot ; permettez-moi de vous le dire, il me semble que nous sommes parfois d'assez méchants frères. Nous, les aînés de la grande famille, nous prenons une large part des jouissances de la terre, et nous ne laissons qu'une très-minime part pour nos petits frères les pauvres... Un frère est toujours un frère ; quel qu'il soit, on ne peut l'abandonner. Dans certaines fa-

milles, trop souvent il y a des frères indignes, des êtres dégradés; eh bien, si l'on vient vous dire : « Laissez-le, c'est sa faute, il souffre, c'est lui qui l'a voulu... » «C'est vrai, répondrez-vous, c'est un malheureux, il me fait honte, il nous désole : mais enfin c'est toujours mon frère.. » Eh bien, le pauvre, quel qu'il soit, c'est toujours notre frère, il est, de plus, l'enfant de Dieu.

Oui, allez, il est fils de bonne famille, de noble race; c'est le fils de Dieu, son héritier. Aussi bien que qui que ce soit, il a le droit de dire : *Notre père qui êtes aux cieux*... Il faut donc lui répéter la parole de Raguel au jeune Tobie : *Sois béni, mon enfant, car tu es le fils d'un bon, d'un excellent père.*

Enfin, mes frères, aujourd'hui plus que jamais, si c'est possible, le pauvre est digne de pitié. Pour être pauvre et pour accepter cette tache avec résignation, il faudrait être fortement chrétien, il faudrait cette grande foi qui dit : Je ne suis pas riche, soit; attendons, patience, je le serai plus tard. J'ai là haut un père qui me réserve un bel héritage; attendons, ça ne durera pas longtemps.

Malheureusement, vous le savez, mes frères, les petits et les pauvres, comme bien d'autres, n'ont plus cette foi Ils ont suivi l'entraînement

de leur siècle, chacun s'est replié sur la terre et s'est emprisonné dans ses jouissances. On a eu l'air de dire : Là est tout le bonheur. L'argent c'est tout, avec l'argent on se donne tout. Être riche, c'est le ciel, être pauvre c'est l'enfer... Oh ! que le pauvre doit être malheureux sous l'accablement de cette pensée ! qu'il est digne de pitié ! Qui sait jusqu'où la douleur peut l'entraîner ! Qui sait si, dans un moment de désespoir, elle ne lui soufflera pas ce blasphème : « Ah ! l'argent c'est tout et je n'en ai pas, et je suis pauvre, et ma femme et mes enfants sont pauvres ! Être riche c'est le ciel... Alors je suis donc damné, moi, damné pour toujours... et qu'ai-je fait pour cela ? Je ne veux pas, moi, être un réprouvé, je ne l'ai pas mérité... Puisque l'argent c'est tout le bonheur, j'en veux ma part ; je l'aurai... « Ce serait une malédiction, un blasphème, sans doute ; mais ôtez la foi chrétienne, l'espérance chrétienne : c'est juste, c'est logique, c'est raisonnable ! Ayons donc pitié des pauvres et faisons-leur l'aumône des pièces de notre bourse et des bons exemples d'une vie vraiment chrétienne : ils ont besoin de ces deux charités. Ceux qui ont mal parlé de la religion ne savent pas le mal qu'ils ont fait.

Mais vous allez me dire. « Il y en a qui sont pauvres par leur faute ; ils sont paresseux, ils n'ont

aucune prévoyance ; ils ne savent rien économiser, ils ont dépensé à tort et à travers.»

Hélas ! mes frères, à qui le dites-vous? Je le sais trop bien et j'en suis désolé. Oui, il y a des pauvres qui le sont par leur faute, et, ce qui est plus malheureux encore, il y en a d'autres qui le deviendront bientôt ; ils marchent grand train vers la misère ; ils travaillent peu, ou, s'ils travaillent, ils dépensent sans prévoyance ; ils jettent leur argent, l'argent de leur femme et de leurs malheureux petits enfants, aux plus misérables passions. Les ouvriers surtout viennent sans cesse grossir la masse des pauvres. C'est au point qu'on peut dire aujourd'hui : Tel jeune homme, telle jeune personne, voilà pour bientôt un triste gibier pour la misère. Puis ils accuseront les autres.

Mais enfin, que voulez-vous? ceux qui n'ont pas de pain n'en souffrent pas moins ; faut-il les laisser mourir de faim ? Puis, tous ne sont pas pauvres par leur faute. Est-ce la faute de ces pauvres petits enfants s'ils sont orphelins, si la mort leur a pris leur père ? Est-ce la faute de cette malheureuse femme chargée d'enfants, si son mari ne lui apporte rien à la maison, s'il va tout dépenser ailleurs ? Est-ce la faute de cet honnête vieillard si son corps est usé? Est-ce la faute de cette pauvre vieille domestique si l'homme auquel elle avait

prêté ses économies les a dévorées peut-être en prodigalités, en fêtes auxquelles vous assistez? Oh! mes frères, ne réveillons pas tous ces souvenirs, n'excitons pas le lion endormi ; tous les battus ne seraient pas du même côté. Il y a des pauvres, ls souffrent, secourons-les d'abord ; puis nous nous querellerons ensuite s'il y a lieu, ou plutôt nous ne nous querellerons jamais, car il y aura toujours des malheureux à secourir...

Pour se faire une idée de la misère, allez la voir Encore, mes frères, si la misère c'était tout; mais non! la vieillesse vient s'y ajouter toujours, la maladie quelquefois.

Un homme a travaillé quarante ou cinquante ans de sa vie. Mais les années sont venues ; les fatigues ont usé son pauvre corps, et il ne peut plus travailler. Le voilà tombé à la charge de ses enfants, qui sont quelquefois pauvres eux-mêmes ou qui regardent comme presque perdu le morceau de pain qu'il mange. Le pauvre vieillard est, en quelque sorte, relégué dans un coin ; il vit dans l'isolement, sans cesse en présence de sa misère et de ses infirmités. Oh! si vous saviez comme il est malheureux! Oh! si vous saviez comme il est dur de se sentir à charge, de se l'entendre reprocher!... Aussi ces infortunés vieillards ne peuvent parfois retenir, comprimer leurs plaintes. Ils vous diront

dans l'intimité: « Oh ! que je souffre ! Oh ! que fais-je encore sur la terre ! Pourquoi le bon Dieu ne m'a-t il pas plus tôt retiré ?... J'ai honte de vous le dire : j'ai faim, je meurs de faim ; il y a bien longtemps que je *n'ai mangé à ma faim...* » Et de grosses larmes coulent sur ses joues, sillonnées par les fatigues et les souffrances... Mes frères, un vieillard avoir faim, un vieillard pleurer de faim, oh ! c'est affreux ! Un vieillard ! cette chose vénérable pour tous, cet être placé sur la limite du temps et de l'éternité, dont le front est déjà illuminé par les célestes clartés, réduit à tendre la main, n'ayant plus assez de pain pour sustenter son pauvre corps déjà courbé vers la terre qui va bientôt le dévorer... Plus assez de pain pour achever de mourir ! est-ce possible ?... Pauvre vieillard ! ce n'était donc pas assez des infirmités et des tristesses de l'âge, il te faut encore endurer les douleurs de la faim ! Oh ! mes frères, pitié pour le vieillard pauvre ! Nous vieillirons aussi Qui sait ? il y en a parmi eux qui, peut-être, furent dans l'aisance, riches même. Qui sait le sort qui nous est réservé ? Secourons la vieillesse, et Dieu entourera la nôtre d'une famille affectueuse et dévouée...

Voici encore, pour finir, une autre infortune qui vient s'ajouter à la misère, c'est la maladie.

Un membre d'une famille de pauvres ou d'une famille d'ouvriers qui vivent à peine de leur travail tombe malade; soudain, il se fait dans cette maison une misère désolante; rien n'y vient plus et tout y manque : pain, linge, bois, médicaments et courage surtout. Beaucoup d'entre nous connaissent la maladie : on sait combien elle est pénible, même quand on est riche. Que les jours nous paraissent longs, et les nuits, et les nuits!.. Que de fois nous avons demandé : « Quelle heure est-il? Mon Dieu, que la nuit est longue! si nous étions donc à demain...» Mais au pauvre malade, quelle consolation lui apportera le retour de la lumière? Hélas! il n'en verra que mieux sa misère, son dénûment, celui de sa femme et de ses enfants... Il lui faudrait du calme, et il sent que, lui ne travaillant plus, les siens vont manquer de pain. La douleur torture son corps et le chagrin dévore son âme. Oh! si tant d'âmes charitables savaient!.. Mais que dire, lorsque c'est l'enfant du pauvre ou l'enfant de l'ouvrier qui est malade? Là, grâce à Dieu, on aime ses enfants, on a horreur de les voir souffrir, on voudrait les soulager : il faudrait un traitement, des médicaments, un peu de bonne nourriture,..et rien à leur donner... et, faute d'argent, il faut se résigner à voir mourir ces êtres chéris. On ne sait ce qu'ils souffrent. Il faudrait avoir

le courage d'assister à ce spectacle. Si nous n'allons pas le visiter sur son grabat, au moins permettez-moi de vous en citer un trait.

(Si vous avez un exemple de grande misère chez vous, citez-le de préférence, sinon en voici un.)

Une pauvre jeune femme, que nous appellerons Virginie de son nom de baptême, exploitait avec son mari un petit établissement de blanchisseuse. Longtemps les efforts réunis des deux époux triomphèrent de la mauvaise fortune, qui devait cependant finir par avoir le dessus. Le travail manqua à leurs bras, qui ne demandaient qu'à se fatiguer pour nourrir les deux enfants que le ciel leur avait donnés. Au manque de travail vint se joindre la maladie, qui ne frappe que trop souvent à la porte du pauvre. Elle atteignit à la fois le mari et l'aîné des enfants, âgé de cinq ans. La mère seule était encore debout pour soutenir toute la famille ; mais ce n'était plus seulement du pain qu'il fallait, c'étaient des médicaments pour les malades; c'étaient les soins d'une nourrice pour le plus jeune des enfants, encore à la mamelle.

Comment la malheureuse, déjà épuisée par la fatigue et par les privations, aurait-elle suffi à une tâche aussi lourde? Elle aurait eu plus

de force qu'elle n'aurait pas trouvé assez d'ouvrage.

Il fallut engager ses effets pour pourvoir aux besoins les plus pressants. Comme bien on le pense, cette ressource ne pouvait être de longue durée. Un jour vint où la pauvre femme porta son dernier drap au mont-de-piété. Il ne restait plus rien à la maison, et pendant que les deux malades se débattaient contre les souffrances, le nouveau-né pleurait pour avoir le sein d'une nourrice qu'on n'avait pas le moyen de payer.

Folle de douleur, Virginie s'adresse à sa voisine Julie, une excellente créature. Elle ne va pas lui demander des services, Julie est trop pauvre ; elle va lui demander un conseil. Julie hésite d'abord à lui donner le seul qui lui vienne à l'esprit. Elle aussi a des entrailles de mère, elle sait ce qu'il en coûte pour se séparer de son enfant ; mais enfin elle comprend que le premier des devoirs est de conserver la vie à celui qu'on a mis au monde, et elle dit à l'infortunée : « Tu ne peux payer 14 ou 15 fr. par mois à une nourrice, et cependant il faut que ce petit être du bon Dieu vive ; s'il est bien difficile de se procurer une aussi grosse somme, on peut du moins s'en procurer une moins forte. Eh bien, il existe un établissement où l'on élèvera ton enfant pour 3 fr. par mois ; cet établissement

s'appelle la Maternité ; c'est là qu'il faut le porter. — Est-ce qu'on me le gardera toujours ? — Pour qui me prends-tu ? Me crois-tu femme à conseiller à une mère d'abandonner son enfant ? Non, non, on ne te le gardera pas toujours. Nous allons nous mettre en règle ; nous nous procurerons l'extrait de baptême du petit, et quand ton homme sera rétabli, quand le temps deviendra meilleur pour vous (car enfin on ne peut pas être toujours aussi malheureux que vous l'êtes), alors tu iras redemander ton enfant et on te le rendra. — Hélas ! Julie, le temps dont tu parles est peut-être bien loin, et me séparer de mon enfant sans savoir quand je le reverrai !... — Aimes-tu mieux qu'il meure de faim ? — Plutôt mourir vingt fois moi-même... »

Virginie et son amie se mettent en route pour la Maternité. La mère presse contre son sein celui qu'elle est réduite à confier à la charité publique. Les deux femmes arrivent ; elles touchent au but ; tout près de là se trouve la Maternité. Virginie ne veut quitter son précieux fardeau qu'au dernier moment ; elle s'approche avec lui du seuil de cet asile ; mais le sacrifice était au-dessus de ses forces, elle s'évanouit en donnant un dernier baiser à son enfant.

Mais qu'est-ce quand il faut voir mourir un en-

fant ! Parfois le désespoir les accable, la douleur les égare. Nous avons entendu un jour un ouvrier, auprès du lit de mort de sa fille âgée de dix-huit ans, s'écrier : « Pauvre enfant, faut-il te voir mourir, mourir à dix-huit ans ; toi, tout mon bonheur ; toi, dont la pensée seule me donnait du courage dans mon travail; toi, qui, par un sourire me faisais oublier mes fatigues ! Malheureuse enfant, si ton père était riche, il ferait venir un grand médecin, il te sauverait ! Mais non, ton père est un gueux et il doit te voir mourir, mourir, faute de ce misérable argent que les autres dépensent au hasard ! Oh ! le monde est-il donc sans pitié? N'y a-t-il donc plus de Providence?

Mes frères, par vos charités prouvez à ces pauvres qu'il y a encore de la pitié sur la terre, qu'il y a encore une Providence dans le ciel ; secourez toutes les misères ; allez vous-mêmes porter votre offrande, ou, du moins, envoyez une pièce d'argent, un vêtement, du bois, du pain; faites faire une visite aux pauvres à votre place. Dites à la personne que vous chargez de cette douve mission : « Partez, soulagez, et rapportez-moi une bénédiction pour moi et pour les miens : une bénédiction pour mon mari qui n'est pas aussi chrétien que je le voudrais, une bénédiction pour mon petit enfant, afin qu'un jour il ne fasse pas pleurer sa mère, une

bénédiction pour mon fils qui est éloigné de la maison paternelle, une bénédiction pour ma fille, qui bientôt prononcera cet *oui* éternel qui lie pour toujours. » Et cette bénédiction, mes frères, je vous le dis, appuyé sur la divine parole, sera ratifiée dans les cieux.

CHAPITRE II.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

DEUXIÈME INSTRUCTION SUR LA CHARITÉ

En présence de l'amour excessif des jouissances matérielles.

Qui autem seminatus est in spinis, hic est qui verbum audit et sollicitudo sæculi istius et fallacia divitiarum suffocat verbum et sine fructu efficitur. (Ev. de ce jour.)

La parole sacrée, mes frères, dit une chose bien hardie, et que nous étions bien loin de savoir : les richesses et les plaisirs du monde sont des épines et des douleurs. Puisque l'Évangile le dit, cela doit

être vrai ; mais il y a un moyen d'en faire des roses et des joies : c'est de s'en servir pour donner du bonheur aux autres ; c'est de faire la charité.

Vous m'écoutez si bien, quand je vous parle de ce sujet ; vous paraissez si touchés que je veux contenter vos cœurs tout à fait, en vous apprenant les moyens de suivre leur bonne impulsion, et en mettant dans votre main de larges offrandes pour les malheureux... La charité est une vertu essentiellement française. Chez nous tout le monde a bon cœur, quand on y songe : le mal est qu'on n'y songe pas toujours, et surtout que l'on a souvent des excuses toutes prêtes pour se dispenser de venir en aide aux pauvres, et se débarrasser des remords de cœur qui, pour nous, sont les plus difficiles à dévorer.

On dit volontiers : Oh ! la charité ; oh ! soulager les malheureux, c'est si beau ! Oh ! si j'avais le moyen, si j'étais riche comme il y en a, tout mon bonheur serait de faire la charité. Mais mes moyens ne me le permettent pas ; et puis, j'ai bien des charges ; je ne puis faire ce que je voudrais...

Mes frères, ne dites donc pas cette parole-là, je vous en prie ; je crains que vous ne disiez pas la vérité. Non, ce n'est pas vrai, vous pouvez tous faire la charité, tous donner, et souvent le pauvre lui-même, en une certaine façon. Si vous voulez

me le permettre, je vais vous aider à trouver de l'argent. Réjouissez-vous, nous en trouverons en abondance ; les pauvres vont être largement secourus ; et puis, il y en aura moins, les parts seront plus grosses.

Et où prendrons-nous cet argent?

Sur les dépenses inutiles, superflues et même dangereuses. Mes frères, convenons de ceci : donnez seulement aux pauvres le quart de votre argent perdu ou mal dépensé, ce qui est absolument la même chose, et la charité sera admirablement faite. Car, qui ne fait aujourd'hui des dépenses inutiles? qui ne sème au hasard son argent un peu partout? Je n'exempte personne, tous ont cette faiblesse : les riches, les pauvres, les ouvriers et les ouvrières aussi. L'argent, on sait encore, on sait même très-bien le gagner aujourd'hui; mais on n'entend absolument rien à le dépenser : on le jette à tort et à travers, on le jette à une vanité, à un caprice, à son estomac ; voilà un beau placement ! on le jette aux liqueurs, aux étoffes, à tous ces fragiles tissus qu'on appelle broderies et dentelles. Voilà des petits filets qui font chaque jour de belles pêches de pièces d'argent, sans parler des pièces d'or et même des billets de banque.

On dit : J'ai beaucoup de charges... Hélas! oui, c'est vrai, vous avez beaucoup de charges ; vous

en avez bien trop: aussi pourquoi en prenez-vous tant? pourquoi vous en imposez-vous tant? Il semble que chacun est à la recherche d'un moyen de dépenser son argent : le besoin ne s'en faisait pourtant guère sentir.

On répond à cela : Que voulez-vous? on ne peut pas se faire remarquer; il faut bien vivre selon sa position, il faut bien être comme les autres, faire comme tout le monde.

Sur ce point, soyons sincères, ne cherchons pas à nous faire illusion. Je sais à quoi m'en tenir. Une femme du monde, admirable de franchise et d'esprit, disait un jour à un prêtre : « Quand, nous autres, pour excuser nos péchés de vanité et même de friandise, nous vous disons : « Enfin il ne faut pas se faire remarquer; il faut faire comme les autres ; il faut faire comme tout le monde. » N'en croyez pas un mot. Faire comme tout le monde! mais c'est vulgaire, c'est odieux ; cela signifie toujours : *Faire mieux que les autres personnes de sa condition.* » Elle avait parfaitement raison ; chacun enchérit un peu l'un sur l'autre. Tout le monde se plaint des excès du luxe et des dépenses folles, et personne ne s'en corrige. Bien au contraire : on a vu une belle toilette à une personne ou même à son enfant ; on ne demande pas mieux que de les éclipser. On a assisté à un dîner ; il y avait une pièce remarquable,

et on se dit : « Bien, madame une telle croit faire belle figure avec cela? je vais faire venir de telle ville, de Paris même, quelque chose de plus beau, une toilette plus exquise. C'est elle qui sera bien attrapée! » Heureux encore si on ne dit bien bas, au fond de son cœur : « Bon, c'est elle qui enragera!... » De cette façon, ce sera sans fin. L'un dit : « Un tel fait cela, pourquoi ne le ferais-je pas? Je ferai mieux. » Un autre dit : « Telle personne a cela, j'aurai plus beau. » De sorte que les uns feront de la misère pour eux, leurs vieux parents, leurs petits enfants, et les autres n'auront jamais rien à consacrer à la charité.

Mes frères, quand nous autres prêtres, nous allons vous demander la charité pour l'Église ou pour les pauvres, il vous arrive peut-être quelquefois de dire, non pas devant nous, vous êtes trop bien élevés pour cela ; mais quand nous n'y sommes pas. « Ils demandent toujours, c'est toujours à recommencer : aujourd'hui pour une chose, demain pour un autre, c'est vraiment ennuyeux. »

Que voulez-vous! mes frères, puisqu'il y a toujours des besoins et des malheureux, et puisqu'au fond, nous savons que vous avez bon cœur et que vous donnerez toujours.

Cependant, il y a des choses qui vous demandent plus souvent encore et dont vous ne vous

plaiguez pas, c'est la vanité; c'est quelquefois moins que cela : c'est une pauvre satisfaction du palais. Ils sont sans cesse à vous tirer votre argent; et vous ne leur dites jamais : «Tu demandes toujours, va-t'en, tu m'ennuies; tu n'es jamais contente, c'est toujours à recommencer.» Oh! non, au contraire, vous vous résignez d'assez bonne grâce à reprendre le chemin du magasin de nouveautés, de comestibles ou même de liqueurs : car, sur ce point tout le monde a des péchés à se reprocher.

Je le répète, nul n'en est exempt. Dans les dépenses inutiles, sont les stations renouvelées chez le marchand de nouveautés, stations chez le pâtissier, stations chez les marchands de liquides, stations dans les bals où l'on dépense de toutes façons le prix du travail de deux ou trois mois et de quoi nourrir un pauvre pendant quatre ou cinq. Ne dites donc pas : « Je ne puis; mes moyens ne me le permettent pas. »

Que dire, par exemple, des dépenses inutiles que l'on fait pour ses enfants : ces pauvres petits, on les transforme en vraies poupées pour l'amusement des parents; on les garrotte, on les emprisonne dans leur toilette. Faut-il s'étonner qu'ils ne se portent pas bien : on est sans cesse à leur répéter : « Prends garde, tu vas te salir, tu vas t'abîmer, tu as ton bel habit... » L'enfant a le soin de

mouvement et de liberté pour ses membres. Il devrait être vêtu d'une espèce de sac de toile ; on devrait lui dire : « Allons, cours, saute, amuse-toi... » N'a-t-on pas été jusqu'à donner, même aux petits garçons, des broderies et des dentelles. Comme ça leur va bien ! Après cela on s'écrie : « Les enfants coûtent si cher à élever. » Je le crois bien... Laissez-donc toutes ces misères et toutes ces illusions : au lieu de tant dépenser pour votre enfant, donnez la charité pour lui, faites du bien à un autre enfant; qu'il l'adopte en quelque sorte; ils grandiront de compagnie, et cette charité lui portera bonheur, et vous aurez une jeune fille qui fera votre orgueil et votre consolation, et vous aurez ce qu'il y a de plus beau pour une famille : un fils couronné de la double auréole de la jeunesse et de la vertu. Essayez donc de ce mode d'éducation. L'autre, aboutit si souvent, à des hontes pour le père et à des larmes pour la mère. Associez votre enfant à vos charités. Vos petits enfants sont ordinairement si bons, ils ne demanderont pas mieux. Vous renouvelez la toilette de votre enfant, achetez-la un peu moins cher, et joignez une blouse, une paire de chaussures pour l'enfant pauvre qui ne peut aller à la classe, au catéchisme, faute d'être convenablement vêtu. Au moins songez à donner ses vieux habits pour en faire de neufs à son petit

frère le pauvre ! Vous vous achetez à vous-même un vêtement ; prenez-le un peu moins beau, et joignez-y une robe pour la pauvre mère qui n'ose pas aller à la messe ; un pantalon au pauvre père, afin qu'il puisse se présenter convenablement pour demander du travail.

Vous donnez un dîner. Qu'il y ait des choses moins recherchées ; et envoyez du pain, du charbon à la pauvre famille qui meurt de faim ou de froid.

Vous renouvelez le mobilier d'un appartement. Au lieu de l'encombrer comme on le fait, retranchez une ou deux pièces ; et avec le prix, vous achèterez des couvertures, un lit, pour ces pauvres créatures humaines qui couchent sur la paille.

Vous mariez votre fils ou votre fille, c'est fête chez vous. Que ce soit aussi fête chez les pauvres qui vous entourent. Cela portera bonheur au jeune ménage.

Oh ! si on savait, si on voulait, que de charités il serait possible de faire ; que de misères soulagées, que de larmes taries, que de haines et de malédictions de moins! Savez-vous que c'est là la vraie charité.

La charité, mes frères, ne consiste pas dans les belles paroles, les beaux discours, les phrases de rhétorique, les sublimes considérations philosophiques. Tout cela n'a jamais nourri personne.

La charité ne consiste pas plus à donner seulement l'argent que l'on a de trop : s'il en était ainsi, cette bonne Charité n'aurait qu'à quitter la terre et à se retirer au ciel, il ne lui resterait plus rien à faire chez nous. Qui a trop d'argent? qui en a même assez ?

La charité consiste à se priver, à s'imposer des sacrifices pour pouvoir donner aux autres ; il faut donner des pièces de sa bourse et des joies de son cœur. Ainsi on se dit : « Je voudrais bien cette chose. Oh ! que ça me ferait de plaisir ! J'y tiens, telle autre personne qui n'est pas plus riche que moi s'est bien payé cette satisfaction. Eh bien ! non ! je ne l'aurai pas ou j'aurai moins. Le reste sera pour les malheureux. » Voilà, mes frères, qui est beau, qui est grand; voilà de la vraie charité, et celle-là est bien connue, à Paris surtout, où les yeux et les bourses sont exposés à tant de tentations.

Mes frères, on fait venir de Paris les modes, les toilettes et même les morceaux rares. Pour cela, l'antique diligence et les convois ordinaires ne suffisent plus, on a recours aux trains express et même au télégraphe. Si vous faisiez venir par la même occasion un peu de la charité de Paris...

Sans doute, à Paris, il y a bien des misères et des vices, mais aussi quelle foi, quelle charité; comme Dieu y est bien servi, comme ses pauvres y

sont bien secourus! La charité de Paris, elle est admirable, elle sait si bien se priver, se dévouer!

Une jeune femme avait vu un bijou charmant, et elle l'eût bien désiré; elle pouvait se le payer, mais la pensée des pauvres vient se jeter à la traverse, elle hésite. « Trois fois, dit-elle, je me suis arrêtée devant le magasin, mais j'ai résisté à la tentation; il était pourtant si beau, si beau! J'en ai pris un autre qui ne me plaît qu'à demi; mais c'est égal, je suis contente, il me reste deux cents francs pour les pauvres... »

A Paris, aussi, on ne se contente pas seulement de donner de l'argent, mais on sait payer de sa personne, affronter le mauvais air; surmonter ses répulsions pour le spectacle de la hideuse misère, et surtout pour la malpropreté des pauvres. Permetttez-moi de vous citer un trait de cette charité pris entre des milliers.

C'était dans un des plus misérables quartiers de Paris; un prêtre venait de confesser un pauvre vieux chiffonnier malade; il fut convenu qu'il lui apporterait le saint viatique le lendemain matin à huit heures. Mais le prêtre était affligé à la pensée que Dieu visiterait un tel asile: des tas de chiffons remplissaient presque toute la maison, le lit lui-même n'en était qu'un amas; des peaux hideuses, des ossements sales, des guenilles sans nom en

tapissaient les murs. Il s'en va raconter sa peine, non sans faire la description de la maison du pauvre chiffonnier, à une jeune dame, portant un des plus grands noms de France, riche, belle, fêtée, adorée, pour me servir du jargon mondain, et ayant aussi parfois, il faut bien le dire, son petit côté faible pour les frivolités de ce monde.

— Mais, s'écria-t-elle, on ne peut pas laisser entrer le bon Dieu dans un pareil taudis !

— C'est ma pensée : voudriez-vous bien vous charger de le faire nettoyer un peu ?

— Ça me va, j'irai moi-même : faut-il mener ma femme de chambre?

— Oh ! oui, il y aura de l'ouvrage pour deux.

— Mais elle me prendra une partie du mérite. Je mènerai mon fils, il a sept ans, il aime bien les pauvres, il faut qu'il connaisse la misère; ça lui fera du bien, ça lui portera bonheur...

Le lendemain, le prêtre arrive à l'heure convenue avec le saint viatique; il ne reconnaissait plus la maison du pauvre chiffonnier, elle était transformée en une charmante petite chapelle toute tendue de blanc. Une magnifique couverture blanche ornait le lit. Sur une table couverte d'une superbe nappe, étaient des flambeaux avec des cierges, de l'eau bénite et même un rameau de buis bénit, rien n'avait été oublié. Le vieillard apparaissait radieux

au milieu de cet appareil : sa figure était décrassée, ses cheveux peignés, faveur dont ils n'avaient pas joui depuis longtemps.

La jeune mère, surprise dans ce sublime travail de charité, la tête nue, et encore enveloppée d'une serviette destinée à protéger sa robe, tombe à genoux avec son fils devant le lit du malade, et ils se mettent à réciter le *confiteor* comme deux petits enfants de chœur. Avant de donner la communion, le prêtre s'approche du pauvre chiffonnier pour lui rappeler ce que c'était que la sainte Eucharistie. « Je sais tout cela, mon père. La bonne petite dame que voilà à genoux me l'a appris ; puis elle m'a fait prier le bon Dieu tantôt avec son petit garçon. Oh ! que je suis content ! » Il reçut ensuite le saint viatique avec une profonde émotion. Pauvre vieillard ! comment n'eût-il pas cru à la bonté et à la providence de Dieu !

Mais le prêtre avait à peine fini la dernière prière, que voilà la jeune femme qui prend une des mains du vieux chiffonnier et la place sur sa belle tête qu'elle avait inclinée, puis glisse la tête de son fils sous l'autre main et s'écrie : « Mon bon brave homme, vous êtes maintenant l'ami du bon Dieu, vous avez communié : donnez-nous, s'il vous plaît, votre bénédiction à tous les deux : cela nous portera bonheur. — Oh ! madame, répliqua le vieillard

troublé, ému, qu'est-ce que vous demandez là! je ne suis qu'un pauvre homme, je n'ai pas de bénédiction à vous donner; mais je prie le bon Dieu de vous bénir : il vous bénira, car vous êtes ses anges. Il n'y a que des anges qui soient bons comme vous. Que Dieu vous bénisse; oh! qu'il vous bénisse tous les deux. » Et, en prononçant ces paroles, il pleurait, et des larmes coulaient aussi des yeux du prêtre; mais c'étaient, dit-il, les larmes les plus [illegible]ces qu'il eût jamais versées.

Voilà, mes frères, [illegible] je ne m'y connais pas, de la belle et bonne charité; voilà de la vraie charité chrétienne; voilà un bonheur qui durera longtemps; voilà des émotions bien capables de remplacer les émot[illegible]es fêtes, des toilettes et des vains éloges du monde! Voilà des joies et des succès vraiment dignes du cœur de la femme chrétienne. O femmes! ô mères! ô jeunes personnes! laissez donc passer toutes ces frivolités sans vous y attacher plus qu'elles ne le méritent. elles ne sont pas dignes de vous; vous valez mieux que cela. N'allez pas rapetisser votre cœur nativement si grand à la coupe d'un vêtement ou à la symétrie d'une table; laissez passer les excès du luxe et des dépenses, sans vous traîner vulgairement à leur suite, ou plutôt, flétrissez-les de vos

dédains et de vos bons exemples; ils nous mènent à la misère, aux bassesses, à l'improbité. Pitié donc pour notre malheureuse société! pitié pour les mères! pitié pour les petits enfants! Savez-vous bien que dans tous ces excès dont on se joue, il y a une affreuse misère, des désespoirs, des larmes, du sang peut-être, oui, du sang... Sans y songer, nous marchons à l'abîme par un chemin de roses, de joies et de plaisirs ; vous ne le permettrez pas!

Il me resterait maintenant à vous demander pour les pauvres, mais je ne sais pas demander de l'argent : je charge vos cœurs de cette mission, ils s'en acquitteront bien mieux que moi. Permettez-moi une seule réflexion : vous ne saviez pas que la charité était si facile à faire, que vous aviez des ressources infinies; vous ne saviez pas que les pauvres fussent si malheureux : c'est pourquoi vous doublerez vos aumônes, vous ajouterez une pièce à celle que vous aviez l'intention de donner.

Encore un tout petit trait :

Un jour, deux jeunes personnes sortaient d'un sermon de charité ; elles étaient sœurs. L'une avait vingt et un ans et était mariée. Quand on a vingt et un ans et qu'on est mariée, on commence déjà à calculer. L'autre était dans la franchise et la générosité de ses dix-sept ans. Le prédicateur avait

dit ce que je viens de dire. » A propos, dit l'aînée à sa jeune sœur, combien as-tu donné à la quête?

— J'ai donné dix francs.

— Comment, dix francs! c'est trop!

— Écoute, ma chère, le prédicateur a recommandé de joindre une autre pièce à celle qu'on avait l'intention de donner. J'avais l'intention de donner cinq francs, naturellement j'en ai donné dix. Quand on vient au sermon c'est pour faire ce que dit le prédicateur, ou bien, il ne faut pas s'en mêler; voilà mon opinion à moi.

— C'est égal, c'est trop; ma mère ne sera pas contente.

— Écoute, ne dis rien, laisse-moi arranger l'affaire: quand nous allons arriver je vais aller confesser la chose à ma mère, je vais lui dire: « Petite mère, j'ai donné cinq francs de trop, c'est vrai: quand vous m'achèterez une robe neuve, prenez-la de cinq francs moins cher, *rattrapez cela à la vanité*, petite mère. Allez, elle vous en a volé bien d'autres... » Et ma mère me donnera un petit soufflet sur la joue et un bon gros baiser sur le front, en me disant: « Va, tu es bonne fille. »

Et la chose se passa absolument comme elle l'avait prévu.

Mes frères, qu'est-ce qui n'en peut faire autant: on retranche sur ce que l'on se donne et il en reste

pour ceux qui n'ont rien : vous le ferez. Nos frères les ouvriers feront une, deux ou trois stations de moins là où nous avons dit, et voilà de l'argent pour les pauvres vieillards qui ne peuvent plus travailler. La jeune ouvrière dépensera moins en luxe, elle mettra un ruban de moins à son bonnet, elle ira moins souvent ou elle n'ira pas du tout dans ces réunions où on laisse son argent, sa vertu, même son honneur ; et voilà de l'argent, beaucoup d'argent pour les pauvres petits enfants qui ont froid et faim, pour leur mère qui pleure parce qu'elle n'a pas de pain à leur donner ; sans compter qu'on fera des économies pour soi, et que l'on ne verra plus, pour l'avenir, cette affreuse misère que nous voyons. Oh ! si les petits et les grands le voulaient, on ne verrait presque plus de misère en ce beau pays de France.

Mes frères, vous avez besoin d'un peu de bonheur, de fortes et douces émotions, je n'en veux pas priver vos cœurs, je veux qu'il y en ait pour tous. Prenez quelques pièces de monnaie, allez les porter à une pauvre mère avec des paroles comme vous les savez dire, et la mère vous répondra : « Merci ; oh ! merci, vous nous sauvez la vie ! » Et dans ce merci il y aura plus de douces émotions que dans toutes les fêtes, les fleurs, les lumières, les harmonies du monde ; et ces émo-

tions vous consoleront des peines de la vie, adouciront, pour vous, le terrible passage du temps à l'éternité.

CHAPITRE III.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

LE RESPECT HUMAIN.

Ecce ascendimus Jerosolymam et consumabuntur omnia qua scripta sunt per prophetas de Filio hominis. Tradetur enim gentibus et illudetur et flagellabitur et conspuetur. — (Ev. de ce jour.)

Aujourd'hui, mes frères, Jésus-Christ est encore moqué, insulté dans sa Religion. Il y a encore aujourd'hui quelques hommes qui voudraient la rabaisser, comme autrefois les juifs firent à l'égard du Sauveur ; ils lui jettent sur les épaules le manteau de l'ignominie ; ils mettent sur son front le stigmate de la honte, et puis ils viennent dire à la foule : « Tiens! voilà ta religion. » Et les

uns ont rougi, les autres ont eu peur, d'autres même se sont cachés pour être de braves gens, comme on se cache pour être voleur.

Il est temps, mes frères, que justice soit faite · il est temps de rendre à chacun sa part d'honneur et sa part de honte ; il faut en finir une bonne fois avec cette étrange faiblesse qu'on appelle le respect humain. Il faut qu'il soit châtié comme il mérite de l'être.

C'est ce que je vais faire en établissant ces deux vérités : 1° il n'y a pas de honte à pratiquer la Religion ; 2° y en eût-il aux yeux de certains hommes légers, il faut savoir la braver. Nous nous bornerons à la première partie.

Mes frères, allons tout droit au but . on ne rougit que de ce qui est bas et faux. Or, il n'y a rien que de grand et de vrai dans le Christianisme. Voyons, que lui reprocher? Examinons la chose à fond. Que lui reprocher? Est-ce la morale qu'il pratique ? est-ce la foi qu'il enseigne?

Lui reprocher sa foi, ses dogmes!... mais la foi chrétienne, au rapport de tous, même de ses ennemis, est une foi grande, élevée, sublime !

C'est cette foi qui a régénéré, civilisé le monde!

C'est cette foi qui a lutté contre la puissance du terrible empire romain et contre la rage des hordes barbares! Sur sa poitrine sont venus se briser le

glaive des tyrans, la hache des sauvages et la pointe plus envenimée des sophismes, des sarcasmes et des blasphèmes de prétendus savants. Elle a vaincu toutes les puissances : et la puissance de l'épée et la puissance du génie du mal.

C'est cette foi qui a couvert l'Europe, notre France en particulier, de tous ces superbes monuments, de tous ces asiles de la charité où viennent s'abriter toutes les misères humaines, depuis celle du petit enfant jusqu'à celle du pauvre vieillard, — et on en rougirait!

Ç'a été la foi des plus beaux génies qui ont honoré l'humanité; nul qui n'ait trouvé le christianisme vrai, beau, divin.

Ç'a été la foi des Augustin, des Ambroise, des Chrysostome.

Ç'a été la foi des Fénelon, des Bossuet, des Pascal, de Vincent-de-Paul, de ce héros de la charité devant lequel s'est inclinée l'impiété révolutionnaire elle-même. C'est de cette foi qu'un savant, qui ne manquait pas de talent, a pu dire : « J'ai cru parce que j'ai examiné; examinez comme moi et vous croirez comme moi... »

Enfin, ç'a été, de nos jours, sous nos yeux, la foi de ces vaillantes armées, de ces soldats et de ces généraux qui ont porté si haut les armes et la gloire de la France. Ils croyaient ceux-là, ils on

prié, ils se sont confessés, ils ont communié et ils n'en ont pas rougi... On ne dira pourtant pas, j'espère : C'était par peur, par faiblesse. Ils ont du courage ceux-là !.. Quel est l'homme qui du coin de son feu ou de son bureau osera bien leur jeter cette insulte : la peur, c'est la peur... ? Ils ont eu peur... eux ! qu'on ose donc le dire ! Ils ont cru, ces héros, et pratiqué la religion. Donc, nous aussi, nous pouvons croire, espérer et pratiquer... et, s'il y a de la honte à cela... c'est le cas de dire qu'au moins, on la porte en belle et bonne compagnie.

Est-ce de sa morale que le christianisme devra rougir ?

Oh ! ici ma tâche sera trop facile ! La morale de l'Evangile, qui n'en a dit du bien ? Quel est même l'impie qui ne l'a vantée ? C'est même bientôt une chose devenue banale à force d'être répétée... La morale de l'Evangile est admirable ! oh ! prêchez-nous la morale de l'Evangile... Il n'y a donc encore rien là dont on doive rougir...

Au fond, mes frères, le monde mondain, dans ses bons moments, rend bonne justice au christianisme : il faut être juste pour lui, il sait bien apprécier les vertus de ceux qui le pratiquent. Il est vrai, dans un moment de vivacité, dans l'entraînement des passions, il jettera une insulte

ou un blasphème ; il dira avec ironie : « C'est un dévot, c'est une dévote ; » mais, revenu à lui-même, dans le calme de son cœur, il admire, il envie, il vénère, il voudrait bien avoir le courage d'en faire autant.

Grâce à Dieu, mes frères, il y a encore parmi nous des chrétiens sincères, qui, en fait de religion, vont jusqu'au bout... Eh bien, sont-ils flétris? Sont-ce les moins estimés, les moins honorés? Au contraire, ils sont environnés d'estime : et si vous avez une affaire importante, des enfants à élever ; surtout, si un malheur vous frappe, n'est-ce point à eux que vous vous adressez de préférence?

La pratique de la religion n'est donc pas une honte, même aux yeux du monde : quand il lance une parole de raillerie, quelquefois, c'est pour éprouver la sincérité de la foi ; plus souvent, c'est dépit, c'est envie, c'est remords. Voir quelqu'un qui pratique la religion, surtout s'il est distingué par son esprit, sa position sociale, c'est un coup terrible. Il y a quelque chose au fond du cœur qui dit : « Il croit, lui, il croit au ciel, à l'enfer.. Il y a un ciel, un enfer... et moi, et mon âme!... » Ces hommes, mes frères, il faut les plaindre beaucoup, prier pour eux, mais ne les écouter jamais ; ils sont malheureux et ils ne sont pas

sincères, et nul ne sait mieux qu'eux-mêmes se reprocher leur propre faiblesse.

Il y a quelque temps, dans une ville de France, des hommes de la magistrature et du barreau s'étaient réunis, un vendredi, dans un hôtel pour y dîner. La table n'était couverte que d'aliments gras ; onze d'entre eux se mettent à en manger sans façon ; le douzième demande, avec beaucoup de modestie et de fermeté, du maigre. « C'est aujourd'hui vendredi... » A ce mot, voilà une vraie pluie de rires, de quolibets, de railleries, qui tombe sur lui... Mais il était chrétien sincère, il avait de l'esprit : il renvoya à chacun ses moqueries de la manière la plus charmante et continua gaiement de manger du maigre...

Parmi ceux qui s'étaient le plus distingués dans cette sortie contre leur collègue chrétien, était un homme franc, spirituel, ayant au fond de la foi, comme tout Français qui n'a pas mis sa raison en tutelle ; mais fort mauvais chrétien. Après le dîner, il rentra chez lui tout pensif, triste même ; il souffrait, il ne put résister au besoin de décharger son cœur dans le cœur de sa femme. « Que je suis mécontent de moi-même, lui dit-il... J'ai vu aujourd'hui quelque chose qui m'a bien humilié... C'est monsieur un tel, — parlant de celui qui avait mangé maigre, — qui a du caractère ; voilà un homme, un

véritable homme. La plupart des autres ne sont que des machines : il nous a donné à tous une leçon sanglante : seul, au milieu de tous, il a été chrétien, il n'a pas voulu manger de gras... Et moi j'ai eu la faiblesse de le tourner en ridicule, quand au fond je l'admirais, j'étais tenté de lui serrer la main et de lui dire : c'est bien, c'est bien... Oh ! je suis un lâche, oui, ma femme, appelle-moi lâche, je te le permets, je l'ai bien mérité; cela me déchargera le cœur et me fera expier ma faiblesse... »

Voilà le monde, mes frères, voilà comme il est sérieux dans ses attaques et sincère dans son estime pour le vrai chrétien. Du reste, j'ai hâte de le dire, le respect humain s'en va ; depuis vingt ans, il a considérablement baissé ; il va mourir, et je vous avoue que je ne serais pas trop fâché de lui donner le coup de grâce dans notre chère paroisse. Il a fait tant de mal et jamais de bien. Du respect humain, il n'y en a plus dans les grandes villes, chez les gens instruits, pas plus que s'il n'avait jamais existé. Il s'est retiré dans certaines petites bourgades, dans certaines petites têtes qui ont de bonnes raisons pour ne pas aimer la religion, surtout quand elle parle de confession et de pénitence. Le respect humain ne peut pas être français, c'est l'apanage, la tyrannie des lâches ; tenir

compte du respect humain, ce n'est plus être de son temps, c'est être une espèce de rétrograde qui a vécu depuis trente ans dans une sorte de caverne. On respecte les convictions de chacun ; il n'y a qu'un homme mal élevé qui puisse chercher à s'ingérer dans les affaires de conscience de son prochain ; c'est de très-mauvais goût. Aussi un jeune homme répondait vivement à quelqu'un qui raillait sa foi : « Tiens, d'où venez-vous donc, vous? vous m'avez l'air d'un homme en retard d'un demi-siècle! Nous avons fait bien du chemin, le temps est passé où il fallait aller demander à un homme la permission d'honorer Dieu suivant sa conscience. »

Il y a vingt-cinq ou trente ans, il se passait quelque chose de vraiment étrange en France : on n'osait faire ce que l'on croyait bon : certains hommes n'osaient se montrer à l'église que rarement et surtout le soir : c'étaient des oiseaux de nuit. C'eût été comique si la chose n'avait été si sérieuse. Ainsi, un prédicateur prêchait le soir ; il avait eu soin de recommander de ne guère éclairer l'église, et pour cause. Pendant son sermon, il voyait une ombre qui passait rapidement, se glissait derrière une colonne où elle avait bien soin de se blottir pour n'être pas vue... On eût dit un voleur qui va faire un mauvais coup, et c'était quelque

fois un des personnages les plus considérables de l'endroit. Un autre eût bien désiré venir à l'église; mais ses amis, qu'allaient-ils penser? Il attendait, il attendait, et quand on venait lui dire : «Monsieur un tel était au sermon aujourd'hui.

— Bien vrai, reprenait-il, vous ne me trompez pas?

— Non, c'est sûr, je vous donne ma parole d'honneur.

— Alors je pourrai y aller.

Et il se glissait dans un coin.

Les temps sont bien passés, mes frères, du moins chez vous; vous ne vous cachez pas, vous, vous avez le courage de votre foi, vous venez au beau milieu de l'église, vous écoutez la parole de Dieu, et avec quelle attention, quel respect, quel silence! C'est bien honneur à vous, honneur à votre courage : au moins vous prouvez qu'il n'y a pas de honte à pratiquer la religion; vous le prouverez mieux encore.

C'est si vrai, mes frères, que ce n'est pas une honte, que, s'il en était ainsi, plus une personne serait vertueuse, plus elle serait pure, plus sa flétrissure serait grande, plus elle devrait inspirer de répulsion. Eh bien, dites, quand votre enfant, le front couronné d'innocence, le cœur rempli de l'amour de Dieu, fait sa première communion, va s'asseoir pour la première fois à la sainte table, le

regardez-vous comme couvert de honte et déshonoré? Oh! non, non, c'est pour vous un objet d'affection, de vénération peut-être.

Quand une jeune vierge quitte sa famille, abdique sa liberté pour se vouer au service des pauvres, des malades, pour embrasser le christianisme dans toute sa perfection, est-elle à vos yeux une jeune personne déshonorée, flétrie? Non, non, vous dites plutôt, dans votre admiration : C'est un ange de charité.

Vous voyez donc, mes bien bons frères, que j'avais raison de vous dire qu'il n'y a pas de honte à pratiquer la religion; que le respect humain c'est une erreur, c'est une faiblesse, une de ces faiblesses inconcevables qui font dire, quand on y songe: Pauvre humanité! pauvre humanité! Vous n'y succomberez pas, vous avez trop de bon sens et trop de courage. Du reste, vous n'y gagneriez rien, pas même l'estime de ceux qui vous y poussent; non, vous n'en aurez pas un grain de cette estime, ils la réservent tout entière pour les chrétiens courageux et sincères. Un homme, haut placé par son intelligence et par sa position, disait un jour : « Que les temps sont changés! vraiment j'ai peur d'avoir de l'amour-propre : j'ai toujours été chrétien, mais autrefois ma foi m'a valu plus d'une moquerie; aujourd'hui c'est tout le con-

traire : les gens, même sans religion, me répètent sans cesse « : Que vous êtes heureux d'avoir des habitudes religieuses! j'envie votre sort ; si je pouvais donc avoir une partie de votre foi !... » Ainsi donc, mes frères, soyez tous sincèrement et cordialement chrétiens ; n'ayez pas peur, vous aurez fait votre devoir et vous obtiendrez, de plus, l'estime des hommes, l'estime de Dieu et la récompense qu'il accorde à ses bons et courageux serviteurs.

CHAPITRE IV.

DIMANCHE DE CARÊME.

SUITE DU RESPECT HUMAIN.

Vade retro, Satanas.
Retire-toi, Satan... — (Évangile de ce jour.)

Mes frères, Satan est encore sur la terre pour séduire les hommes ; il se montre souvent sous la forme de cette faiblesse, de cette lâcheté qui fait rougir, qui fait qu'on a peur de paraître chrétien, et qu'on appelle respect humain. Oh ! le respect

humain, qu'il nous a fait de mal ! Je vous en parlerai donc encore aujourd'hui. Voici le Carême, voici bientôt le temps pascal, il faut que chacun de vous se montre tel qu'il est, sincère chrétien.

Dans une précédente instruction, je vous disais: « Il n'y a pas de honte à pratiquer la religion ; » et j'ajoutais : « Y en eût-il aux yeux de certains hommes légers, irréfléchis, ayant l'esprit de travers, il faut savoir la braver, passer à côté, n'en pas tenir plus de compte que du vent qui souffle dans les arbres. A la bonne heure ! voilà une belle occasion que le Français ne dédaigne pas : il aime à se montrer courageux, brave dans le danger ; la peur n'est ni française, ni chrétienne... »

Mes frères, s'il ne s'agissait que d'une chose de convenance ou de dévotion, je vous dirais : Il faut ménager les faibles. Mais s'il s'agit de Dieu, de vos devoirs, de votre salut, de votre éternité, je vous dirai : Allez, passez, brisez ; une seule chose est nécessaire : *porro unum est necessarium.*

Agir autrement, ce serait un outrage fait à Dieu et une bassesse de votre part.

Quels sont les hommes dont vous craignez tant les moqueries ? Sont-ce les plus capables et les plus dignes ? Oh ! non, ceux-là se respectent trop pour ne pas respecter les convenances et les convictions. Que sont-ils donc ? Des gens frivoles le

plus souvent, sans caractère, sans dignité, auxquels même vous seriez fâchés de ressembler; et ce sont ces gens-là qui vous feraient rougir de Dieu et de sa religion? Quelle indignité! Que veut dire une pareille conduite? Elle veut dire que vous avez peur de vous déshonorer à leurs yeux en ayant des rapports avec Dieu; elle veut dire que vous repoussez le titre de chrétien comme une honte; elle veut dire que vous faites à l'Esprit du mal, cette concession: que c'est une petitesse de pratiquer la religion; qu'il n'y a pas assez de grandeur ni d'élévation dans le christianisme pour satisfaire un esprit raisonnable. En résumé, c'est traiter Dieu avec ce sans-façon: « Mon Dieu, vous êtes bien bon; je ne demande pas mieux que d'être votre ami; vous savez que j'ai la foi, mais je ne me soucie pas que l'on sache que j'ai des rapports avec vous, vous pourriez me compromettre. Entre nous, vous n'avez pas une trop bonne réputation aux yeux de certaines gens; vous pourriez être pour moi une cause de désagréments. » Et qui parle ainsi? Une pauvre petite créature humaine. Et à qui? Au Maître de l'univers, à Celui qui, d'un signe, couche dans la tombe celui qui blasphème comme celui qui prie. J'en ai dit assez pour vous prouver qu'on n'agit pas ainsi avec Dieu: on n'agirait pas ainsi avec le moindre de ses amis.

D'un autre côté, ce serait vraiment trop de faiblesse, trop de bassesse même, trop de dépendance de votre part, ce serait n'être plus un homme, ce serait n'être qu'une de ces machines que l'on fait marcher tantôt par le vent, tantôt par l'eau, tantôt par la vapeur. La machine va toujours du côté où on la pousse. Ce n'est pas là être un homme : c'est encore moins être un chrétien. Le sang chrétien, de sa nature, est le sang du courage et de l'indépendance. Il est bien dégénéré l'homme qui a peur, qui rougit, qui a honte...

Vous le savez, mes frères, au berceau de la religion, quand elle n'était pas encore environnée de dix-huit siècles de triomphes, le disciple du Christ était traîné aux pieds du tribunal d'un empereur ou d'un proconsul, et ce disciple c'était quelquefois une jeune vierge élevée dans l'abondance et dans la délicatesse. Là, on lui proposait l'apostasie ou la mort. Sans hésiter, elle répondait : « Je suis chrétienne, et je mourrai chrétienne. » On faisait briller à ses yeux l'éclat des dignités, de la richesse, des plaisirs, et elle répondait : « Je les méprise ! j'ai mieux que cela ! » Tout à coup la scène change. On étale à ses pieds les instruments du plus affreux supplice : le chevalet, les ongles de fer, la hache du bourreau, l'huile bouillante, le plomb fondu. Et la jeune fille de s'écrier : « Faites ce que vous

voudrez, je suis prête. » Et elle allait à la mort avec une généreuse et sainte indépendance. Et ce n'était qu'une jeune fille! Quelle leçon et quelle humiliation !

Voyez le chrétien dominé par le respect humain. C'est peut-être un de ces hommes qui parlent souvent de leur courage, qui se disent au-dessus des préjugés. Voyez-le paraître au tribunal du monde, représenté par ce qu'il a de plus frivole et de plus coupable. Il est tout tremblant; il se fait bien petit d'abord.

On lui dit : « Renonce à la pratique de ta religion, ou sinon tu verras. »

A ces mots, il tremble, il frissonne de peur. « Et que me ferez-vous, de grâce ?

— Je rirai d'abord, j'agiterai ma tête d'une certaine façon, puis je t'appellerai dévot.

— Oh ! grâce, pitié, miséricorde ! ne faites pas cela, vous me perdriez, j'en mourrais de honte. Je vous obéirai en tout, je me ferai esclave à votre service, tout ce que vous voudrez. Dites, s'il vous plaît, j'ai été élevé chrétiennement, j'avais l'habitude d'aller à la messe le dimanche, vous serait-il agréable de m'y laisser aller encore ?

— Non, non, pas de messe ! travaille ou va t'amuser, à la rigueur, trois ou quatre fois par an, aux grandes fêtes.

— Soit, merci bien. Mais j'aime le maigre, j'aime les œufs et le poisson ; je voudrais bien en manger au moins le vendredi ; voudriez-vous me permettre de commander à ma cuisinière de m'en servir ce jour-là?

— Non pas, non pas. Tu mangeras de la viande comme un païen, si ce n'est comme un animal, tel est mon bon plaisir.

— Vous serez obéis... Mais encore un mot : Ma religion m'enseigne que, sous peine de péché, je dois me confesser ; que je ne puis me sauver sans cela : que faut-il faire ?

— Va en enfer, coquin ! en enfer, c'est assez bon pour toi.

— Je m'y soumets.

Ah ! mes frères, se laisser mener ainsi, ce n'est pas être chrétien, ce n'est pas être Français, ce n'est pas même être un homme. C'est être un je ne sais quoi dont on s'amuse, qu'on jette, qu'on pousse, qu'on tire à volonté ; et je suis bien sûr que maintenant que vous connaissez la chose à fond, il n'est personne qui consente à s'en faire l'esclave ; c'est trop de dépendance, de petitesse. Allez donc après cela crier : Vive la liberté !

Je le sais, quelquefois on est surpris, troublé, déconcerté ; on craint ; mais, rassurez-vous, le courage vient bientôt.

Un jour, un grave magistrat, après bien des hésitations, alla se confesser. Il avait peur surtout d'un de ses amis. « Je ne me soucie pas qu'il le sache, disait-il ; c'est un homme d'esprit ; mais il n'a guère de foi et il a une langue très-méchante. » Après la confession, notre magistrat était enchanté, ravi ; et, en sortant de l'église, il éprouva le besoin d'aller raconter son bonheur à son ami. « Je viens de me confesser, lui dit-il, vous en penserez ce que vous voudrez, je suis bien content. » L'autre lui tendit la main, en lui disant. « Vous avez bien fait, je vous approuve, je voudrais en avoir fait autant. » Voilà comme les difficultés disparaissent. Du courage donc ! la chose est grave, il y va de votre salut. Il y a une parole terrible sortie de la bouche de Dieu : *Qui rougira de moi sur la terre, je rougirai de lui au jugement dernier. Qui m'aura reconnu ; je le reconnaîtrai.* Laissez dire, mes frères, laissez faire les railleurs, c'est leur métier ; mais vous verrez, au jugement de Dieu, qui aura eu tort ou qui aura eu raison : ou plutôt de temps en temps dites une petite prière pour ceux qui veulent vous entraîner et pour ceux qui sont encore faibles dans la foi, afin que tous aient le courage de se reconnaître ce qu'ils sont réellement, disciples de Notre Seigneur-Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

SERMON DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME SUR L'AUMONE.

Afin de donner un ensemble complet sur la charité, nous publions le magnifique discours de saint Jean-Chrysostome sur l'aumône ; chacun y pourra puiser suivant sa convenance et les besoins de l'auditoire auquel il parle.

Ce discours fut prononcé un jour que, traversant en hiver la place publique, il y avait vu les pauvres et les mendiants étendus par terre.

« Je viens remplir une mission aussi convenable à mon ministère qu'elle est importante et digne de toute votre attention. Je viens au nom des pauvres qui, comme vous, habitent cette grande ville. Il n'y a eu, de leur part, ni discours, ni assemblée, ni délibération : le spectacle seul de leurs misères a parlé suffisamment à mon cœur. En traversant les rues et la place publique pour me rendre dans cette enceinte, j'ai vu une multitude

d'infortunés étendus par terre, les uns privés de leurs mains, les autres de leurs yeux, d'autres couverts d'ulcères et de plaies incurables, étalant à tous les regards les membres qu'ils devraient cacher, dans l'état d'horreur où le mal les a réduits. Il y aurait de l'inhumanité, mes frères, à ne point vous en parler, surtout quand la circonstance actuelle nous en fait une loi si pressante. Si nous devons en tout temps vous exhorter à l'aumône, parce qu'en tout temps nous avons besoin de la miséricorde du Maître commun qui nous a créés, combien plus ne le devons-nous pas dans la saison rigoureuse où nous sommes maintenant? Pendant l'été, la saison elle-même vient en aide aux pauvres. Ils peuvent marcher nus sans péril : les rayons du soleil les défendent contre leur nudité. ils peuvent impunément coucher sur la terre ; ils n'ont besoin ni de chaussures, ni de vin, ni d'une nourriture abondante : une fontaine suffit à leur boisson ; quelques herbes, voilà les simples mets que la saison est toujours prête à leur fournir. Un autre soulagement qui n'est pas moindre, c'est qu'ils ont plus de moyens de travail. Ceux qui font bâtir des maisons, qui cultivent la terre ou qui parcourent les mers, ont besoin de leurs bras. Les maisons, les champs, les héritages, assurent l'existence des riches ; les pauvres n'ont de revenus que

ce qu'ils gagnent. L'été, ils peuvent trouver encore quelques ressources. L'hiver, tout leur fait la guerre : au dedans, la faim dévore leurs entrailles; au dehors, le froid glace leurs membres et y éteint le sentiment. Il leur faudrait plus de nourriture, des vêtements plus chauds, un toit, un lit, des chaussures et mille autres choses. Ce qu'il y a de plus triste dans leur situation, c'est que la rigueur du temps leur ôte tout moyen de travailler. Si donc leurs besoins se multiplient, puisqu'ils n'ont pas la ressource du travail, car personne ne loue leurs services et ne les emploie, suppléons à tous les moyens qui leur manquent, tendons-leur une main propice, et prenons pour collègue de notre ambassade le bienheux Paul, ce père tendre, ce grand protecteur des pauvres, signalé plus que tous les autres par son zèle à les servir. Aussi, quoiqu'il eût partagé avec Pierre les peuples chez lesquels ils devaient porter la prédication, ce partage ne s'étendit pas sur les pauvres. Mais après avoir dit : « Les apôtres nous donnèrent la main « à Barnabé et à moi, pour marque de l'union qui « était entre eux et nous, afin que nous prêchassions l'Évangile aux gentils et aux circoncis, « il ajoute : « Ils nous recommandèrent seulement « de nous souvenir des pauvres; ce que j'ai eu « aussi grand soin de faire. » Partout dans ses

épîtres il parle de l'aumône, et il n'en est aucune où il ne la recommande. Il savait, oui, il savait toute l'importance de cette vertu. C'est donc par là qu'il termine tous les avis qu'il adresse aux fidèles; c'est le fronton admirable dont il couronne un bel édifice. Ainsi, dans le passage qui nous occupe, après avoir parlé de la résurrection, et avoir réglé tout le reste, il finit par l'aumône, et voici comme il s'exprime : « Quant aux aumônes « qu'on recueille pour les saints, suivez le même « ordre que nous avons établi pour les églises de « Galatie. Que le premier jour de la semaine, cha- « cun de vous.... » Voyez la prudence de l'Apôtre, et combien il place à propos ses avis sur l'aumône. Il a commencé par mettre sous leurs yeux la scène du jugement à venir, d'un tribunal redoutable, de la gloire dont les justes doivent être revêtus et d'une vie immortelle; puis il a parlé de l'aumône, afin que son auditeur, frappé de crainte, animé et consolé par l'attente des biens que Dieu lui réserve, rempli d'heureuses espérances, reçoive ses discours avec plus d'empressement. Oui, sans doute, celui qui réfléchit sur les suites de la résurrection, qui se transporte tout entier lui-même dans une autre vie, compte pour bien peu les choses de la vie présente, les richesses, l'opulence, l'or, l'argent, les délices, les habits magnifiques,

les tables somptueuses, et quiconque sait les mépriser est bien plus disposé à soulager les indigents. C'est pour cela que saint Paul, après avoir bien préparé l'esprit des fidèles par des réflexions utiles sur la résurrection, leur donne ses avis sur l'aumône. Il ne dit pas : « Quant aux aumônes qu'on recueille pour les pauvres, pour les indigents, » mais, « pour les saints. » Il veut apprendre à ses auditeurs à respecter les pauvres, s'ils mènent une vie chrétienne, et à mépriser les riches qui vivent mal. Le potentat ennemi de Dieu n'est à ses yeux qu'un profane, et il nomme saints les pauvres, lorsqu'ils joignent la modération à la sagesse, Il appelle Néron un mystère d'iniquité : « Le « mystère d'iniquité, dit-il, se forme dès à présent... » Et des hommes qui manquent de la nourriture nécessaire, qui l'attendent de la pitié publique, il les qualifie saints. Il donne en même temps une leçon secrète aux riches ; il leur apprend à ne pas concevoir d'orgueil, à ne point se prévaloir du précepte, comme s'ils soulageaient des êtres vils et méprisables, mais à se bien persuader eux-mêmes que c'est pour eux un très-grand honneur d'être jugés dignes de participer aux afflictions des pauvres...

« Que le premier jour de la semaine, dit-il, cha« cun de vous mette à part chez soi quelque chose,

« amassant peu à peu ce qu'il pourra, avec l'aide « du Seigneur, afin qu'on n'attende pas à mon « arrivée à recueillir les aumônes » — « Le premier jour de la semaine, » c'est-à-dire le dimanche. Et pourquoi a-t-il marqué ce jour pour les contributions de chacun? Pourquoi n'a-t-il pas dit : le deuxième jour de la semaine, le troisième, ou le dernier? Ce n'est pas au hasard et sans raison : il voulait tirer du temps même un motif pour les exciter davantage au soulagement des pauvres. L'opportunité fait beaucoup en toute chose. Qu'importe, direz-vous, la circonstance du jour pour engager à faire l'aumône? C'est que la sainteté du jour commandant la cessation de travail, laisse l'esprit et le cœur dans une plus grande liberté, et les dispose, ce qu'il y a de plus important, à recevoir les fruits heureux qui s'attachent à la solennité. Nous devons donc célébrer ce jour d'une manière spirituelle, non pas en nous livrant à la dissolution des festins, non pas en nous livrant à de honteux excès, à des danses déshonnêtes, mais en arrachant nos frères à l'indigence. En vous parlant ainsi, ce ne sont pas des applaudissements que je sollicite, c'est votre concours, c'est votre empressement à entrer dans cette voie. Croyez que ce n'est pas seulement aux Corinthiens que s'adresse l'Apôtre, c'est à chacun de nous et à

ceux qui viendront après nous. Suivons donc l'avis de saint Paul, et, dans le jour du Seigneur, mettons en réserve pour les pauvres une partie des biens que nous tenons du Seigneur. Faisons-nous-en une loi sacrée, et nous n'aurons pas besoin d'être animés ni exhortés. Y a-t-il un discours qui ait la force des habitudes? Si nous nous faisons une règle de mettre quelque chose à part le dimanche pour le soulagement des pauvres, ce sera pour nous une loi imprescriptible, quelque nécessité qui nous presse. Après avoir dit : « Le premier jour de la semaine, » l'Apôtre ajoute : « chacun de vous. » Je ne parle pas seulement, dit-il, aux riches, mais encore aux pauvres; non-seulement aux personnes libres, mais encore aux esclaves; non seulement aux hommes, mais encore aux femmes. Que personne ne se dispense de cette bonne œuvre, que personne ne se prive du fruit qu'on peut en recueillir, mais toujours dans la proportion de nos moyens; car la pauvreté même ne saurait être un obstacle. Quelque pauvre que vous soyez, vous ne l'êtes pas plus que cette veuve de l'Évangile qui donna tout ce qu'elle avait. Quelque pauvre que vous soyez, vous ne l'êtes pas plus que cette veuve de Sidonie qui, réduite à une poignée de farine, pressée par la faim, entourée d'enfants, oublie ses besoins, ceux de sa

famille, et s'empresse de recevoir le prophète. Si ce n'était là qu'un précepte arbitraire, un apôtre chargé du monde entier et du soin de toutes les églises que le soleil éclaire se serait-il engagé à être le porteur des aumônes des Corinthiens? Pénétrés de ces idées, soit que vous deviez donner aux pauvres en votre nom, ou leur distribuer les deniers d'autrui, ne le faites ni avec lenteur ni avec tristesse, comme si l'on en voulait à vos biens. Le laboureur qui jette tout ce qu'il a de semence ne le fait-il pas avec joie, animé par la confiance que la perte sera réparée par la récolte qu'il espère, quoique ses espérances soient incertaines; et vous qui semez pour recueillir des fruits beaucoup plus précieux, vous qui confiez votre argent à Jésus-Christ lui-même, vous différez, vous balancez : vous n'avez, dites-vous, rien à donner! Cette conduite est-elle raisonnable? Dieu ne pouvait-il pas ordonner à la terre de produire de l'or pur? Celui qui a dit : « Que la terre produise de l'herbe verte, » et qui l'a montrée aussitôt revêtue de verdure, pouvait sans doute ordonner à tous les fleuves et à toutes les fontaines de rouler des flots d'or. Il ne l'a pas voulu, il a laissé beaucoup d'hommes dans l'indigence pour leur avantage et pour le vôtre; car la pauvreté est plus propre à la vertu que les richesses, et ce n'est pas une médio-

cre ressource pour ceux qui ont péché que les secours accordés aux indigens. Dieu a si fort à cœur l'aumône, que, lorsqu'il vint dans le monde, revêtu de notre chair et conversant avec les hommes, il ne regarda pas comme une honte, comme indigne de sa majesté, d'administrer lui-même les deniers des pauvres; cependant, lui qui avait assez multiplié les pains pour nourrir une grande multitude, qui n'avait qu'à ordonner pour faire ce qu'il voulait, qui aurait pu produire sur-le-champ d'immenses trésors, ne l'a pas voulu; mais il a ordonné à ses disciples d'avoir une bourse et de porter ce qu'on y mettait pour en secourir ceux étaient dans le besoin. Aussi, lorsqu'il parlait obscurément à Judas de sa trahison, les disciples, qui ne pouvaient comprendre ses paroles, crurent qu'il lui ordonnait de distribuer quelque argent aux pauvres, parce qu'il avait la bourse et que c'était lui qui portait ce qu'on mettait dedans.

« Dieu, oui, Dieu, toujours plein de miséricorde envers nous, nous tient compte de celle que nous exerçons envers nos frères. Il nous donne sur l'aumône une infinité de préceptes dans l'ancien comme dans le nouveau Testament; il nous commande de signaler notre amour pour les hommes par des actions, par des paroles, par d'utiles largesses. Moïse en parle fort souvent dans toutes ses lois; les pro-

phètes nous crient, dans la personne de Dieu : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » Les apôtres agissent et parlent conformément à ce principe. Ne négligeons donc pas l'aumône, qui est si utile aux pauvres, et encore plus à nous-mêmes, puisque nous recevons beaucoup plus que nous ne donnons.

« Ce n'est pas sans motif que j'insiste sur ce devoir. J'en vois plusieurs s'informer scrupuleusement des pauvres, chercher à connaître leur patrie, leur vie, leurs mœurs, leur profession, l'état de leur corps, leur faire mille reproches, leur demander cent fois compte de leur santé. Aussi beaucoup d'entre eux contrefont-ils des maux qu'ils n'ont pas, afin de fléchir notre cruauté par les faux dehors d'une infirmité apparente. Qu'on se permît des reproches dans la belle saison, cette rigueur serait peut-être supportable; mais pendant le froid le plus rigoureux, se montrer à leur égard un juge dur et cruel, ne leur point pardonner de rester oisifs, n'est-ce pas le comble de l'humanité? Pourquoi, ajoutera-t-on, saint Paul disait-il aux Thessaloniciens : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger. » Saint Paul ne parle-t-il que des pauvres? Non, ses ordonnances nous regardent aussi nous-mêmes. Ce que je vais vous dire est un peu dur et pénible à

entendre; je vous le dirai toutefois, non pour vous offenser, mais pour vous instruire. Nous reprochons aux pauvres la paresse, vice souvent excusable; et nous, nous avons souvent à nous reprocher bien plus que de la paresse. « Mais moi, direz-vous, j'ai un patrimoine. » Mais parce que ce misérable est pauvre, et qu'il est né de parents pauvres, qu'il n'a pas eu des ancêtres opulents, ne doit-il pas, pour cela même surtout, trouver de la compassion dans le cœur des riches? Vous qui passez tous les jours dans les spectacles, dans des assemblées et des conversations nuisibles, arène ouverte à la médisance et à la calomnie, vous croyez ne rien faire de mal et n'être pas coupable de paresse; et un malheureux qui use ses jours à pleurer, à gémir, à supplier, à souffrir mille maux, vous le citez à votre tribunal, vous lui demandez un compte rigoureux! Où donc est votre humanité? Est-ce là, je vous prie, un procédé humain? Ainsi, quand vous dites : Que répondrons-nous à saint Paul? adressez-vous les paroles de l'Apôtre à vous-même, et non pas aux pauvres.

« D'ailleurs ne vous contentez pas de lire les menaces de saint Paul, lisez aussi ses paroles indulgentes. Le même apôtre qui dit : « Celui qui « ne veut pas travailler ne doit pas non plus man- « ger, » ajoute : « Mais vous, mes frères, ne vous

« lassez pas de faire le bien. » Quel est encore le prétexte spécieux dont on s'arme contre les pauvres? Ce sont des esclaves fugitifs, des vagabonds, des aventuriers sans patrie qui viennent surcharger la nôtre. Eh quoi! mon frère, vous en voulez donc à cette capitale d'être regardée comme le port des infortunés qui la préfèrent à leur ville natale? Voulez-vous lui ravir cette couronne? Vous devez vous réjouir et triompher de ce que tous les malheureux accourent dans nos bras comme dans un asile commun, de ce qu'ils regardent notre ville comme leur mère : c'est sa plus belle gloire ; ne l'en privez pas : elle la tient de ses ancêtres.

« Dans les premiers jours du christianisme, lorsque toute la contrée était menacée d'une grande famine, les habitants de notre ville envoyèrent une grande somme d'argent, par les mains de Barnabé et de Paul, aux fidèles de Jérusalem, à ceux même dont nous avons tant parlé dans ce discours. Serions-nous donc excusables si, lorsque nos ancêtres secouraient de leurs deniers des hommes éloignés de leur pays et qu'ils allaient les chercher eux-mêmes, nous repoussions des misérables qui accourent à nous, si nous leur demandions un compte sévère, quand nous sommes coupables, et que, si Dieu nous examinait avec la même dureté, nous n'obtiendrons ni indulgence

ni pitié. « Vous serez jugés, dit l'Évangile, selon que vous aurez jugé les autres. » Soyez donc aimable et doux envers votre frère ; pardonnez-lui beaucoup de fautes, ayez pitié de lui, afin qu'on ait pour vous les mêmes égards. Pourquoi vous embarrasser des autres? pourquoi tant de curiosité sur ce qu'ils font ou ne font pas? Si Dieu vous avait donné la charge de rechercher leurs mœurs, de leur demander des comptes, plusieurs n'auraient-ils pas été mécontents? n'auraient-ils pas dit : Assurément Dieu nous a confié une fonction fort difficile. Pouvons-nous parvenir à connaître la vie des autres? pouvons-nous savoir les fautes que tel et tel ont commises? Plusieurs n'auraient-ils pas tenu ces discours et d'autres semblables? Et lorsque Dieu nous dispense de ces recherches pénibles; lorsqu'il promet de nous donner une récompense abondante, bien que ceux que nous soulageons soient bons ou méchants, nous nous formons à nous-mêmes des difficultés. Et qu'est-ce qui prouve, direz-vous, que nous recevrons toujours notre récompense, soit que ceux à qui nous donnons vivent bien, soit qu'ils vivent mal? Ce sont les paroles mêmes du Fils de Dieu : « Priez, dit-il, pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son

soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » Suivez donc l'exemple de votre Seigneur et de votre Maître. Quoique une infinité d'hommes le blasphèment, quoique une infinité d'hommes se livrent à la fornication, aux vols, aux rapines, soient souillés de vices et de crimes, il ne cesse de les combler de biens, il leur donne mille marques de sa bonté et de son amour. De même, lorsque vous trouvez l'occasion de signaler votre bienfaisance, secourez le pauvre, apaisez sa faim, délivrez-le de son affliction, n'examinez rien davantage. Si nous voulons rechercher la vie des malheureux, nous n'en soulagerons aucun ; arrêtés sans cesse par des inquiétudes déplacées, par des recherches hors de saison, nous ne produirons aucun fruit de miséricorde, et, sans être utile à personne, nous nous fatiguerons en vain Renoncez donc, je vous y engage, à des soins superflus ; soulagez ceux qui sont dans la détresse, versez sur eux d'abondants secours, afin que, dans les jours de la justice, nous éprouvions l'indulgence et la miséricorde de Dieu, par la grâce et la bonté de Notre Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et à l'Esprit saint, la gloire, l'honneur, l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION POUR LA BÉNÉDICTION D'UN FOUR A CHAUX.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, le prêtre est souvent appelé à bénir même les entreprises matérielles ; il est bon qu'il apporte dans cette circonstance une parole intelligente, tout avivée de charité et de religion. Nous avions promis quelque chose en ce genre. Voici une allocution que M. le curé de Tuffaux (diocèse de Nantes) a adressée au propriétaire et aux ouvriers, à la bénédiction d'un four à chaux.

« Partout et toujours, la religion et son prêtre ont une parole qui nous éclaire, une bénédiction qui allége notre peine et nous fait atteindre courageusement notre but. Vous l'avez compris ainsi, monsieur, vous propriétaire intelligent et généreux, vous qu'honore à nos yeux, comme aux yeux de cette population, la pensée de cette pieuse cérémonie. Vous avez compris qu'à Dieu d'abord appartient toute gloire, que de lui seul vient toute force, toute puissance ; qu'à lui seul doivent être rapportés les succès, les efforts persévérants. Honneur et bénédiction à vous, monsieur, qui pour remplacer des industries épuisées, pour restituer à notre sol en engrais puissant, le calcaire, qui en gênait la culture et la rendait stérile, n'avez reculé devant aucun sacrifice pour créer ce foyer transformateur, cette industrie d'où sortiront, à côté de quelques-uns de vos intérêts, les intérêts plus grands de notre chère commune.

« Et vous, chers ouvriers, naguère vous nous étiez des frères un peu étrangers ; maintenant vous voilà admis sans réserve dans la famille commune. Nous vous dirons donc, dans notre sollicitude de père : Voulez-vous trouver ici votre bien-être et l'avenir de votre famille ? Alors, usez bien du temps, économisez les fruits de vos pénibles travaux. Puis, au-dessus de cette prudence, souvent trop matérielle, souvenez-vous de cette intelligence dont vous aurez toujours raison d'être fiers ; prenez soin de votre âme, faites-lui toujours raisonner vos œuvres ; laissez-là se demander si cette pierre, d'abord si dure et si stérile, devenue par l'action de ce fourneau un engrais fécond pour la terre, ou un ciment précieux pour toutes nos constructions, ne devrait pas vous représenter l'homme auquel la religion porte chaque jour lumière, consolation et vie. Oui, mes bons amis, Dieu, son culte, son jour de repos et ses fêtes, c'est pour l'homme la raison, la réparation de ses forces, la famille et la joie. Dieu, son Évangile et ses conseils, c'est pour vous marche éclairée, digne et féconde en œuvres utiles. Dieu et ses commandements, sont pour vous ordre, perfection et espérance... »

CHAPITRE VI.

LA PAROLE DE DIEU.

La parole de Dieu, voilà la grande arme du prêtre, le grand moyen de salut pour les âmes ; à tout prix, il faut qu'elle soit écoutée, aimée, gardée. La faire écouter, c'est déjà bien difficile ; mais la faire garder... Ici ce n'est pas trop de tous les efforts réunis... Il y a tant de faiblesses, de passions, d'idées fausses, de préjugés, de misères de l'âme et de misères du corps dans notre pauvre France ! C'est à faire frémir des pieds à la tête, quand on les regarde dans son isolement. On est tenté de s'écrier : C'est inutile, c'est perdre son temps !.... Mais quand on songe aux cinquante mille prêtres, aux cinquante mille cœurs éparpillés dans la France, on reprend courage et on espère, on se dit : Qui sait si avec l'aide de Dieu ils ne pourront pas soulever le fardeau ? Pourvu que leurs efforts soient en parfaite harmonie ! Plus que jamais c'est le moment de réunir nos forces, de nous aimer et de nous serrer les uns contre les autres, épaule

contre épaule, cœur contre cœur, pour faire face à l'ennemi commun : notre ennemi c'est le mal. C'est aussi le moment d'appliquer cette magnifique parabole d'un génie tombé ; il l'avait du reste empruntée à l'Évangile ; c'est notre bien, nous pouvons le reprendre.

« Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche ni à droite.

« Or, cet homme, voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

« Ce que voyant, il s'assit plein de tritesse et dit : Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ?

« Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

« Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et

aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

« Enfin l'un d'eux dit aux autres : Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux : peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse.

« Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

« Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit : prions, dit encore : Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble.

« Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.. »

Soyons unis, que nos efforts soient unanimes, et le mal diminuera.

C'est pour cela que, dans notre prospectus, nous avons réclamé les conseils et le secours de la vieille expérience de nos confrères dans le sacerdoce, afin de renvoyer à chacun les lumières de tous : tout le monde a toujours plus d'esprit et de cœur qu'un seul homme, quel qu'il soit. Déjà ces conseils nous arrivent de tous côtés, non sans accompagnement de bonnes sympathies. Nous aimons à le redire : il y a dans le clergé français un zèle admirable, un esprit droit, un bon sens exquis et un cœur plein de charité; quelques-uns l'accusent d'être froid,

indifférent et routinier ; je le crois bien, ils ne lui envoient que des phrases didactiques et sans vie ; ce n'est guère le moyen de le réchauffer. Un esprit et un cœur ont besoin de se frotter à d'autres esprits et à d'autres cœurs pour se réveiller et se révivifier, et cela ne peut bien se faire que dans des pages où l'on cause, où l'on cause avec quelqu'un qui vous comprend, qui vous aime, où l'on cause en tout abandon. C'est si bon de causer avec un frère dans le sacerdoce ou avec une âme toute remplie de l'esprit de l'Evangile ; mais le pauvre curé de campagne surtout a si peu de gens avec lesquels il puisse causer : il vit au milieu d'une population qui est plus versée dans les choses de la matière que dans les choses de l'esprit ; à force d'être isolé, son esprit finit par s'engourdir et peut-être tant soit peu par se rouiller ; mais une parole de causerie le ranime tout à coup et lui fait produire des fruits merveilleux ; j'en juge par le bien que ces causeries sympathiques m'ont fait à moi-même, je leur dois presque tout, il me semble. Il y a des hommes qui disent, avec un accent qui ne sent pas précisément l'humilité : C'est moi qui me suis fait ce que je suis. Pour nous, nous l'avouons en toute simplicité, ce sont nos confrères qui nous ont fait ce que nous sommes ; ce sont leurs encouragements, leurs conseils ; ils nous ont même souvent donné jusqu'aux

sujets traités dans nos petits livres, et souvent aussi la force d'écrire. Quand vient une cordiale parole qui dit : « Ecrivez donc sur telle chose, » le corps se plaint, l'esprit gémit, mais le cœur épanoui crie : Va. Qu'ils veuillent donc bien nous continuer leur bienveillance, et dès aujourd'hui nous voulons leur prouver que nous profitons de leurs fraternels avis. Quelques-uns ont trouvé que dans les précédentes instructions du *Cours d'éloquence* nous ne citions pas assez l'Ecriture sainte; il paraît qu'on aime les sermons hérissés de latin ; il nous avait semblé que l'esprit de l'Evangile suffisait et révélait sa source; mais, puisqu'on veut aussi la lettre, nous la donnerons. On nous a reproché aussi de répéter souvent les mêmes choses et les mêmes idées. C'est avec intention ; il n'y a qu'en répétant les mêmes choses sous toutes les formes qu'on les fait entrer. Craignez l'homme qui n'a qu'une idée s'il sait bien la faire manœuvrer. Du reste nous voulons encore nous corriger sur ce point. Mais il faut qu'on sache bien que nous ne voulons pas du tout favoriser la paresse ni donner des instructions qui puissent être prêchées partout telles qu'elles sont; nous voulons seulement indiquer des idées et des voies pour faire arriver ces idées à leur adresse; à chacun de choisir et de servir à son peuple ce qui lui convient et de l'assaisonner

comme il sait qu'il l'aime. On dit : « Il y a bien des choses dans ces instructions-là qui ne conviennent pas à mes gens » Tant mieux, mon cher confrère, ce sera pour d'autres ; les besoins et les goûts sont si variés en France ; la charité veut que vous ne preniez pas tout pour vous et ne laissiez rien pour les autres. Mais je m'aperçois que je passe mon temps à causer et que je vous fais perdre le vôtre, c'est pourquoi je reviens à mon sujet, qui est la Parole de Dieu. Partout il est bon d'en donner une haute idée, de montrer qu'elle n'est pas déchue de son antique puissance ; le temps du carême, où elle est plus fréquemment annoncée, est très-propice à la chose ; il faut profiter d'une assistance plus nombreuse, d'une réunion plus solennelle ; c'est pourquoi nous avons donné un sermon sur les grandeurs de la parole de Dieu ; il faut que l'on sache bien que sa divine parole est encore aujourd'hui la première de toutes les paroles. Afin que le sujet fût traité complétement et de n'y plus revenir, après vient une instruction sur les dispositions avec lesquelles il faut l'écouter. Le sermon est pour l'esprit et l'imagination, l'instruction est pour l'âme et pour le cœur, les deux choses qu'il faut toujours finir par gagner, pour les sauver ensuite.

Nous avons donné des instructions plus longues,

rien n'oblige à les prêcher tout entières. A cause du carême, nous avons voulu que nos confrères eussent plus de facilité pour choisir ce qui convient à leur troupeau. Nous sommes sûr qu'ils ne s'en plaindront pas...

SERMON SUR LES GRANDEURS DE LA PAROLE DE DIEU.

Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complanis, ipsum audite. (Év. de ce jour.)

La parole de Jésus-Christ, mes frères, la parole de Dieu, voilà une grande chose, voilà une grande puissance ; c'est elle qui porte l'univers, c'est elle qui éclaire les intelligences, sauve les âmes ; c'est elle qui soutient encore aujourd'hui le monde moral.

La parole de Dieu, c'est la première puissance de la terre. Ne me parlez pas de la force des bataillons, de l'humaine éloquence et des idées d'hommes; je sais quelque chose de plus fort que tout cela : n'est-ce pas la divine parole qui met de la vigueur dans les bras, de l'énergie dans le cœur? Une idée divine sera toujours plus puissante qu'une idée humaine.

Malheureusement, cette grande et sainte parole

n'est plus toujours écoutée avec cette pensée ; on la connaît si peu et si mal ! Quelques-uns seraient tentés de croire qu'elle s'est un peu usée par le frottement des siècles, qu'elle a perdu quelque chose de sa native vigueur, de son antique fécondité. Il y a tendance à vouloir lui substituer la parole humaine : triste échange ! En effet l'homme a dit de belles choses depuis seulement un siècle et demi. Que n'a-t-il pas affirmé, que n'a-t il pas nié? La parole humaine peut-être arrêtée, déconcertée dès le premier mot ; un homme affirme une chose avec toutes les ressources de l'éloquence, le premier venu peut l'arrêter et lui demander : — Qui a dit cela ?

— C'est moi, au nom de la raison.

— Ah ! c'est vous ; eh bien, je suis homme comme vous; vous avez votre raison, j'ai la mienne; vous affirmez, moi je nie ; ma parole vaut la vôtre. De quel droit m'imposer vos idées?

Et voilà le beau parleur frappé d'impuissance. Mais si on demande à l'orateur sacré qui l'a dit, il répondra hardiment : Dieu. *Hæc dicit Dominus.*

Il ne restera qu'une chose à faire à l'interlocuteur de bonne foi, ce sera d'ajouter : Si c'est Dieu, il doit être cru, il doit être obéi.

Voilà la divine parole !

Aujourd'hui, je veux essayer de vous la faire connaître telle qu'elle est, de lui restituer à vos yeux son antique splendeur, en vous parlant de ses grandeurs. La parole de Dieu, comme lui-même, est grande en tout : elle est grande par ses opérations, grande par sa variété et sa durée, grande par son indépendance et sa puissance. Nous allons développer ensemble cette suite d'idées.

Elle est grande dans ses opérations.

Un mot dit assez : elle a tout fait, rien n'existe que par elle. *Omnia per ipsum facta sunt.* Bon gré mal gré nous sommes ses fils, ne renions pas notre mère.

Au milieu des vastes et muettes solitudes du néant, Dieu parle, et le monde jaillit de sa parole. *Dixit et facta sunt.*

Il parle encore, et ces éléments et tous ces astres qui roulent avec tant de majesté au-dessus de nos têtes, qui nous étonnent par l'harmonie de leurs rapports, vont prendre leur place dans les plaines immenses des cieux et commencent leur marche séculaire.

Il parle de nouveau, et l'homme apparaît. La majesté brille sur son front, c'est le roi de la création, il est l'image de son Auteur. *Faciamus hominem ad similitudinem nostram.*

Mais le mal transperce le cœur du chef-d'œuvre

du Verbe divin; il tombe, et dans sa chute il entraîne celle de la famille humaine dont il sera le père, parce qu'il ne lui léguera qu'un sang gâté ; vite la parole vient le relever de son désespoir, réparer son immense ruine en faisant briller à ses yeux les illuminations et les espérances de la rédemption, *ipsa conteret caput tuum;* et c'est cette seule parole développée, agrandie par le christianisme, qui a régénéré le monde, planté sur la terre, l'immortel et superbe édifice de la religion.

Est-elle grande dans ses opérations?

Grande dans sa variété et sa durée!

Compagne fidèle de l'homme, cette fille du ciel entreprend avec lui le pèlerinage de la vie. Mais bientôt sa lumière importune les basses convoitises de son cœur; il veut l'étouffer; la tuer par ses vices; mais il est lui-même noyé dans les eaux du déluge. La parole se retire, avec les fils de Noé, dans l'arche, qui la porte et la soulève au-dessus des flots, comme ce poëte naufragé portait sur sa tête, à travers les vagues, les chants de poésie qui contenaient ses espérances et sa gloire.

La terre se repeuple, la divine parole vient reprendre sa place au milieu des enfants des hommes.

Voyez-vous, mes frères, au sein des ténèbres du paganisme, comme une traînée lumineuse du côté

de la Palestine? C'est elle qui guide le peuple de Dieu : elle habite sous la tente des patriarches avec Abraham et sa descendance ; elle repose sur les lèvres des juges, des rois et des prophètes, et là, quelle puissance, quelle plénitude et quelle variété !

Tantôt triste et plaintive, toute trempée de larmes par la voix du fils de Jessé, elle exhale les douleurs de l'exilé et les regrets de la patrie absente. Assis près des fleuves de Babylone, nous pleurons au souvenir de notre patrie bien-aimée. On nous dit de chanter; oh ! pourrions-nous chanter les hymnes de Sion sur la terre d'exil ? O Jérusalem ! si je t'oublie, que ma langue s'attache à mon palais !

Tantôt douce et suave comme la voix d'une mère, elle s'épanche en délicieuces effusions de cœur. Israël, mon peuple, je t'ai toujours aimé ; va, n'aie pas peur, je suis avec toi. Tu dis : Le Seigneur m'a abandonné. Comment une mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles, et, quand même elle pourrait l'oublier, moi, je ne t'oublierai pas ; reviens donc à ton bon cœur. *Etsi illa oblita fuerit ego nunquam oblivis-car tui.*

Ici, rapide et frémissante comme la mer en courroux, terrible et scintillante comme le glaive

du chérubin, elle tonne, elle foudroie, ***onus Babylonis.***

Tremblez, malheureux, poussez des hurlements. la vengeance du Seigneur est sur vous. — Je visiterai les impies, je ferai retomber toutes leurs iniquités sur leurs têtes, j'humilierai les fronts des guerriers, et le méchant sera abattu dans la poussière.

Là, joyeuse et bondissante, majestueuse et sublime, elle console, elle exalte.

Lève-toi, Jérusalem, ouvre les yeux à la lumière que le Seigneur va faire briller sur toi ; les ténèbres couvriront les peuples de la terre, toi seule jouiras de la plus brillante clarté ; le Seigneur fera rejaillir sur toi l'éclat de sa gloire ; les rois et les peuples marcheront à la lumière de tes splendeurs ; lève les yeux, vois tes enfants accourir de toutes parts, *lava in circuitu oculos tuos et vide.*

Enfin, la divine parole se fait homme en notre Seigneur Jésus-Christ ; c'est là qu'elle se montre dans toute sa magnificence. Quelle parole que celle de Jésus-Christ ! elle est adorable de force et de charité, elle est à la fois simple et digne, tendre et forte, majestueuse et sublime ! Surtout, quel accent de vérité… C'est le calme de la possession : elle a conscience de son autorité, elle sent que malgré tout elle est maîtresse de l'univers ; mais

elle n'a pas l'air d'y tenir beaucoup, elle veut surtout éclairer et aimer ; elle vous inonde de vérité et d'amour.

Jésus-Christ meurt, c'est vrai, mais il ordonne à ses disciples d'aller porter sa parole aux quatre vents de la terre et des siècles, et la parole va, court de bouche en bouche. C'est ici qu'elle va paraître dans tout son éclat. C'est ici que je suis obligé de m'écrier : O parole divine, que tu es grande! Un juif, le fils d'un charpentier, ordonne d'aller porter sa parole à l'univers et aux siècles, c'est hardi, c'est audacieux, mais cela s'est réalisé ; vous en avez la preuve aujourd'hui sous vos yeux ; en son nom je vous apporte cette parole, elle est encore toute vive, et elle continuera son chemin à travers les générations et les temps, — *verbum domini manet in æternum.*

Grande par sa vanité et sa durée. La parole divine est grande surtout par sa puissance et son indépendance. Mes frères, c'est ici son triomphe.

Nous aimons tous l'indépendance et la liberté, nous aimons une allure franche et dégagée, qui, avec sagesse et force, marche à son but, en dépit des obstacles et des clameurs ; c'est beau en ce siècle en particulier, affligé par le bas servilisme de la peur. De quoi n'a-t-on pas peur aujourd'hui?

Mais quand on trouve en soi, ce qui est rare, de quoi se maintenir toujours à la hauteur du courage, on est maître d'une irrésistible puissance. C'est le cas d'appliquer cette parole : Vouloir, c'est pouvoir. Eh bien, la divine parole a voulu, et elle a pu; elle a voulu éclairer et sauver le monde malgré lui-même, et elle l'a éclairé, elle l'a sauvé...

Rien de plus indépendant, de plus libre, de plus franc dans ses allures que la parole de Dieu ; sans crainte comme sans orgueil, elle s'en va tout droit à son but, peu soucieuse des obstacles et même des fureurs. Voyez-la se jouer des difficultés à travers dix-huit siècles : *ludens in orbe terrarum*; aussi sa puissance est irrésistible, elle peut dire : *rex sum ego* ; et quel roi ! toutes les âmes sont sous sa juridiction, toutes les vérités, de son domaine ; quelle puissance! quel colosse ! comme elle se dresse de toute sa hauteur à travers les âges ! de son front elle domine le monde.

Auprès d'elle qu'est-ce que la parole humaine? qu'est-ce que son indépendance ? qu'est-ce que sa puissance ?

Mes frères, loin de moi la pensée de rabaisser et de flétrir la parole humaine ; oh ! non, loin de là, je l'aime et souvent je l'admire ; elle est parfois belle, magnifique, soit qu'elle se lève dans les con-

seils des souverains, dans les assemblées des peuples, majestueuse comme le génie des nations; soit qu'elle prenne le malheur sous sa protection, qu'elle parle pour l'innocence contre le crime, pour la vie contre la mort... soit qu'elle souffle au cœur des bataillons l'amour de la patrie, l'ardeur des combats.

Que je l'aime surtout lorsque, se recueillant dans une âme riche d'inspirations et de génie, elle déborde tout à coup en un torrent d'harmonie, s'élance comme un hymne qui a rompu les barrières du cœur, verse des larmes, jette des foudres, pousse des cris de l'âme, pleure, se réjouit, gourmande, aime!... Alors je sens mon cœur frissonner et se remuer de bonheur sous ces énergiques ou tendres vibrations. Oui, elle est belle, elle est grande cette parole d'homme.

Mais, hélas! elle ne me suffit pas; ce n'est pas la voix de l'infini. Elle a tant de défaillances et de dépendances!

Il est vrai, elle engendre au cœur de l'homme des élans, des désirs brûlants, des aspirations immenses, mais elle ne peut les satisfaire; elle le soulève, l'exalte un moment, puis le laisse retomber dans une désolante impossibilité et le brise sur la pierre du sépulcre. O cruelle déception!

Au contraire, la parole divine le prend dans sa

misère, illumine son regard de rayons célestes, le place au-dessus de toute humaine puissance, verse dans son âme une vie, une force égale à ses désirs et à ses besoins; puis, le saisissant dans ses bras nerveux, elle le lance d'un seul bond par delà le terrible abîme qui sépare le temps de l'éternité.

Pour bien comprendre l'indépendance de la parole sacrée, il faut les voir toutes les deux à l'œuvre.

La parole humaine dépend de mille petits détails : elle dépend des circonstances, des esprits, de l'auditoire, de la faveur, des passions, du talent de l'orateur ; le terrain est mouvant sous ses pieds, sa marche est embarrassée par le lourd fardeau des précautions oratoires ; aussi est-elle craintive ou prétentieuse à l'excès.

La parole sacrée se lève : portée quelquefois par un chétif orateur, elle parle hardiment ; elle frappe à droite, à gauche, sans faire attention au rang, à la fortune, aux talents, sans trop s'inquiéter si ses paroles tombent sur des petits ou sur des grands de la terre. Sauve qui peut ; elle ne connaît que la règle et la justice ; elle a reçu ordre de ne reculer devant personne ; elle saura bien dire la vérité à tous, cependant avec les égards dus à la dignité de chacun.

La parole humaine, déjà si timide, est bientôt arrêtée par les obstacles. Un homme a reçu le don de l'éloquence, il doit s'en servir pour le triomphe de la vérité et de la vertu ; mais il ose à peine parler ; il craint de se compromettre ; il a peur de tout ; il a peur d'une parole plus puissante que la sienne, peur d'un œil qui le regarde, peur d'une larme qui va couler, peur pour sa position, peur pour son avenir ; partout des peurs.

Qu'il plaise à quelque petit despote, en quoi que ce soit, ou même à quelque chose de moins, d'aller lui dire, en lui montrant une bourse d'une main et la pointe d'un glaive de l'autre : « Tais-toi, tu m'importunes ; tais-toi, entends-tu ? ou tu verras ! »

Hélas ! trop souvent, à ces mots, le sang du beau parleur se fige dans ses veines, son courage chancelle, son cœur cesse de battre ; et puis la peur murmure à son oreille ces mots : « Son or est beau, la pointe de son glaive paraît si froide, si acérée ! » Et il vend sa conscience ; il renonce à parler : la vérité et la vertu s'en tireront comme elles pourront. Désolant spectacle qui vient quelquefois contrister nos yeux !

Mais rien n'arrête la divine parole ; elle ne se vend ni ne s'achète ; rien ne la fait reculer, et nulle puissance ne refoulera ses pensées dans son

cœur. Elle a fait ses preuves ; elles sont éclatantes.

La parole sacrée était encore à son berceau chrétien, et déjà elle agissait, elle conquérait. Quand les empereurs romains, étonnés de la voir courir d'un bout de l'empire à l'autre sans la permission d'un préfet du prétoire, lui firent jeter le dédain et le mépris par les écrivains et les gens politiques de ce temps-là, elle passa son chemin et continua de parler. Alors la puissance romaine se dressa devant elle de toute sa hauteur et de tout son superbe orgueil, et lui lança cette terrible parole : « Tais-toi, ne parle pas au nom de cet homme, *in nomine hoc*, ou je te tue... » A cela elle répond sans sourciller : « César, du silence, tu n'en auras pas ; je ne puis me taire ; je parlerai, *non possumus, non loqui*... » Et elle parla à tous et dans toutes les situations ; elle parla au peuple ; elle parla aux grands et aux proconsuls ; elle parla sous des habits déchirés, et elle parla sous la pourpre ; elle parla dans les palais ; elle parla au pied de l'échafaud ; elle parla les pieds dans le sang ; elle parla dans les cavernes ; elle parla dans le cirque sous la dent des lions et des tigres. Elle parla ainsi pendant trois cents ans, la vie de six ou sept générations, jusqu'à ce qu'elle pût parler sur le trône des Césars eux-

mêmes. Dites, est-ce là du courage? est-ce là de l'indépendance et de la liberté?

Toutefois, elle va faire quelque chose de plus difficile... Les princes de la terre, en devenant ses fils et ses protecteurs, ont quelquefois voulu enchaîner son indépendance et la faire servir au profit de leurs passions ou de leur politique ; mais elle ne sait ni pactiser avec le mal ni abdiquer sa liberté. Si haut placés qu'ils soient, elle ose leur adresser les paroles d'Ambroise à Théodose le Grand : « L'éclat de la pourpre ne doit pas vous empêcher de reconnaître la faiblesse de ce corps si magnifiquement vêtu ; sachez que vous êtes pétri du même limon que vos sujets, qu'il n'y a qu'un seigneur et qu'un maître... » Ou les paroles de saint Mélèce : « Rappelez-vous, prince, le jour où nous rendrons tous compte de nos œuvres, et songez que par la sentence que vous allez prononcer vous pourrez facilement effacer tous vos péchés. Les ambassadeurs ordinairement vous apportent des ouvrages en or et en airain, et d'autres présents magnifiques; moi, c'est avec la seule loi sainte que je suis venu dans votre palais, et c'est le présent que j'offre à Votre Majesté impériale... »

Au moyen âge, de hauts et puissants barons ont étendu sur toute la France le réseau de leur

domination absolue et tracassière; ils veulent mettre le gantelet de fer sur toutes les bouches; mais la divine parole ne se laisse pas effrayer; sous la figure de quelque prêtre ou de quelque humble moine, elle monte hardiment les degrés du redoutable donjon et va trouver le terrible maître jusque derrière ses créneaux, elle parle, et à sa voix l'homme bardé de fer sent couler sous sa cuirasse de bronze et dans ses veines le frisson de la peur et de la défaillance; elle lui ordonne de refréner son humeur guerrière, d imposer silence à ses basses convoitises, et il obéit, et il accorde à ses vassaux le bienfait de la *trêve de Dieu.*

L'indépendance, la sainte liberté de la divine parole, voulez-vous les voir dans tout leur éclat? jetez les yeux sur un siècle qui fut grand dans les annales de la France.

Il y eut un homme dans lequel la monarchie sembla se personnifier, l'omnipotence s'incarner; il put dire : « L'État, la France, c'est moi. » Cet homme, vous l'avez tous nommé, il s'appela Louis XIV; devant lui tout plie en Europe : toutes les gloires, la gloire militaire, la gloire du génie, la gloire des lettres et des arts viennent s'incliner devant sa majesté et implorer sa protection; sous son regard inspirateur, le génie des arts et des let-

tres enfante ses plus sublimes conceptions, le marbre s'anime, la toile parle, les arts peuplent d'un monde de chefs-d'œuvre ses appartements et même les jardins de sa royale demeure.

Or, aux jours consacrés par la religion, le monarque va s'asseoir dans sa magnifique chapelle de Versailles; sa cour l'environne, sa cour, la plus brillante et la plus orgueilleuse qui fut jamais... Tous les regards sont dirigés vers le maître; on étudie ses mouvements pour s'y conformer.

Bientôt un prêtre paraît dans la chaire, c'est un évêque, plus souvent un simple prêtre, ou un religieux; il sait que le prince a eu de désolantes faiblesses à se reprocher et qu'il n'est pas le seul coupable. Alors, avec une sainte hardiesse, du haut de la tribune sacrée, il laisse tomber sur la tête du superbe monarque et sur cette cour idolâtre de son roi, ces graves et austères paroles, vraies aujourd'hui comme elles l'étaient alors : « Malheur, *væ*, malheur à qui scandalise, malheur aux grands de la terre qui perdent par leur exemple; pour eux les arrêts de Dieu seront des arrêts de fer. *Judicium durissimum his qui præsunt.... Potentes potenter tormenta patientur.* »

A ces mots les courtisans frémissent, laissent échapper des murmures mal comprimés, et le mo-

narque rougit, baisse la tête. Après le sermon on parle autour de lui de donner une bonne leçon à ce prêtre... Et Louis XIV de répondre, avec une justice et un courage qui l'honorent : « Messieurs, le prédicateur a fait son devoir, à nous maintenant de faire le nôtre. »

Certes, voilà de l'indépendance, voilà de la liberté, ou il n'y en eut jamais Il fallait une grande énergie dans un grand cœur pour parler ainsi en face d'un prince si jaloux de son autorité. Il n'y a rien comme l'éclat de la puissance, de la majesté, pour éblouir, intimider un courage d'homme qui n'est qu'un homme ; on était venu avec de fortes paroles dans son âme et on s'en retourne séduit, fasciné, par un mot, par un sourire. Si jamais cortége a dû éblouir, c'était bien celui qui environnait Louis XIV ; mais, en sa présence, la parole sacrée a su conserver la liberté; après cela elle peut aller partout... Quand on ose dire la
tous.
vérité à cet homme-là, on peut bien la dire à

Mes frères, lorsqu'on possède une telle indépendance, on est nécessairement maître d'une irrésistible puissance.

Ici encore, voyez à l'œuvre la parole divine et la parole humaine.

Toute puissance vraie détruit, édifie et con-

-erve. La parole humaine a détruit beaucoup, amoncelé beaucoup de ruines et peu édifié ; elle a conservé moins encore alors même qu'elle a brillé de tout l'éclat de ses splendeurs.

Démosthène, avec sa parole rapide, entraînante, avec ces pages qui feront à jamais l'admiration des siècles et le désespoir du génie, Cicéron avec sa parole onctueuse et persuasive, ont pu épargner quelques dangers, quelques bouleversements à leur patrie, sauver quelques innocents, voilà tout. Où est aujourd'hui ce que cette grande éloquence a conservé? où sont ses œuvres? que reste-t-il de tant d'efforts? Rien.

Un demi-siècle après Cicéron, vivait un simple artisan de Tarse : c'est Paul, Paul le grand missionnaire de l'Église catholique ; il ignore les secrets de l'éloquence humaine; sa parole est brève, saccadée, heurtée et sent quelque peu l'étranger. Cependant, secondé seulement de quelques hommes encore moins éloquents que lui, il change, il révolutionne la face du monde ; du monde, oui, mes frères, il s'attaque au monde, et il en a eu raison, et il a fait en partie ce que nous voyons.

Mes frères, quand on songe à la ténacité du cœur humain pour ses vieilles passions, pour ses vieux préjugés, pour ses vieux usages, on est con-

fondu à la pensée de la force qui a opéré une telle révolution. Je défie l'homme le plus éloquent de faire renoncer, à coups de paroles humaines, le dernier village de France à l'une de ses vieilles coutumes ; quelle vitalité il a fallu à la parole sacrée pour pénétrer, remuer, soulever ce grand colosse de peuple romain, le purifier de sa boue païenne et lui dire : « Marche, sois chrétien ; » c'est plus qu'humain, c'est divin.

Cependant, ce n'est pas tout ; la divine parole n'en avait pas encore fini avec le paganisme de l'empire des Césars, qu'elle se trouve en face de natures plus difficiles encore. Des barbares se sont élancés des forêts du Nord, impétueux, indomptés, féroces. L'enivrement de la victoire les exalte, ils menacent de tout engloutir. Que fait la divine parole? elle va tout droit à ces hommes qui font tout fuir devant eux, elle saisit corps à corps ces dures et âpres natures, elle les pétrit de ses mains, les couche dans la foi et la soumission, et ose bien leur dire ce qu'elle a osé dire à un de leurs chefs : « Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » Et ces peuples que sont-ils devenus sous sa main? Ces barbares, mes frères, ces barbares, c'est nous, c'est la France, ce sont nos aïeux; gloire à la parole divine, c'est lui qui nous a faits ce que nous sommes. Une

preuve de sa puissance, vous l'avez dans cette vaste église où je vous parle et où vous m'écoutez avec quelle attention ; c'est elle qui l'a jetée dans les airs.

Mais assez pour le passé, car j'ai hâte d'arriver à vous, de venir à notre temps et de vous montrer qu'elle n'est pas déchue, quoi qu'on en dise de son antique gloire et de sa native puissance, que c'est toujours la parole vivante et efficace, *Sermo Dei vivus et efficax.*

Il y a quelques années, il s'est trouvé des hommes qui ont dit : « Le christianisme a fait son temps, il est usé : il va mourir; » et il s'est trouvé des âmes assez simples pour y croire. Aujourd'hui, ce n'est plus possible, les faits sont là; pour croire à la vie du christianisme au milieu de nous, il suffit d'avoir des yeux, des oreilles, du bon sens, et de savoir s'en servir.

La parole divine a toujours été une des gloires de la France ; il en est de même encore aujourd'hui, j'en bénis Dieu, et j'en aime davantage notre bien chère patrie. En effet, que se passe-t-il maintenant encore autour de nous, partout, dans les grandes villes, dans les petites villes ? que se passe-t il surtout à Paris? De grandes leçons sont données au monde ; y avez-vous réfléchi ?

Ici, mes bien-aimés frères, ma tâche est trop facile, je ne vais dire que des choses bien connues, quelques-uns d'entre vous, beaucoup pourront attester la vérité. Ils ont été les témoins et ils ont eu peut-être leur part du bien qui se fait.

Oh ! que la parole divine est grande à Paris, où il y a tant de grandes choses! Paris, c'est vraiment son triomphe, c'est là que je l'admire.

Le carême est venu. La parole sainte est annoncée plus fréquemment; et voilà ce Paris si affairé, si plongé dans tous les intérêts de la vie ; ce Paris qui s'agite, qui va, qui vient, qui trafique, qui écrit, qui spécule, qui court après les folles joies, tout à coup arraché à son tourbillon et à ses mille séductions ; les églises se remplissent, on s'y presse, on se dispute, on s'arrache les places, on se bouscule même pour entendre la sainte parole.

Mais il faut voir surtout la vieille basilique de Notre-Dame, le dimanche : il y a quatre, six mille, on dit même jusqu'à dix mille hommes, et quels hommes! l'élite de la France, de l'Europe peut-être ; ils attendent depuis deux ou trois heures; bon nombre d'entre eux ont fait garder leurs places dès cinq heures du matin, pour entendre un simple prêtre un humble religieux, à une heure de l'après-midi. Les maîtres de la science

et de la parole humaine se font humbles disciples de la parole divine, l'écoutent avec le respect et le recueillement d'une réunion de religieuses. «Oh! s'écriait un de ces prêtres appelé à parler à ce vaste auditoire : j'en suis confondu, quand j'y songe, j'ai vu un jour au moins dix mille hommes remplir les immenses nefs de la basilique, et il paraît qu'il en était resté presque autant dehors; j'ai vu au pied de ma chaire, dans l'attitude du respect et de la piété, ce que Paris, ce que la France possède de plus éminent par la science, la position sociale, la fortune, le nom, et on dit que les plus remarquables, en s'en allant, disaient : Voilà la véritable éloquence, voilà une puissance; auprès de cette parole, que la nôtre est petite; il n'y a qu'une grande parole sur la terre, c'est la parole du prêtre. » Mais surtout, entrez dans la basilique, le dimanche de Pâques, à sept heures du matin : les mêmes hommes y sont déjà; on dit une messe basse, le moment de communier est venu; toute l'église, à la lettre, se dirige vers la sainte table; deux prêtres distribuent la divine hostie, et deux heures et demie après, ils n'ont pas encore fini, il se présente encore des hommes qui demandent la communion. Oh! que n'est-il donné à tout le monde d'assister à une telle cérémonie; c'est peut-être le plus grand spectacle religieux qu'il

soit donné de voir sur cette terre. Le moyen de n'être pas chrétien après cela ! Que dire à sa conscience, que dire aux autres, pour s'excuser de ne pas remplir ses devoirs religieux ? On s'était figuré, il y a quelques années, qu'un homme qui avait une valeur, par sa position, sa fortune et sa science, ne pouvait plus décemment se confesser ; auprès de cette réunion de l'élite de la France qui s'est confessée, qui a communié, que sont tous nos prétendus savants et nos prétendus petits grands hommes ?

O parole sacrée, que tu es grande ! que tu es puissante ! Je t'adore ! Quel triomphe pour la foi et quelle écrasante humiliation pour l'impiété ! Quoi, après plus d'un siècle de dédains et de sarcasmes jetés à la face du christianisme, à la face de ses prêtres et de ses religieux, on verra ces prêtres, ces moines, même morts, tombés sous les coups du ridicule, disait-on, en plein dix-neuvième siècle, au beau milieu de la capitale de l'univers, au sein de tous les progrès et de toutes les sciences, on les verra attirer, subjuguer l'élite de la société française ! Quoi, on les verra saisir avec leur parole des jeunes hommes tout palpitants de vie, de séve, d'aspirations, de désirs enflammés ; des hommes mûrs, bourrés de science, de littérature, d'économie sociale et d'humaines jouissances, et les jeter

à genoux dans un confessionnal ! Ces hommes, ils ont tout vu, tout lu, tout entendu ; ils ont vu toutes vos séductions enchanteresses, vos fêtes éblouissantes ; ils ont lu vos livres, vos journaux ; ils on entendu vos beaux parleurs, vos objections, vo blasphèmes, vos attaques répétées à la religion, et ils ont passé à travers, par-dessus tout cela, pour s'agenouiller aux pieds d'un prêtre, et prier, comme un petit enfant, le Père qui est dans les cieux. Ah ! c'est beau ! On dira tout ce qu'on voudra, moi je dis que c'est surnaturel, que c'est divin !

Oh ! non, la parole sacrée n'a pas cessé d'être la parole sacrée, elle est restée toujours la première puissance du monde.

Mes frères, ce qui se passe à Paris, se passe, proportion gardée, dans toutes les villes de France, et d'ailleurs vous en êtes une grande et édifiante preuve. Quelle affluence et quels hommes réunis dans cette enceinte pour écouter la parole d'un pauvre prêtre du Seigneur ! Oh ! non, non, cette divine parole n'a pas perdu de sa force, elle n'a pas vieilli ; n'ayons pas peur, Dieu est encore avec nous ; c'est toujours la parole forte, *vox Domini in virtute ;* toujours la parole grande, *vox Domini in magnificencia ;* la parole qui convertit les âmes, *convertens animas.* La conversion, quelle

merveille! Aujourd'hui un homme fait l'incrédule et il blasphème, demain il prie, il croit, il s'agenouille comme un petit enfant devant son père, et cette merveille s'opère encore sous nos yeux tous les jours à l'égard des natures les plus rebelles.

La parole de Dieu est tombée sur ces guerriers indomptables, sur ces marins intrépides qui sillonnent l'Océan, insoucieux des périls, de la mitraille et des tempêtes; et soudain ils sont revenus au Dieu de leur enfance, au Dieu d'une mère chérie ou d'une femme adorée, *Vox Domini super aquas.*

La parole de Dieu est tombée sur ces savants orgueilleux, ivres d'eux-mêmes, qui s'élevaient superbes comme des cèdres du Liban, et ils se sont humiliés aux pieds de ce Dieu qu'ils avaient à peine daigné classer dans l'échelle des êtres, *Vox Domini confringentes cedros.*

La divine parole est tombée sur ces jeunes hommes bouillonnants d'ardeur, dévorés de la soif des jouissances, et puis, poussés par le feu de brûlantes inspirations, rapides comme le cerf, ils ont volé à la conquête des âmes jusque par delà les mers : *Vox Domini præparantis cervos.*

La divine parole est tombée sur le païen, assis dans son ignorance et sa grossière volupté, sur le sauvage indompté, féroce..... Et les forêts, les dé-

serts ont retenti des louanges du Seigneur : *Vox Domini concutientes desertum.*

La divine parole est tombée sur la fière Angleterre, elle a lancé sur elle ses lumières et ses feux... Et les plus éclairés de ses fils sont venus se jeter dans les bras de l'antique Eglise et mère, l'Eglise catholique : *Vox Domini intercedentis flammam ignis.*

Voila la parole sacrée, mes frères, voilà sa force, son indépendance, sa grandeur. C'est la première puissance du monde. Nul qui soit capable de l'enchaîner ou de lui imposer le silence de la défaite. Elle a parlé, elle parle, elle parlera toujours : *Verbum Domini manet in æternum.*

Il faut que le monde en prenne son parti, toujours elle criera à l'oreille de celui qui fait le mal : Ce n'est pas permis : *Non licet !* et à l'oreille de qui est vertueux : C'est bien ! c'est bien ! *Dicite justo quoniam bene.* Il sera donné au monde sans doute de l'empêcher de moraliser et de consoler, mais ce sera tout. Il ne lui sera pas même donné de lui faire peur... Elle, avoir peur ! De quoi donc, s'il vous plaît? que lui faire?

Lui jeter l'insulte et le mépris?

Dédains chéris que la foi transforme en couronne!

Lui prendre son bien?

Tant mieux, elle sera plus alerte et plus dégagée dans sa marche. Puis on ne cesse de répéter que le monde a été converti avec une croix de bois.

La jeter en prison !

Elle sera libre encore d'y parler : *Verbum Domini non est alligatum.* On n'enferme pas Dieu entre les quatre murs d'un cachot, et la divine parole c'est Dieu : *Deus erat verbum.*

La tuer, tuer ses organes !

Que le monde essaye, et il verra..... C'est là son triomphe. Le sang versé ! c'est la parole à sa plus haute puissance. Le sang, c'est le plus actif conducteur de la céleste doctrine, c'est par le sang qu'elle réveille et électrise les masses.

Donc, que le monde en prenne bien son parti : rien ne l'arrêtera; jamais elle ne retourne en arrière.

Elle va toujours devant elle. Si elle est bien reçue, elle sauve ; si on veut la repousser, elle écrase, elle imprime au front du contempteur le sceau de la malédiction. Si le monde veut, elle parlera ; s'il ne veut pas, elle parlera encore ; bon gré mal gré, elle aura le dernier mot. Il faut qu'on sache une bonne fois qu'elle est au-dessus de toute attaque.

A la fin du siècle dernier, vivait un orateur, un tribun à l'éloquence impétueuse, foudroyante, sa

parole dominait, soulevait les passions populaires. Quelques mots lui eussent suffi pour lancer des centaines de mille hommes sur l'antique demeure des rois et renverser une monarchie de quatorze siècles.

Or, on dit qu'un jour, du haut de la tribune et du haut de son arrogant orgueil, il lança ces paroles terribles à un envoyé de la cour, je ne sais si elles sont vraies, je ne veux pas m'en occuper, ce n'est pas indispensable à mon sujet. On dit donc qu'il lui jeta ces paroles : « Que venez-vous faire ici?... Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes! » Après cela on s'est écrié : « C'est hardi, c'est audacieux ! Voilà de l'indépendance. » Cela peut être vrai pour une parole d'homme ; mais le fait est qu'auprès de la parole divine c'est misérable, ça fait pitié, ça ne vaut pas la peine qu'on en parle. Elle n'a jamais songé à se taire pour si peu de chose.

Le premier petit prédicateur venu pourra s'écrier : « Allez dire au monde que nous sommes ici par la puissance de Dieu, que nous y resterons, que nous y parlerons en dépit de la mitraille et des baïonnettes! « A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle de l'indépendance. Ne me parlez pas d'une parole, d'une conviction qu'on chasse de-

vant soi à coups de baïonnette, comme une troupe de vulgaires émeutiers.

Et ce que je viens de dire n'est pas vaine jactance, c'est une vérité qui se réalise aujourd'hui encore sous nos yeux, à la face de l'univers. La parole divine parle à qui veut l'écouter, elle parle aussi à qui ne veut pas l'entendre; elle parle là où elle est aimée, elle parle aussi là où elle est repoussée; elle parle à Paris et à Rome, elle parle aussi à Constantinople et en Chine; elle parle au Tonquin, elle parle à la Cochinchine, elle parle sur les sables brûlants de l'Afrique, elle parle aux sauvages des forêts de l'Amérique elle parle aux sauvages des îles éparpillées dans le vaste Océan; elle franchit toutes les barrières; pour elle il n'y a ni frontières ni cordons sanitaires.

Ceci n'est nullement de l'histoire du passé, c'est de l'histoire moderne, qui se fait à l'heure qu'il est. Cette divine parole sort du milieu de vous, du sein de la glorieuse France; ce sont ses enfants, vos fils et vos frères peut-être, qui vont couvrir de leur voix, de leurs vertus, de leur sueur et de leur sang toutes les contrées du globe. Ici encore, honneur à notre France qui donne son sang et son or pour envoyer au monde des apôtres de la civilisation et de l'humanité; ici encore on peut dire que Dieu agit par les Français : *Gesta Dei per Francos.*

Pour elle chaque jour des hommes meurent de faim, de froid, de mauvais traitements; sont calomniés, emprisonnés, déchirés, meurtris, étranglés. Mais ils ne redoutent rien, pourvu que, comme le grand Paul, ils remplissent leur mission et le ministère de la parole qu'ils ont reçue de Dieu. *Dummodo consumem cursum meum et ministerium verbi quod accepi a domino Jesu.*

Et cette gloire est à la parole catholique seule. Suivant la pensée d'un grand orateur de ce temps-ci, avez-vous jamais entendu parler d'un protestant ou d'un rationaliste qui se soit fait donner des coups de bâton en Chine ou en Cochinchine au profit de sa religion ou de sa doctrine?

Arrière donc les découragés et les désespérés qui voudraient nous faire croire que la divine parole a perdu de sa séve et de sa puissance de bien, que la religion se fait vieille et va passer à l'état de décrépitude; laissons dire cela aux méchants, mais n'en croyons rien; plutôt recevons-la dans nos cœurs, car la parole sacrée, toute divine qu'elle est, veut, pour faire le bien des cœurs, des cœurs qui la reçoivent, des cœurs qui la gardent, des cœurs qui la portent à ceux qui ne la connaissent pas.

Mes frères, quelquefois nous gémissons sur les débordements des mauvaises doctrines et des mau-

vaises passions, et ce n'est pas sans raison ; mais si nous voulions, le monde serait à nous; oui, le monde des intelligences et des cœurs! Quelle n'est pas la force d'un prêtre entouré d'autres cœurs, serrés les uns contre les autres, comme je le vois dans ce vaste et bel auditoire? D'un côté le prêtre qui vient parler au nom de dix-huit siècles de combats et de triomphes, au nom du sang des martyrs, au nom de Dieu. Mes frères, qu'un prêtre est fort dans sa chaire! c'est un mur d'airain; comme saint Paul il peut être de chétive apparence, mais quelle puissance! Derrière lui il sent deux cent millions d'hommes qui croient ce qu'il dit, une légion d'hommes éminents par le génie et la vertu prolongée à travers les siècles qui ont dit ce qu'il dit ; les profondes cohortes de plus de dix millions de martyrs qui sont morts pour affirmer la vérité de ce qu'il dit; et, par derrière tout cela, comme une ceinture d'inexpugnables remparts, la grande autorité de Dieu qui lui crie : « Parle, parle! n'aie pas peur, je suis là! *Loquere noli timere, ego tecum sum.* » Avec cette force, mes frères, quand il se trouve en face d'une assistance bien disposée, comme celle que je vois aujourd'hui, sa parole éclaire, sa parole fortifie, sa parole dilate, sa parole sauve les âmes...

CHAPITRE VII.

TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

INSTRUCTION SUR LES DISPOSITIONS AVEC LESQUELLES IL FAUT ÉCOUTER LA PAROLE DE DIEU.

Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.
(Év. de ce jour.)

Vous êtes venus, mes frères, écouter la parole de Dieu, vous y viendrez toujours. Car, hélas! il est douloureux de le dire, souvent la voix du prêtre se perd sur les murs et sur des bancs vides ; et si vous saviez, mes frères, comme c'est peu encourageant de parler à des colonnes et à des chaises. Il faut que je commence par vous faire une petite confession. Voulez-vous faire bien de la peine à un prêtre? imposez-lui cette épreuve ; une église vide ou dégarnie, voilà une des grandes douleurs d'un prêtre qui est vraiment prêtre ; en bon pasteur, il connaît son troupeau, il aime tous ses enfants, et,

d'un seul coup d'œil, même en montant en chaire, sans le vouloir, sans malice, il voit qui est à son poste et qui n'y est pas; du reste, des chaises abandonnées, un grand banc vide au milieu d'une église, cela a une façon si désagréable qu'il est impossible de ne le pas remarquer; c'est une grande tache dans le milieu d'une robe blanche! Alors le pasteur est triste, il est bien malheureux, allez, mes frères! il se dit : « Hélas! où sont-ils? que font-ils?... » Mais passons; ne parlons pas mal des absents, car ceci ne peut s'adresser à vous qui êtes venus en si grand nombre. C'est bien! je suis si heureux de vous le dire; vous viendrez donc toujours écouter la parole de Dieu, et vous y apporterez ces deux dispositions : 1° l'esprit de foi; 2° ce qui est plus difficile, le courage de la vérité.

Premièrement, esprit de foi :

Ici, mes frères, il y a du surnaturel dans ce que nous entendons; comme dans la sainte Eucharistie, il y a une vertu cachée. La parole est une pensée divine; Dieu est là.

S'il vous eût été donné d'entendre le Sauveur Jésus, vous eussiez écouté sa parole avec foi. Eh bien, mes frères, cette parole de Jésus-Christ, je tremble en vous le disant, elle est sur mes lèvres, dans mon cœur, je viens vous la transmettre.

Il m'est facile de vous le prouver. Le Maître l'a

mise sur les lèvres de Pierre, en lui disant : « Allez, enseignez ce que je vous ai appris ! »

Saint Pierre l'a passée aux pontifes ses successeurs ; et le pontife suprême qui siége aujourd'hui à Rome l'a donnée entière, vivante au chef vénérable de ce diocèse qui l'a mise dans ma bouche, et malheur à moi, si j'y ajoutais, si j'en retranchais ; devant Dieu je serais coupable et les hommes même m'imposeraient silence, auraient droit de me dire : « Tais-toi, ou prêche-nous l'Evangile. »

C'est donc vraiment la doctrine du Fils de Dieu qui vous est enseignée ; nous autres prêtres, nous ne sommes qu'une voix, qu'un écho, qu'un instrument plus ou moins apte au bien ; il ne faut pas s'arrêter à nous, au son de notre voix ; remontez plus haut, mes frères ; qu'importe la personne du messager qui transmet une grande nouvelle ou les ordres d'un puissant souverain ?

Hélas ! on n'agit pas toujours ainsi ; on veut des ornements futiles, on veut de l'art, des émotions ; on ne voit qu'un homme qui pose un instant devant nous, on l'écoute, puis on s'en retourne en disant : « Il parle bien, il ne parle pas bien, » sans trop s'inquiéter de faire ce qu'il dit.

Mes frères, recevoir ainsi la parole du prêtre, c'est une injustice de votre part. Oui, une injustice ; j'irai même plus loin et j'oserai dire que

vous êtes cruels envers nous et aussi cruels envers vous-mêmes.

Cruels envers nous : vous nous dépouillez sans pitié de notre vêtement de gloire. Ce vêtement, comme dit saint Jean Chrysostome, c'est Jésus-Christ : *Christus magna sacerdotum tunica.* Vous arrachez de notre front la couronne sacerdotale, vous ne nous laissez que les haillons de la triste humanité et notre native impuissance. Vous nous dites : « Laisse là ton rôle divin, ne sois qu'un homme comme nous, qu'un vain rhéteur, qu'un vulgaire parleur qu'on loue et qu'on critique. » Dites, êtes-vous contents? est-ce assez de déshonneur pour nous? Nous avez-vous fait descendre assez bas? Oui, il faut que je le dise, vos exigences sont vraiment impitoyables!

Cruels envers vous-mêmes! Après cela que sera notre parole pour le bien de vos âmes? sans force et sans séve! Ce ne sera plus la parole vivante, électrique, qui crée la foi, qui protége les cœurs contre les fascinations du monde; car, vous le savez, les séductions vous environnent, une mer de passions bouillonne en vous, les vapeurs de l'enfer s'élèvent jusqu'à votre imagination et semblent vous dire : Prends, c'est bon! c'est si doux! c'est si beau! A la première attaque vous tomberez avec ce qui est caduc, n'ayant pour appui qu'une parole

humaine. Une foi fondée sur une parole divine résiste même lorsqu'elle ne sait pas trop se rendre compte; elle dit : C'est beau en apparence, mais c'est un beau mensonge. La parole sacrée me le dit, je m'en remets à elle : *Scio cui credidi.*

Laissez-nous donc mes bons frères, rejeter tous ces ornements, tous ces mondains oripeaux, toutes ces pompes humaines, afin que nous soyons plus agiles et plus forts pour faire du bien à vos âmes, pour vous sauver.

Était-ce avec des phrases et des périodes arrondies que les apôtres ont converti le monde? A la naissance du christianisme, il y avait dans Rome deux millions d'habitants, des orateurs, des écrivains, des poëtes sans nombre; c'était le siècle d'Auguste. Il y avait des théâtres où pouvaient s'asseoir à la fois cent mille personnes. Cependant la parole de saint Paul est et reste là toujours la parole de la croix.

Laissez-nous l'imiter, mes frères, laissez-nous vous confondre tous dans une sainte égalité ou plutôt dans la même charité. Partout il y a des petits et des pauvres du côté de l'intelligence; il faut que vous nous permettiez de leur parler, que vous nous laissiez leur faire l'aumône de la parole.

Après tout, qu'êtes-vous venus chercher? La vérité. Le prédicateur est là pour vous la dire; il doit se

servir des mots, des phrases, les plus capables, les plus propres à vous la faire connaître et aimer. Nous ne venons pas accomplir une vaine cérémonie, nous voulons que notre parole soit un entretien abandonné tout avivé de foi et de charité! Un prédicateur est là pour verser son âme, son cœur, ou plutôt le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le cœur de ceux qui l'écoutent; il doit avoir les entrailles paternelles du divin Maître, traiter les fidèles, suivant la bonne parole de saint Paul, comme une mère traite et aime ses enfants. Oh! oui, périsse toute mondaine éloquence! mais vive à jamais la charité de Jésus-Christ! Permettez-nous d'être vos amis; la foi nous montre en vous des frères, et le respect avec lequel vous m'écoutez me dit que vous devez être des frères bien-aimés.

Donc, mes frères, esprit de foi, esprit de l'Evangile et l'esprit de Dieu...

Deuxièmement, courage de la vérité, courage de l'entendre, courage plus difficile de la pratiquer.

Nous aimons tous la vérité et la vertu dans les autres; nous aimons encore la vérité qui ne demande rien que notre admiration; mais la vérité pratique qui nous dit: « Ce n'est pas bien, *non licet*, fais mieux, réforme ta vie, courbe ta tête, »

c'est chose difficile à nous faire accepter. Les préjugés et les passions sont là toujours prêts à nous donner d'excellentes excuses, et plus d'une fois on a la faiblesse de les écouter, tout en ayant bien soin de leur dire de ne pas parler trop haut et de bien se cacher dans un petit coin de notre cœur.

Mes frères, écoutons plutôt la bonne partie de nous-mêmes; au fond, nous sommes faits pour nous comprendre, la religion n'est pas une ennemie. Mon Dieu! de quoi s'agit-il dans la prédication? Il ne s'agit nullement d'un combat de paroles, de savoir qui l'emportera par l'éloquence ou l'habileté; il ne s'agit pas d'humilier qui que ce soit, il s'agit encore moins de vous imposer par force nos vues et nos idées. Oh! non, pas de violence; nous ne voulons jeter qui que ce soit, malgré lui, dans la vérité; Dieu lui-même ne le veut pas; il pourrait d'un souffle nous coucher tous dans la foi, il veut nous réserver le mérite de la libre acceptation, il attend votre *fiat*, que vous vouliez bien dire : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. De même nous ne voulons agir que par la persuasion, l'ascendant de la vérité; en vous l'exposant, nous voulons simplement faire un appel à votre bon sens, au sens chrétien qui est en vous, réveiller les bonnes pensées de votre cœur et les généreux sentiments de votre âme, vous dire voilà

ce que Dieu a dit : *Hac dixit Dominus.* Cette parole de Dieu, ayons la force de l'écouter, ne la repoussons pas, ne la condamnons pas sans l'avoir écoutée ; on ne refuse pas cette faveur, même à un coupable. Pour cela, je ne me dissimule pas qu'il faut une certaine force d'âme, une franchise, une loyauté de cœur dont vous êtes pourtant capables ; mais prenez-y garde, les détours de l'amour-propre sont si habiles à nous tromper ; que de fois on peut les prendre en flagrant délit de haine de la vérité. Vous êtes assis au sermon : le prédicateur lance une grosse vérité. « Bon ! dites-vous , c'est très-bien, il a raison ; quel dommage qu'un tel ne soit pas ici; voilà qui va tout droit à son adresse. » Ou bien on regarde son voisin et on se dit tout bas en souriant : « Voilà bien l'homme en question. Certainement le prêtre est dans le vrai ; il y a aujourd'hui des gens qui n'ont plus le sens commun, qui ne savent plus ce que c'est qu'un devoir ; oh ! si j'étais en chaire, si je pouvais dire une bonne fois tout ce que je pense, vous verriez ! »

Mais si le prédicateur s'avise de faire une petite revue dans notre propre cœur, de jeter des pierres dans ce petit coin où reposent nos passions chéries ou nos faiblesses bien-aimées, alors on fronce le sourcil, on n'est pas content, et on se dit tout bas : « Pourquoi parler de cela? je n'y vois pas tant

de mal, c'est l'usage, tout le monde le fait, ce prédicateur-là ne connaît pas le monde, il demande l'impossible.» Et le reste que vous savez. Il est si difficile de convenir de ses torts et si facile de reconnaître les torts des autres!

On parle contre l'amour excessif de l'or.

— Bon! dit l'homme désintéressé.

— C'est trop fort! dira celui qui est coupable.

On flétrit une vie mondaine et dissipée.

— Bien! s'écrie la femme qui aime la solitude, tandis qu'à côté d'elle une autre dit: — Mais enfin il y a des devoirs de société à remplir, il faut bien qu'on se récrée un peu, on ne peut toujours rester chez soi comme une Grigou, etc.

En définitive, on veut avoir raison, avoir le dernier mot même avec le bon Dieu.

Enfin, si du haut de la chaire le prédicateur signale et stigmatise les vices et les erreurs de ce temps-ci, s'il prêche les grandes et terribles vérités de la religion; s'il ose, comme le prophète, crier: Malheur! malheur! on dira: Pourquoi parler ainsi? pourquoi tant prêcher? est-ce qu'on ne sait pas bien ce qu'on a à faire?...

Pourquoi! mes bien-aimés frères; est-ce que cela dépend de nous? est-ce que nous sommes libres? est-ce que nous sommes maîtres de choisir? est-ce que ce n'est pas pour nous un devoir de

conscience? La voix de Dieu est derrière nous qui nous dit : Parle ! parle ! malheur à toi si tu gardes le silence. Un jour Dieu nous jugera et nous dira : Lâche ! tu avais peur quand j'étais avec toi ; et de qui avais-tu peur ? De tes frères. Ne savais-tu pas que c'étaient de pauvres malades qu'il fallait guérir malgré eux, qu'ils t'en béniraient un jour...

Nous taire, mes frères ; oh ! comment le pourrions-nous? Ce serait ne plus vous aimer, ce serait avoir un cœur dur. Quoi ! nous vous verrions entourés de séductions, de dangers, accablés de souffrances, courir à un malheur sans fin, et nous serions impassibles avec notre foi et notre charité !

Oh ! loin de nous accuser, plaignez-nous, nous autres prédicateurs ; nous sommes parfois dignes de toute votre pitié. Si vous saviez ce que nous avons de douleurs à endurer ! Croyez-vous que notre cœur ne saigne pas à la vue de l'insouciance avec laquelle vous vous en allez affronter le terrible passage de l'éternité?

Croyez-vous qu'il ne nous en coûte pas de vous dire de dures vérités, de vous contrister, vous, frères bien-aimés que nous chérissons? cela nous blesse les premiers.

Croyez-vous qu'il ne soit pas désolant pour nous de voir tomber notre parole, ou plutôt la parole

divine sur des cœurs qui ne veulent pas l'écouter?

Oh ! de temps en temps une défaillance, une tristesse mortelle nous saisit. Comme au prophète, il nous serait presque doux de mourir, si, grâce à Dieu, des âmes fidèles ne venaient nous consoler par de grandes vertus, par leur fidelité à pratiquer ce que nous enseignons; car, il faut que je vous le dise, c'est bonne justice : j'ai remarqué que jamais je ne vous ai rien dit tout à fait en vain ; toutes les fois que j'ai parlé, il s'est toujours trouvé quelqu'un pour recueillir ma parole et la garder.

Savez-vous que notre position est terrible, notre ministère effrayant? La parole du prêtre ne sera jamais vaine, Dieu l'a dit, elle sauve ou elle tue. Du haut de la chaire, il lance des arrêts de vie ou de mort sur les têtes qui l'écoutent ; il est placé là pour la perte ou pour le salut. *Positus in ruinam et in resurrectionem*. Il était monté avec la bénédiction dans le cœur, et, sans le vouloir, il verse la malédiction.

Autrefois un prophète infidèle gravit une montagne pour maudire le peuple de Dieu ; la malédiction est dans son cœur, mais des paroles de bénédiction se placent malgré lui sur ses lèvres, et il s'écrie : « Que tes tentes sont belles, ô Israel ! » Et nous, mes frères, Dieu sait que la bénédiction est

dans notre cœur, sur nos lèvres. Faut-il que nous ayons la douleur de la voir changer en malédiction? Mon Dieu, serait-ce possible? Oh ! cette pensée est bien amère; plaignez-nous donc, mes bien-aimés frères, et en nous écoutant, donnez-nous un peu de consolation, un peu de rafraîchissement à notre cœur. Mettez en pratique cette divine parole; j'ose bien emprunter le serment de Jésus-Christ et vous dire : C'est vrai, c'est bien vrai, je vous le jure. *Amen, amen, dico vobis.*

La divine parole est le pain de chaque jour pour l'âme et pour le cœur, et vous avez une âme, un cœur. Comprenez que tout n'est pas dit, tout n'est pas fait; que tous les devoirs ne sont pas remplis, que tous les besoins ne sont pas satisfaits, quand on est venu à bout d'empiler des écus, d'ajouter morceau de terre à morceau de terre, de se procurer quelques grossières jouissances ; on aura beau dire, il faut autre chose que cela, ou bien il y aura souffrance, malheur et désordre, — les âmes seront dévastées.

De nos jours on a inventé beaucoup de choses, c'est bien, je m'en réjouis. Mais hélas ! il est un secret que l'on n'a pas encore inventé, c'est le secret de ne plus souffrir, d'empêcher la souffrance ou de la guérir; malgré tout le progrès, je ne vois que des gens qui souffrent, qui se plaignent, qui

pleurent, qui crient. La souffrance, elle est partout, elle semble même augmenter parmi nous. Qui n'est malheureux ? Eh bien, mes frères, vous trouverez des consolations et des espérances dans la parole qui tombe du haut de la chaire, dans la parole plus intime et plus cordiale du tribunal de la pénitence, dans la parole que vous recevrez à la sainte table, car Jésus-Christ, c'est la parole de Dieu tout entière. *Verbum Dei.*

Je finis en vous redisant ces mots de la sainte Ecriture : *Hodie si vocem ejus audieritis nolite abdurare corda vestra.* N'endurcissez pas votre cœur. N'ayez donc pas un cœur dur, soyez bons pour Dieu, soyez bons pour vous-mêmes ; arrière la légèreté d'abord ; en France, elle fait un mal infini ; traitez sérieusement une chose si sérieuse, ne cherchez pas à lutter avec la parole de Dieu, vous ne seriez pas les plus forts. Ne soyez pas de ces gens qui, suivant le grand apôtre, veulent emprisonner injustement la parole de Dieu. *Verbum Dei in injustitia detinent.* Oh ! c'est le mal de ce temps-ci ; une bonne parole tombe sur un cœur, vite il la comprime, il la refoule dans un coin, il lui fait une prison, il essaye de mettre la parole de Dieu au cachot ; elle crie, il lui dit : « Tais-toi, je ne veux pas t'écouter ; » elle crie plus fort, il la menace de l'étouffer. *Cedam vos scorpionibus.* Oppri-

mer Dieu, emprisonner sa parole, mais c'est une folie, c'est un crime, c'est votre perte. Cette parole vous retrouvera toujours ; tôt ou tard elle sera écoutée, elle se vengera de vos dédains et de vos injustices. Donc, mes bien-aimés frères, écoutons-la de bon cœur, avec l'esprit de la foi, la simplicité du petit enfant ; suivons ses bonnes inspirations, et elle portera nos âmes à travers les peines et les dangers de la vie, jusqu'à Celui auquel elle doit toujours retourner, au Sauveur du monde.

CHAPITRE VIII.

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

SERMON DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME SUR LA PÉNITENCE OU LE REPENTIR

Du temps du grand docteur, il paraît que l'on n'aimait guère la pénitence, mais que l'on aimait beaucoup ce qui lui était opposé ; les âmes étaient faibles ; elles tombaient facilement, puis le découra-

gement venait. Les habitudes du mal dominaient Le chemin du salut était oublié moitié par faiblesse, moitié par désespoir.

Hélas ! c'est trop bien notre histoire. Chez nous la pénitence n'est plus notre fait, elle nous paraît presque une chose surannée ; en revanche, on a un goût décidé pour les jouissances matérielles ; la vie se passe souvent à en rechercher et même à en inventer de nouvelles ; du reste, on ne manque pas de prétextes pour repousser la pénitence. A quoi bon faire pénitence ? de quoi donc ? on n'a rien à se reprocher, Dieu ne veut pas qu'on se fasse de mal, il en vient toujours assez, etc.

Cependant, l'essence de la vie chrétienne est la mortification, la règle d'une dépendance de la partie matérielle ou mauvaise de notre être.

Un officier récemment converti l'avait parfaitement compris, et le formulait d'une façon très-vraie et très-pittoresque.

Son confesseur essayait de lui expliquer que la pratique de la religion n'est pas aussi difficile qu'on se le figure — Écoutez, mon père, répondit-il, j'ai parfaitement compris, je vois qu'au fond de tout cela il y a de la souffrance, seulement vous la mettez à différentes sauces.

Cet éloignement de l'esprit évangélique et de la gêne qu'il impose a rendu les âmes d'une déplorable faiblesse. Le corps, trop bien soigné, devient vite le maître ; le cheval emporte le cavalier, court

au hasard; voilà une horrible chute, et souvent tous les deux se brisent...

Après cela, au lieu de songer au repentir et à l'expiation, on se décourage. Le désespoir vient, on se dit : « Le mal est trop grand, je suis trop faible; je ne pourrai me corriger; il ne faut pas même y songer. Puis, est-ce que Dieu peut tant pardonner? » Car, il faut être juste, en ce temps-ci on a le sentiment de sa faiblesse et de son iniquité; seulement on n'y veut pas penser, on aime mieux s'étourdir, oublier... C'est ce qui explique cette passion de tout ce qui est fêtes, spectacles, émotions. Il y a un secret instinct qui dit : Le bonheur de l'autre vie n'est pas pour toi, jouis de la vie présente; tu n'es pas dans la bonne voie, mais qu'y faire? tu ne peux reculer; la réconciliation avec les espérances de la foi n'est plus possible!

Voilà une des grandes plaies de ce temps-ci, une des causes qui expliquent les objections, les blasphèmes, les haines sourdes contre la religion; on passe dans le camp ennemi, n'osant espérer un bon accueil et une place convenable dans le camp du bien et de la foi.

Saint Jean Chrysostome scrute toutes ces pensées et toutes ces faiblesses; les signale, les combat avec éloquence, et, après avoir fort maltraité le péché, il montre au pécheur une porte pour s'échaeper et retrouver l'espérance, le pardon, le salut.

On est touché de voir ce puissant génie, ce gra-

dignitaire de la religion, commencer son sermon par les plus paternelles et les plus intimes effusions de cœur; comment ne pas écouter et ne pas accepter même les dures vérités qu'il vous dit, quand on sent qu'il vous aime tant et qu'on doit l'aimer? Souvenons-nous qu'il faut aimer et être aimé pour dire utilement la vérité.

Homélie XV. — Sur la Pénitence.

1. Je me suis éloigné de vous hier, mais malgré moi, mais par l'effet d'une nécessité impérieuse; j'étais séparé de corps, et non de cœur, par la chair, et non par l'esprit. Je vous embrassais tous autant que je le pouvais, et je vous portais dans ma pensée. Avant d'être parfaitement guéri de la maladie qui m'a tenu loin de mon troupeau, lorsque j'en ressentais encore les atteintes, je me suis empressé, mes très-chers frères, de jouir de votre présence, et je suis accouru pour vous annoncer la parole sainte. Ordinairement les malades, dès qu'ils sont convalescents, désirent réparer leurs forces par l'usage des bains. Moi, j'ai désiré avant tout revoir ceux que je chéris, et satisfaire au plus tôt leur empressement à m'entendre; j'ai désiré revoir cette mer immense dont les eaux sont sans amertume, et les flots sans agitation. J'ai voulu repa-

raître dans ce champ purgé d'épines et de ronces. Est-il un port aussi agréable que l'Église ? Est-il un lieu de délices aussi beau que votre assemblée. Au lieu du serpent tentateur nous avons ici Jésus-Christ, instituteur et pontife ; au lieu d'une Ève séductrice, l'Église qui affermit nos pas. Ici point d'arbres ni de feuilles, mais les fruits de l'Esprit divin ; ici point de haie d'épines, mais une vigne féconde. Si j'y trouve des épines, je les change en oliviers ; car il n'y a ici ni faiblesse ni dégradation de la nature, et la liberté y jouit de tous les priviléges. Si je trouve un loup, j'en fais une brebis, non en changeant la nature, mais en convertissant sa volonté. Ainsi l'on peut dire, sans craindre de se tromper, que l'Église est bien plus excellente que l'arche : l'arche a reçu les animaux, et les a gardés tels qu'ils y étaient entrés ; l'Église reçoit les animaux et les change. Je m'explique. Le milan est entré dans l'arche, et il en est sorti milan ; le loup y est entré, et il en est sorti loup. On entre milan dans l'Église, et l'on en sort colombe ; on y entre loup, et on en sort brebis ; on y entre serpent, et on en sort agneau, non parce que la nature est changée, mais parce que le vice est banni. Voilà pourquoi j'aime tant à vous parler de la pénitence. Les pécheurs ne l'envisagent qu'avec chagrin, elle leur paraît vous accuser ; ah ! c'est que nos paroles

sont restées gravées dans votre mémoire ; c'est que nos instructions vous purifient, sans qu'il soit besoin de notre présence. Vous n'avez pas pratiqué, vous vous êtes condamnés vous-mêmes; vous avez donc pratiqué en partie, parce que, sans avoir pratiqué, vous avez dit : Je n'ai pas pratiqué. S'accuser ainsi d'avoir manqué à la loi, c'est s'engager à se corriger. Avez-vous commis l'iniquité? Le souvenir de ce que vous avez fait vous a fait rougir? revenez à l'Église ; votre cœur serait-il affligé? invoquez Dieu ; c'est là du moins un commencement de résurrection. Malheur à moi! j'ai écouté et je n'ai point pratiqué, direz-vous toujours; comment écouterais-je encore la parole sainte? Vous devez revenir avec d'autant plus d'empressement, que vous n'avez pas pratiqué, afin de recueillir des fruits de nos instructions. Si l'appareil mis sur une plaie n'opère pas la guérison, on en remet un second le lendemain. Le bûcheron veut-il abattre un chêne, armé de sa cognée, il en coupe la racine ; si l'arbre stérile ne tombe pas sous le premier coup, il en donne un second, un quatrième, un cinquième, un dixième. Suivez cet exemple. Mes paroles sont la cognée. Vous les avez entendues un jour ; une passion enracinée depuis si longtemps tombera-t-elle en un jour? Quand il faudrait revenir trois fois, cent fois et davantage,

il n'y aurait rien d'étonnant. Insistez, redoublez, elle cédera à une longue suite d'efforts. Les Juifs mangeaient la manne, et ils regrettaient les oignons d'Égypte. « Nous étions plus heureux en Égypte, » disaient-ils ; tant l'habitude est chose honteuse et nuisible! Votre conduite a été régulière pendant dix jours, pendant vingt, pendant trente ; je ne suis pas encore satisfait ; vous n'avez pas encore droit aux félicitations, aux applaudissements ; seulement ne vous découragez point, mais rougissez de vos désordres, et soyez-vous à vous-même un juge sévère.

2. Je vous ai parlé de la charité, vous m'avez écouté, vous vous en êtes allés, et vos mains se sont encore souillées de rapines : l'acte n'a pas répondu à la parole que vous avez entendue. Toutefois ne vous abstenez pas de l'Église ; rougissez de commettre une faute, ne rougissez pas d'en faire pénitence. Apprenez à connaître les manœuvres du démon, et sachez surtout distinguer le péché et la pénitence. Le péché est la plaie, la pénitence en est le remède. Ce que le remède et la plaie sont au corps, le péché et la pénitence le sont à l'âme. Le péché renferme la honte, la pénitence donne la confiance. Écoutez-moi avec attention, je vous en conjure, afin de ne pas confondre l'ordre des choses, et de ne pas perdre le fruit de mes instruc-

tions. Remarquez bien ce que je dis: Plaie et remède, péché et pénitence. Le péché, voilà la plaie; la pénitence, voilà le remède. La plaie engendre la corruption, le remède en arrête les progrès. Le péché souille l'âme; au péché s'attachent l'opprobre et l'insultante raillerie; la pénitence fait naître la liberté et la confiance, en même temps qu'elle efface la souillure du péché. Observez que la honte marche à la suite du péché, et la confiance à la suite de la pénitence. Saisissez-vous ma réflexion? Le démon, renversant l'ordre établi, unit la confiance au péché et la honte à la pénitence. J'insiste sur cette matière, jusqu'à ce que je me sois bien expliqué, et je ne puis finir avant d'avoir prouvé ce que j'ai avancé. Ne confondez pas la plaie et le remède. La plaie engendre la corruption, le remède en arrête les progrès. La corruption est-elle dans le remède? la guérison est-elle dans la plaie? ces objets n'ont-ils pas leur ordre naturel? peut-on faire marcher l'un avant l'autre? Non, sans doute. Venons aux maladies de l'âme. Le péché a pour partage l'opprobre et l'ignominie; la pénitence a pour cortége la confiance, le jeûne, la justification. « Confessez le premier vos iniquités, dit « l'Écriture, afin que vous soyez justifié. Le juste « est son premier accusateur. » Ainsi le démon, qui sait que le péché renferme la honte, laquelle

est fort propre à ramener le pécheur, et que la pénitence est suivie de la confiance, laquelle est de nature à attirer le pénitent, attache, par un renversement d'ordre, la honte à la pénitence, et la confiance au péché. Comment cela? Le voici : un homme s'éprend d'une passion folle et commet le crime ; il sort, et s'il rougit, c'est quand il faut expier son infamie par la pénitence. Malheureux! vous ne rougissiez pas lorsque vous vous jetiez dans les bras de cette femme impudique; vous rougissez lorsqu'il faut en faire pénitence! Il rougit, dites-moi, oui, maintenant que sa passion est satisfaite; mais rougissait-il auparavant? Artifice digne de Satan! cet esprit impur ne lui permet pas de rougir dans le péché, il lui fait braver les regards publics, parce qu'il sait que la honte alors lui ferait fuir le péché; il le fait rougir dans la pénitence, parce qu'il sait que la honte l'éloigne de la pénitence. De là naît un double mal; il l'entraîne dans le péché et le détourne de la pénitence. Que signifie cette honte tardive? Vous ne rougissiez pas lorsque vous vous livriez à une courtisane; et vous rougissez lorsqu'il faut appliquer le remède au mal! vous rougissez lorsqu'il faut effacer le péché; et lorsque vous auriez dû rougir, vous étiez armé d'audace! Vous ne rougissiez pas lorsque vous deveniez pécheur; et vous rougissez lors-

qu'il faut devenir juste ! « Confessez le premier « vos iniquités, afin que vous soyez justifié. » O bonté du Seigneur ! l'Écriture ne dit pas : « afin que vous ne soyez point puni, » mais, « afin que vous soyez justifié. » Il ne vous suffit donc pas, ô mon Dieu ! de ne point punir le coupable ; vous le justifiez encore ! Oui, sans doute, dit-il (observez ceci, mes frères), je le rends juste. Et qu'est-ce qui le prouve? l'exemple du brigand de l'Évangile. Pour avoir dit seulement à son compagnon : « Est-« ce que vous ne craignez pas Dieu? Pour nous, « nous souffrons justement, et nous portons la « peine de nos crimes, » le Sauveur lui dit : « Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel. » Il ne lui dit pas : « Je vous épargne les horreurs du supplice, » mais il l'introduit dans le ciel comme juste. Vous voyez qu'il le doit à la confession de ses fautes. Dieu a aimé les hommes jusqu'à frapper son Fils pour ne pas frapper l'esclave. Il a livré son Fils unique pour racheter des esclaves ingrats ; il a donné le sang de son Fils pour le prix de leur rançon. O bonté du Seigneur ! Ne me dites donc plus : « J'ai commis un grand nombre de fautes ; comment pourrai-je les expier ? » Vous ne pouvez rien, le Seigneur peut tout ; il effacera, oui, il effacera tellement vos péchés qu'il n'en restera aucune trace. Cela n'est pas possible quand il s'agit du

corps. Avons-nous été blessés au visage, les soins attentifs du médecin, les remèdes qu'il épuise, peuvent guérir la plaie; mais la cicatrice reste, et ne cesse d'offrir une preuve sensible de la blessure dans les traits défigurés; elle résiste à tous les efforts de l'art, et la faiblesse de notre nature, l'inefficacité des remèdes, sont des obstacles qu'il est impossible de vaincre. Mais lorsque Dieu efface les péchés, il n'en laisse pas de cicatrice, il ne permet pas qu'il en reste aucune marque, il rend la beauté en rendant la santé, il donne la justification en délivrant de la peine, et le pécheur est dans le même état que s'il n'eût point péché. Il enlève le péché, il le fait disparaître comme s'il n'existait pas, ou qu'il n'eût jamais existé. Il n'en laisse ni trace ni indice.

3. Où trouver la preuve de ce que je dis? Ce n'est pas assez d'annoncer la vérité, je dois encore la démontrer par les Écritures, afin de la porter au plus haut degré de certitude. Je vais amener devant vous des hommes tout couverts de blessures, un peuple entier que dévorent la corruption et les vers, dont le corps n'est que plaie et ulcères, et qui peut être si complétement guéri que l'œil ne saurait découvrir la plus légère trace du mal; et remarquez bien que je ne vous parle pas ici d'hommes sur lesquels vous pourriez compter les

blessures, mais dont les plaies s'étendent de la tête aux pieds. Ne perdez rien de mes paroles : ceci s'adresse à tous, et peut être pour tous une cause de salut. Les remèdes dont je fais usage sont bien supérieurs à ceux qu'ont inventés les hommes, remèdes que ne saurait vous donner toute la puissance des princes ; car, que peut un prince? ouvrir les portes de la prison, mais non pas celles de l'enfer ; combler un sujet de richesses, mais non pas sauver une âme. Moi, je vous mets entre les mains de la pénitence, pour que vous sachiez quelle est sa force et sa vertu, pour que vous appreniez qu'il n'est point de péché ni d'iniquité qui résiste à son pouvoir. J'appelle à l'appui de mes discours, non pas un seul homme, non pas deux, non pas trois, mais des milliers d'hommes infectés d'ulcères, souillés de mille crimes, et si radicalement guéris par la pénitence qu'il n'est resté ni cicatrice ni trace de leurs anciens maux. Mais écoutez avec attention ce que je vais dire, gravez-le dans votre mémoire, afin que dans d'utiles entretiens vous puissiez vous-mêmes instruire vos frères absents, et que vous inspiriez plus d'ardeur à venir nous entendre aux fidèles maintenant privés du fruit de cette instruction. Eh bien, qu'il paraisse devant vous enfin, cet Isaïe qui a contemplé les esprits célestes, entendu leurs concerts

mystiques, et tant de fois a parlé de Jésus Christ dans ses inspirations prophétiques! demandons-lui ce qu'il annonce. « Vision d'Isaïe au sujet de « la Judée et de Jérusalem. » Dis-nous, grand prophète, dis-nous ta vision. « Écoutez, cieux; « terre, prête l'oreille, parce que le Seigneur a « parlé. » — Tu dis autre chose que ce que tu as annoncé? — Tu as dit: « Vision au sujet de la « Judée et de Jérusalem, » et laissant la Judée et Jérusalem, tu invoques les cieux et la terre; tu laisses les créatures raisonnables pour t'adresser aux éléments dépourvus de raison. — Je le fais, parce que les créatures éclairées par la raison sont devenues plus déraisonnables que les êtres qu'elle n'a jamais éclairés; et aussi, parce que Moïse, près d'introduire les Israélites dans la terre promise, prévoyant les maux dont ils seraient accablés en punition de ce qu'ils devaient abandonner les biens dont ils jouissaient, s'écriait lui-même: « Écoutez, cieux; que la terre entende les paroles « qui sortent de ma bouche. » J'atteste les cieux et la terre, dit Moise aux Juifs, que si vous abandonnez le Seigneur votre Dieu, lorsque vous serez entrés dans la terre promise, vous serez dispersés chez toutes les nations. Isaïe est venu, par la bouche duquel ces menaces devaient s'accomplir. Il ne pouvait invoquer ni Moïse qui était mort, ni

les Israélites contemporains de Moïse, qui étaient morts aussi; il invoque les éléments qu'avait attestés Moïse. « Voilà, dit-il aux Juifs, que vous êtes déchus des promesses, voilà que vous avez abandonné Dieu. Comment t'invoquerais-je, ô Moïse, puisque tu n'es plus? Comment invoquerais-je Aaron que la mort a aussi enlevé?—Tu ne peux m'invoquer, lui répond Moïse : invoque les éléments. Voilà pourquoi moi-même, lorsque je vivais, je n'ai invoqué ni Aaron ni aucun autre, parce qu'ils devaient mourir; mais j'atteste les éléments qui doivent demeurer toujours, les cieux et la terre. Isaïe dit donc : « Écoutez, cieux; terre, « prête l'oreille, » vous que Moïse m'ordonne d'invoquer aujourd'hui. Une autre raison encore pour laquelle il invoque les éléments, c'est qu'il parlait aux Juifs. « Écoutez cieux, » vous qui leur avez envoyé la manne; « terre, prête l'oreille, » toi qui les as nourris dans le désert. « Écoutez, « cieux, écoutez, » vous qui, suspendus sur leurs têtes, avez été pour eux, contre les lois de la nature, une campagne fertile. « Terre, prête l'oreille, » toi qui, étendue à leurs pieds, leur as servi une table dressée sur-le-champ. La nature était oisive, la grâce seule opérait. Sans les travaux du labourage, ils avaient une nourriture toujours à leurs ordres; sans aucun apprêt de la main des

hommes, la manne, source féconde et sanctifiée, leur tenait lieu de tout. La nature avait oublié sa propre faiblesse. Comment leurs habits ne s'usèrent-ils pas? Comment leurs chaussures purent-elles résister aux outrages du temps? Dieu semait les prodiges pour subvenir à leurs besoins. « Écou« tez, cieux; terre, prête l'oreille; » après de si éclatants témoignages de la bonté la plus active, après tant de bienfaits, ils insultent au Seigneur. A qui m'adresserai-je? n'est-ce pas à vous, puisqu'il n'y a personne qui m'écoute? Je suis venu, et nul homme ne s'est offert à moi; j'ai parlé, et personne ne m'a écouté. Je parle à des êtres dépourvus de raison, puisque les êtres raisonnables se sont rabaissés au-dessous de la brute. Voilà pourquoi un autre prophète, voyant un roi furieux qui outrageait le Seigneur par un culte sacrilége rendu à une idole, s'écrie avec force, tandis que tous les autres étaient effrayés : « Écoute, autel, écoute-moi. » Quoi donc! prophète, tu parles à une pierre? Oui, puisque l'âme du prince est plus dure que pierre. « Écoute, autel, écoute-moi, » voilà ce que dit le Seigneur; et aussitôt l'autel s'est divisé en deux parts. La pierre a écouté, la pierre s'est fendue, et a rejeté la victime. Comment l'homme a-t-il refusé d'entendre? Le prince étendit la main pour saisir le prophète.

Qu'a fait Dieu ? il a séché la main du prince. Voyez la bonté du Seigneur et l'emportement de l'esclave. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas séché d'abord la main de Jéroboam? c'était afin que l'exemple de la pierre le rendît plus sage. Si la pierre ne se fût pas fendue, je t'aurais épargné ; mais puisqu'elle s'est fendue et que tu ne t'es pas corrigé, c'est contre toi que je tourne ma colère. Il étendit la main pour saisir le prophète, et sa main desséchée demeura comme un trophée qui constatait son crime et sa honte. Tous les gardes, les officiers et les soldats qui l'environnaient, ne purent la retirer ; elle resta publiant hautement le triomphe de la piété, la défaite du crime, la bonté du Seigneur et la folie du prince. Ses satellites ne purent lui en rendre l'usage.

Mais, pour ne pas perdre de vue notre sujet par de continuels écarts, prouvons ce que nous avons annoncé. Qu'avons-nous donc annoncé ? Que, quand un homme serait tout couvert des plaies du péché, Dieu saura bien, s'il fait pénitence, s'il pratique le bien, les effacer de façon qu'il n'en paraisse ni cicatrice, ni trace, ni indice. Voilà ce que j'ai annoncé, voilà ce que je vais tâcher de prouver. « Écoutez, cieux ; terre, prête l'oreille, parce que le Seigneur a parlé. » Et qu'a dit le Seigneur? « J'ai mis au monde des enfants, je les ai élevés,

et ils m'ont méprisé. Le bœuf reconnaît celui auquel il appartient ; l'âne reconnaît l'étable de son maître (ô Juifs ! plus stupides que les animaux les plus stupides !) ; et Israël ne m'a pas reconnu, et mon peuple m'a oublié. Malheur à la nation pécheresse ! » Pourquoi « malheur ? » est-ce qu'il n'y a point d'espoir de salut ? Pourquoi, prophète, t'exprimer ainsi ? C'est que je ne trouve aucune guérison ; c'est que j'ai employé des remèdes, et que le mal a résisté à tous les remèdes. Voilà pourquoi je renonce à en triompher jamais. Qu'ai-je donc à faire ? Que m'importe la guérison ? « Malheur ! » ce mot est l'expression de la douleur. « Malheur ! » et le prophète a raison. Suivez-moi, je vous prie, mes frères. Pourquoi dit-il « malheur ? » c'est qu'il éprouve ce qui arrive dans les maladies du corps. Lorsqu'un médecin voit un malade désespéré, il soupire, il répand des larmes ; les serviteurs et les proches se lamentent, gémissent, mais en vain et sans fruit ; car le monde entier pourrait-il, à force de larmes, rappeler à la vie l'homme qui va mourir ? Les lamentations sont un témoignage de tristesse, et non un moyen de salut. Mais il n'en est pas de même de l'âme ; les pleurs rendent souvent la vie à ce qui est mort en elle. Pourquoi ? c'est qu'aucune puissance humaine ne pourrait ressusciter un homme mort cor-

porellement, au lieu que le repentir ressuscite celui qui est mort spirituellement. Voyez l'adultère ; pleurez sur son sort, et souvent vous le rendez à la vie. C'est pourquoi saint Paul ne se contentait pas d'avertir ; aux plus pressants avis il joignait les angoisses des pleurs. Et pourquoi pleurait-il ? c'est afin que si les avertissements n'avaient pas assez de force, les pleurs leur vinssent en aide. C'est ainsi que se lamente le prophète. Le Fils de Dieu, qui voit dans l'avenir la ruine de Jérusalem, s'écrie : « Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! » Il adresse la parole à la ville dont il prévoit la ruine, il emploie le langage d'un homme qui se lamente. Écoutons encore le prophète : « Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités ! » Vous voyez qu'il n'y a rien de sain dans ce peuple, qu'il est tout couvert de plaies. « Malheur à la race corrompue, aux enfants pervers ! » Pourquoi, prophète, gémir ainsi ? « Vous avez, dit Isaïe, abandonné le Seigneur ; vous avez irrité le Saint d'Israël. A quoi servirait de vous frapper davantage ? » De quel fléau vous affligerai-je ? vous enverrai-je la famine ou la peste ? J'ai épuisé contre vous tous les châtiments, et vous avez persévéré dans votre perversité. « O vous qui ajoutez sans cesse péché sur péché ! Toute tête est languissante, tout cœur

est abattu. Il n'y a point de plaie ni d'ulcère. » Quel langage! Tu disais tout à l'heure, prophète : « Race corrompue, enfants pervers, vous avez abandonné le Seigneur, vous avez irrité le Saint d'Israël. » Tu pleures, tu gémis, ton doigt compte les plaies, et un moment après tu dis : « Il n'y a point de plaie ni d'ulcère. » Expliquons le prophète. Il y a plaie, lorsque, le reste du corps étant sain, une seule partie est affectée. Mais ici le prophète dit que tout le corps n'est qu'une plaie. Il n'y a pas simplement plaie, ulcère, partie enflammée ; mais tout est malade depuis les pieds jusqu'à la tête. On ne peut ni appliquer de remèdes, ni bander les plaies, ni les adoucir avec l'huile. « Votre terre est déserte, vos villes sont brûlées par le feu, les étrangers dévorent votre pays. » Je vous ai fait tous ces maux, et vous ne vous êtes pas corrigés ; j'ai épuisé toutes mes ressources, et le malade reste dans un état de mort. « Écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome et de Gomorrhe : Qu'ai-je besoin de la multitude de vos victimes? » Est-ce qu'il parle aux habitants de Sodome ? Non, mais il appelle les Juifs habitants de Sodome, leur donnant le nom de ceux dont ils avaient le caractère. « Écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome et de Gomorrhe : Qu'ai-je besoin, dit le Seigneur, de la multitude de vos

victimes? Je suis dégoûté des holocaustes de vos béliers ; je ne veux pas du sang de vos agneaux. En vain vous venez m'offrir la fleur de farine. Votre encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes et vos sabbats. Je hais vos jeûnes et votre solennité du grand jour. Lorsque vous étendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux de vous. Lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai pas. » Y a-t-il jamais eu pareille colère? Le prophète invoque le ciel, il gémit, il pleure, il se lamente, il dit : « Il n'y a ni plaie ni ulcère. » Dieu est irrité, il rejette sacrifices, fêtes de la nouvelle lune, sabbats, offrande de la fleur de la farine, prières, mains étendues vers le ciel. Voyez l'ulcère horrible ! voyez la maladie incurable, non d'un seul homme, de deux, de dix, mais de plusieurs milliers d'hommes. Que dit ensuite Isaïe? « Lavez-vous, purifiez-vous. » Est-il un péché dont vous désespériez d'obtenir le pardon? Le même Dieu qui dit : « Je ne vous écoute pas, » dit aussi : « Lavez-vous? » D'où vient cette différence de langage? Tous deux sont utiles, l'un pour vous effrayer, l'autre pour vous attirer. Si vous ne les écoutez pas, Seigneur, c'en est fait de leur salut; s'ils ne peuvent espérer d'être sauvés, comment pouvez-vous leur dire; « Lavez-vous? » Mais Dieu est un père qui chérit

ses enfants, le seul vraiment bon, le plus tendre de tous les pères. Et afin que vous sachiez qu'il est vraiment père, il dit aux Juifs : « Que ferai-je, ô Juda? » Ignorez-vous, mon Dieu, ce que vous ferez? Non; mais je ne veux pas agir. Leurs crimes énormes sollicitent ma vengeance, m'a bonté infinie me retient. « Que ferai-je, ô Juda?» t'épargnerai-je? mais tu n'en deviendras que moins vigilant. Te punirai-je? mais ma bonté s'y oppose. « Que ferai-je? » Te consumerai-je par le feu comme Sodome ? te détruirai-je comme Gomorrhe? Mon cœur a changé. Dieu emprunte le langage de l'homme accessible aux passions, ou plutôt il parle comme une mère tendre; il a changé comme on pourrait le dire d'une femme pour son enfant : Mon cœur a changé comme celui d'une mère. Peu content de ces paroles, il ajoute : « Je me suis troublé dans mon repentir. » Dieu peut-il se troubler? gardons-nous de le croire. L'Être-Suprême ne peut éprouver de trouble. Mais, comme je l'ai dit, il prend le langage de l'homme : Mon cœur a changé. « Lavez-vous, purifiez-vous. » Que vous ai-je annoncé, mes frères? que quand bien même les pécheurs qu'il voit disposés à la pénitence seraient chargés de crimes, dévorés d'ulcères, il les guérit sans qu'il reste aucune cicatrice, aucune trace, aucune marque de leurs péchés.

« Lavez-vous, purifiez-vous, délivrez vos âmes de toute iniquité; apprenez à faire le bien, imposez-vous-en la loi; jugez la cause de l'orphelin, rendez justice à la veuve. » Ces préceptes ne sont pas difficiles à pratiquer; la nature nous y porte d'elle-même; la femme la plus faible est capable de compassion. « Et après cela, venez et soutenez contre moi votre cause. » Commencez par agir, et je ferai le reste; faites quelque chose pour moi, et je ferai tout pour vous. « Venez. » Mais où aller? A moi que vous avez offensé, que vous avez irrité; à moi qui vous ai dit: « Je ne vous écoute pas, » afin qu'effrayés par cette menace, vous apaisiez ma colère; venez à celui qui refuse de vous écouter, si vous voulez qu'il vous écoute. Et que ferez-vous, Seigneur? Je ne laisserai aucune cicatrice, aucune trace, aucune apparence de péché. « Venez, soutenez contre moi votre cause, dit le Seigneur. » Il ajoute: « Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige. » Reste-t-il la moindre cicatrice, la moindre ride, la moindre tache? « Quand ils seraient rouges comme le vermillon, je les rendrai aussi blancs que la laine la plus blanche. » Reste-t-il aucune ombre de noirceur? Comment s'opère ce changement? Ne vous l'ai-je pas annoncé? « Car c'est un oracle de la bouche du Seigneur. » Vous

voyez non-seulement la grandeur des promesses, mais la majesté de Celui qui accorde cette grâce. Tout est possible à Dieu, qui peut nous purifier des plus grandes souillures. Écoutons-le donc, et, convaincus de toute l'efficacité du remède de la pénitence, renvoyons en la gloire à Celui à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

DIMANCHE DE LA PASSION.

INSTRUCTION FAMILIÈRE SUR LA CONFESSION.

Quoique dans les volumes précédents (1) nous ayons parlé de la confession, nous y revenons encore, parce que c'est un point capital pour sauver les âmes d'abord, et ensuite refaire les courants de la foi dans une population. Toutes nos instructions doivent viser à pousser vers le confessionnal... Au moins une fois chaque année, il faut parler de la nécessité de se confesser; c'est dans le carême que ce

(1) Deuxième et troisième volume.

sujet revient naturellement; mais les hommes surtout sont si éloignés de la confession, qu'il faut lever toutes les difficultés, leur faciliter cet acte qui leur coûte tant ; cela ne peut bien se faire que dans une instruction familière, et encore faut-il bien choisir ce qui peut aller à son auditoire... Avec les hommes il y a un grand avantage; gagnez-en deux ou trois, vous pouvez bien espérer qu'il en viendra douze; il se fait une sorte d'entraînement, c'est le moyen de rétablir dans une paroisse l'usage de la confession. On se dit tout bas : « Savez-vous, un tel s'est confessé, et puis encore un tel; » on s'enhardit, on en fait autant. En certains pays, sur ce point, les femmes valent les hommes. C'est cette pensée qui nous a porté à publier une instruction familière sur la confession; mais il est bien entendu que nous n'avons voulu donner que quelques idées, indiquer des moyens, rappeler quelques industries du cœur et de la charité pour rapprocher de Dieu ces pauvres âmes égarées. (Voir les tomes I et II du *Cours d'éloquence*.)

Voici pour tous, mes bien-aimés frères, le temps de remplir le devoir imposé par ce commandement de l'Église : Tous tes péchés tu confesseras au moins une fois l'an ! Vous êtes tous chrétiens, vous n'y manquerez pas ! Hélas ! peut-être pour quelques-uns l'habitude est perdue, le fil est rompu.

Eh bien, voici le moment de le renouer; vous avez *oublié* de vous confesser, vous allez réparer cet oubli; au fond, je suis sûr que tous en ont le désir, qu'ils voudraient que la chose fût faite et bien faite; mais on dit : « Oh ! que c'est difficile; » puis on a dans le petit coin de son cœur certaines passions qui n'aiment pas du tout à dire : *par ma faute*; d'un autre côté, on n'a pas toujours entendu dire de bien de la confession à des gens qui avaient de bonnes raisons pour cela, et on ne demande pas mieux que de penser comme eux ; on s'écrie volontiers : « Je ne veux pas me confesser. Oh ! la confession par-ci, oh! la confession par là...» Voulez-vous que je vous donne un conseil d'ami : ne criez pas si haut, vous vous feriez tort, vous feriez penser que vous avez quelque gros péché sur la conscience; taisez-vous, ne dites rien, et glissez-vous bien vite dans un confessionnal, et la chose sera faite. Au fond je vous connais bien tous, vous n'avez rien qui vous empêche de vous confesser; mais vous me direz : « Oh ! c'est si difficile ! » Je vous répondrai avec un excellent prédicateur : Soit, j'admets que c'est difficile ; eh bien, c'est un mauvais quart d'heure à passer, on n'en meurt pas; la preuve c'est que nous en avons passé bien d'autres dans notre vie. C'est difficile, mais que voulez-vous, c'est nécessaire, il le faut absolument; pas de salut possible

sans cela; il faut passer par cette porte-là pour arriver au ciel. En vain vous prierez, vous jeûnerez, vous ferez la charité, vous assisterez aux offices; c'est bien, mais ce n'est pas assez.

Le confessionnal, c'est cette petite porte du ciel dont parle l'Écriture; il faut absolument passer par-là, il n'y en a pas d'autres; inutile d'en chercher. — Oh! mes frères, je voudrais bien l'élargir, je voudrais bien vous faciliter ce devoir, je voudrais vous porter dans mes bras et sur mon cœur jusqu'au ciel. Je vais donc vous parler cordialement de la nécessité de la confession et de la manière de faire une bonne confession.

Vous croyez tous, mes frères, à la divinité de la confession, vous croyez à sa nécessité pour le salut, vous y croyez même plus que ne le voudrait certain côté de votre cœur. Du reste, le moyen de n'y pas croire, où le trouver? La parole de Dieu est formelle : Tout ce que vous lierez, etc. *Quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata et in cœlo et quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cœlo.*

Mais, pour lier ou délier quelque chose, il faut le voir, le tenir, on dit : Liez, déliez; mais quoi? mais les péchés de qui, et quels péchés! Comment le saurai-je? comment pourrai-je les saisir? Le plus souvent ils se cachent si avant dans les cœurs,

qui les trouvera, qui les révélera? Vous mes frères, vous seuls pouvez les trouver, les montrer au prêtre, lui mettre le doigt sur la plaie en lui disant : « C'est ici que je souffre, c'est de ce côté que ma vie s'échappe; guérissez-moi.» Et c'est là la confession. C'est une conséquence du pouvoir donné au prêtre qui ne peut rien, pas plus que le meilleur médecin ne saura guérir un malade si celui-ci ne lui dit où il souffre.

Du reste l'Église, bonne et infaillible mère, a déclaré, par ces paroles que l'on vous répète chaque année et que l'on ne comprend pas toujours, que la confession est indispensable au salut, que passer une année sans se confesser c'est commettre une faute grave, c'est s'exposer à l'éternelle réprobation, et cela au nom de Dieu.

Il est vrai qu'il y a des gens qui viendront vous dire : « La confession est un abus. La confession, ce sont les hommes qui l'ont inventée ; la confession, ce sont les prêtres qui l'ont établie. » Vous avez une chose bien simple à leur répondre : — Vous dites que la confession a été inventée par un homme ; eh bien, par qui a-t-elle été inventée? en qu'elle année, en quel pays? Voyons répondez, monsieur le savant, répondez ; vous devez connaître le nom de l'inventeur, répondez ; son nom doit être connu s'il existe ; le dernier des ignorants doit le

savoir par cœur; son nom doit être le plus populaire de tous, tout le monde a des intérêts dans l'affaire, on ne devrait parler que de lui, surtout vers Pâques, quand le prêtre, du haut de la chaire, vous annonce l'obligation de par Dieu, et sous peine de péché mortel, de vous confesser. Citez-nous donc son nom, dites-le bien vite; au nom de l'humanité, ne le cachez pas.

Soyez tranquilles, mes frères, ils ne nommeront pas, par la bonne raison qu'il n'existe pas, qu'il n'a jamais existé d'autre inventeur de la confession que Notre Seigneur Jésus-Christ, ce qui prouve qu'elle est divine comme l'Évangile, comme la charité, comme toutes les grandes et saintes choses.

Non-seulement, mes frères, la confession n'a pas été inventée par un homme, mais ç'a toujours été impossible, oui, impossible, dans les dix-huit cents ans de l'existence du christianisme. Ces dix-huit siècles peuvent être partagés en deux périodes: les siècles de civilisation et les siècles de barbarie, si vous le voulez; or, je soutiens qu'elle n'a pu s'introduire dans l'une ou l'autre de ces deux périodes. D'abord, évidemment, elle n'a pu s'introduire dans les trois derniers siècles, puisque tout le monde sait qu'elle était en vigueur dans l'Église catholique au moment où les protestants se révol-

tèrent contre elle, puisque, pour hâter le succès de leur hérésie, ils s'empressèrent de la retrancher de leur symbole; on ne supprime pas ce qui n'existe pas.

Elle n'a pu s'introduire dans les siècles de l'antique civilisation, c'est-à-dire dans les quatre premiers siècles de l'Église; les protestants eux-mêmes disent que ces temps furent purs; donc ils n'inventèrent rien. Quoi! ces docteurs admirables, ces héros du christianisme qui volaient au martyre pour la défense de leur croyance, auraient permis qu'on y ajoutât ou qu'on en retranchât! En ce temps-là, les simples fidèles eux-mêmes avaient une connaissance approfondie de la religion. Nestorius avait avancé un jour une erreur à l'égard du mystère de l'Incarnation, il en fut repris publiquement dans l'église par un avocat. Ce peuple si jaloux de l'intégrité de son symbole, pour lequel il donnait sa fortune, sa liberté, sa vie, se fût révolté contre l'introduction d'une pratique nouvelle, d'un dogme nouveau.

Arrivons à ces temps que l'on appelle siècles de barbarie, c'est-à-dire à cette époque comprise entre le quatrième et le seizième siècle. D'abord la confession n'a pu être inventée entre le neuvième et le seizième siècle, car l'Église grecque, qui, au neuvième siècle, se sépara de l'Église romaine, a

conservé cette pratique; or, est-il croyable qu'elle fût venue emprunter un dogme nouveau, une croyance gênante inventée par une Église qu'elle regardait comme son ennemie? Bien loin de là, elle eût profité de l'occasion pour redoubler ses attaques, pour essayer de justifier sa séparation, pour crier à la violation de la foi évangélique ; de plus, dans ces siècles ont brillé des hommes éminents par la science et la sainteté: saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure ; ils n'eussent jamais permis une si grave innovation, d'autant plus que les monuments qui nous restent de ces âges attestent une connaissance profonde de la science théologique.

Enfin la confession n'a pu être introduite du quatrième au neuvième siècle ; pendant cette période, il y a eu malheureusement une foule d'hérésies qui étaient divisées de croyances, mais réunies dans une haine implacable contre l'Eglise romaine. Il y avait Nestoriens, Pélasgiens, Eutychiens, Coptes; leurs yeux étaient sans cesse ouverts sur l'Eglise de Rome; ils soumettaient ses actes au plus sévère contrôle, ils ne lui passaient rien, et, s'il y eût eu une telle innovation, vous les auriez vus l'invectiver, l'accabler de reproches, la signaler au monde comme coupable d'hérésie elle-même. Or, non-seulement il ne reste aucune trace

d'une pareille accusation, mais, au contraire, on se confessait chez les Nestoriens et les Eutychiens, on se confesse encore aujourd'hui chez les Coptes, preuve que la confession existait dans l'Eglise pendant ces cinq siècles, preuve qu'elle n'a pas été inventée dans les temps d'ignorance et de barbarie. D'un autre côté, et à plus forte raison, elle ne l'a pas été dans les temps de civilisation. Donc elle n'a pu l'être en aucun temps ; donc elle vient des apôtres et de Jésus Christ, donc elle est divine : donc il faut se confesser.

Oui, mes bien chers frères, il faut se confesser ; et n'en soyons pas trop fâchés. La confession est un besoin, un bienfait, et elle n'est pas aussi difficile qu'on le croit. Nous allons essayer ensemble de lever toutes les difficultés.

Vous êtes intimidé, vous n'osez approcher du confessionnal? Allez trouver le prêtre ailleurs, ou bien, si c'est au confessionnal, dites-lui : « Mon père, je ne viens pas avec l'intention de me confesser, je viens causer avec vous ; je devrais bien me confesser, mais j'en ai plus de besoin que d'envie. Puis j'ai certaines choses qui m'embarrassent. Je voudrais que vous me connussiez un peu. Je n'oserais trop vous l'expliquer.» — « Par exemple, disait un jour un homme à un prêtre, je me suis moqué de vous et de vos sermons, je vous ai tourné en

ridicule ; voilà ce qui me gênait beaucoup.—Soyez tranquille, répondit le prêtre, j'y suis habitué ; je vous permets de vous moquer encore de moi, pourvu, toutefois, que vous soyez bon chrétien. » La glace était rompue. La confession se fit, et le pénitent s'en retourna le cœur rempli de joie.

Il y a des hommes qui n'aiment pas à se confesser dans un confessionnal ; qu'à cela ne tienne ; qu'ils viennent à la sacristie, et ils seront bien reçus. Il y en a même qui n'aiment pas à faire cette chose-là de jour. Le soir leur va mieux ; eh bien, qu'ils prennent le soir. Il y a quelquefois un peu de faiblesse, mais aussi il peut y avoir nécessité ; on se trouve plus à son aise, on fait sa confession avec plus de facilité ; puis on est plus libre pour le temps. Donc, mes bien chers frères, ne craignez pas de nous déranger, venez à toute heure du jour et de la nuit, vous nous trouverez toujours prêts à vous bien accueillir, à vous écouter, à vous sauver.

Vous avez peur? venez en bonne et nombreuse compagnie. Prenez cinq ou six bons enfants comme vous, convenez que vous irez vous confesser ensemble ; alors vous vous sentirez plus hardi, vous serez intrépide. « Nous sommes cinq camarades, disait un jour un soldat à son confesseur, afin d'avoir moins peur. » Pourtant j'ajoute qu'il ne

faut forcer personne ; une si grande action doit se faire de bonne volonté et de bon cœur ; si vous ne venez pas en toute liberté, mieux vaudrait ne pas venir.

Mais vous dites : « Il y a si longtemps que je ne me suis confessé ; je ne sais par où commencer ; jamais je ne pourrai tout me rappeler. » Eh bien, allez dire cela à votre confesseur ; dites-lui ce que « disait un vieux soldat : Mon père, je viens à vous pour que vous ayez la bonté de *me tirer ma confession au clair*. Dites-lui : « Mon père, interrogez-moi. » Si vous avez une faute qui vous pèse davantage, commencez par celle-là ; dites : « J'ai un péché qui me gêne, c'est sur tel commandement, ayez la bonté de me faire quelques questions. » Le confesseur vous interroge ; il arrive à la malheureuse faute. Celle-ci partie, vous êtes à l'aise, le reste va tout seul.

Mais on se dit : « Oh ! comment oser avouer une si grande faute ! Mon confesseur n'a jamais rien entendu de semblable, il ne saura peut-être seulement pas ce que je veux lui dire. »

Hélas ! mes frères, sur ce point, rassurez-vous. Le prêtre en sait bien long dans l'histoire des misères humaines, et plus d'une fois on lui a dit : Je vais vous accuser un péché comme vous n'en avez jamais entendu, et c'était la quatrième ou cinquième

fois peut-être qu'il l'entendait dans la journée.

Mais que va-t-il dire, que va-t-il penser de moi? il ne pourra plus m'estimer? Ce qu'il pensera de vous? c'est que vous avez du courage, c'est que vous êtes sincère, que si vous avez eu des torts, vous voulez les réparer par une bonne confession. C'est déjà beaucoup! Que de gens qui ont les mêmes torts et viennent vous dire avec jactance : Qu'irais-je faire au confessionnal? je n'ai rien à me reprocher, je vaux mieux que beaucoup de ceux qui se confessent. Moi je leur répondrai : Dieu aime mieux, lui, l'humilité d'abord, et l'aveu de ses fautes ensuite.

Vous avez vous-mêmes pu tenir ce langage. C'est chose que l'on dit souvent par forme de conversation, mais à laquelle il ne faut attacher aucune importance. On n'est pas, du reste, obligé de faire ici confession en public; mais au confessionnal, il faut procéder d'une façon tout opposée et avouer sans crainte ses misères les plus cachées. Du reste, le prêtre sait parfaitement tout ce que vous avez fait. Pour peu qu'il vous connaisse, il vous raconterait facilement toutes vos fautes : aussi on entend des personnes s'écrier en sortant du confessionnal : Ah! le bon confesseur, il m'a dit *tous mes péchés!*

Quant à la crainte d'être grondé, n'en parlons

pas : le prêtre ne gronde jamais. Il vous dit que vous n'avez pas bien fait ; il ne vous apprend rien de nouveau, votre conscience vous l'avait déjà dit. Allez donc, mes frères, avec confiance, allez tels que vous êtes ; ne craignez pas de vous mal expliquer, ne soyez pas même intimidés de ce que vous avez peur. Cela ne dépend pas toujours de vous ; on a vu de braves militaires, chargés de décorations, trembler ; la sueur ruisselait sur leur front, et pourtant ils avaient affronté la mitraille et les baïonnettes. Alors même que vous seriez troublés, que vous répondriez de travers, qu'importe ; ici c'est le tribunal de l'indulgence et de la miséricorde, il ne s'agit d'humilier qui que ce soit, de mortifier personne, il s'agit de les sauver tous. Et voyez comme Dieu est bon dans la confession ; quand vous avez raconté au prêtre la longue histoire de vos péchés, quelle parole met-il dans la bouche de son ministre ? est-ce une parole de réprobation, de malédiction ? Écoutez : Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux ait pitié de vous, et après vous avoir pardonné vos péchés, vous conduise à la vie éternelle. — « Que le Dieu tout-puissant vous accorde l'indulgence, le pardon, la rémission de vos péchés, et puis allez en paix. *Vade in pace.* »

Voilà pourtant, mes frères, la confession. La

voilà telle qu'elle est dans l'Église de Dieu. Pourquoi donc s'effrayer, surtout quand on songe à l'inviolable secret auquel est tenu le prêtre, secret qui n'a jamais, jamais été trahi.

Je ne sais si l'on comprend bien ce secret imposé au prêtre. On ne comprend pas toute son étendue; ainsi, on entend quelquefois des enfants dire : «Oh! je ne m'adresserai pas au confesseur de ma mère; s'il allait lui redire mes péchés! « Des domestiques diront : «Ce n'est toujours pas le confesseur de mes maîtres qui sera le mien, on ne sait pas ce qui peut arriver. « On voit bien qu'ils ne se sont pas rendu compte du secret de la confession.

Le prêtre ne peut dire rien, absolument rien. Il ne sait rien, il ne peut même penser à rien de ce que vous avez accusé, si ce n'est en gros, pour prier le bon Dieu pour vous. Il y a encore des personnes qui vous disent : «Je n'aime pas à voir mon confesseur après la confession, il me semble toujours qu'il applique mes péchés sur mon front.» Si le souvenir lui en revenait, il devrait le chasser comme une mauvaise pensée, mais il ne revient jamais.

Il y a plus, le prêtre apprend par la confession qu'on le vole : il doit se laisser voler. Il ne sait rien.

Un homme va le trouver au confessionnal, et lui dit : « Je m'accuse d'avoir l'intention de vous tuer; vous sortez habituellement par telle porte, à huit heures du soir, je vous attendrai avec un poignard.» Le prêtre peut et doit faire tout son possible pour ramener l'homme à de meilleurs sentiments; mais s'il ne le peut, il doit suivre sa coutume et s'en aller se faire poignarder : il ne sait rien, il doit mourir victime de son devoir.

Et cette preuve de l'inviolabilité du secret de la confession, même en face de la mort, a été donnée souvent dans l'Église.

Il n'y a pas bien des années, un prêtre de Paris fut requis au milieu de la nuit pour aller voir un malade. On le fait entrer dans un hôtel de belle apparence, il traverse plusieurs grandes pièces dont on ferme les portes à la clef derrière lui, puis il passe par un petit corridor au bout duquel est un étroit escalier, et arrive à une chambre où se trouvait un homme mortellement malade. Il demande à se confesser : quand la confession fut finie, deux hommes, sous prétexte de reconduire le prêtre, mènent dans une pièce éloignée, et là, chacun s'armant d'un pistolet, on le somme de dire ce que le moribond a accusé en confession, ou bien qu'il va mourir sur le-champ.

— Mourir, je le puis, répondit-il, mais révéler

une confession, jamais... Seulement accordez-moi une minute pour me préparer à la mort.

En disant ces mots, il tombe à genoux, prie avec ferveur et bientôt se relève en disant à ces hommes : — Maintenant, messieurs, je suis prêt, faites ce que vous voudrez.

— Vous y persistez?

— J'y persiste, je dois mourir.

— C'est bien heureux pour vous, lui fut-il répondu, si vous aviez dit un mot vous étiez mort; nous voulions voir si le secret de la confession est aussi inviolable qu'on l'a dit; nous avons les plus grands intérêts à ce que personne ne sache ce qui vous a été révélé dans la confession que vous venez d'entendre.

Vous le voyez donc, mes frères, vous avez pour vous confesser toutes les facilités et toutes les garanties; Dieu lui-même, en ordonnant de se confesser, a environné la confession de sa puissance et de sa bonté. Encore aujourd'hui, la confession est toute pleine de divinité. Le prêtre et le pénitent sont assurés de trouver Dieu partout. Allez donc en toute confiance au saint tribunal.

Il y en a peut-être qui disent : Non, pas cette année; je me confesserai plus tard; j'ai trop de choses à dire, il y a trop longtemps que je ne l'ai fait.

Mais, mes chers frères, l'année prochaine il y aura justement une année de plus, et encore aurez-vous l'année prochaine? Si la mort allait venir, comment paraître devant Dieu? Un homme répondait aussi un jour à sa femme: « l'année prochaine, je t'assure; » et, trois semaines après, un coup de pied de cheval l'étendait roide mort. Quel souvenir pour sa famille!

Ne remettez pas, mes frères, à un autre temps; j'insiste. Très-souvent, nous autres prêtres, nous trouvons à la mort des hommes qui nous disent: « Oh! mon père, il y a si longtemps que je ne me suis confessé; j'ai été deux ou trois fois à l'église, jusqu'auprès du confessionnal, puis j'ai été pris de peur et je m'en suis allé. Oh! mon Dieu, quel malheur! je ne peux plus me confesser; oh! mon père, j'étouffe!... Oh! je vais mourir, ayez pitié de moi, donnez-moi l'absolution... je n'en puis plus. » Et le prêtre, la douleur dans l'âme, lève la main pour absoudre cette âme si mal préparée à entrer dans l'éternité.

Mes frères, ne nous réservez pas une si grande peine et à vous une si triste mort. Pourquoi donc ces difficultés, ces craintes, ces hésitations? pourquoi garder avec vous ces malheureuses fautes qui minent votre âme? pourquoi garder dans vos cœurs cette pourriture qui les infecte? On dit que

des tyrans, dans leur cruauté, ont condamné des hommes vivants à être attachés à un cadavre humain et à mourir de l'infection qu'il exhalait. Le péché, c'est plus qu'un cadavre : il tue l'âme; et vous vous condamnez à vivre, à dormir avec lui !... Repoussez-le, et revenez tous aux souvenirs de votre première communion : vous trouverez le prêtre aussi bon et aussi paternel, Dieu aussi miséricordieux, plus miséricordieux encore ; vous y trouverez le chemin du salut, la porte du ciel.

CHAPITRE X.

FAMILIÈRES EXPLICATIONS SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Notre travail sera bien incomplet : nous n'avions promis qu'une feuille, trente-six pages, il a fallu y ajouter ; mais nous avons à peine cinquante pages pour un travail qui exigerait plusieurs volumes. Nous y reviendrons un jour s'il plaît à Dieu, aujourd'hui nous avons simplement voulu venir un peu en aide aux prêtres, en leur donnant quelques ré-

flexions sur les points qui nous ont paru les plus essentiels, et surtout des exemples, des traits qui puissent développer et confirmer les vérités dont il est question.

Avant d'entrer dans l'explication des commandements de Dieu, il faut viser à faire bien comprendre ce que ce mot signifie et à en donner une haute idée; à force d'entendre répeter ce mot « commandements de Dieu » et surtout à force de les voir violer, on finit par ne pas trop y faire attention et par en avoir une assez triste idée. Il n'y a pas de code pénal immédiatement à sa suite, et on dit volontiers : « J'ai péché et il ne m'est arrivé rien de fâcheux. » Il faut donc se servir de comparaisons pour faire bien comprendre ce que c'est que la loi de Dieu, le respect qu'elle mérite, les châtiments qui punissent ceux qui la violent.

Nous allons, mes frères, étudier ensemble les commandements de Dieu, sa loi, son code; c'est une étude sérieuse et qui n'est pas sans de graves conséquences.

La loi des hommes, qui ne règle que des intérêts temporels et de peu de durée, est expliquée, commentée par de savants professeurs. Bien connaître et bien observer les lois de son pays, voilà le devoir de tout honnête homme.

La loi, c'est chose sacrée; respect à la loi; il

faut une loi. Quand un homme veut l'enfreindre, on lui crie : Voulez-vous être plus fort que la loi? la loi est formelle, il y a un article du code, respectez la loi.

Oui, mes frères, c'est bien, on a raison, respect à la loi des hommes : ce n'est pas moi qui dirai le contraire; mais aussi, mais à plus forte raison, respect à la loi de Dieu. Est-ce trop exiger? Respect au code divin, à la loi de Celui qui est le maître des souverains et des peuples, des législateurs et des nations; qui tient dans sa main le globe terrestre et qui peut le secouer à volonté et en précipiter les hommes. Dieu, mes frères, n'a sans doute ni prisons, ni échafauds, ni mitraille, ni canons, ni baïonnettes; mais il a les fléaux : il a les éclairs, la foudre, le tonnerre du mont Sinaï... il a les châtiments de l'éternité.

Dieu, mes frères, tient à l'observation de sa loi. La preuve, c'est la manière dont il l'a promulguée, dont il l'a donnée au monde, avec l'ordre de la garder de génération en génération. Voici ce qui se passa alors :

C'était dans le désert de Sinaï, les Hébreux venaient de sortir de l'Egypte, dirigés par Dieu lui-même.

Du haut de la montagne, le Seigneur dit à Moïse : « Allez trouver le peuple et ordonnez-lui

de se purifier aujourd'hui et demain ; car dans trois jours je descendrai sur la montagne de Sinaï. Vous mettrez des limites au pied de cette montagne et quiconque les franchira sera puni de mort (1). » Le troisième jour étant arrivé, on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs. Une nuée très-épaisse couvrit le sommet du mont Sinaï; le bruit effrayant de la trompette retentit de toutes parts, et le peuple fut rempli de terreur. Le Seigneur appela Moïse et proclama sa loi d'une voix puissante et formidable, en présence de tout le peuple qui se tenait au pied de la montagne.

Le peuple avait été tellement saisi de crainte et d'effroi en entendant le son de la trompette et le bruit du tonnerre, et en voyant la montagne toute couverte de fumée, qu'il dit à Moïse : « Parlez-nous vous-même, et nous vous écouterons; mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions. » Moïse répondit au peuple : « Ne craignez point; car Dieu est venu pour vous éprouver, et pour imprimer sa crainte dans vous, afin que vous ne péchiez point (2), c'est-à-dire que vous ne violiez pas ses divines ordonnances. »

Voici cette loi de Dieu, telle qu'il la donna lui-

(1) Exode. — (2) Exode.

même à Moïse, écrite ou plutôt gravée de son propre doigt sur deux tables de pierre :

I. Tu n'auras point de dieux étrangers devant moi ; tu ne feras aucune image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut au ciel, ni de ce qui est en bas sur la terre ou dans les eaux ; tu ne les adoreras point et ne les serviras point.

II. Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton Dieu.

III. Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat.

IV. Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps sur la terre que te donnera le Seigneur ton Dieu.

V. Tu ne tueras point.

VI. Tu ne seras point adultère.

VII. Tu ne déroberas point.

VIII. Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain.

IX. Tu ne désireras point la femme de ton prochain.

X. Tu ne désireras point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui lui appartienne.

Voilà donc, mes frères, la loi que Dieu nous a tracée pour nous assurer la paix, un peu de bonheur en cette vie et beaucoup de bonheur en l'autre.

Eh bien, le croiriez-vous? c'est cette loi divine qui est violée, méconnue, oubliée ! On respecte la loi des hommes, on a peur des amendes, de la

prison et du reste; mais pour la loi de Dieu, on la traite sans façon. Un commandement gêne nos passions, on met au bas : *Aboli*; on le supprime, et on croit que la chose sera sans conséquence. Ce qui nous égare, c'est qu'il ne punit pas le coupable sur-le-champ; mais comme sa main sait bien nous retrouver, même en cette vie, et quels coups elle nous porte! On ne peut retenir ce cri : « Ah! le doigt de Dieu est là; c'est un châtiment, et il est bien mérité! »

On viole la loi de Dieu; après cela viennent les souffrances, les revers, les calamités : la fortune s'en va, la maladie visite, le déshonneur pénètre dans les familles les plus respectables; les enfants, qui devraient être une joie, apportent la ruine et la honte au sein du foyer domestique. Après cela, on se plaint, on accuse tout haut Dieu lui-même; on s'écrie : « Qu'ai-je fait? Est-ce qu'il y a encore une Providence? Oh! c'est cruel, c'est injuste! »

Il est un châtiment que Dieu réserve presque toujours au violateur de sa loi : il est malheureux dans ses enfants. Voilà ce qui explique aujourd'hui les chagrins de tant de familles.

Dieu, c'est notre père à tous; nul n'est plus père que lui, c'est plus que jamais le moment de le rappeler, et on lui refuse de le traiter en père,

lui qui est le gardien des devoirs et des droits de tous ! Alors il laisse les passions mauvaises se déchaîner dans les enfants, et il est terriblement vengé ! On lui a désobéi, et le père de famille entendra son fils lui dire : « Je ne veux pas ! » La mère même entendra sa fille lui jeter cette indigne parole : « Je le veux, ça ne te regarde pas !... » Au lieu de se plaindre de ces mauvais traitements que la religion réprouve, qu'elle condamne certainement, peut-être serait-il plus juste de baisser les yeux, de frapper sa poitrine, et de dire : « Ah ! je suis puni ; c'est comme cela que j'ai traité mon Père qui est au ciel.... »

Quelques-uns, pour s'excuser, disent : « Il suffit d'être honnête homme... » C'est-à-dire que d'un seul trait de plume ils suppriment huit commandements de Dieu et n'en gardent que deux, et encore ce n'est pas bien sûr qu'ils les gardent intégralement. Eh bien, je pourrais même leur contester le titre d'honnête homme. Dieu, c'est notre Père ; or, un honnête homme respecte son père, ne contriste pas son père ; un honnête homme ne fait jamais un mauvais fils !...

PREMIER COMMANDEMENT.

Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.

Adorer Dieu, c'est le reconnaître comme le créateur, le souverain Seigneur de toutes choses, et se soumettre entièrement à sa volonté.

C'est dire : Dieu est le maître, lui seul est grand, ce qu'il dit est bien dit, ce qu'il fait est bien fait.

Aujourd'hui, on profane souvent ce mot : adorer, en l'appliquant aux choses créées. Ainsi on dit : J'adore telle chose, telle personne est adorable, tel objet est divin... Et, sans le dire, que de choses on adore ! On adore l'argent, on adore la volupté, on adore les grandeurs, souvent plus que Dieu lui-même, puisqu'on passe à côté de Dieu pour courir après toutes ces misères.

Mais, si on a de la peine à adorer le souverain Seigneur de toutes choses, on a bien plus de peine à se soumettre à sa sainte volonté ; on ne compte plus guère sur la Providence, on compte davantage sur soi et les choses de la terre. Au lieu d'accepter ses décrets, on veut l'asservir à ses caprices et à ses passions ; même on se fâche quand elle ne veut pas se laisser faire. On met la Providence là où elle n'est pas, et on ne la met pas là où elle devrait être.

Ainsi, l'un travaille peu et dépense beaucoup; naturellement, il voit bientôt le fond de sa bourse, il ne manque pas même de dettes. Alors vient l'affreuse misère... Puis il se plaint, il accuse, il dit : « C'est indigne, c'est trop de souffrances, les choses ne peuvent durer... Tout pour les uns, rien pour les autres. Il n'y a plus de justice, il n'y a plus de Providence !... » Je veux châtier cette parole comme elle mérite de l'être. Je vous plains, mais je crie justice et providence ! Au travail, l'aisance; à la paresse, la misère ; à l'ordre et à l'économie, l'argent ; au vice et à l'orgie, la honte et la faim : voilà la justice, voilà la Providence, ou je ne m'y connais pas. Ce que la Providence avait à faire ici, c'était de punir, elle ne devait que cela.

On ne met pas la Providence où on devrait la mettre...

Un autre travaille, mais il a toujours peur de manquer. Il amasse, amasse pour grossir son trésor, il écorne par-ci par-là le bien d'autrui. Il travaille la semaine, il travaille même le dimanche, malgré la défense de Dieu. Le pauvre homme, il se figure qu'il va tromper la Providence, il a l'air de dire : « Attendez, laissez-moi faire, je vais jouer un tour au bon Dieu... » Il travaille comme un mercenaire, il croit tenir quelque chose ; mais voilà la Providence qui envoie une grave maladie,

à lui, à sa femme, à ses enfants, à son vieux père ; une perte, un accident, un petit ver vient piquer la source de sa moisson ; un tout petit insecte se glisse dans sa vigne ; une faible gelée couvre la terre un matin de printemps. Bon, voilà des centaines de francs de perdues; qu'il aille maintenant chercher ses économies!...

Cette malheureuse pensée de ne pas tenir compte de la Providence nous rend injustes et même cruels. Il arrive un accident, la récolte manque, le pain est cher : « C'est la faute de celui-ci, disons-nous, c'est la faute de celui-là... » comme si les hommes tenaient les saisons dans leurs mains, comme s'ils pouvaient donner la pluie et le beau temps à volonté. Ces choses-là dépendent de Dieu seul, il y a des nécessités contre lesquelles les hommes ne peuvent rien, quels qu'ils soient, devant lesquelles il ne leur reste qu'à se retirer et à s'humilier; il y a des choses qui sont au-dessus de la portée de l'homme; tous les puissants et tous les savants de la terre réunis ne peuvent pas faire un grain de blé, un seul grain de blé; tous sont obligés de dire à la Providence : *Donnez-nous notre pain quotidien.*

Il faut adorer Dieu et Notre Seigneur Jésus-Christ, son Fils, Dieu lui-même, mais il ne faut adorer que lui seul.

Les protestants font des reproches bien injustes aux catholiques ; ils nous disent : « Vous êtes des idolâtres; vous adorez la sainte Vierge, les saints, et vous les priez comme Dieu. » Un mot les réfute victorieusement. Voyez dans les *Litanies* les expressions dont on se sert : « Trinité sainte, *ayez pitié de nous!* » Aussitôt après : « Sainte Marie, *priez pour nous* ; saint Michel, *priez pour nous...* » On ne rend pas un hommage divin ni à Marie ni aux saints, mais on les prie d'intercéder pour nous auprès de Dieu, parce qu'on les sait puissants et bons pour l'humanité.

Les pèchés opposés à ce commandement sont : l'idolâtrie, la superstition, le sacrilége.

Tout le monde sait ce que c'est que d'être idolâtre ; nous l'avons dit : hélas! trop sont idolâtres de l'or, de la volupté, etc.

Mais la superstition, elle est encore bien vivante parmi nous. On n'a pas toujours confiance en Dieu, mais on a confiance aux chimères, aux charlatans, aux guérisseurs, aux sorciers, à tous ceux qui savent tromper...

On a un animal malade, on va trouver un guérisseur.

On est malade soi-même, on trouve que le médecin n'est pas assez prompt dans la cure, on s'adresse à un charlatan.

On a perdu quelque chose : « C'est volé, bien sûr ; si je consultais un sorcier?... »

Mais vous ne voyez donc pas que vous êtes de pauvres dupes, que si tous ces gens avaient les rares talents que vous leur supposez, ils commenceraient par s'en servir pour se donner un peu d'aisance, afin de n'être pas obligés, pour vivre, de passer leur temps à écouter vos sornettes et à vous soutirer vos écus.

Mais s'il s'agit de vous procurer de l'argent, alors la pauvre tête s'en va, on ne raisonne plus, on est hébété.

Voici un exemple de cet aveuglement :

Il y avait, à Provins, un devin fameux nommé Lemoine ; sa femme, spirituelle et bavarde, le secondait admirablement. Ils promettaient, moyennant finance et quelques cérémonies, de faire trouver des trésors. On commençait par demander 20 fr. à l'adepte, puis on lui remettait un livre mystérieux qui devait être signé par l'*esprit*. Un esprit ne se montre pas sans quelques conditions ; la première était de paraître pur à ses yeux, de jeûner, de faire dire des messes du Saint-Esprit ; la seconde était de se procurer une jeune chèvre, de l'immoler avec un couteau d'acier, d'en couper la peau par lanières, d'en entourer un champ, de brûler les restes de la victime, et d'en jeter les

cendres au vent, du côté de l'orient; la troisième était de composer une baguette magique avec deux branches d'un arbre choisi à dessein pendant la nuit, à la lumière de plusieurs cierges faits de la main d'une vierge de Provins. Après ces préparatifs, on pouvait, en toute sûreté, se présenter à l'esprit; il devait paraître, signer le livret, et lui communiquer la vertu d'enseigner les trésors. — Un brave homme, nommé Suseau, pauvre d'esprit et d'argent, se laissa prendre aux promesses de Lemoine et de sa femme; il donna 113 fr. pour se procurer la chèvre, le couteau d'acier, les messes, les cierges et la baguette magique, jeûna pendant huit jours, et se présenta, l'estomac vide et la tête pleine des plus belles espérances. On prend jour; Suseau ne manque pas au rendez-vous et attend inutilement son devin; il ne paraît pas. Il va le chercher chez lui; le malin était à la campagne. Alors il comprit qu'on s'était moqué de lui, et que Lemoine n'était qu'un fourbe et un escroc. Il rendit plainte : la police correctionnelle entendit les parties. La dame Lemoine se défendit courageusement, mais son éloquence ne l'empêcha point d'être condamnée à deux ans de détention; son mari fut condamné à la même peine, avec restitution des 113 fr. — L'histoire de Lemoine et de Suseau est celle de tous les devins et

de tous ceux qui y ont recours ; oui, je le répète, *un devin est un fripon, et celui qui le consulte est un sot* (1).

DEUXIÈME COMMANDEMENT.

Dieu en vain tu ne jureras,
Ni autre chose pareillement (2).

Par ce commandement, Dieu défend de jurer, de blasphémer et de faire des imprécations. Tout le monde sait ce que c'est que de jurer ; malheureusement on le sait trop bien, et l'habitude est trop commune : pourtant, quelle détestable habitude !.. Jurer ! mais c'est grossier, c'est brutal, c'est faire preuve aujourd'hui d'une complète absence d'éducation ; pour s'abstenir du blasphème, il n'est pas nécessaire d'être chrétien, il suffit de se respecter un peu soi-même, d'avoir un peu de savoir-vivre. Le blasphème n'est plus de notre temps ; l'homme tant soit peu bien élevé le bannit de ses lèvres, car il sent qu'il y a là quelque chose d'indécent, de coupable. Blasphémer, c'est maudire Dieu, et Dieu, c'est notre père ; et malheur à l'enfant qui maudit son père. Blasphémer, c'est

(1) Mullois, *Explication du catéchisme.*

(2) Nous serons très-court, parce que nous préparons un petit livre sur le blasphème.

faire un sacrilége; car le sacrilége est la profanation d'une chose sainte, et le nom de Dieu est trois fois saint. Et pourquoi blasphémer? pour quel motif? dans quel but? quel mérite y a-t-il? On se croit un homme capable et supérieur parce qu'on jette un blasphème au vent... mais un imbécile n'en peut-il pas faire autant? ordinairement même ce sont ces gens-là qui s'en acquittent le mieux.

Vous me direz : « C'est par habitude, c'est sans intention d'offenser Dieu ; je voudrais bien m'en corriger, mais je ne le puis... » Oh! je crains bien que vous ne disiez pas la vérité ; s'il y avait quelque chose à perdre à chaque juron, vous seriez bientôt corrigé, soyez de bonne foi. Cette année même, un fermier jurait, en labourant, comme un possédé, après ses bœufs. Or, derrière une haie, se promenait le propriétaire de sa ferme avec sa femme : celle-ci, vivement contrariée de l'entendre ainsi blasphémer, se montre et lui dit : « Mais, père un tel, ce n'est pas bien de jurer ainsi; c'est un péché, vous offensez le bon Dieu. » Ces raisons n'avaient guère l'air d'émouvoir le fermier, il répondit : « Que voulez-vous, madame, c'est une vieille habitude dont je ne pourrais me corriger. »

« Écoutez, ma chère, dit tout bas le mari à sa femme, ce n'est pas de cette façon-là qu'il faut parler à ce monde, vous allez voir. » Puis il s'é-

cria : « Oui, vraiment, père un tel, vous avez tort de jurer et de maudire vos bœufs ; il pourrait leur en arriver mal : vous pourriez les perdre. »

A ces mots, l'homme est tout ému et s'écrie : « Vous croyez, monsieur ? — Certainement, cela s'est vu ; on a vu des animaux tomber roides morts sous la malédiction de leur maître. — Oh ! alors, je ne jurerai plus. » Et il sut parfaitement se corriger : Dieu veuille qu'il ait persévéré.

Au moins faut-il faire des efforts et déplorer chaque jurement qui vous échappe.

Un vieux militaire, qui avait l'habitude de blasphémer, ne pouvait pas dire deux phrases sans jurer. Touché de la grâce, il se décida à remplir ses devoirs de chrétien. Il résolut énergiquement de vaincre son défaut. Il en vint à bout. Chaque fois que le nom de Dieu lui échappait, il disait en son cœur : « Mon Dieu, pardonnez-moi, et que votre saint nom soit béni !... Retire-toi, Satan ! » Assurément cet homme avait un ferme désir de se corriger de sa criminelle habitude. « Je suis obligé, disait-il, de me tenir à quatre ; et j'ai à me réprimer plus de cinquante fois par jour. »

Henri IV avait la mauvaise habitude de dire par forme de jurement : *jarnidieu*, ce qui signifie, *je renie Dieu*. Son confesseur, qui s'appelait Coton, lui conseilla de mettre son nom à la place de celui

de Dieu. Dès ce moment Henri IV ne prononça plus que ces mots : *jarnicoton* ou ventre-saint-gris, qui ne signifient rien de mal.

Chacun peut choisir des mots à son gré. Un curé en ayant appris plusieurs aux hommes de sa paroisse, bientôt on ne les entendit plus blasphémer le saint nom de Dieu (1).

TROISIÈME COMMANDEMENT.

Les dimanches tu garderas,
En servant Dieu dévotement.

Nous avons parlé beaucoup sur le dimanche dans les précédents volumes de ce *Cours d'Éloquence* (voir le troisième volume), néanmoins, nous croyons qu'il faut revenir souvent sur ce sujet, et de toutes les façons, pour expliquer les devoirs, pour dire ce qu'il faut faire et ne pas faire, pour attirer les fidèles aux offices, leur faire aimer leur église. Qu'on se rappelle toujours que, pour les masses, la sanctification du dimanche c'est toute la religion; que plus de dimanche, plus de foi, plus de vie chrétienne. Nous allons ajouter quelques explications empruntées à une circulaire de feu Mgr Bouvier, sur ce qui en fait de travail est permis ou défendu : personne n'était plus capable de se tenir dans la

(1) Catéchisme de M. l'abbé Icart.

règle de l'Eglise que cet esprit si éclairé et si précis. Puis nous donnerons une charmante petite instruction d'un brave curé de campagne à ses paroissiens; c'est le cas de faire profiter tout le monde des bonnes industries que chacun a trouvées.

Des causes pour lesquelles il est permis de vaquer aux œuvres serviles le dimanche.

Comme l'Église est une mère pleine d'indulgence pour ses enfants, elle demande d'eux une grande bonne volonté, mais elle n'a point l'intention de les obliger d'une manière gravement préjudiciable à leurs intérêts, ou qui serait jugée déraisonnable. De là cette maxime générale : Une loi positive n'oblige pas *cum tanto incommodo*, c'est-à-dire avec un si grand inconvénient.

On reconnaît comme raisons suffisantes pour autoriser les travaux le dimanche ou autres jours de fêtes les suivantes :

1° *La dispense.* Le pape, comme suprême législateur, peut accorder des dispenses générales dans toute l'Église. C'est ainsi que de nos jours il a supprimé un grand nombre de fêtes et permis tous les travaux serviles ces jours-là, en exemptant les fidèles de l'obligation d'assister à la messe.

L'évêque, dans son diocèse, ne pourrait pas supprimer une fête générale, et moins encore le dimanche; mais il peut, pour des raisons qu'il

juge suffisantes, accorder des dispenses particulières.

Un curé peut dispenser ses paroissiens, mais pour de graves raisons et dans un cas particulier. Si la dispense devait durer un temps notable, il faudrait recourir à l'évêque, ou au grand vicaire, qui agit au nom de l'évêque.

2° *La piété*. Par ce motif on excuse les œuvres serviles qui sont nécessaires à l'exercice du culte, comme porter la croix, la bannière, une statue, sonner les cloches, souffler pour l'orgue, manier les encensoirs, orner les autels, tendre les rues, faire des reposoirs, etc.

3° *La nécessité* pour soi et pour autrui, pour le corps ou pour l'âme. Ainsi sont excusés : 1° ceux qui, après des pluies compromettantes, ou à la vue d'une pluie imminente, tournent, remuent, ramassent le foin ou le blé coupé, s'il était en danger prochain de se gâter; 2° les ouvriers employés à des travaux urgents, par exemple, à la construction ou à la refection d'un pont, d'une chaussée, s'ils craignent que l'eau ne vienne les gêner, ou si ce travail est exigé d'eux par ceux qui ont le droit de leur commander : à plus forte raison est-il permis d'éteindre un incendie, d'arrêter une inondation, de sauver des bestiaux ou des meubles

qui vont périr ; les pauvres qui vont glaner ou ramasser du bois mort, ou même qui travaillent secrètement, s'ils en ont absolument besoin pour procurer à leurs familles ou à eux-mêmes les choses strictement nécessaires; les employés à des usines qui, une fois en activité, ne peuvent être arrêtées sans un grave dommage : telles sont les fontes de fer, les verreries, les fourneaux à tuiles ou à chaux. Les forgerons et les meuniers, qui dépendent de l'eau et du vent, peuvent forger ou moudre le dimanche; mais les meuniers ne peuvent aller chercher le grain ou reporter les farines, à moins qu'il n'y ait quelque autre raison suffisante qui les excuse; les boulangers, si l'on exige d'eux du pain du jour; mais qu'ils aient soin de ne faire que ce qui est strictement nécessaire; les tailleurs, les cordonniers, les modistes et autres ouvrières de qui on exige impérieusement des objets qui ne peuvent être terminés que par la prolongation des travaux sur le dimanche : si ces ouvriers ou ces ouvrières prenaient plus de travail qu'ils n'en peuvent faire sur la semaine, ils ne seraient pas excusés; si, au contraire, la nécessité où ils se trouvent ne vient que de ce qu'on leur a fait la commande trop tard, la faute retombe sur les demandeurs. On peut quelquefois ferrer un cheval, forger un soc de charrue, remoudre une faucille,

battre une faux pour éviter à un homme de la campagne ou à un ouvrier quelque notable dommage : ce doit être néanmoins aussi rare que possible ; les barbiers peuvent raser, couper et arranger les cheveux, non confectionner les perruques ; dans les roulages, on ne doit pas charger ni décharger les voitures, ni les mettre en marche, à moins de circonstances spéciales ; mais le conducteur d'une voiture qui a une longue route à faire, n'est pas obligé de s'arrêter le dimanche s'il doit en résulter un grave préjudice pour lui ou pour celui dont il est l'agent ; ce qui est du roulage s'applique également aux ports marchands : on ne doit pas embarquer ni débarquer les marchandises, à moins qu'il n'y eût un grave détriment à subir si on ne le faisait pas ; mais l'embarcation, une fois en marche, peut continuer sa route le dimanche.

4° *L'utilité*, surtout s'il s'agit d'une utilité commune, par exemple de célébrer une victoire, de préparer une fête pour la réception d'un prince ou pour quelque autre grande réjouissance publique, si on n'a pu le faire auparavant.

5° *Légèreté de la matière.* Toute le monde convient que le précepte de s'abstenir des œuvres serviles le dimanche, comme les autres préceptes de droit positif, souffre légèreté de matière ; et, bien

que de leur nature ils obligent sous peine de péché mortel, leur transgression n'est cependant que faute vénielle quand elle n'est qu'une chose peu notable; et, dans ce cas, une cause légère excuse de tout péché. Ainsi, se livrer sans cause excusante à des œuvres serviles, pendant deux ou trois heures, serait un péché mortel; le faire sans scandale, pendant moins de temps, serait un péché véniel. Si le travail était si peu de chose qu'il fût réputé pour rien, comme faire quelques points de couture à un habit, cueillir quelques fruits, il n'y aurait aucun péché.

Toutes les fois qu'il y a raison suffisante de travail le dimanche, on n'est pas pour cela exempté d'assister à la messe. Ceux qui sont fondés à exiger le travail, doivent le faire de manière à ce que les travailleurs puissent satisfaire au précepte d'entendre la messe, à moins que la chose ne soit trop difficile ou impossible. Les travailleurs doivent, de leur côté, ne rien négliger pour remplir ce devoir du chrétien, et ils ne sont exempts de faute devant Dieu qu'autant qu'ils sont réellement excusés par de graves raisons.

Il est bon, autant qu'on le peut, de citer des exemples de châtiments infligés à ceux qui travaillent le dimanche. En voici un :

Il n y a pas longtemps, une paroisse voisine de Toul a été témoin d'un de ces terribles enseignements. Un profanateur habituel du saint jour voiturait, un dimanche matin, des pierres destinées à la construction d'une salle de danse. Une personne pieuse le voit et lui dit : « Le bon Dieu te punira, malheureux, pour travailler ainsi le dimanche. N'as-tu pas peur d'être damné? » Le misérable vomit un épouvantable blasphème, et ajoute : Bah! la *damnerie* est pleine! » A l'instant il tombe roide mort... Il n'y avait pas quinze jours que le respectable curé se plaignait à lui de ne pas le voir à l'église; il lui répondit avec ce triste ricanement de l'impiété : « Vous m'y verrez, monsieur le curé, quand on m'y portera. » Et quinze jours après, on l'y portait effectivement, au milieu de la consternation qu'imprimait dans tous les cœurs ce juste mais sévère châtiment de la justice de Dieu.

Maintenant, passons à l'instruction familière dont j'ai parlé. Le bon curé avait annoncé qu'il prêcherait sur une chose fort intéressante, afin de faire venir les indifférents et les coupables, et il réussit complétement, et son instruction parvint à adresse : il en faut faire autant.

A la fin de l'année dernière, on a loué les places de nos bancs qui étaient vacantes. A part le profit qui en revient à la fabrique, cette location, dont le

chiffre a presque doublé, vous fait grand honneur. Elle a prouvé que la religion n'est pas éteinte parmi nous, qu'elle compte encore bien des enfants dévoués et fidèles. Hâtons-nous d'ajouter : il n'y a pas une paroisse environnante qui pourrait, sous ce rapport, être comparée à la nôtre.

Donc chacun de nous a voulu avoir une place, coûte que coûte. C'est très-bien. Maintenant il ne reste plus qu'à l'occuper. Vous avez loué une terre, je suppose, est-ce pour la laisser en friche ; une grange, est-ce seulement pour la satisfaction de dire: « Cette grange est à moi, je puis en disposer. » Est-ce que vous n'y mettez pas vos denrées, vos produits agricoles? Que dire de celui qui loue une place et la laisse vide une bonne partie de l'année? Qu'il eût mieux fait, n'est-ce pas, de la céder à cet autre catholique qui vient tous les dimanches, lui, et qui est forcé de se tenir debout dans le vestibule.

Et pourquoi donc n'être pas tous exacts à ce rendez-vous de l'adoration et de la prière? C'est si beau quand l'assistance est nombreuse, recueillie! Plusieurs fois l'année, cet édifiant spectacle nous est offert. Le jour des Rameaux, par exemple, le jour de Pâques, nos bancs sont au complet; alors la très-grande majorité des habitants sont ici. On se ferait un crime de ne pas paraître dans le lieu saint à ces époques mémorables où la religion célè-

bre les plus touchants de ses mystères. Quelques jours se passent, et les absences se multiplient, et un vide trop grand, hélas ! vient de nouveau attrister nos regards.

Cependant le commandement est formel, précis, positif : *Les Dimanches tu garderas, les Dimanches messe ouïras*... pas d'exception. Et voilà que, pour se mettre à l'aise, notre paroisse se permet un odieux triage ; vous vous faites à vous-mêmes un petit Décalogue : « Certains dimanches tu garderas..., certains dimanches messe ouïras..., et certaines fêtes pareillement. Un jour sur sept, en vérité c'est trop pour le bon Dieu. Dérobons-lui la moitié, les trois quarts des jours qui sont consacrés à son culte, et mettons-les au service de nos passions. Désormais, à la grande solennité du carnaval, trois ou quatre jours de divertissement au lieu de ces quelques heures de récréation que l'on se permettait autrefois. A la Saint-Sixte (1) à peu près autant ; et, à la fête patronale, la semaine tout entière se passera en plaisirs. »

Grand Dieu ! est-ce donc ainsi que l'on doit vous servir et vous aimer ! A chaque instant nous avons besoin de votre assistance. Nous n'avons qu'un pas à faire, pour entrer dans le temple que vous

(1) C'est la petite fête.

habitez; vous êtes ici les mains pleines de grâce; vous nous appelez et on n'écoute point votre voix! vous commandez, et il y a des rebelles qui ne craignent pas de vous désobéir!

A vous maintenant, mes frères, voyons si tous vous serez de mon avis. Du haut de cette chaire, j'annonce que, chaque dimanche, le bureau de fabrique remettra cinq francs à tous ceux qui seront venus à la messe et aux vêpres. La main sur la conscience, combien compterions-nous d'absents dimanche prochain : dix?... cinq?.. est-ce trois ou quatre? Vous avez répondu tout bas : « pas un, » et vous avez raison : non, pas un, tant l'argent a de puissance! Mais comme Dieu ne promet que des consolations, des secours spirituels, des grâces, les bénédictions du ciel, c'est trop peu de chose, sans doute, on ne prendra pas la peine de se déranger.

Voulez-vous savoir maintenant quelles raisons on allègue d'ordinaire pour se dispenser de nos offices ; attendez, mon cher auditeur, je vais ouvrir une sérieuse enquête, ou plutôt allons ensemble faire une tournée dans la paroisse, au risque de nous scandaliser un peu. Le premier fuyard que nous rencontrons nous dit avec un imperturbable sang-froid : « Monsieur le curé, je ne vais pas à la messe parce que l'air de l'église me fait mal. » Bonne excuse. « Eh bien , restez près de la porte. » C'est

singulier ! On ne se plaint pas d'une salle de vente ; on ne se plaint jamais de l'air des bals, de l'air des cabarets surtout ; il faut même présumer que l'on s'en trouve bien, puisqu'on y revient toujours. Un ami vous aperçoit dans la rue : « Eh bien! est-ce qu'on ne boit pas un litre? — Merci, je n'ai pas... — Soyez tranquille, c'est moi qui payerai toute la dépense. » Sur ce, on enjambe lestement la rigole, et on ne se retourne pas pour dire : « Il y a trop de monde dans l'auberge, l'air est vicié, je m'y trouverais mal ; au revoir, ce sera pour une autre fois... » Ah ! on s'en garde bien !

J'entre dans une autre maison. Je vois un homme en sabots, assis au coin du feu, fumant tranquillement sa pipe. « La messe est donc finie? me dit-il... Grâce à un maudit enrouement, depuis plus d'une quinzaine je n'assiste à aucun office. Cependant la besogne se fait à l'ordinaire ; comme je vais et je viens dans la grange, dans les écuries ; mais l'église... l'église... ce serait imprudent, voyez-vous ; il y a des précautions à prendre si je ne veux pas aggraver ma position. » Précieux malaise ; encore s'il pouvait durer tout l'hiver, on aurait du moins une excuse pour voiler sa nonchalance. Au reste, que notre homme ne se mette pas en peine, à l'enrouement succédera probablement un petit mal de tête, une égratignure sur la main, un bobo !...

« Mais, expliquez-vous, quelle est la cause de cette malencontreuse maladie? — Il y a trois semaines, je suis parti le dimanche pour Brévilly à neuf heures du matin; le froid était vif et je n'étais pas suffisamment vêtu. » Vous comprenez, mes frères, quelle sacrilége profanation du dimanche! Comme on change le jour de la prière et de l'auguste sacrifice en un jour de scandale et de dissipation. « Y a-t-il un voyage à faire? c'est re-
« mis au dimanche. Y a-t il un gain illicite à
« réaliser par le travail ou par le trafic? au diman-
« che. Y a t-il un jour à donner aux divertisse-
« ments coupables, à l'orgie? au dimanche. Un
« jour de fête ce sera mieux encore (1). »

Laissons notre pauvre moribond avec ses graves infirmités. Entrons chez le voisin. Il est absent... personne à la maison... Bientôt j'apprends que des amis sont venus de loin lui faire visite. Il eût pu leur dire : Voici le dernier coup qui sonne, allons à la messe. Mais la messe est quelque chose de si commun, de si ordinaire! on préfère rester chez soi. D'ailleurs, on causera plus à son aise... Et le fils, où est-il?... A peine a-t-il pris le temps de dîner, vite il est entré à l'auberge où il passera de longues heures à jouer et à boire. Oui, pendant

(1) M. Mullois.

que nous chanterons les vêpres, ils seront là attablés, le verre à la main, chantant, eux aussi, mais des chansons plus ou moins lubriques. Et on osera se dire chrétien ! Encore si on allait dormir, ce serait fort mal, sans doute, mais boire!... Comme si après les offices on ne pouvait dépenser le peu que l'on a gagné dans la semaine. Travailler le matin, manquer à la messe, rester au bal, au cabaret l'après-midi jusqu'à neuf heures et bien au delà, si les règlements de police n'y mettaient obstacle ; oh ! le beau dimanche! Est-il possible de le mieux sanctifier ?

« Mais si l'on passe la journée en prières, que dira le monde? A coup sûr on va nous traiter de paresseux. » Misérable objection que celle-là ! si misérable, que nulle part ailleurs on ne paraît l'avoir imaginée. C'est dans cette paroisse que je l'ai entendue pour la première fois. Eh bien! vous qui nous adressez ce reproche, vous qui êtes si occupé, si laborieux, vous qui ne céderiez pas une minute au désœuvrement, que venez-vous donc faire de loin en loin à nos offices? Comment! vous maudissez celui qui reste un instant dans l'inaction, et vous-même passez trois mortelles heures dans l'église, à Pâques, à l'Assomption, à la fête du village! D'ailleurs, savez-vous contre qui se dirigent vos attaques? C'est contre Dieu, votre créateur, votre juge.

Longtemps avant vous la religion a condamné la paresse et l'a mise au nombre des sept péchés capitaux. Dès l'origine des siècles, Dieu a dit à l'homme : « Travaille, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; mais le septième jour tu te reposeras, le septième jour sera pour toi un jour saint, spécialement affecté à de pieux exercices. » Entendez-vous, jeune étourdi, est-ce être paresseux que d'obéir aux ordres de Dieu?

Une nouvelle question, monsieur l'infatigable, répondez. Si chaque dimanche vous étiez invité à une messe de mariage et aux deux bons repas qui suivent la cérémonie nuptiale ;... sans vous taxer de gourmandise, dussiez-vous être traité de paresseux, ne vous rendriez-vous pas volontiers à ce gracieux appel?—Vous nous dites quelquefois : « Impossible d'aller aux offices, mon sarreau est tout déteint, tout rapiécé; je n'ai que des sabots pour chaussure.» Patience, et nous serons témoins d'une singulière métamorphose. Un beau matin arrive une lettre de faire part, un proche parent vous invite à la noce. Oh ! comme on a bientôt endossé sa redingote ou retrouvé son habit ! Comme les sabots sont remplacés à l'instant par une jolie paire de bottes ! Citez-moi donc, mes frères, un homme, un seul homme qui ait repoussé de si séduisantes invitations uniquement pour ne pas commettre le

péché de paresse, ou sous le prétexte qu'il n'avait pas à sa disposition des vêtements convenables.

Mais voici venir une jeune dame. Elle n'est pas pauvre celle-là, il s'en faut bien : elle a dans ses armoires de nombreuses et même de brillantes parures ; et cependant elle n'est pas une des habituées de notre église ; et pourquoi ? Vous ne le devineriez jamais. — Parce qu'elle est d'une faible santé ? Au contraire, elle est forte et robuste. — Parce qu'elle a parfois des occupations pressantes ? Oh ! non, elle laisse bien là le ménage pour causer une heure entière avec la voisine. — Peut-être parce qu'elle a des enfants en bas âge ? Mon Dieu, non, ses enfants sont tout élevés ; d'ailleurs le dimanche le mari est souvent là, je ne dis pas ici. — Eh bien ! alors, pourquoi donc ? — Parce qu'il fait trop froid, l'hiver ; et l'été, sans doute parce qu'il fait trop chaud... Est-ce croyable ! Quoi ! nos religieuses, nos carmélites, spécialement, descendront tous les jours à la chapelle bien avant le lever de l'aurore ; et vous savez comme elles sont longues, et leurs pieuses lectures et leurs méditations ; on verra, dans les villes, des personnes extrêmement délicates passer une grande partie du dimanche dans ces vastes églises où règne, l'hiver, un froid glacial ; et vous, jeunes villageoises, accoutumées par état à l'intempérie des saisons, vous vous plain-

drez de la température le dimanche! Nous excuserions nos petits enfants qui s'agenouillent sur le marbre du sanctuaire; mais vous?..... Ah! c'est une nouvelle preuve que votre dévotion n'est pas bien ardente.

N'allons pas plus loin. Nos autres déserteurs n'ont pas de meilleures raisons pour justifier leur absence. Pardon, j'oubliais une dernière catégorie : c'est la catégorie des trembleurs!... Plusieurs s'éloignent de nos églises uniquement parce qu'ils craignent. Profondément dévoués à la religion, ils la recommandent dans leurs familles; ils ont soin, le dimanche, que leurs femmes, leurs enfants, les domestiques même remplissent leur devoir; mais, pour eux, c'est différent : ils craignent..... Ils craignent! Et qui craignent-ils? Les voleurs?..... Oui, aujourd'hui que l'on est devenu riche, les verrous et les serrures ne suffisent plus, il faut un factionnaire pour garder la bourse!

Oh! que les saints, nos ancêtres, ne connaissaient guère ces misérables appréhensions! Pour eux les richesses n'étaient qu'un fardeau, un bagage inutile, que tôt ou tard il faut déposer sur le seuil de l'éternelle vie. Savez-vous contre quels voleurs ils se mettaient surtout en garde? Contre leurs passions; car celles-ci pouvaient leur ravir ce qu'ils avaient de plus cher : leurs vertus, leurs

mérites, leurs bonnes œuvres; elles pouvaient même leur voler la place qu'ils occupent aujourd'hui dans le ciel.

Mes frères, que ces vertueux ancêtres nous servent de modèles. Le Dieu qu'ils adoraient c'est aussi le nôtre; nous avons les mêmes espérances, nous avons le même Evangile, le même formulaire de prières. Le chant liturgique qui a été récemment adopté, nos pères le connaissaient; il y a deux ou trois siècles c'était presque le seul en usage dans l'univers catholique. Et cette vieille église, embellie, restaurée à diverses époques, pouvez-vous la voir, y entrer, sans être profondément attendris. C'est là, près de ce même autel, que vos aïeux se sont agenouillés. C'est au milieu de cette nef qu'ont été successivement exposés les cercueils des membres de votre famille qui vous attendent dans un monde meilleur. Et vous-mêmes, vous désignez encore les bancs qu'ils occupaient jadis pendant la célébration des sacrés mystères. » Cette première, cette deuxième place a toujours appartenu à mon grand-père ou bien à tel autre de mes parents. Aussi j'y tiens à cette place, et fallût-il sacrifier dix ou vingt francs chaque année, je ne m'en dessaisirai jamais.»

C'est bien, voilà de beaux sentiments; ils témoignent hautement de votre piété filiale. Mais

qu'il serait bien mieux encore, mon cher auditeur, de tenir à leurs bons exemples et de travailler à les imiter ! Vos ancêtres étaient, la plupart, animés d'une foi vive. Quel zèle pour la sanctification du septième jour ! Il y a cent ans, toute la paroisse était réunie ici le dimanche à la messe, aux vêpres ; personne n'y manquait, les malades exceptés; personne ne profanait ce saint jour par des œuvres serviles. Encore une fois, marchez sur leurs traces, comme eux soyez sincèrement chrétiens, et, quand il plaira à Dieu, vous aurez part au bonheur dont ils jouissent dans le paradis.

QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Tes père et mère honoreras,
Afin que tu vives longuement.

Nous avons longuement, dans le deuxième et le troisième volume du *Cours*, énuméré les devoirs imposés par ce commandement; trois instructions ont été données sur cette matière. Nous ajouterons seulement quelque chose sur la nécessité de venir en aide à ses vieux parents et sur les devoirs des domestiques. Aujourd hui ces deux choses sont souvent inconnues.

Vous êtes arrivé à l'âge de gagner votre vie, vous êtes même marié, vous avez des enfants; à cause de tout cela vous n'êtes pas dispensé de soulager

vos parents; ils n'en sont peut-être que plus à plaindre, puisqu'à mesure que vous avancez en âge, la vieillesse se fait plus infirme et plus triste pour eux. Chose déplorable à dire : on voit des enfants jouir tranquillement de l'aisance, pendant que leurs vieux parents pâtissent de besoin ; ils ne rougissent pas même de les voir accepter le pain de l'aumône Pourtant, hâtons-nous de le dire, tous n'ont pas ces détestables sentiments, il y a encore de bons cœurs parmi les enfants.

Voici un touchant exemple qui prouve que l'on peut toujours venir en aide à ses parents.

Un militaire, avec sa paye si minime de simple soldat, trouve le moyen de soulager la misère de sa vieille mère, qui vit au fond d'un petit village de la Bretagne. A la fin de chaque mois, il réunit les sept centimes quotidiens de sa paye, va prendre un mandat à la poste et l'envoie fidèlement à sa mère. Il y a bien longtemps déjà que cela dure, et si le jeune Breton savait écrire, sa noble action fût probablement restée inconnue de tous, excepté de Dieu et de sa mère; mais, obligé de se confier à un camarade pour ses envois mensuels, celui-ci a raconté le fait à l'un de ses officiers, et c'est ainsi que cette bonne œuvre s'est divulguée.

Il est probable que ce bon fils n'était ni un fumeur, ni un buveur de profession, qu'il ne courait

ni les bals ni les guinguettes Mais aussi il a eu la consolation de soulager sa vieille mère et de faire une bonne action dont Dieu lui tiendra compte.

Une conduite opposée est souvent punie par Dieu avec la plus rigoureuse sévérité.

Un jeune marié, nouvellement établi dans une maison qu'il venait de faire bâtir auprès de celle de son père, eut une vive dispute avec ce dernier, au sujet de quelque arrangement de famille dans lequel le fils se croyait lésé. Dans le fait, la jalousie seule contre ses frères était le motif secret de son irritation contre son père, excellent homme et parfait chrétien. Après bien des paroles plus ou moins injurieuses, le fils quitta brusquement son père, en lui adressant ces mots prononcés avec toute l'effrayante énergie que possède le langage populaire : « Que le feu du ciel vous écrase, vous et votre maison ! » *Trois* jours après, le tocsin sonnait à la tour de l'horloge de la commune ; tous les habitants se précipitaient vers une maison isolée qu'un feu des plus actifs, poussé par un vent des plus violents, dévorait avec une espèce de rage : c'était la maison neuve du fils coupable qui, se rappelant son vœu criminel sitôt puni, ne tardait pas à se jeter aux pieds de son père, implorant avec larmes un pardon qui ne lui était pas refusé.

Disons maintenant un mot des ouvriers et domestiques.

Ouvriers et domestiques se plaignent assez volontiers des maîtres, il peut bien même leur arriver de s'écrier : « Aujourd'hui les maîtres sont si exigeants, ils sont fiers, ils vous traitent si durement que c'est affreux d'être tenu ainsi dans la dépendance, d'être obligé de gagner sa vie au service des autres !..» Et les maîtres, s'ils voulaient se plaindre, êtes-vous bien sûrs qu'ils n'auraient rien à dire ? ne pourraient-ils pas s'écrier à leur tour : « Aujourd'hui qu'il est difficile de se faire servir, les ouvriers et les domestiques sont exigeants, fiers, susceptibles, difficiles pour la nourriture, paresseux, pas mal pillards, quelque peu ingrats, et tout à fait indiscrets. Et ils n'auraient pas toujours tort. Ce qu'il faut mettre là, c'est un peu de cœur des deux côtés; malheureusement on n'y met que de l'argent. On sert pour de l'argent, on va à celui qui donne le plus d'argent, on ne rêve qu'à beaucoup d'argent; alors on n'est plus vraiment domestique, c'est-à-dire faisant partie de la maison, on n'est plus qu'un pauvre mercenaire attaché par des intérêts matériels; le cœur n'a rien pour lui, et pourtant il a un si grand besoin d'aimer, d'être aimé, de retrouver une famille. Oh ! oui, vous avez raison de dire qu'il est affreux de

servir quand on ne le fait que pour de l'argent, passer ainsi une bonne partie de sa vie... Mais le vrai et bon domestique s'attache par le cœur à ses maîtres, il les aime et il en est aimé, il supporte leurs défauts et on lui pardonne une partie des siens. Il est de la maison, il dit « nos chevaux, notre mobilier, » il défend les intérêts de ses maîtres comme les siens ; ce qu'il désire, c'est de rester là. Il gagne moins qu'il ne pourrait gagner ailleurs, mais que lui importe? il se trouve bien et veut y rester... Que nous sommes loin de là aujourd'hui! Pour un oui, pour un non, on quitte sa place, on se dit content; que quelqu'un vous offre cinquante francs de plus, on s'en va. Voilà une belle affection qui cède devant l'argent! Il y a bien plus, un maître a pris un domestique qui ne savait rien, il le forme, il l'instruit, il en souffre, il le paye raisonnablement; dès qu'il sait quelque chose, ses camarades ne manquent pas de lui dire : « Tu ne gagnes pas assez, tu pourrais gagner plus; si tu veux, je te trouverai une place. » Et un beau jour notre homme va trouver son maître et lui dit sans façon : « On m'offre tant, il faut me les donner ou je m'en vais. » Si on les lui refuse, il se plaint même qu'on est injuste et ingrat... Il y a plus. Une dame a trouvé à la campagne une pauvre fille ne sachant que garder les vaches. Elle la

prend, elle l'habille de ses habits, l'instruit dans la science que doit avoir une bonne femme de chambre ou une bonne cuisinière, elle a eu bien de la peine, elle s'est gênée, souvent elle s'est rendu à elle-même des services qu'elle payait. Enfin elle a pu faire quelque chose de cette pauvre jeune fille... Elle croit qu'elle va être récompensée de ses sacrifices; ah! bien oui : un beau jour son élève vient la trouver et lui dit : « Madame sait bien que je ne gagne pas assez. Une bonne femme de chambre gagne tant, une bonne cuisinière tant, je pourrais gagner ces prix. C'est pourquoi, si madame ne veut pas me les donner, j'irai ailleurs. » Ingratitude affreuse, désolante! voilà de ces faits qui blessent et qui feraient haïr l'humanité, qui découragent de la pensée de faire du bien .. Tandis qu'on devrait se lier à ses maîtres par de bonnes affections, on calcule, on marchande, on veut le plus d'argent possible, et ne faire que le moins d'ouvrage possible; on s'est engagé pour telle chose, on ne fera que cela. — Un homme riche était un jour assis au coin de son feu; il faisait froid, c'était l'hiver, la neige couvrait la terre, et le bois lui manquait. Il sonne, personne ne vient; il sonne encore une fois, deux fois : silence absolu dans l'escalier; il sonne enfin de manière à briser la sonnette, le cocher arrive : « Mon pauvre Guillaume, lui dit son

maître, je meurs de froid, apportez-moi donc, s'il vous plaît, quelques bûches. —Monsieur, répondit le domestique, saura que je ne suis pas engagé chez lui pour monter le bois dans les chambres, ce n'est pas ma fonction; » et il se retira... Un étranger n'eût pas refusé de rendre ce service... Aussi certains domestiques se rendent justice. Une bonne cuisinière vient de gagner le lot de cent mille francs, à l'emprunt de la ville de Paris; elle est venue dire à ses maîtres qu'elle allait se retirer, et, après avoir exposé ses petits projets d'avenir et de bonheur, elle ajouta : *Je n'aurai pas de domestiques, c'est trop gênant pour les maîtres.*

CINQUIÈME COMMANDEMENT.

Homicide point ne seras
De fait ni volontairement.

Nous avons également parlé dans le troisième volume du *Cours d'éloquence* de tout ce qui a rapport à la haine et au pardon des injures. Nous ne dirons que quelques mots sur un crime qui tend à se multiplier parmi nous : le suicide.

Ce commandement défend aussi de s'ôter la vie à soi-même, c'est ce qu'on appelle suicide.

La vie de l'homme est à Dieu, à Dieu donc de la lui laisser ou de la lui reprendre quand il le voudra... Du reste, mes frères, le suicide est toujours précédé d'autres grandes fautes. Prenez garde; aujourd'hui vous et les vôtres vous êtes bien loin de là, vous tenez à la vie, et vous dites volontiers : « Ce n'est toujours pas moi qui me ferai du mal, et qui me donnerai la mort. « Mais les passions pourront vous entraîner si loin, vous et vos enfants La passion est aveugle, est cruelle pour tous et pour elle-même; aussi depuis quelques années on voit plus de suicides; on ne peut compter sur la vie de celui qui est dominé par ses passions.

Un prêtre venait un jour de dire sa messe, quand il est abordé par un homme qui lui demande une demi-heure d'entretien. Le prêtre répond : « C'est impossible pour le moment, je suis attendu, remettez à la semaine prochaine notre conférence. — Je ne puis, répondit il avec un ton de désespoir concentré, attendre jusqu'à la semaine prochaine; vous étiez ma dernière ressource; la fatalité qui me poursuit ne vous permet pas de m'entendre; vous m'auriez peut-être sauvé; je vois que mon mal est irrémédiable, je vais y mettre fin. » Le maintien distingué de cet homme, dit le prêtre, sa mise décente et soignée ne me permettaient pas de soupçonner que la pauvreté pût être la cause d'un

si sombre chagrin, je lui dis avec effroi : « Que voulez-vous donc dire, et qu'allez-vous faire? — Mettre fin à une vie dont je ne puis plus supporter le poids; pardon de cet aveu que je ne devrais pas vous faire entendre. Je ne veux plus abuser de votre temps, et je me retire. » Je l'arrête par la main et lui dis : « Malheureux! quelle affreuse pensée avez-vous là? Vous est-il permis de détruire l'ouvrage de Dieu par un crime? Ne craignez-vous point ses jugements? Et votre âme, y pensez-vous?—Dieu, je ne le connais pas; mon âme? en ai-je une, je n'en sais rien. Je suis dans un tel état de désorganisation intellectuelle et morale que je doute de tout, même de mon existence; je ne la sens que par les souffrances dont elle m'accable. J'ai une haine, une horreur profonde de tout ce qui existe, et en particulier pour le genre humain. — Vous êtes bien malade, mon pauvre ami, il vous faut un prompt secours. Promettez-moi de venir me trouver à deux heures; je vous donnerai tout le temps dont vous aurez besoin; vous me raconterez vos peines, et j'espère que je vous soulagerai. »

Il fut soulagé en effet; aujourd'hui c'est un excellent chrétien; mais sans la religion il était perdu. Voilà ou mènent les passions : non contentes de tuer les âmes, elles tuent aussi les corps.

SIXIÈME COMMANDEMENT.

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement (1).

Cette matière est devenue très-difficile à traiter. Il y a même certains mots que l'on ne peut plus guère employer, *impureté* par exemple ; cela dépend des auditoires et des pays ; les hommes sont devenus d'autant plus délicats sur les mots, qu'ils sont plus faciles sur les actes, n'entrons pas trop dans les détails, parlons beaucoup des causes et des suites, guère des choses elles-mêmes, mieux vaut rester en deçà que d'aller au delà. Il faut tâcher de saisir les âmes, de les détacher de la matière, et, par de graves pensées, les faire vivre un moment dans la région des esprits. Dans ce genre d'instruction, il faut toujours être très-sérieux ; il va mieux aux cheveux qui grisonnent déjà de parler sur ce sujet, qu'à un tout jeune prêtre.

C'est pour entrer dans cette pensée que nous donnons de longs extraits d'un sermon du R. P. Félix, adressé aux hommes pendant la retraite de la semaine sainte.

Par ce commandement, Dieu défend les actions,

(1) Voir le troisième volume du *Cours d'éloquence*, sermon sur *les passions*.

les paroles, et en général tout ce qui peut blesser la sainte vertu de pureté. Il défend de se laisser entraîner par les mauvaises passions. La volupté, mes frères, voilà le grand malheur et le grand danger de la pauvre humanité ; aussi un célèbre prédicateur de ce temps-ci s'écrie :

« Nous l'avons reconnu, le plus grand danger « du salut pour l'homme, ce sont les passions. « Mais parmi les passions humaines il en est une « qui, plus que les autres, compromet le salut de « l'homme sur cette terre, qui la désole le plus, « et qui peuple le plus aussi l'enfer ; et cette pas- « sion qui damne le plus, elle a un nom qui atteste « avec son opprobre notre mutuelle pudeur, elle « s'appelle la passion honteuse, *c'est la volupté.* « Oui, voilà la passion qui damne le plus les hom- « mes, celle qui crée, pour le plus grand nombre, « le plus grand danger du salut. Sans doute est-ce « pour cette raison que la sainte Écriture a dit en « parlant d'elle : « *Fuyez sa demeure, car la mai-* « *son qu'elle habite est le vestibule de l'enfer, et* « *elle conduit jusqu'aux profondeurs de la mort.* »

« Aussi, messieurs, en contemplant devant vous « et devant l'histoire du monde toutes les ruines « de cette passion, en vous regardant vous-mêmes, « et en songeant au danger que fait courir à vos « âmes cette passion ennemie de l'humanité, je

« me prends à gémir sur vous. Je suis comme une « mère devant son enfant qu'un danger menace. « J'ai besoin de vous dire ce que la Sagesse dit au « jeune adolescent · « *Mon fils, soyez attentif aux « paroles qui vont tomber de mes lèvres : Fuyez la « volupté. Ne laissez pas votre âme emportée dans « ses sentiers perfides, car, croyez-le bien, elle en a « blessé, elle en a renversé beaucoup, et les plus « forts ont été tués par elle.* »

« D'abord, avant d'établir cette vérité si grave, « je sens le besoin d'abriter ma parole sous le bou« clier d'autorités imposantes que je ne puis pas « toutes apporter devant vous. Je vous dirai néan« moins quelques-unes des paroles des saints « Pères. Voici comment s'exprime saint Cyprien : « *Si vous en exceptez les petits enfants, et si vous « ne tenez compte que des adultes, pourquoi en est« il si peu qui se sauvent? Le vice charnel en est « cause.* » Ceci est bien clair.

« Un autre Père a dit : « *Ce qui assure au démon « l'empire sur l'humanité c'est la volupté par-des« sus tout. Il n'y a pas de vice qui rende l'huma« nité plus soumise à Satan!* »

« *O feu infernal*, dit saint Jérôme, *dont l'or« gueil est la flamme, dont les mauvais discours « sont les étincelles, et dont la fin est l'enfer.* »

« Saint Augustin émet quelque part une pensée

« remplie pour le voluptueux d'une salutaire
« frayeur ; je ne vous dirai pas les mots exacts, mais
« voici la pensée certaine : *« Si l'on est damné pour*
« d'autres vices, on ne l'est jamais sans celui de la
« volupté. »

« Saint Grégoire exprime sa pensée par les pa-
« roles citées au commencement de ce discours :
« Sa maison est le chemin de l'enfer, et elle con-
« duit jusqu'aux profondeurs de l'abîme. » Il s'at-
« taque à ce vice qui tue les générations humaines,
« et qui constitue le plus grand danger ici-bas. Je
« dis que la volupté est le plus grand danger de
« l'humanité, que c'est le vôtre, messieurs. Les
« saints Pères l'affirment, nous venons de le con-
« stater. Si vous n'êtes pas convaincus, cherchez
« dans les choses humaines ; la connaissance même
« la plus superficielle des choses conduit à cette
« vérité. Si vous sondez le mystère de l'humanité,
« vous constaterez deux faits d'où résulte cette vé-
« rité.

« ... Cherchez dans l'histoire les grandes défec-
« tions de la vérité, tout ce qui éloigne de la fin
« dernière les hommes, et si vous voulez en con-
« naître la cause, remontez à la source, et vous
« trouverez la volupté, cette grande et universelle
« passion. Regardez le monde du côté du Calvaire
« et celui qui est devant vous. Voici l'humanité

« ancienne et voilà l'humanité contemporaine,
« elles rendent le même témoignage. Remontons
« le plus haut possible dans les annales des peuples.
« Le genre humain est tout jeune encore, il se par-
« tage en deux générations : celle des chastes et
« celle des non chastes. Or, un jour il advint que
« l'une corrompit l'autre, et il se fit dans le monde
« une corruption si profonde, que Dieu, en jetant
« les yeux sur cette humanité faite à son image et
« à sa ressemblance, se dit : « *Mon esprit ne se*
« *reposera plus sur l'homme, parce qu'il est devenu*
« *chair.* »

« Deux mille ans ne se sont pas écoulés depuis
« la création, que la défection est déjà universelle.
« Quelle en est la cause? Il n'y a pas à en douter,
« il faut croire à Dieu qui l'affirme en disant que
« l'homme est devenu chair. Voilà pourquoi Dieu
« ouvrit les grandes cataractes et inonda la terre
« comme pour laver l'humanité de ces taches im-
« mondes qu'elle portait jusque sur sa chair. La
« raison de ce grand cataclysme, c'est donc la vo-
« lupté. De quelle frayeur ne seriez-vous pas saisis,
« si vous pouviez compter le nombre des victimes
« précipitées alors dans l'enfer par cette ignoble
« passion. Après ce terrible exemple, cherchez en-
« core ce qui a fait descendre sur Sodome et Go-
« morrhe ce grand fleuve de soufre et de feu, ce

« qui a fait passer en un moment cinq villes en-
« tières de l'enfer du temps à l'enfer de l'éter-
« nité. »

..... Regardez l'histoire qui est devant vous et dites-moi où se trouve la grande cause de la damnation de l'humanité.

Devant vous je vois trois générations vivantes dont le salut est gravement compromis. Je divise l'humanité actuelle en trois classes : la première est celle qui vit sans croire ; la seconde est celle qui vit au milieu du christianisme et cependant ne croit pas à la divinité de Jésus-Christ ; la troisième est celle qui a été baptisée dans l'Eglise catholique, et qui, néanmoins, doute de la divinité de l'Eglise catholique. Je constate avec bonheur que cette génération va diminuant chaque jour, et votre présence immense dans cette vaste basilique annonce cette heureuse décroissance. Mais, cependant, elle vit au milieu de vous, cette classe d'incrédules. Or, quelle est la mère féconde des incrédulités de notre temps? C'est la volupté. Je ne veux être injuste envers personne. Parmi les incrédules, je sais qu'il en est qui le sont à cause des circonstances déplorables, des situations malheureuses où ils ont vécu. L'éducation, les préjugés, l'entourage, les relations, les livres, les spectacles, sont autant de causes accidentelles, je le veux bien ; mais la grande cause,

la cause principale, universelle, c'est la volupté.

Pourquoi ce jeune homme, qui n'a pas encore vu fleurir dix-neuf printemps, a-t-il déjà perdu la foi à quinze, à seize, à dix-sept ans? Qu'a-t-il donc appris? Quelle révélation, quelle illumination soudaine s'est donc faite dans cette grande intelligence?

Pourquoi ce mari, au jour de ses noces encore croyant, ne partage-t-il plus la foi si vive de celle que la Providence lui a donnée pour compagne?

Ah! c'est qu'un souffle de volupté a passé par là comme un souffle d'orage, et a fait chanceler dans son âme l'édifice de la vérité. Si tout est renversé, détruit, comment cela est-il arrivé? Il ne faut pas vous en étonner. Entre le christianisme et la volupté, il y a un antagonisme flagrant. Le catholicisme, c'est l'esprit, et la volupté, c'est la chair. Alors existe le lamentable et douloureux combat de l'esprit contre la chair et de la chair contre l'esprit.

Voilà pourquoi il est à peu près impossible de se livrer à la volupté sans devenir incrédule.

Quiconque se livre à cette funeste passion, commence bientôt à dévier de la vraie foi. Saint Jean Chrysostome dit: « Il est sûrement impossible de ne pas chanceler dans la foi, si vous menez une vie impure. » Cela doit être. Quand l'âme se précipite dans la volupté, elle souffle sur le flambeau de la

foi pour être plus à l'aise dans les ténèbres, et vous voyez cette lumière si brillante et si vive qui tombe et s'éteint au fond de la fange humaine.

Il y a une seconde génération, c'est celle qui croit sans pratiquer. Malheureusement, elle est nombreuse. Je la trouve vraiment étrange! Quoi! elle croit à Jésus-Christ, et elle ne respecte pas sa loi! Elle croit à la divinité de Jésus-Christ, et elle n'obéit pas à son autorité, elle scinde l'Église et Jésus-Christ!

C'est une génération qui est la contradiction même. D'où vient ce mystère de l'incrédule? Quelle qu'en soit la cause, il ne pratique pas. Je ne pourrais jamais comprendre qu'un homme croie et qu'il ne pratique pas, si de mes yeux je n'en voyais journellement de lamentables exemples.

Comment cela se fait-il? Écoutez : Cette grande génération représente l'humanité dans son ensemble, qui se dit : « Je vois ce qu'il y a de bon, et je fais ce qu'il y a de pire; je vois bien ce qu'il y a de meilleur, et je fais le contraire. Il faut se confesser, je comprends que c'est le lien de la morale, de la société et du christianisme, et cependant je m'en abstiens. Je sais ce qui m'entraîne, ce qui me plaît, et ce qui me plaît, c'est la passion, c'est la volupté. »

Ici, je ferai encore à chacun une part légitime,

Car à ses apostasies de la pratique religieuse, il peut y avoir d'autres causes que la volupté, l'orgueil, par exemple. Il en est à qui il en coûte souverainement de s'abaisser aux pieds d'un prêtre, ils ne sauraient s'humilier ainsi. D'autres ont commis de graves injustices ; il faudrait les réparer et ils ne le veulent pas. Les uns sont vaincus par le respect humain : « Que dirait-on de moi si je pratique ma religion ?» Et ils ne veulent pas dominer ce faux point d'honneur, cette lâche servitude.

Voici des hommes qui croient et qui ne pratiquent pas. Pourquoi? Parce qu'ils sont paresseux, insouciants, négligents, indifférents. Il y a quinze ou vingt ans ou plus qu'ils ne se sont approchés du tribunal de la miséricorde, et ils ne veulent pas commencer aujourd'hui. Voilà des causes accidentelles; mais la grande cause, la cause universelle, encore une fois, des croyants non pratiquant, c'est la volupté : « Ils ne pratiquent pas, dit le prophète, parce que l'esprit de la volupté habite au milieu d'eux. » Voilà la raison qui empêche de pratiquer alors même que l'on croit. Vous le voyez, c'est toujours au fond la même raison : c'est l'homme retombant des hauteurs de l'esprit dans les profondeurs de la chair.

La troisième classe d'hommes que nous étudions est celle qui croit et pratique, mais en faisant cela

elle ne se sauve pas. Cette génération est peu nombreuse. La pratique religieuse produit le salut; on peut en abuser quelquefois; les faits le prouvent. Eh bien! quelle est la grande cause? Qu'est-ce qui empêche dans ces hommes l'efficacité des sacrements? La volupté.

Que faut-il pour opérer une conversion? Trois choses essentielles: une confession totale et sincère, une contrition vive de ses fautes et une résolution ferme et persévérante. Je m'adresse à vous qui fréquentez le tribunal de la pénitence, et je vous demande: Qui vous donne la tentation de vous voiler d'hypocrisie au tribunal des aveux? C'est cela même qui fait monter la rougeur à votre front. Oui, la volupté, c'est là ce qui vous empêche de frapper sur votre cœur le grand coup du repentir et de faire jaillir les larmes de vos yeux.

Qui tient le confesseur dans l'incertitude de votre contrition? Qui vous fait douter vous-mêmes, lorsque vous accusez vos fautes, si vous avez la résolution ferme de vous en séparer, car ce n'est pas tout que de se relever, que de se régénérer, il faut de plus persévérer pour se sauver. Or, qui empèche de persévérer? C'est la volupté, qui vous a fait tomber, qui vous a fait marcher de la résurrection à la damnation, de la vie à la mort, qui vous

promène de chute en chute et vous laisse dans un perpétuel danger de salut.

Je vous dirai avec l'apôtre saint Paul : « La mère de l'impénitence, c'est la volupté ; ce qui engendre le désespoir du siècle futur, c'est la volupté. »

« Je vous ai dévoilé, messieurs, le grand ennemi de votre salut. Je n'ai rien su vous déguiser. J'ai crié bien haut : le voilà ! Ah ! prenez garde, c'est un ennemi terrible ! Maintenant que je vous l'ai montré, si vous lui avez malheureusement cédé, si vous avez succombé dans la lutte acharnée qu'il vous fait, ah ! laissez-moi vous tendre la main de la bonté de Dieu; laissez-moi vous dire que si la volupté est la passion dans laquelle on tombe le plus facilement, elle est aussi de tous les péchés celui auquel Dieu pardonne le plus facillement : il connaît si bien le limon dont vous êtes pétris ! »

Les principales causes de ce péché sont : 1° l'oisiveté. Exemple : David.

2° Les mauvaises fréquentations ont perdu et rdent tous les jours tant de pauvres âmes.

Le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires, Paris, recevait, il y a quelques années, la lettre suivante :

« J'ai vingt-trois ans, et dix fois déjà j'ai pensi à mettre fin à ma vie.

« Elevé chrétiennement, j'ai contracté au collége, vers quinze ans, un vice dont je n'ai pu me guérir, et qui, après avoir rempli mon âme de pourriture, menace de la dévorer comme un chancre immonde.

« J'ai insulté, méprisé, oublié ma mère, qui me sacrifiait sa fortune ; j'ai insulté, haï un frère qui m'avait servi de père.

« Doué par Dieu d'une intelligence à laquelle mes maîtres promettaient une belle part dans les biens de la pensée, je l'ai prostituée dans la corruption et la paresse.

« Dieu, ma position, mes études et les avis d'un digne prêtre, mon maître, m'avaient marqué une carrière que je regardais comme une vocation; j'y ai renoncé par orgueil, je l'ai perdue par une impuissance, fruit de mon abaissement.

« Mère, famille, amis, devoirs, j'ai tout sacrifié à ma turpitude, à l'orgueil, à la paresse, à l'égoïsme, à la sécheresse du cœur qui en ont été la suite. Et pourtant Dieu m'a touché bien des fois, je me suis approché du tribunal de la Pénitence, j'ai persisté un mois, j'ai même une fois communié ; toujours je suis retombé dans la boue et chaque fois plus profondément.

« Jamais pourtant je n'ai complétement perdu la foi, elle s'est obscurcie dans mon âme ; mais si

le cœur se taisait, le dogme restait gravé dans mon esprit, ce fruit d'études droites et solides m'a retenu dans le dessein du suicide, et je lui dois de vous écrire ceci.

« Déjà une fois j'en ai eu le désir, je ne l'ai pas fait, et sans doute la Providence m'en a puni, car je suis retombé, et ma rechute a été la plus longue et la plus honteuse de toutes.

« Aujourd'hui, je le sens, si je n'obtiens pas miséricorde, je suis perdu et pour jamais retranché ; je me hâte de vous écrire, monsieur le curé, comme un naufragé tend la main par un dernier effort. Ayez pitié de moi.

3° Les mauvaises conversations, outre qu'elles sont une preuve de grossièreté, mènent au vice... à la perdition.

Il n'y a pas longtemps, se trouvait, dans un wagon de 2e classe d'un chemin de fer partant de Paris, un prêtre respectable, en compagnie de cinq ou six jeunes ouvriers qui y étaient entrés après lui. Ces jeunes gens, comme pour insulter à la présence de l'ecclésiastique, qui lisait pieusement son bréviaire, ne cessèrent durant toute la route de tenir les propos les plus grossiers et les plus injurieux pour la morale, pour les prêtres, pour la religion. L'ecclésiastique ne disait mot, mais quand il fut arrivé à la première station, il descendit de

wagon en leur disant : — Au revoir, mes enfants ! — Pourquoi : au revoir? dit celui qui s'était montré le moins retenu dans sa conversation et dans ses tristes plaisanteries. — Parce que je suis aumônier des prisons, reprit le prêtre.—Et il disparut en les saluant. Fasse le ciel que cette leçon si juste ait été comprise !

La suite à la prochaine livraison.

SUITE DES MAUVAIS DISCOURS.

Un excellent jeune homme avait été élevé par sa bonne mère avec une affection deux fois maternelle. Il était fils unique et son père n'existait plus. A vingt ans il entrait dans la carrière militaire. En arrivant au corps, il était pur et candide; mais, hélas! un jour il se trouve dans une réunion d'officiers ; on y lance à demi-mot des paroles déshonnêtes, on se moque même de son innocence. Pauvre jeune homme! il apprend le mal, il s'y laisse aller ; une fatale liaison amène un duel ; l'amour-propre s'en mêle, il va sur le terrain, et bientôt on ne relève qu'un cadavre, le cœur avait été percé par un coup d'épée. Et on ne rapporte à sa mère, à la place de son fils, qu'un corps sanglant, avec la pensée d'une âme perdue. Malheureuse conversation, qu'avez-vous fait? Rendez à cette pauvre mère son fils unique, c'est vous qui le lui avez pris.

4° La fréquentation des danses et des bals.

Sur ce point, les parents sont faibles, et ils en sont cruellement punis.

Encore un trait, mais un trait lamentable; il est tout récent, il avertira les parents du danger auquel ils s'exposent :

C'était le second dimanche de la fête communale de Saint-Quentin ; un bal réunissait la jeunesse de l'endroit. Le sieur Gomard, âgé de vingt et un ans, fréquentait une jeune fille du pays, Aglauze Sovoye, âgée de dix-huit ans. Voyant cette jeune fille danser avec un autre, Gomard éprouva un affreux sentiment de jalousie, et, sous un prétexte quelconque, il décida Aglauze Sovoye à faire une promenade dans les environs du village. Arrivé près d'un fossé vaseux, Gomard se précipita sur la malheureuse et la poussa dans l'eau, afin de la noyer. A ses cris, la dame Dorival, qui habitait en face, sortit de sa maison, afin de porter secours à la jeune fille, qui se débattait dans le fossé. Elle lui tendit une main, prit son châle et son bonnet de l'autre; mais Gomard, devenu furieux, renversa également madame Dorival dans le fossé, et sautant sur ces deux pauvres femmes, les tint sous l'eau jusqu'au moment où elles ne remuèrent plus.

A la suite de ce double crime, Gomard rentra

chez lui, puis ayant changé d'habit, il se rendit à la fête, et passa la nuit au cabaret avec la plus complète indifférence.

Ce ne fut que le lendemain matin que M. Dorival, inquiet de la disparition de sa femme, aperçut son cadavre dans le fossé à côté de celui d'Aglauze Sovoye, dont les parents, en recherche aussi, ne tardèrent pas à arriver.

La foule se rassembla sur le bord du fossé ; Gomard s'y trouvait lui-même, et il feignit une vive douleur, lorsqu'on retira le corps de la jeune fille. Mais un indice révélateur existait sur le lieu du crime ; sa casquette y avait été ramassée. Lorsqu'il vit les soupçons planer sur lui, il s'esquiva et prit la fuite à travers les rues du village. Arrivé devant la porte de son beau-frère, il entra, décrocha un fusil chargé et reprit sa course, en menaçant de son arme ceux qui cherchaient à l'arrêter. Pendant que la population consternée avisait aux moyens d'empêcher ce forcené de faire de nouvelles victimes, une explosion se fit entendre. On accourut et on trouva l'assassin baigné dans son sang ; il avait déchargé son arme sur lui-même, en plaçant le canon sous son menton. La charge était sortie derrière la tête ; mais, par un étrange hasard, elle avait perforé le cou sans atteindre aucun des organes essentiels à la vie. Il ne s'est fait

qu'une blessure sans gravité. Il a été écroué à la maison d'arrêt d'Abbeville.

Hélas! sur qui retombent et ces crimes et ce sang? En grande partie sur les parents; ce sont eux qui, devant Dieu, sont les plus grands coupables. On accuse parfois les prêtres d'être trop sévères à l'égard de ces sortes de réunions, ont-ils tort? Sans doute les choses ne vont pas toujours aussi loin, mais le mal n'en est pas moins grand. Ce n'est pas le corps de votre fille qui est meurtri, foulé dans la boue, c'est quelque chose de mieux, c'est son âme, c'est son cœur de jeune fille qui est broyé, déshonoré, perdu!

SEPTIÈME COMMANDEMENT.

Le bien d'autrui tu ne prendras,
Ni retiendras à ton escient.

Le septième commandement est celui qui défend de prendre le bien d'autrui et de le retenir injustement. « Vous ne déroberez pas, » dit l'Écriture.

Ce n'est pas prendre le bien d'autrui injustement lorsqu'on a toute raison de croire que le propriétaire, s'il était présent, ne s'y opposerait das. Vous passez dans un champ, c'est celui de vo-

tre ami, vous prenez un fruit, vous n'avez pas commis de vol.

Quant à retenir le bien d'autrui, on peut être coupable, alors même que ce bien nous est venu sans que nous ayons été le chercher. Vous trouvez chez vous la poule d'un voisin, vous ne l'avez pas appelée, vous dites : Tant pis pour lui ; pourquoi sa poule vient-elle avec les miennes? je la garde. Mais si, sans le savoir, vous vous trouvez possesseur du bien d'autrui, vous n'êtes pas coupable en le gardant, vous êtes dans la bonne foi ; seulement, aussitôt que vous apprenez que ce n'est pas à vous, vous devez le rendre. Du reste, ce commandement est généralement bien compris par tous : lorsqu'on touche à ce qui est à nous, les plus simples ne manquent pas de crier : C'est un voleur, c'est un coquin. Mais lorsqu'il s'agit de toucher au bien d'autrui, il est plus difficile de nous faire entendre raison. Sur ce point nous avons l'oreille paresseuse et toujours une collection d'excuses toutes prêtes ; car on veut bien ce qui est à autrui, mais on ne veut pas ce qui s'ensuit, c'est-à-dire passer pour un voleur.

Qui est-ce qui n'est pas honnête homme aujourd'hui, ou du moins qui ne prétend l'être? On a plus d'une peccadille à se reprocher contre la morale, contre tous les commandements de Dieu, sans compter les commandements de l'Eglise,

même on ne s'en cache pas. Mais pour le septième commandement on est innocent, trois fois innocent comme le petit enfant qui vient de naître, du moins on le dit. Parlez à quelqu'un, au premier venu, de pratiquer la religion, il vous répond : La meilleure religion, c'est de ne faire tort à personne, il suffit d'être honnête homme. Un jour nous adressions cette parole à un vieillard, il nous jeta à la face la réponse sacramentelle : « il suffit d'être honnête homme ; » et quelques jours après nous apprenions qu'il avait fait vingt ans de séminaire... à Brest... l'honnête homme !... Ainsi, croyez-moi, laissez cette excuse, elle est usée ; et pour vous défendre de pratiquer la religion, ne dites pas : Après tout, je ne suis pas si coupable, je n'ai jamais fait de mal à personne, je n'ai jamais ni tué, ni volé. N'allons pas trop vite ; vous n'avez pas tué, passe pour cela, ça peut être vrai ; mais pour le second point, n'affirmons pas la chose trop haut, de peur d'être entendu de quelqu'un, qui pourrait nous dire : Ce n'est pas vrai, vous n'avez pas volé directement, vous n'avez pas pris d'argent dans la bourse ou dans la caisse d'autrui, mais vous êtes ouvrier ; quand le maître vous voit, vous travaillez bien ; à peine a-t-il tourné les talons, vous ne faites pas grand'chose... Vol.

Vous êtes marchand de charbon ou de quoi que ce

soit. Vous vous dites : La pratique est riche, un coup de doigt à la balance et quelques livres de moins que son compte, ça me fera du bien... Vol.

Vous êtes cultivateur et vous labourez la terre de manière à ce que la terre du voisin tombe un peu dans la vôtre... Vol.

Vous êtes commerçant, boulanger, épicier, grainetier, marchand de vin, vous mélangez toutes sortes de choses au café, à la farine, vous baptisez le vin... Vol.

Vous êtes fermier, métayer, vous devez partager avec votre maître, mais avant le partage, on se dit : J'ai eu bien du mal par-ci, j'ai eu bien du mal par-là ; on ne manque jamais de raisons, on prend au tas avant le partage... Vol.

Vous êtes domestique, vous donnez des restes de la cuisine, qui sont de bonnes parts, à vos parents ; vous faites *danser l'anse du panier*, vous marquez sur votre note la viande à un prix plus élevé qu'elle ne vaut, vous donnez la pratique de votre maître à un homme qui vous fait des cadeaux, sachant bien qu'il rattrape tout cela sur ce qu'il vous vend ; pour vous épargner une peine, vous gaspillez et laissez perdre des aliments... Vol.

Vous vendez des marchandises que vous affirmez être de première qualité, de bon teint, c'est de la camelotte... Vol.

Vous avez un mauvais animal qui n'est propre à rien, vous avez été trompé, vous le vendez en confiance...Vol.

Vous vous mariez, vous affirmez être riche, avoir telle somme, et vous avez des dettes à la place .. Fourberie et vol.

Vous avez acheté un champ de mille francs, pour ne pas payer tous les droits du contrat, vous déclarez seulement un prix de sept cents francs... Vol.

Un pauvre diable vient vous demander de l'argent à emprunter, vous le savez dans un grand besoin, vous vous dites : Voilà une belle occasion... il faut en profiter; vous commencez par lui dire : L'argent est rare, difficile à trouver, je n'en ai pas, je serai obligé de faire des démarches, etc. ; enfin, vous finissez par lui faire payer des intérêts exorbitants; mais, comme le Code est sévère, il vous fait un billet de cinq cents francs, vous ne lui en prêtez que quatre cent cinquante, sans compter les cadeaux que vous lui extorquez... Vol, cruauté et scélératesse.

Vous vous promenez par les champs; tout vous est propre : vous trouvez un outil oublié, vous le prenez; vous trouvez un morceau de bois, vous vous en emparez; il y a là de magnifiques pommes de erret, de superbes navets, ilvous faut en goû-

ter; vous trouvez même une bourse, une montre ou autre chose, vous pourriez découvrir le propriétaire, vous vous en gardez bien, vous empochez le tout... Vol.

Vous n'êtes pas riche, mais enfin vous pourriez vivre en travaillant et en économisant, vous aimez mieux tendre la main. Vous recevez des bons de pain par-ci, vous recevez des bons de viande par-là, vous simulez une très-grande pauvreté pour vous faire donner de grandes charités... Vol.

Si, après avoir commis un de ces actes, vous entendez crier derrière vous : Au voleur! croyez-moi, ne vous retournez pas pour voir à qui l'on en a, passez votre chemin et prenez cela pour vous, et dites : Si on savait tout, ce serait bien autre chose; si on savait qu'à la mort d'un de mes parents, je me suis emparé d'objets mobiliers, de billets, d'argent, de valeurs qui appartenaient à la succession; que j'étais redevable à tel homme qui est mort, et que je me suis bien gardé de le dire, ce serait bien autre chose.

Réfléchissons donc avant de prononcer cette parole : Je n'ai pas volé; car il se trouve que tant de monde ne peut la prononcer, et vous serez peut-être tenté de dire : En ce cas, il y a bien des voleurs. C'est mon opinion aussi. Mais je pense qu'il y a bien des hommes qui ne le sont pas, qui re-

poussent avec mépris toutes ces voies de se procurer de l'argent, qui ne voudraient pas même posséder un centime qui ne fût pas à eux. Voilà des hommes de probité et d'honneur. Voilà comme je désirerais vous voir tous.

Ceux qui se mêlent de prendre le bien d'autrui d'une façon ou d'une autre voudraient nous faire croire que tout le monde en fait autant. Selon leur opinion, voler est à la mode. Le petit marchand falsifie ses denrées, met de l'eau dans son lait, de la chicorée dans le café, vend de mauvais vin, que sais-je? Le cultivateur bèche ou laboure tant qu'il peut dans le champ du voisin ; le domestique pille son maître, en compagnie du boulanger, du boucher, du pâtissier, du fruitier, de l'épicier, du marchand de charbon, de beurre, d'avoine, de foin, de paille, des fournisseurs de la maison ; l'ouvrier ne travaille guère quand l'œil du maître n'est pas là, sans compter ce qu'il emporte par-ci par-là à la fin de sa journée. Prenez garde de perdre votre bourse ; celui qui la trouvera se gardera bien de venir vous chercher. Les maîtres et les propriétaires exploitent les fermiers et locataires, qui le leur rendent bien. Tous les métiers sont bons pourvu qu'ils fassent gagner de l'argent : voilà ce qu'on ose insinuer. Eh bien ! je proteste au nom de l'honneur de la France contre ces insinuations ; ce sont

des calomnies jetées par le monde par ceux qui ont des fautes de ce genre à se reprocher. Sans douteil y a des voleurs parmi nous, il y en eut toujours; mais ils auront beau faire et beau dire, la probité et l'honneur seront toujours deux choses vivantes, dominantes chez les masses en France ; le voleur y sera toujours isolé, toujours montré au doigt ; en un mot, le voleur s'y appellera toujours voleur, et cela suffit. Non, il n'est pas vrai que chez le grand nombre la probité ait disparu, que l'honneur soit passé à l'état d'histoire ancienne. Quelle idée, quelle honte ! Mais veulent-ils donc nous mesurer avec leur mètre ? Mais jamais à aucune autre époque on n'a vu tant d'actes de probité, de dévouement, de justice, de générosité, tant de beaux traits ; on ne voit que cela dans toutes les classes, dans tous les pays.

Le monde est encore rempli d'hommes d'une probité admirable, en voici quelques traits :

Un pauvre mendiant vient frapper à la porte d'un presbytère ; l'honorable curé du village va ouvrir et donne l'aumône au solliciteur. Celui-ci lui dépeint sa détresse, et demande enfin qu'on lui fasse l'octroi d'une paire de pantalons. Le curé va chercher dans la chambre de son frère un pantalon et le donne au malheureux. Le frère de M. le curé revient au presbytère et réclame son pantalon : on

lui répond qu'on en a disposé en faveur d'un mendiant. « Mais, dit le frère, il y avait vingt francs dans l'une des poches, et ils sont perdus. » Tout à coup on frappe de nouveau à la porte du presbytère : c'est le mendiant qui revient et qui rapporte les vingt francs. « On m'a donné le pantalon, dit-il, mais non pas cette pièce d'or. » Le curé et son frère ne veulent pas être en reste avec lui, et, pour le récompenser de sa probité, ils lui laissent dans la main une partie de la somme.

Le règne de la justice n'est donc pas passé en France. La race des cœurs dévoués n'est pas éteinte dans toutes les classes, il y a encore des gens qui sont des héros à leur façon. Cette belle terre de France est encore peuplée de gens pour lesquels il y a quelque chose de mieux que l'argent, le plaisir ou l'ambition : la foi, la probité, l'honneur.. Si donc vous vous permettez de mettre la main sur le bien d'autrui, vous serez en fort mauvaise compagnie. mais ne vous flattez pas d'être en nombreuse compagnie. Ne venez donc plus me dire : C'est l'usage, cela se fait partout. Oui, chez les voleurs; chez les honnêtes gens, jamais..... Arrière donc toutes ces excuses : C'est l'usage, c'est reçu, chacun fait comme il peut pour gagner sa vie; si on agissait loyalement il serait impossible de réussir dans le commerce, les maîtres sont durs, la

pratique est exigeante! ça ne prend jamais sur un honnête homme. Raisonnons donc un peu ; qu'importe à la chose que vous fassiez passer l'argent d'un autre de sa bourse dans la vôtre de la main droite ou de la main gauche, par force ou par ruse, que vous le lui preniez dans sa poche ou en marchandise, c'est toujours l'argent d'autrui qui est venu s'égarer parmi le vôtre. J'ai beau le regarder, le tourner et le retourner, je ne puis pas m'empêcher de dire : Voilà un argent qui n'est pas à sa place, il n'a pas été payé. Hâtez-vous de le renvoyer à son adresse, ou votre conscience criera au voleur. Vous n'aurez plus même le droit, pour vous défendre, de pratiquer la religion, de vous abriter derrière ce misérable prétexte : Il suffit d'être honnête homme, je n'ai jamais fait tort à personne ; la probité ce n'est pas un mot, ce n'est pas une chose en l'air, c'est une conscience pure, c'est une bonne vie, ce sont des mains nettes. D'abord, l'homme vraiment honnête ne parle jamais de sa probité, il laisse ce soin-là aux autres; nul ne parle plus souvent de sa probité, ne répète plus souvent : je suis honnête homme, que celui qui n'est pas irréprochable sur ce point. Comme nul n'a plus de papiers et de bons certificats que le coquin, il en est toujours amplement muni, il vous en étalera plus devant vous que vous n'en voudrez lire.

En un mot, pour nous résumer, pour couper court à toutes ces excuses, mettez-vous à la place de celui que vous trompez de quelque façon que ce soit; lorsque vous découvrirez la fraude, quelle sera votre première parole? Oh ! le voleur ! oh ! le coquin ! oh ! le brigand ! oh ! le scélérat ! il y en a en prison qui valent mieux que lui ; c'est infâme! c'est un vol de confiance ; ces gens-là, on devrait les envoyer aux galères du premier coup..... Prenez garde de mériter ces qualifications. Aujourd'hui, sur l'article du vol on est impitoyable ; on pardonne beaucoup de choses, trop de choses, mais le vol est réprouvé de tous, on fuit le voleur, on le laisse dans un cruel isolement, on le montre au doigt. Il semble que par son seul attouchement il pourrait vous salir, et il n'y a ni fortune ni position qui puisse laver cette autre faute originelle. — En France, ce sera toujours : A bas les voleurs! honte aux voleurs ! les voleurs en prison !..

HUITIÈME COMMANDEMENT.

Faux témoignage ne diras
Ni mentiras aucunement.

Entre toutes les choses que nous défend le huitième commandement est le mensonge.

Mentir c'est parler contre sa pensée et essayer de tromper son prochain. Le mensonge est chose détestable ; l'habitude de mentir est facile à contracter, et une fois engagé dans ce chemin-là, on peut aller bien loin. C'est avec quelque raison que l'on a dit : Le menteur est pire qu'un voleur. On se défie du voleur, mais comment se défier du menteur ?

Quand une âme est fausse, elle est bientôt capable de tout.

Il y a longues années, un homme avait été condamné à mort et allait être exécuté. Cet homme demanda une grâce, celle de revoir sa mère encore une fois, et on la lui accorda. Quand il la vit, ce ne fut que pour lui faire ce cruel reproche : « Je vais mourir, ma mère ; mais c'est votre faiblesse qui en est cause. Si, au premier mensonge que j'avais fait, vous n'eussiez pas été si indulgente, je ne serais pas ici. Mais vous m'avez tout passé. D'un premier mensonge, je me suis laissé aller à d'autres, et j'ai pris cette affreuse habitude. De menteur je suis devenu voleur, et de voleur assassin. Je vais mourir, ma mère, mais c'est votre faute, et je voulais vous le dire avant de paraître devant Dieu »

Quel terrible exemple, mes bons amis ! Malheureusement il n'est pas le seul.

On l'a dit souvent, et on ne le pratique pas tou-

ours, un honnête homme ne dit que la vérité et n'a que sa parole. C'est dit, c'est vrai, et ça se fera.

Hélas! aujourd'hui on s'habitue à tromper; on se joue même des plus solennelles promesses. Il ne faudrait pas aller bien loin pour trouver des hommes qui ont ce point de ressemblance avec Voltaire.

Tout le monde sait qu'il était fort mauvais chrétien et n'en était pas plus honnête homme pour cela, bien au contraire. Une année, la saison du printemps était fort sèche; tout faisait penser que le foin serait cher et rare. Voltaire acheta donc une provision de foin d'un paysan du voisinage de son château, car il était très-riche; mais voilà que la pluie vient, l'herbe pousse et le foin diminue. Ce n'était pas l'affaire de Voltaire, mais comme c'était assez sa coutume, il s'en tira par une bassesse et une méchante parole Le brave homme, lui, qui tenait au marché, arrive un jour chez Voltaire avec une charretée de foin. Celui-ci court au-devant et lui dit : « Ah, j'ai changé d'avis, je ne prendrai pas ton foin. — Comment, monsieur, mais j'ai votre parole d'honneur. — Ah! tu as ma parole d'honneur! Eh bien, garde-la et ton foin aussi. »

Quant à la médisance, chacun sait ce que c'est quand on parle mal de nous. Mais lorsqu'on man-

que à la charité à l'égard de son prochain, on a bien soin de se dissimuler à soi-même sa faute, en l'accompagnant de certaines réflexions qui n'excusent pourtant nullement; il en est une surtout qu'on trouve sans cesse sur son chemin dans la conversation, c'est celle-ci : « *Au reste, ce n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas.* »

Le bon mot pour la malice ! comme il termine bien une phrase où l'on a égratigné, griffé, déchiré son prochain ! Il est bon à tout, on s'en sert pour s'excuser d'avoir mal parlé et pour se défendre de bien faire ; tout innocent qu'il est, il signifie souvent mauvaise langue. Quand vous entendez un homme qui termine ses phrases par ce mot-là, dites : Va ! je te connais, toi, tu es une mauvaise langue ; ce n'est pas moi qui m'amuserai à causer avec toi, tu m'en ferais autant qu'aux autres.

« A propos, dira cet homme ou cette femme, car sur ce point les méchants disent que les femmes valent au moins les hommes ; à propos, savez-vous que la petite une telle va se marier : en voilà un de bien attrapé ! Ça n'a rien, ni argent, ni santé, ça ne sait rien faire, ça aime la toilette, c'est fainéant ; mettez-moi donc cela en ménage ! Du reste, ce n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas.

— Et telle famille, des gens de rien, comme si on ne les connaissait pas, comme si on ne savait pas d'où ils viennent! J'ai connu le père, le grand-père, on a vu cela dans la misère!... A présent, ça dépense, c'est fier, ça fait du luxe, ça fait des étalages, des embarras, ça donne des dîners, s'il vous plaît... Ça ne peut pas durer longtemps? ça n'ira pas loin, où prendraient-ils de l'argent? ou bien ils le voleraient. Du reste, ce n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas.

— Et cet imbécile d'un tel, quelle affaire il vient de faire!... est-ce qu'il est capable de se charger d'une pareille entreprise? Ça n'a pas d'ordre, ça ne sait pas se rendre compte, ça boit, ça ne sait surveiller ni ses ouvriers, ni ses domestiques. Il faudra emprunter, il n'a pas les reins assez forts, je connais sa fortune. Du reste, c'est son affaire, ça ne me regarde pas.

— Et telle mère, dira la femme, surtout si cette mère a une fille un peu plus belle ou mieux nippée, et telle mère, comment vous élève-t-elle ses enfants? Ça ne mérite pas le nom de mère. Son garçon est un grand paresseux, un grand flandrin; et sa fille surtout, sa fille, mon Dieu! ne m'en parlez pas, ça fait pitié, elle n'en fera jamais rien qu'une ambitieuse, une coureuse. Il faut de belles toilettes à mademoiselle, des rubans au

bonnet, des bottines aux pieds de mademoiselle, et ça n'a pas le moyen d'avoir du pain, ça doit à tout le monde. Ah! si elle avait affaire à moi, si c'était ma fille, ça se passerait autrement. Quand je vous dis qu'ils n'auront que du désagrément de leur fille. Aussi, faut entendre le monde, faut voir comme il jase déjà... Du reste, ce n'est pas mon affaire; ça ne me regarde pas... etc., etc. »

Ah! ça ne vous regarde pas, mais que diriez-vous donc, que feriez-vous donc, si cela vous regardait? y mettriez-vous plus de soin, plus d'acrimonie, auriez-vous compté l'argent de la bourse, supputé plus exactement la fortune de chacun?

Quand je vous entends vous expliquer ainsi, je ne sais pas ce que je dois penser de ceux dont vous avez mal parlé, j'aurais assez de penchant à les tenir pour de braves et honnêtes gens. Mais je sais parfaitement ce que je dois penser de vous, comment il faut vous appeler; si vous voulez, je vais vous le dire tout bas, bien bas, à l'oreille : indiscret, étourdi, si vous n'aimez mieux jaloux, envieux, mauvaise langue, mauvais cœur, hypocrite, hideuse créature...

Mais si, à celui qui allait ouvrir la bouche pour parler comme ci-dessus, vous dites, en l'arrêtant : Ça n'est pas notre affaire, ça ne nous regarde pas, il vous appellera brave et honnête homme.

On se sert de ce mot : » ce n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas, » pour cacher le mal qu'on fait ou que l'on dit, et l'on s'en sert aussi pour se défendre du bien que l'on devrait faire.

Ainsi quelqu'un achète une chose évidemment au-dessous de ce qu'elle vaut, on lui fait observer que le marchand pourrait bien l'avoir volée. « Ce n'est pas mon affaire, répond-on, ça ne me regarde pas. »

Voilà un pauvre père de famille que vous faites boire, il va se griser, dépenser son argent, priver de pain ses enfants... « C'est son affaire, ça ne me regarde pas. »

Voilà un domestique, un ouvrier avec lequel vous travaillez, vous voyez bien qu'il grappille à droite, qu'il grappille à gauche, il se fera prendre... « C'est son affaire, ça ne me regarde pas. »

Vous favorisez tel rendez-vous d'une jeune personne, vous savez bien que c'est dangereux, elle pourrait se compromettre; déshonorer sa famille.... « C'est son affaire, ça ne me regarde pas. »

Vos domestiques se conduisent mal, êtes-vous sûrs même qu'il assistent à la messe le dimanche?... « C'est leur affaire, ça ne me regarde pas. »

Avec ce mot-là on fait tout le mal et on s'abstient de faire tout le bien.

NEUVIÈME COMMANDEMENT.

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement.

Dieu, par ce commandement, protége le cœur de l'homme contre l'invasion du mal ; et le cœur c'est presque tout l'homme. Quand le cœur est pur et bon, il n'y a rien de perdu ; mais ce pauvre cœur, il est sans cesse assiégé de pensées, de désirs, d'imaginations dangereuses : tout cela tourne autour de lui sans cesse, comme un lion rugissant, suivant la parole sacrée, afin d'y faire son entrée. Aussi c'est du cœur que vient le mal. Le péché est dans le cœur avant d'être dans les actes même ; le cœur peut être bien coupable alors même que nulle action répréhensible ne se commet.

Une pensée déshonnête, un mauvais désir, sont des péchés graves lorsqu'ils sont pleinement volontaires. Quand ils ne sont pas volontaires, ce ne sont pas des péchés du tout, mais des *tentations.* Le démon, qui depuis le péché originel exerce sur nous son influence désastreuse, tâche, par toutes sortes de moyens, d'ébranler notre volonté et de la détourner de l'obéissance due à Notre-Seigneur. Par exemple, sans y réfléchir, quel-

qu'un roule une mauvaise pensée dans son esprit, il s'en aperçoit tout à coup, il chasse cette pensée : il n'a pas péché, il a au contraire acquis un mérite ; mais si, après que sa conscience lui a dit clairement : « C'est mal, chasse cette pensée, » alors il est coupable s'il la garde.

Il ne faut pas se décourager. Les plus grands saints ont eu comme nous des tentations mauvaises. Il les ont repoussées avec une énergie invincible, et leur sainteté n'a fait que s'augmenter dans ce combat. Saint François de Sales, le grand et admirable évêque de Genève, qui mourut sans avoir jamais commis un péché mortel, avouait à l'un de ses amis, dans l'épanchement de l'intimité, que la chasteté était, avec la douceur, la vertu chrétienne qui exigeait le plus de vigilance.

Une chose dangereuse surtout, ce sont les rêves, les imaginations, les châteaux en Espagne, les romans que l'on fait dans sa tête, à son propre usage. On affaiblit par là sa force morale : les chimères conduisent à des réalités, une mauvaise pensée se présente et marche pêle-mêle avec une foule de rêves, elle passe comme le reste. Tremblons qu'une mauvaise occasion ne se présente.

Un écrivain a peint de la manière la plus frappante ces rêves, ces tentations, ces châteaux en Espagne, dans la jeune ouvrière. Hélas ! chan-

geons un peu la position, cette peinture s'applique à tous.

« Il est onze heures et demie... mes yeux, mes mains se lassent, je ne peux plus tenir mon aiguille... je suis tout abattue et je ne sais pourquoi j'ai envie de pleurer ! Allons, allons, il faut achever mon ouvrage... Il faut rendre cette robe demain matin de bonne heure... Mon feu s'éteint, ma lampe baisse... Qu'il fait sombre, qu'il fait froid !... Oh ! que les morts doivent avoir froid dans la terre !... Que je suis sotte ! ils sont moins mal que les vivants !... je voudrais être morte, comme mes pauvres parents... Ne suis-je pas seule déjà, comme si j'étais enterrée ? et avec ça... travail et misère par-dessus le marché ! Quelle robe !... elle n'en finit pas... Oh ! si seulement ma mère était là, avec moi j'aurais encore du courage ! Elle me donnait du moins, en m'embrassant matin et soir, la force de travailler, quand je travaillais pour deux ; de gagner le pain de la journée, quand nous étions deux à le manger. Mais depuis que je suis seule sur la terre, je n'ai plus le cœur de vivre... je ne peux pas même achever cette robe aujourd'hui !... Maudit fil qui casse toujours... Au fait, que suis-je et que serai-je ? Quel présent et quel avenir ! De la veille, de la peine dans les moments de presse ; la faim, la gêne dans la morte-saison ;

et toujours toute seule! Voilà mon sort! Oui, oui, toujours le besoin, la fatigue et l'ennui... Ah! je voudrais aller rejoindre ma mère, je voudrais mourir!... Enfin, la robe est faite, ce n'est pas dommage!... Voyons, essayons-la pour voir si elle va bien!... Heureuse femme qui la portera! le mal pour moi, le plaisir pour elle ; elle sera fêtée, remarquée avec cette robe!... Cela me va bien aussi... Mais à quoi bon ; à quoi me sert-il d'être jeune et belle?... Pour vivre seule, toujours seule, dans un coin, à l'abandon. Ne serai-je pas toujours pauvre? Aurai-je jamais seulement une pareille robe à moi?... C'est singulier, en me regardant, je finirai par le croire... mon miroir le dit... le menteur! Mais oui, je porterais le satin tout comme une autre!... Que me faudrait-il encore avec cette belle robe rosée?... un beau collier de perles blanches ; puis des cheveux à l'anglaise tressés en couronne par derrière!... Je serais vraiment bien comme ça ; puis, quand je serais arrangée ainsi, il me faudrait une voiture à deux chevaux pour aller en soirée, non, au spectacle ; non, au bal... Là, j'aurais des adorateurs qui m'admireraient, qui diraient tout bas : « La jolie personne! » et moi je passerais sans faire semblant d'entendre, et entendant tout!... Puis un beau jeune homme m'invitera à danser : puis il m'aime,

m'épouse, et nous vivons longtemps heureux, heureux ! Oh ! que je suis folle !... il y en pourtant qui ont tous ces bonheurs-là ! mais moi, je mourrai sans les connaître. Oh ! le bal, le bal masqué que je n'ai jamais vu, la musique, la danse, les amusements des autres! Mais à quoi vais-je penser ce soir ! Non, non, tous ces plaisirs ne sont pas faits pour moi. Pour moi... travail... douleur... et puis mourir. »

Hélas! hélas! quand on s'amuse à raisonner ainsi en présence du fruit défendu, on est bien près d'y porter la main.

DIXIÈME COMMANDEMENT.

Biens d'autrui ne convoiteras
Pour les avoir injustement.

Dieu défend par ce commandement de désirer le bien de son prochain, et ce n'est pas mal à propos aujourd'hui que l'on ne songe qu'à l'argent, qu'à devenir riche pour le plaisir d'être riche ou pour dépenser son or en vaines jouissances : on ouvre de grands yeux sur le bien d'autrui, on l'envie, on se dépite de ne le pas posséder, on voudrait être à la place du propriétaire, dût celui-ci être pauvre; pensée bien dangereuse !

Cependant il est bon de dire que de temps en temps, quand par forme de conversation on s'écrie : « Oh ! si j'étais donc riche ! oh ! si j'avais donc seulement telle propriété ! oh ! si je pouvais trouver un trésor ! » ce n'est pas une faute, c'est une manière de parler, comme on parlerait de la pluie et du beau temps. Désirer acquérir, en la payant, une propriété, une maison, ce n'est pas non plus une faute. Encore il faut se défier, ces désirs peuvent aller trop loin, car, à force d'envie, on pourrait souhaiter du mal à celui qui possède ce que nous convoitons ; de simples désirs peuvent mener à des désirs coupables. Un exemple fera mieux comprendre ma pensée.

Naboth, israélite de la ville de Jezraël, avait une vigne près le palais d'Achab. Ce prince convoitait cette vigne et demanda à l'acheter. Naboth lui répondit : « Dieu me garde de vendre l'héritage de mes pères. » Cette réponse irrita Achab ; et, étant rentré dans son palais, il se jeta sur son lit, se tourna contre la muraille et ne voulut point manger. Jézabel, sa femme, étant venue le trouver, lui dit : « Qu'est-ce donc que cela ? Allez, levez-vous, mangez et ayez l'esprit en repos, je me charge de vous livrer la vigne de Naboth. » Elle suborna de faux témoins qui accusèrent ce malheureux de blasphème contre Dieu et contre le roi. Naboth fut

condamné à mort et lapidé, et tous ses biens furent confisqués au profit du roi. Jézabel, l'ayant appris, alla trouver Achab et lui dit : « Allez à présent vous mettre en possession de la vigne de Naboth, car il est mort. » Achab partit aussitôt de Samarie et vint à Jezraël pour se mettre en possession de cet héritage. Mais le Seigneur ordonna au prophète Élie de l'aller trouver et de lui dire : « Vous avez donc fait mourir Naboth et vous vous êtes emparé de sa vigne? Mais voici ce que dit le Seigneur : « En ce même lieu où les chiens ont « léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi votre « sang. Si Achab meurt dans la ville, il sera mangé « par les chiens, et s'il meurt à la campagne, il « sera mangé par les oiseaux du ciel ; Jézabel sera « aussi mangée par les chiens. » Peu de temps après, Jéhu, s'étant fait proclamer roi par l'armée, tua Achab, qui fut enseveli à Samarie ; et ce qu'avait annoncé le prophète s'accomplit : des chiens léchèrent le sang d'Achab dans l'endroit même où il avait fait mourir Naboth ; Jézabel fut précipitée d'une fenêtre de son palais dans la rue, où elle fut dévorée par les chiens.

CHAPITRE XI.

SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

CAUSES QUI EMPÊCHENT DE SE CONFESSER

(Extr. d'un sermon du R. P. Félix.)

Voici le temps pascal, c'est surtout le temps de la confession ; ces jours passés, on dit volontiers : « Ce sera pour l'année prochaine. » La confession est le devoir difficile, mais le devoir le plus efficace pour le salut. Qu'est-ce qu'un chrétien qui ne se confesse pas?... Il faut donc revenir souvent sur ce sujet; c'est permis, au moins dans la semaine sainte ; il faut exhorter, presser de toutes les façons, sur tous les tons, tendre la main surtout aux brebis égarées, aux pauvres pécheurs, avoir pour eux de particulières et délicates attentions, puisque, en définitive, la confession est le but de tous nos efforts et de tous nos discours.

Aussi le R. P. Milleriot, dont nous avons parlé, ne vise guère à autre chose, et il ne s'en cache pas du tout, il l'avoue franchement, mais avec une originale et toute paternelle bonté.

Il prêchait, à Saint-Philippe-du-Roule, les sermons du soir pendant le Carême; l'auditoire, suivant la coutume, était nombreux et composé en majeure partie de gens de la classe populaire, auxquels étaient venues se mêler un certain nombre de personnes riches.

Vers le milieu du Carême il leur fait cette glose :

« Mes frères, n'allez pas vous aviser de croire que je suis venu vous prêcher pour vous prêcher; oh ! vraiment non, ça n'en vaudrait pas la peine, ce ne serait pas la peine de venir de si loin, de la rue de Sèvres à la rue du Faubourg Saint-Honoré; je suis venu vous prêcher pour vous faire confesser, voilà tout. Il est temps d'y songer; on vous attend. Voilà votre curé qui vous aime de tout son cœur qui est prêt à vous accueillir à bras ouverts; ses vicaires sont remplis de zèle, ne demandent pas mieux que de le seconder.

Toutefois, quand il s'agit de la confession, on est libre de choisir. S'il plaisait à quelqu'un de venir me trouver, c'est un peu loin; je confesse tant de jours par semaine à Saint-Sulpice; il peut être sûr d'être bien reçu.

Si on me dit : « Mon père, je suis de Saint-Philippe. — Bien mon enfant, c'est déjà une recommandation. »

Si on me dit : « Mon père, il y a dix ans que je

ne me suis confessé. — Très-bien, mon enfant, très-bien. »

Si on me dit : « Mon père, il y a vingt ans. — Admirable, mon enfant, admirable. »

Si on me dit : « Mon père, il y a quarante ans... cinquante ans... soixante ans.... — Parfait, mon enfant, parfait ; oh ! le brave homme ! N'ayez pas peur, ce ne sera pas long, je vais vous faire votre confession. »

Inutile d'ajouter que son confessionnal fut souvent visité ; *les gros poissons*, comme il les appelle, vinrent en abondance ; mais ce n'était pas comme dans l'Évangile : le filet ne se rompait pas ; au contraire, il faisait bonne et joyeuse contenance........

A côté de ces appels familiers et paternels, il faut aussi de fortes instructions, c'est pourquoi nous donnons des extraits d'un sermon du R. P. Félix, sur les motifs qui empêchent de se confesser. Ils sont empruntés aux instructions faites à la retraite des hommes, à Notre-Dame, pendant la semaine sainte.

Dans un Cours d'éloquence sacrée, il faut qu'il y ait des modèles de tous les genres de parole, afin que le prêtre puisse apprendre à parler à chaque classe de la société, mais pourtant de façon qu'en s'adressant spécialement à une catégorie, les autres aient néanmoins une part de vérité, ne s'en retournent pas à jeun, suivant la parole sacrée, tandis que les autres regorgent. Le R. P. Félix est un

beau modèle en ce genre. Il s'adresse aux classes lettrées, savantes même. Il traite les questions les plus élevées de la théologie, de la philosophie, de l'économie sociale au point de vue chrétien, et cependant il y a dans sa parole quelque chose de si clair, de si vivement frappé, que toutes les intelligences peuvent, sinon toujours le suivre, au moins faire de bonnes et profitables excursions dans ses discours... Il faut le voir, il faut l'entendre surtout. On dirait que des traits de lumière jaillissent de toute sa petite personne. Sa main, sa lèvre, ses yeux, sa figure amaigrie semblent vous jeter de la vérité. La force, voilà le don principal que Dieu lui a départi, et derrière cette force on sent encore un cœur tout prêt à se remplir d'onction évangélique si le sujet l'exige.

Vade et ostende te sacerdoti.
Allez et montrez-vous au prêtre.

Mes frères,

Je vous ai parlé du prodige de la conversion du pécheur et de la grande condition nécessaire pour la conversion, à savoir, la prière; mais ordinairement la prière ne suffit pas pour l'obtenir, et Dieu a posé au sein de l'humanité un moyen de conversion éminemment efficace. Ce moyen, c'est la confession. Oui, mes frères, lorsque vous jetez au ciel

ce cri de votre prière : *Parce Domine...*, une voix qui vient des demeures éternelles vous dit : « Si tu veux accomplir la condition que j'ai posée, va et montre-toi au prêtre. O pécheur ! tu t'es fait l'aveu de tes crimes, va maintenant le faire au prêtre, *vade et ostende*, etc. »

La confession, voilà le grand moyen de conversion. Tous nous savons que lorsqu'on veut se convertir, il faut en passer par là, il faut aller au confessionnal.

Voyez-vous, dans un endroit obscur du temple, souvent au fond d'une chapelle, ce tribunal secret? là un homme est assis, attendant tous ceux qui ont besoin de lui dire leur secret, de lui ouvrir leur cœur ; là viennent des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, que vont-ils faire? Ils s'agenouillent, ils disent quelques paroles, ils se frappent la poitrine, le prêtre étend la main, il prononce un mot, ils se relèvent, ils se retirent toujours consolés, si ce n'est toujours justifiés ; voilà ce qui se passe au confessionnal.

Oui, mes frères, c'est là que le pénitent retrouve toute son énergie, toute sa vigueur, c'est là qu'il s'épure, qu'il se retrempe, qu'il se fortifie, qu'il grandit véritablement tout en s'humiliant.

Mais tandis que les uns viennent faire ce que je

viens de dire, pourquoi les autres s'abstiennent-ils de cet acte ?

Qu'est-ce qu'il y a donc de répulsif dans la confession ? Pourquoi y a-t-il une si grande partie de l'humanité qui ne se confesse pas? C'est ce que je vais entreprendre de vous expliquer. Remarquez, mes frères, que je ne prétends rien vous apprendre que vous ne sachiez déjà. Je ne viens ici que pour vous aider à vous rendre compte de vous-mêmes à vous-mêmes.

Sait-on pourquoi on ne se confesse pas? On l'ignore ou du moins on n'ose pas se l'avouer; on craint de s'en rendre compte.

Pécheurs, je vais être la voix de vos âmes, je vais débrouiller ce qu'il y a de plus confus dans vos consciences, de plus embrouillé dans vos cœurs. Après avoir longtemps pesé les raisons par lesquelles l'homme parvient à repousser la confession, je me suis arrêté à deux raisons, dont l'une vient de l'intérêt et l'autre du cœur. Je vais donc établir que l'homme peut repousser la confession par intérêt, c'est la raison de son intelligence, — ou par passion, c'est la raison de son cœur.

Mais que sert de parler si Dieu ne féconde la parole? Priez avez moi la Vierge immaculée d'obtenir que la parole vous profite. *Ave.*

J'affirme que l'homme ne peut raisonnablement

repousser la confession. Il n'y a pas de raisons contre la confession, parce qu'il n'y en a pas contre ce qui vous apparaît comme le bien, comme l'ordre, comme la justice; or, examinez sérieusement la confession dans sa nature intime, dans les effets qu'elle produit, et essayez d'y trouver une raison de répulsion; vous n'en trouverez pas une.

Il y a dans la confession le repentir; devant la raison, qu'est-ce que le repentir? C'est la rupture avec le mal. Or, rompre avec le mal ne peut être répréhensible aux yeux de la raison. Le repentir, c'est un homme qui dit: « Je suis orgueilleux, je suis voluptueux, je m'en repens, je veux désormais être humble, être chaste; j'ai commis l'injustice, je m'en repens, je veux la réparer. » Mais cet homme réalisera-t-il ses promesses? je l'ignore. Toutefois, ce qu'il fait déjà est une bonne chose: il a la résolution du bien.

Enfin, il y a dans la confession le pardon qui revient avec l'absolution. Mais à quelles conditions revient-il? Lorsque le pénitent a la ferme volonté de faire le bien. Là, dans le confessionnal, il se passe un acte que j'appellerai un contrat bilatéral entre Dieu et l'homme. Dieu y met le pardon du mal, l'homme y place la résolution du bien.

Une confession bien faite se résume, mes frères,

en ces termes : « Mon fils, vous avez outragé Dieu, voulez-vous l'outrager encore? — Non, mon père. — Vous avez affligé profondément votre père et votre mère, voulez-vous continuer de les faire pleurer? — Non, mon père. — Mon fils, vous avez violé la justice qui appelle la réparation, voulez-vous réparer votre injustice? — Je le veux. — Eh bien! mon fils, je vous pardonne au nom de Dieu; allez en paix, *vade in pace.* »

Ainsi se termine toute bonne confession.

A qui la confession fait-elle du mal?

Serait-ce aux individus que la confession est nuisible? Elle réalise pour eux deux choses, ou elle empêche l'individu de tomber, et quand il a failli, elle le relève. Voyez plutôt au milieu du monde ces vertus chancelantes au souffle des passions, dans cette lutte acharnée qui pourra les tenir debout? La confession qui leur présente une défense énergique. Lorsqu un jeune homme a succombé, quand il a roulé d'abîme en abîme, qu'il est souillé de désordres honteux, qui l'a relevé? qui l'a transfiguré, si ce n'est la confession?

Serait-ce à la famille que la confession fait du mal?

La confession fait deux choses pour la famille: elle maintient l'union entre le père et la mère: c'est elle qui sauvegarde la fidélité et la chasteté

conjugales, c'est elle qui fait cesser, au foyer domestique qui ne donne plus asile à la chasteté, le fléau vengeur; c'est elle qui entretient l'obéissance que l'enfant doit à ses parents. Oui, l'obéissance, si difficile de nos jours, soit dans les États, soit dans les familles, qui l'obtiendra? Hélas! un père est impuissant à dompter par l'autorité les obstacles d'une révolte qui grandit chaque jour dans le jeune homme. Qui obtiendra la soumission que le fils doit à son père? Ce sera l'autorité qui lui apparaît dans un homme choisi de Dieu. Oui, que vos fils, mes frères, se prosternent aux pieds d'un confesseur, et vous les verrez plus disposés à obéir lorsqu'ils porteront le signe de la bénédiction qu'ils viendront de recevoir.

« Je ne crois pas à la confession, pourquoi me confesserais-je? » Voilà la raison des penseurs. Que répondre?

Vous ne croyez pas, confessez-vous afin de croire.

Pour conquérir la foi trois grands moyens existent : 1° l'*étude*, c'est le plus long à employer; 2° la *prière*, c'est le plus court; 3° la *confession*, c'est très-court. Ce moyen, en effet, agit quelquefois instantanément. Un jour, un homme se présente au confesseur et lui dit : « Je viens chercher un soulagement pour ma pensée et pour mon

cœur, car tous deux sont ravagés; pourriez-vous me guérir? — Oui, mon ami. — Que faut il faire? — Vous allez vous confesser. — Mais c'est impossible, je n'ai pas la foi, je ne suis pas persuadé de la divinité de la confession. — N'importe; ce que je réclame de vous, c'est de vous confesser. — Il faut vous satisfaire, j'obéis. » Cet homme tombe à genoux, ouvre son cœur, et bientôt sa poitrine se soulève, des larmes coulent de ses yeux; il a fini; le prêtre alors dit quelques mots, le pénitent se relève et il s'écrie : « *Credo!* je crois; » le nuage s'est dissipé, le soleil de la vérité rayonne dans son âme. Oui, mes frères, des hommes qui avaient perdu la foi l'ont retrouvée en se confessant.

« Je ne me confesse pas parce que la confession est une chose difficile. » C'est la raison des forts.

D'abord, mes frères, vous êtes témoins que l'on trouve dans la confession d'immenses consolations. Or, en supposant qu'elle renferme de grandes difficultés, ces difficultés ne sont-elles pas surpassées de beaucoup par les consolations, et, conséquemment, ne valent-elles pas la peine d'essayer de les vaincre?

La confession est difficile! Mais de quoi s'agit-il donc? Uniquement de dire votre secret à un homme choisi à votre gré entre des millions, il sera seul

sur la terre à connaître votre secret. « Or, après vos aveux, dit saint Jean Chrysostome, le confesseur en saura moins que s'il n'en savait rien ; le confesseur sait pour cacher et il ignore pour révéler. »

La confession est chose difficile J'accepte; mais tout ce qui est difficile doit-il avoir tort aux yeux de votre raison ? La chasteté, l'humilité, la mortification, le travail, la vertu, en un mot, sont choses très-difficiles à notre nature ; cependant, existe-t-il une raison contre la vertu, contre le travail, à moins que vous ne donniez dans la folie du travail attrayant? Je suppose la confession cent fois plus difficile que vous ne la croyez, combien de temps faut-il pour une confession de vingt, trente, quarante ans? Si vous vous y préparez de votre mieux, si vous évitez les inutilités, il suffit d'un quart d'heure, d'un rude quart d'heure, si vous le voulez ; mais enfin il ne faut que cela. Vous me direz : « C'est bien humiliant que de se prosterner là à genoux comme un enfant pour montrer sa misère ; c'est pourtant une réparation naturelle, je m'y conformerais bien ; mais il y a des gens qui le trouveront mauvais. » C'est la raison des timides.

Je comprends, c'est le qu en dira-t on qui vou arrête ; vous êtes esclaves du respect humain Mais, au point de vue de la raison, qu'est-ce que le respect humain? C'est le renversement de la raison,

En effet, il prend parti contre ce qui est bon, ce qui est juste et raisonnable. « Le respect humain fait rougir de la pudeur ; il conduit les jeunes gens jusqu'à avoir honte, entre eux, de n'être pas impudents, » dit saint Augustin. Le respect humain, c'est un effronté menteur : tout ce qui est vrai, il l'appelle faux ; il regarde comme petit ce qui est grand ; il nomme déshonneur ce qui est honneur. Pour citer en passant un exemple, voici le duel ; qu'est-ce qu'un duel ? Un homme vient vous proposer un duel ; vous êtes chrétien et vous savez que le duel est prohibé par le christianisme, alors raisonnablement que devez-vous faire ? La tête haute, le front levé, vous pouvez répondre :

« Je suis chrétien, je n'accepte pas ce duel : il est proscrit par ma religion, il n'est pas permis de jouer sa vie pour un mot, pour un outrage. » La religion affirme que si vous mouriez dans cet état vous ne serez pas jugé digne de la sépulture des chrétiens, et le monde vous dit : « Il faut accepter, vous ne pouvez pas refuser, car ce serait pour vous le déshonneur et l'infamie. »

Quoi, au point de vue de la vertu, le duel est un crime, et vous dites que l'accepter est un honneur, un acte de courage ! Non, non, il n'en est pas ainsi, et si vous voulez juger entre celui qui refuse un duel et celui qui l'accepte, rien n'est plus facile.

Celui qui vous semble ne pas trembler devant la mort tremble devant un mot, devant un point d'honneur ; donc, vous le voyez, mes frères, le respect humain est déraisonnable.

Revenons au point de vue qui nous occupe. Se peut-il que celui qui se confesse soit déshonoré aux yeux de la raison? C'est tout le contraire qui arrive. Essayez de mépriser un homme parce qu'il se confesse, vous n'y parviendrez pas. Vous avez un trésor que vous voulez confier à un homme sûr, vous le cherchez ; je vous en présente deux ; n'ayant sur eux qu'un seul renseignement à vous communiquer, je vous dis : « Celui-ci se confesse, celui-là ne se confesse pas. » Auquel des deux confierez-vous votre trésor? Vous vous décidez promptement en faveur de celui qui se confesse, tellement vous êtes persuadé que la confession n'attache pas un stigmate au front de l'homme, mais plutôt offre une recommandation. Laissez-moi donc vous dire que vous vous prêtez gratuitement une folie que le monde n'a pas et que je vous défie d'avoir vous-même.

« Voilà, objecte-t-on, vingt, trente, quarante ans que je me suis confessé, on ne change guère à mon âge et pour le fond et pour la forme, je ne veux pas faire de la seconde partie de ma vie un démenti de la première. »

Mes frères, je vous demande pardon de toucher à de si petites raisons, je voudrais en citer de grandes ; ce n'est pas ma faute si elles sont si petites. Hélas! de petites raisons arrêtent des hommes sérieux souvent dans de grandes choses Ah! jeune homme de quinze, de vingt ans, vous ne vous confessiez pas parce que c'était une erreur de jeunesse, une faiblesse d'âme ; mais vous avez quarante ans, ce n'est plus le temps de l'erreur et de la faiblesse. Quarante ans, c'est l'âge des pensées sérieuses, c'est le moment de quitter les mots pour entrer dans les choses, de se couronner, devant la génération qui se lève, d'une auréole de respect, auréole qui entoure le front de celui qui ne déserte pas les vrais principes. Il y a quelques années, je donnai cette raison ; le lendemain, je vis un homme ouvrir ma porte, son visage porte le reflet d'une belle âme, le reflet de la justice, de l'honneur et de la probité ; je l'entends me dire : « Mon père, je suis l'homme de quarante ans, j'arrive. » Ah! que ces hommes me viennent encore, je les recevrai à bras et à cœur ouverts, car, de fait, ils ne sauraient alléguer d'autre raison de leur absence que leur habitude de déserter le confessionnal.

« Mais qu'irai-je faire au confessionnal? C'est une difficulté : il faut dire quelque chose et je n'ai rien à dire. » C'est la raison des saints.

Votre conscience, dites-vous, ne vous reproche rien ; donc, à quoi bon aller à confesse puisque vous n'avez rien à dire ? et alors vous vous croyez délivrés de la confession.

En face de cette grande raison, permettez-moi d'en placer une petite qui sera peut-être plus forte, c'est que les saints se confessent et que les plus saints éprouvent le besoin de se confesser tous les jours. Comment se fait-il que les saints se trouvent si coupables et que vous vous croyiez si innocents? Il me semble que voici la vraie raison : Quand sur un point d'un miroir il y a une petite tache, elle n'empêche pas de se voir; mais si, sur le même point, vous mettez une tache de plus, vous multipliez les taches, vous arriverez à ne plus vous voir. Les saints se regardent et ils se voient tels qu'ils sont, tandis que vous vous ne vous connaissez pas. Que si vous me demandez le pourquoi, je vous prierai de répondre à cette interrogation : « Combien, chaque jour, employez-vous de temps à votre examen de conscience?— Aucun.— Dès lors, comment pourriez-vous vous connaître? » Vous êtes, dites-vous, un honnête homme, vous n'avez attaqué ni vies ni propriétés; c'est bien, vous avez accompli un précepte, mais comptez-vous pour rien les autres? vous ne faites pas mention des sept péchés capitaux. Il y a dix commandements de Dieu; l'Église

en compte six : les avez-vous observés? — Nullement. — Donc, vous ne possédez pas la grande probité car la probité dont vous vous faites gloire est celle de ceux qui n'en ont pas d'autre.

Quelques-uns disent : « A quoi bon me confesser? je ne me relèverai que pour retomber. »

Ces hommes ressemblent absolument au malade qui dirait à son médecin : « Laissez-là vos remèdes; à quoi bon me guérir, puisque je puis retomber? » J'accorde que vous puissiez devenir encore malade; mais est-ce une raison pour ne pas vous guérir aujourd'hui? Ou comme un homme qui, tombé sur le pavé, dirait à ceux qui sont accourus pour le secourir : « A quoi bon me relever, car je puis retomber dans un instant? — Mais, lui dira-t-on, relevez-vous toujours, c'est le parti le plus sage. »

Oui, pécheurs, relevez-vous, ayez seulement la volonté de demeurer dans le bien et confiez-vous à la Providence. Faites usage des facultés que vous possédez et laissez à la Providence le soin de décider de l'avenir. Prenez une sincère résolution de ne plus offenser Dieu. Vous m'objecterez que vous n'aurez pas la certitude infaillible de ne plus l'offenser ; nous n'oserions en effet le dire mais ce que nous pouvons certifier, c'est que si vous avez une détermination sérieuse d'embrasser le bien, Dieu accomplira le reste.

En voici qui disent : « Nous avons trop commis d'iniquités pour en obtenir le pardon. »

Êtes-vous sincères, leur demanderai-je ? Quoi ! vous craignez que le bras de Dieu s'étende jusque sur vous ! Vous doutez donc de la miséricorde divine ? Pourquoi franchement n'allez-vous pas à son digne représentant ? Quelque chose nous retient et nous ne pouvons. Ah ! cette chose, je vais vous la dire, c'est celle qui retenait Luther, oui la grande raison la voici ; écoutez :

On raconte qu'un soir, Luther se promenait seul avec la femme compagne de sa double apostasie, Catherine Bora. Les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire, le ciel semblait en feu.

« Vois donc comme ces points lumineux rayonnent dans l'espace, dit Catherine à son mari. » Luther leva les yeux... « Oh ! la vive lumière, dit-il, mais... elle ne brille pas pour nous. — Et pourquoi ? reprit Bora, est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux ? » Luther soupira. « Peut-être, répond-il, en punition de ce que nous avons quitté notre état. — Il faudrait donc y retourner ? reprit Catherine. — C'est trop tard, ajoute le docteur, le char est trop embourbé. » Et il rompit l'entretien.

N'y a-t-il pas dans ce vaste auditoire des pécheurs dont le char est trop embourbé dans la boue

de l'orgueil, de la volupté, de la cupidité. Donc vous le voyez, mes frères, ce quelque chose qui vous retient, c'est la passion, c'est elle qui est la grande raison.

Pascal a dit : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » La raison qui repousse la confession est de ce nombre. De ce que nous avons vu que la passion était l'unique raison, nous pourrions en conclure que l'homme ne peut trouver dans sa raison de motif de répulsion contre la confession. Mais examinons de plus près et il nous sera révélé 1° par la nature des choses, 2° par la manifestation des faits, une certitude encore plus entière

La nature des choses nous dit que là où il y a deux tendances opposées, il faut qu'il y ait aussi une répulsion entre elles. Or, voici la confession et la passion. Entre ces deux tendances il y a antagonisme, il y a contradiction. Du côté de la passion la tendance est de se débarrasser de toute gêne, de briser tout ce qui fait obstacle ; la passion c'est cette parole de nos ecritures qui dit : « rompons nos chaînes, secouons le joug... *dirumpumus vincula,* » voilà ce qui sort du cœur de l'homme; or quand il y a gêne, la passion attaque ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est saint et légitime. Ah! vous croyez apaiser la passion quand vous haïssez la vé-

rité; elle vous repousse parce que vous êtes la justice. Jésus-Christ dit : « Vous voulez me tuer parce que je dis la vérité, mais je suis moi-même la vérité. » Et un jour toutes les passions se rencontrent face à face avec la vérité, elles jettent ce cri : « A bas, à bas, *tolle, tolle*, qu'il soit crucifié, ***crucifigatur.*** » Telle est la tendance de la passion.

La tendance de la confession est opposée, aussi l'exigence du confessionnal est-elle en contradiction avec celle de la passion. En effet, qu'est-ce que la confession? C'est le règne de Jésus-Christ dans les âmes, c'est le Créateur qui s'empare d'une âme faite à son image. Il y a, de plus, une prévarication entre ces deux tendances, parce qu'où Jésus-Christ règne, il faut de toute nécessité que les passions disparaissent. De là, naît l'antagonisme entre les exigences de l'une et les exigences de l'autre. Quand les hommes qui ne se confessent pas disent : « cela est indifférent, » ils ne sont pas sincères.

Il n'en est pas ici comme d'une promenade qui vous emporte loin de chez vous, soit à la pluie, soit au soleil et qui, vous procurant, en passant, quelque spectacle, vous ramène ensuite à domicile : la confession, comprenez bien, est quelque chose d'intime et de très-décisif, ce n'est pas une chose qui voltige à la surface de l'âme, non, il faut qu'elle

entre dans l'âme, c'est l'ambition du confesseur. Oui, il faut que le confesseur pénètre dans les cœurs, qu'il y entre armé d'un glaive, qu'il frappe sur tout ce qui fait opposition au règne de Jésus-Christ. Aussi est-il facile de se faire une idée de l'antagonisme qui existe entre la confession et la passion.

Figurez-vous un homme qui a décidé qu'il se confesserait, malgré les frémissements des passions. Une volonté énergique l'entraîne au confessionnal, mais la passion vient avec lui pour y peser ses conditions Entendez les colloques qui s'établissent entre le confesseur, le pénitent et la passion. « Mon fils, dit le confesseur, voulez-vous vous convertir? — Je le veux. — Alors il faut briser avec le mal; car Dieu c'est le bien, et entre le bien et le mal il ne saurait y avoir alliance; or le mal c'est votre passion; donc, mon fils, il faut la répudier. — Je le voudrais bien, mon pere, mais je ne le puis: pour me réconcilier avec Dieu il faut me séparer de ce que j'aime, il faut déchirer mon âme; si encore je ne brisais qu'un seul cœur, mais du même coup j'en brise deux. Ah! c'est trop! — Mon fils, Dieu vous offre le pardon, mais à la condition d'un sacrifice, il n'y a pas sans cela d'accommodement. — Aucun? — Pas un. — Je vous accorde le sacrifice de l'acte, mais laissez-moi du moins la pensée, le

désir. — Je ne le puis. — Une seule fois encore et je briserai pour toujours. — Ce n'est pas possible. » Figurez-vous ce que doit alors reprendre une passion qui ne veut pas se rendre. «Tu ne veux rien m'accorder, dit elle au confesseur, eh bien, je prendrai tout : garde ton pardon, je m'en vais et ne reviendrai plus. »

Qu'arrive-t-il, messieurs? cet homme se relève, puis se retire en disant : « Brisons le joug du confessionnal. » Et le prêtre le suit des yeux avec la tristesse au cœur.

Quand le confesseur dit ce mot : «pas de pardon,» ce n'est pas ainsi qu'il s'exprime, je l'ai fait pour mieux accentuer le dialogue, car le prêtre dissimule ce mot, il l'adoucit, il voudrait le tremper dans le cœur de Jésus-Christ, mais en résumé c'est toujours *non* à la passion qui ne veut pas se rendre. Le confesseur conclut à la destruction de la passion et la passion résiste, il dit : « Mort à la concupiscence, » et elle lui répond : « Moi je veux vivre. »

Il y a une démonstration plus éloquente encore et plus péremptoire que celle-ci, c'est la démonstration des faits, démonstration qui, pour les individus, s'accomplit tous les jours. Je la résume ainsi :

Un homme, après avoir pratiqué la vertu, accepte un jour l'empire d'une passion, aussitôt, rè-

gle ordinaire, il ne se confesse plus, il subit le joug durant longues années, mais, fatigué de cette tyrannie, voici qu'il se décide à s'en affranchir, quel moyen va-t-il employer ? Il revient au confessionnal, c'est un fait sans nul doute. J'en appelle au monde catholique tout entier, j'en appelle à vous-mêmes, que pensez-vous de la désertion du confessionnal?

Un homme se confessait régulièrement, il communiait fréquemment, mais il cesse de se confesser ; le monde alors se prend à faire mille suppositions. Il y a là quelque chose, se dit-on. En effet, une fois que la lumière a brillé, un mystère d'injustice s'est révélé à tous.

C'est un jeune homme qui faisait l'édification de ceux qui qui le connaissaient, tout à coup on remarque qu'il ne se confesse que rarement, puis il s'abstient tout à fait. Qu'est-il arrivé ? La vertu a chancelé dans son cœur, la passion est venue qui l'a emporté loin du confessionnal.

Elle lui a dit : « Quoi, te confesser ! mais cela est bon pour les enfants ; tu as vingt ans, cela ne regarde plus. Vois plutôt ceux qui ont ton âge, ne se confessent plus » Ah ! qui pourra dire les craintes les sollicitudes des pères et surtout les inquiétudes des mères. « Qu est-il arrivé à mon pauvre enfant, disent-elles, il ne se confesse plus,

le mal l'aura touché, il est perdu. » Je comprends fort bien ces alarmes, et sous ce rapport je suis moi-même comme une mère. Quand, accoutumé à voir un jeune homme se confesser, je remarque une absence trop prolongée, je m'écrie avec une sollicitude vraiment maternelle : « Le pauvre enfant, la passion l'aura séduit, l'aura dévoré ! » J'ai observé que bien rarement mes pressentiments m'ont trompé.

Oui, mes frères, dans la désertion du confessionnal, nous soupçonnons un mystère d'iniquité, et presque toujours nous sommes dans la réalité. Mais si un jeune homme veut résolûment vaincre sa passion, que fait-il? Depuis plus de dix ans il se laisse dominer entièrement par la volupté ; la séductrice lui a toujours promis joie et félicité ; enfin, il s'aperçoit qu'elle ne lui donne que la tristesse et le malheur, et il s'écrie : « O passion cruelle, tu m'avais promis des joies ineffables, un bonheur permanent, j'ai ajouté foi à tes promesses perfides, et tu m'as réduit à la douleur, aux regrets, au désespoir ; mais demain, je prends mon chapeau et je me rends directement au confessionnal. » Ce qu'il dit il l'exécute, et aussitôt on s'aperçoit que le voluptueux est devenu chaste, que l'orgueilleux est humble, que le révolté est soumis ; et l'on s'étonne ; ce n'est plus lui, dit-on.

En effet, ce n'est plus le même, il est transformé. Le mystère, le voici : ce jeune homme s'est confessé, et, tandis que les bons rendent ce témoignage, les anciens compagnons de ses débauches, ne le retrouvant plus dans leur société, s'étonnent et répètent ce que les jeunes païens disaient du temps de Tertullien : « Mais qu'est devenu Lucius? il ne fait plus partie de nos plaisirs, il n'assiste plus à nos fêtes

— Ah! vous ne savez pas ce qui est arrivé, dit l'un d'entre eux? il s'est confessé.

— Alors, répond un autre, c'est différent, il est redevenu sage; quand nous voudrons changer de conduite nous imiterons son exemple. »

Ainsi, messieurs, vous le voyez, pour revenir au bien, il faut toujours en arriver là, il faut nécessairement se confesser.

Voici une autre phase du fait plus éclatante et plus éloquente encore que celle du fait individuel, du fait particulier, c'est le fait public.

Devant le confessionnal comme devant la prière, il y a une double attitude de l'humanité. Regardez ces deux attitudes, comparez et jugez. Entre ces deux humanités il y a une frontière. Toutefois, le monde qui ne se confesse pas diffère peu de celui qui se confesse, comme il y a des hommes qui valent mieux que leurs principes, d'autres qui valent

moins que leurs principes; ainsi de ceux qui vivent loin du confessionnal et de ceux qui le fréquentent. Mais laissez là cette frontière pour aller aux deux pôles du monde moral. Que voyez-vous au pôle du mal? Des égoïstes qui dévorent leur fortune comme un animal dévore sa proie, qui jouissent de leur fortune et de leurs plaisirs sans songer que près d'eux des hommes meurent de misère et de faim, et ces égoïstes sont en grand nombre de par le monde. Demandez combien parmi eux se confessent? Il n'y en a pas un. Voici la légion des voluptueux qui se livrent à toutes les satisfactions désordonnées d'un cœur corrompu; entendez-les se proclamer les héros de la débauche. Combien parmi eux se confessent? pas un seul. Voici les êtres que la dégradation a conduits au dernier degré de l'humanité. je vous conduis aux bagnes; regardez ce jeune homme, c'est un assassin, il a enlevé la vie à celle qui lui avait donné le jour; quand s'est il confessé?... Jamais. C'est un vieillard de soixante ans, il est condamné à perpétuité pour avoir tué sa femme; depuis quand s'est-il confessé? Depuis quarante ans. Continuez d'interroger tous ceux que vous voyez se remuer sur leurs chaises, que disent-ils? Écoutez; ils crient: « A bas la confession! nous ne nous confessons pas. » Vous êtes, mes frères, au pôle

du mal, et là vous trouvez la répulsion pour le confessionnal.

Voyez passer maintenant ceux qui enseignent les consolations; ils sont de toutes les bonnes œuvres. Combien se confessent? Tous.

Voici la légion des chastes, anges terrestres qui ont pu connaître la tentation, mais qui n'y ont pas succombé. Ce sont, sur terre, des miracles de vertu. Combien parmi eux se confessent? Tous.

Voici la légion des probes. Comme ils sont admirables ceux qui, dans notre siècle surtout, résistent à l'épreuve des tentations d'improbité, à la tentation de devenir millionnaires même au moyen d'une petite injustice; vraiment ce sont des prodiges de probité. Combien se confessent? Tous.

Voici la légion des dévoués. Partout où se trouve une maladie à soigner, une plaie à penser, une douleur à consoler, ils y sont. Qu'une atmosphère empoisonnée sème la mort parmi les populations effrayées, on les voit accourir, messagers de la vie, pour disputer au fléau jusqu'aux plus obscures de ses victimes. Que la maladie et la faim étendent sur leurs grabats infects les abandonnés de ce monde, et, dans ces abîmes de misère, ils descendent, envoyés du ciel, porter l'espérance et la santé, toujours oublieux d'eux-mêmes, toujours dédaigneux de leurs propres dangers, toujours vivant de

dévouements et de sacrifices. Combien se confessent? Tous. Entre ces deux pôles, vous voyez la vérité resplendir comme un soleil de l'équateur; vous pouvez dire : « J'ai vu tout ce qui tend au mal repousser le confessionnal et tout ce qui tend au bien le rechercher, » et vous dites en effet : « Mon choix est fixé, je passe au pôle du bien avec ceux qui se confessent. » Oui, passez-y et vous serez en bonne société. Confessez-vous, je vous le demande au nom de votre bonheur. Ce soir, je n'ai parlé qu'à votre raison, je n'ai rien dit à votre cœur. Ah ! placé entre cette alternative que je viens de dépeindre, j'entends la passion qui vous dit : « Ne vas pas te confesser. » Cependant, que vous donne-t-elle donc? La servitude, l'ennui, des désenchantements, des dégoûts. Et vous ajouteriez foi davantage à cette trompeuse, à cette perfide! Brisez avec elle, et si, pour prendre cette décision, il faut que vous fassiez un grand sacrifice, faites-le surtout en ce moment, à l'heure de cet anniversaire des sacrifices héroïques. Ah! n'entendez-vous pas, chrétiens, comme un écho lointain qui vous vient travers dix-huit siècles, triste et plaintif dans le silence de la nuit? c'est la voix de Jésus-Christ qui se débat au Jardin des Olives dans une grande agonie, et qui dit : « Mon père, que votre volonté soit faite. » Frappez avec courage sur votre

volonté rebelle, prosternez-vous devant Dieu, et dites-lui : « Puisque vous voulez que je me confesse, que votre volonté s'accomplisse. » Que le sang du divin Sauveur tombe sur vous, pour que la vertu règne dans votre cœur ; que ce sang précieux vous sauve dans le temps et l'éternité.

CHAPITRE XI.

LE VENDREDI SAINT.

INSTRUCTION SUR LA PASSION.

Le vendredi saint est un grand jour pour la religion. C'est encore une de nos forces, il ne faut pas la négliger. Ce jour-là, on vient plus à l'église ; il s'y trouve peut-être des hommes qui n'y viennent pas souvent ; les esprits sont mieux disposés. Qui n'est un peu religieux ce jour-là ! Ne négligeons pas l'occasion de dire quelques bonnes vérités aux pécheurs, et quelques bonnes vérités à tant d'indifférents qui font sans remords dans toute leur vie un désolant mélange de bien et de mal. On

peut profiter de la Passion pour glisser beaucoup de choses un peu dures à entendre, qu'il n'est guère facile de dire une autre fois Mais n'oublions pas de renvoyer tout le monde édifié et content. Nous donnons une instruction sur la Passion, où nous avons fait entrer quelques-unes des vérités et des faiblesses qu'il nous paraît le plus à propos de signaler ; mais à chacun d'étudier son peuple, et de mettre dans notre cadre ce qui lui convient.

A la fin, soyez pasteur, soyez père. Le temps pascal va passer, il y a des âmes qui hésitent à se confesser, d'autres n'y songent pas du tout ; il y en a qui sont venues un peu parce que tout le monde venait : un mot à toutes ces âmes, sans oublier les personnes fidèles ; rattachez autant que vous le pourrez tout le monde à son église, à son pasteur, à la religion, à Dieu.

Vix quis pro justo moritur, commendat autem charitatum suam Deus in nobis, quoniam cum ad huc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est. (*Ep ad Rom.*, ch. 5, v. 7)

Il y a dans la religion des mystères et des jours qui saisissent l'homme comme malgré lui, pour le reporter aux souvenirs de la foi et du bien. Au nombre de ces jours est le Vendredi-Saint. Pour personne au monde ce n'est un jour ordinaire ; il a quelque chose de religieux et de triste qui ramène l'âme aux pensées sérieuses ; il est comme

tout imprégné de divinité et de religion : aujourd'hui le méchant lui-même semble laisser de côté sa vie coupable pour retourner à ses antiques habitudes de foi ; les églises se remplissent, la foule est recueillie, et j'en bénis le Seigneur. On pourrait presque dire qu'il n'y a qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. Aujourd'hui, mes frères, je me sens prêtre, je me sens pasteur, je me sens père, en voyant tous mes enfants réunis autour de la chaire sacrée ; et qu'il m'est doux de songer qu'il est de même par tout l'univers catholique!

Ah! mes frères, on a beau dire et beau faire, on sent malgré soi la divinité de la religion, on sent qu'il y a là plus qu'un homme, on sent qu'il y a un Dieu. Qui oserait dire qu'il vient ici rendre ses hommages à un homme? Le cœur est plus fort que tous les blasphèmes et tous les sophismes. Le Vendredi-Saint est une grande et puissante voix qui crie au monde : « Jésus-Christ est le fils de Dieu, Jésus-Christ est Dieu lui même. On n'a jamais vu deux cents millions d'hommes éparpillés sur toute la face du globe se jeter en même temps, le même jour, aux pieds d'un homme. »

Recueillons-nous donc ensemble, mes bien-aimés frères, dans le silence et le calme du soir, car ce moment est solennel.

Les dernières heures, les dernières paroles, les

dernières souffrances ont quelque chose de vénérable, de sacré ; mais quand c'est un père qui souffre ou plutôt quand c'est un Dieu, quand le lit de la douleur est une croix, alors il doit se faire une profonde impression dans les âmes, elles doivent faire un retour sur elles-mêmes pour devenir meilleures à cet auguste spectacle.

Car, mes frères, il y a de grandes leçons dans la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ. Mourir pour nous, c'était plus qu'il ne fallait pour nous sauver, mais ce n'était pas assez pour sa bonté et aussi sans doute pour notre profonde misère ; il a voulu lui-même arranger toutes les circonstances de sa Passion de manière à nous donner des leçons de vertu, à nous parler le langage le plus éloquent, le langage des faits. Il a résumé toute la doctrine évangélique dans des faits sanglants, tragiques, qui devaient la porter claire et vivante aux générations les plus reculées, aux intelligences les plus humbles. La croix c'est un grand livre où tout le monde peut lire et où se lisent les plus belles pages.

Laissez-moi donc, mes bien-aimés frères, vous parler un instant des divins enseignements que contient la Passion ; nous allons seulement passer en revue quelques traits plus propres à vous instruire et à vous édifier. Car j'ai un grand désir de faire du bien à vos âmes en vous prêchant l'agonie

du Seigneur Jésus. A quoi serviraient tous nos discours, malheureux prédicateurs que nous sommes, si nous laissions périr les âmes jusqu'au pied de la croix, jusque sous le sang qui coule pour le pauvre pécheur? Croix du Sauveur, donnez-moi la grâce de parler à mes frères, à mes enfants, comme je les aime, comme Jésus-Christ les a aimés, avec un cœur de chrétien, avec un cœur de père.

O crux ave.

Oui, mes frères, la Passion de Jésus-Christ contient de grands enseignements pour la vie, pour apprendre à connaître l'humanité et à faire le bien. D'abord, je vois dès le début une terrible leçon. Jésus-Christ est trahi, vendu par un de ses amis, par un homme auquel il avait fait du bien, par cet homme dont le nom a été voué à l'exécration des siècles, qui signifie trahison et hypocrisie, par Judas ; on aura beau faire, il n'y aura jamais d'injure plus sanglante à jeter à la face d'un homme que celle-ci : Tu es un Judas !

Le Sauveur était bon et il passait partout en faisant le bien, il devait donc avoir des jaloux et des ennemis ; telle est la triste condition de l'humanité sur la terre, Ils voulaient à tout prix se débarrasser de lui. Or, il se trouvait parmi ses disciples un homme qui avait laissé entrer dans son âme une mauvaise passion, la passion d'avoir de l'argent;

et il s'en va en secret, on se cache toujours quand on a une action coupable à faire, il s'en va donc trouver les chefs de la synagogue juive et leur dit : « Combien voulez-vous me donner, et je vous le livrerai. » On débattit l'affaire, et il fut convenu qu'il aurait trente deniers, trente pièces d'argent qui font environ cent vingt francs. Ah ! misérable, cent vingt francs pour Jésus-Christ, c'est trop peu ; c'est trop peu pour tant de sagesse, pour tant de bonté, c'est trop peu pour le Fils de Dieu. Mais est-ce que la passion raisonne? Et, pour qu'il ne manquât rien à sa scélératesse, il s'offre pour les guider en leur disant : « Celui que j'embrasserai, c'est celui-là même, saisissez le : *quemcumque osculatos fuero ipse est, tenete eum.* »

Or, c'était dans la soirée. Notre-Seigneur s'était retiré dans un jardin pour y prier ; il était triste, malheureux, comme on l'est d'ordinaire quand on pressent qu'une grande douleur va vous arriver. Sa divine science lui avait tout révélé. Aussi, dit l'Écriture, sa souffrance était si grande qu'une sueur de sang coulait sur ses membres.

A ce moment même, Judas arrive à la tête d'une troupe armée, il va tout droit à Notre-Seigneur, il l'embrasse, il l'ose bien et lui dit : « Je vous salue, maître. « Et le Sauveur, qui d'un mot, d'un acte de sa volonté, eût pu le foudroyer, se contente de

lui répondre: « Mon ami, qu'allez-vous faire? oh! Judas, vous livrez le Fils de l'homme par un baiser...» Cette parole eût dû lui percer le cœur; mais son cœur n'était pas là, il était à son or, à l'objet de sa passion... Il abandonne son maître et son ami aux mains de ses ennemis, de ses bourreaux, et il court recevoir le prix de sa trahison.

Voilà bien, mes frères, la passion dans tout son aveuglement, dans toute sa cruauté, ou plutôt voilà ce que savent faire toutes les passions, voilà ce qu'elles sont, elles se ressemblent toutes. Judas avait la passion de l'or, lui; un autre a la passion de la volupté, celui-ci la passion de la haine, celui-là la passion du vin; peu importe, c'est toujours le même aveuglement et la même dureté de cœur... Voilà à l'œuvre, mes frères, ces passions avec lesquelles vous vous jouez tous les jours, dont vous dites avec une désastreuse légèreté: « Je n'y vois pas tant de mal; ne faut-il pas qu'on s'amuse un peu? Il faut que jeunesse se passe, etc. » Voilà ce qu'elles savent faire. Les passions, ce sont elles qui ont trahi, vendu, livré Jésus-Christ. Les passions, ce sont elles qui ont crié: « Qu'il meure, qu'il soit crucifié, que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.... » Elles sont réprouvées, elles sont maudites, elles ne savent que caresser pour perdre.

Ah! mes frères, j'en suis sûr, Judas a excité plus fois votre dégoût et votre répulsion ; il vous semblait que vous ne pouviez comprendre tant de bassesse et tant de scélératesse; vous auriez dit volontiers : « Le misérable ! vendre pour cent francs son bienfaiteur, le Fils de Dieu, c'est infâme, c'est être sans cœur, sans raison ; pour si peu, ça n'en valait pas la peine… » Prenez garde, mes frères, à cette passion que vous connaissez trop bien et qui habite un coin de votre cœur ; ne criez pas si haut, ces cris pourraient retomber sur vous-mêmes : elle finira par vous placer à côté de Judas, au-dessous de Judas lui-même.

Hélas! c'est peut-être déjà fait pour quelques-uns. Je n'ose y penser ; cent francs, cela est encore quelque chose, mais qui sait, ô mon Dieu, si Jésus-Christ n'est pas vendu souvent bien moins cher parmi nous… On le vend pour une sale jouissance de quelques instants; on le vend pour quelques heures dérobées au repos du dimanche, on le vend pour quelques misérables pouces de terre pris sur le champ du voisin, on le vend pour une triste satisfaction de son estomac, on le vend même au confessionnal pour un peu de honte de moins… Je m'arrête, je n'ose continuer. Oh! mes frères, prenons garde aux passions; une passion c'est toujours une passion, c'est-à-dire une chose qui

s'empare d'un cœur, le fait d'un seul coup inepte et cruel...

Mais poursuivons l'histoire de Judas, qui est aussi l'histoire des passions.

Le malheureux! enfin il possède cet argent qu'il a tant convoité et qui lui coûte si cher. Va-t-il au moins jouir d'un peu de bonheur, sera-t-il au moins heureux pour quelques instants? Hélas, non! il a eu à peine le temps de le regarder et de le serrer dans sa main que le remords est venu le dévorer; ses yeux se sont ouverts, il comprend son crime, il en voit les suites, il se repent, *pœnitentiâ ductus*. Ce misérable argent lui est à charge, il ne veut pas le garder; il le prend, s'en va trouver les chefs de la synagogue et leur dit : « J'ai péché en livrant le sang du Juste, *peccavi tradens sanguinem justum ;* » et ceux-ci de lui répondre : « Cela ne nous regarde pas, c'est ton affaire, *quid ad nos? tu videris!* Tu es malheureux, que nous importe! »

Alors, de dépit, de désespoir, cet argent qu'il avait tant désiré, cet argent qui lui avait tant coûté, cet argent qu'il avait regardé comme la source d'un peu de bonheur, il le repousse et le jette dans le temple et s'en va se pendre.

Ceux même qui lui avaient donné cette somme la regardent comme indigne de figurer dans le

tronc des charités, parce que, disent-ils, c'est le prix du sang, *quia pretium sanguinis est.* Détestable passion ! as-tu assez perdu, assez déshonoré, assez abreuvé d'amertume ta misérable victime?. .

Mais, mes frères, sachons-le, ce n'est pas seulement pour Judas que les choses se passent ainsi, ce n'est pas seulement pour la passion de l'or, c'est pour toutes les passions .. C'est la même marche : aveuglement, endurcissement, remords et souvent désespoir! Une passion n'est que cela; elle n'a que cela, elle ne peut vous donner autre chose; vous avez beau la retourner, l'embellir dans votre imagination, elle ne vous donnera rien de plus.

A peine avez-vous touché au fruit défendu que votre conscience se récrie; vous sentez un indicible malaise, une honte secrète, et bon gré, mal gré, au fond de votre cœur il y a une voix qui dit, au moins de temps en temps : « Ah ! j'ai péché, j'ai mal fait; je suis coupable, je suis un misérable; oh! si le monde le savait... oh! si j'allais mourir... mais non, je ne veux pas y penser... » Et vous retournez au mal; pour chercher de nouvelles émotions, vous vous plongez dans les jouissances du monde; mais, songez-y, ce monde qui vous a séduit, qui vous a entraîné, ruiné, déshonoré, sera le premier à vous repousser, à vous

renier, — vous n'avez plus rien que de la honte ou des remords, le monde vous fuira, les compagnons de vos plaisirs diront : « Il n'a plus d'argent, il est vieux, tant pis pour lui, c'est son affaire. » Les malheureux seront les premiers à vous accuser, à vous décrier : « Cet homme-là faisait trop de dépenses, il allait trop souvent au cabaret, il avait des habitudes ruineuses. Cette femme était trop fière, trop coquette, trop légère ; c'est sa faute ; c'est très-bien tombé. » Et l'on vous fuira, et si on vous rencontre on passera à côté de vous sans y faire attention, si on ne vous regarde avec dédain : voilà le monde. Mais, ô pauvre pécheur ! n'imitez pas Judas, ne vous jetez pas dans le désespoir ; il y a encore pour vous une espérance, un refuge ; Dieu est meilleur que le monde ; malgré toutes vos faiblesses il est encore prêt à vous pardonner et à vous bénir, il n'est pas sans pitié, Lui. — O Seigneur Jésus, merci de la terrible leçon que vous avez placée au commencement de votre Passion. Je ne savais pas qu'il fût si dangereux d'obéir à ses mauvais penchants; je connais le monde maintenant ; par vos souffrances donnez-moi la force de leur résister ; préservez-moi de l'affreux désespoir et donnez à tous cette grâce qui dit : j'ai mal fait, j'ai péché ; oh ! que je suis coupable, mais je me repens, je veux mieux faire, je veux me corri-

ger, — *peccavi valde, sed precor, domine, ut transferas iniquitatem servi tui.*

Mais suivons en esprit le Sauveur. Chez le grand prêtre on le soufflette, chez Hérode on lui fait jouer le rôle d'un idiot, chez Pilate on le fait asseoir au banc des accusés, on lui préfère un scélérat; la foule implacable demande sa vie; sa mort est résolue, une couronne d'épines est mise sur sa tête, des coups de verge déchirent sa chair vénérable, font jaillir son sang, et le voilà qui marche, chargé d'une croix, vers la montagne du Calvaire, pour y être crucifié. Mais pourquoi donc tant de souffrances? Oh! qu'est-ce donc que l'humanité! qu'il faut que notre misère morale soit grande, que notre cœur soit dur! Sommes-nous donc des êtres féroces? Que c'est humiliant pour nous de voir qu'il faut tant de sacrifices pour nous rendre un peu meilleurs! que c'est bien plus humiliant encore de n'en pas profiter! Oh! vraiment, après cela, ceux qui se perdent sont sans excuse, n'ont ni raison, ni sens commun, ni cœur, rien! rien!

Mais, tout malheureux qu'il est, le Seigneur Jésus ne s'occupe guère de lui même, il a toujours en vue le salut de l'humanité, toujours il veut l'instruire d'abord et la sauver ensuite.

Encore une leçon bien humiliante pour certains

hommes de ce temps-ci, dont, grâce à Dieu, le nombre diminue.

Le Sauveur marchait sur la route de son supplice; accablé sous le poids de la croix et de la douleur il était déjà tombé une fois, et venait de rencontrer sa mère, sa tendre et sainte mère; ils s'étaient vus l'un et l'autre, au milieu de cet affreux spectacle; sa figure est couverte de poussière, de sang et de larmes... Jésus-Christ pleurer!..

Alors, une femme dévouée, comme il s'en trouve tant, perce cette foule acharnée et sans pitié, brave les clameurs et les menaces, va essuyer la divine face du Sauveur du monde. Quelle leçon de courage donnée à tant d'hommes qui parlent bien haut de leur force et de leur indépendance!..

Aujourd'hui Notre-Seigneur continue encore de faire son chemin de la croix à travers le monde, toujours pour le sauver. Les insultes et les outrages ne lui manquent pas; la parole même ne suffit plus à ses ennemis: pour avancer à leur gré à le vilipender, on se sert des feuilles et des livres... Et nous, ses enfants, instruits dans la Religion, après dix-huit siècles de bienfaits et de triomphes, nous qui, au fond, avons la foi, nous n'osons aller le consoler; que dis-je, bien heureux encore si, à la suite de la misérable tourbe des méchants, nous n'allons ramasser une pierre ou un peu de

boue pour les lui jeter à la face. Lâcheté et abjection ! L'histoire nous dit qu'un roi de France, Clovis, encore à moitié païen, entendant raconter les souffrances de Jésus-Christ dans sa Passion, s'indigne tout à coup contre ses bourreaux, et s'écrie : « Oh ! si j'avais été là avec mes Francs, avec mon armée !... » Et nous, chrétiens, nous qui avons reçu le baptême ; qui, à la première communion, avons prêté dans l'église le serment solennel de le servir et de l'aimer, nous n'osons le défendre, nous n'osons même remplir nos devoirs religieux, nous rougissons, nous avons peur : — Oh ! qu'est-ce qu'on va penser? — qu'est-ce que va dire un tel? — A la rigueur je voudrais bien, je ne demanderais pas mieux, si les autres le faisaient ; — au moins que personne ne le sache. — Pauvres hommes et pauvres chrétiens que nous sommes ! Mes frères, aujourd'hui, en présence de la Croix, en face du courage de cette humble femme, secouons une bonne fois ce malheureux respect humain, cet implacable tyran des lâches et des faibles ; soyons ce que nous devons être, et le monde, ce monde que vous craignez tant, dira : « C'est bien, il a raison, il suit sa conviction, il a du courage. Après tout, qu'y a-t-il de plus vulgaire et de moins digne que d'être sans cesse à se traîner à la suite de la foule stupide et

méchante ; c'est vraiment une belle compagnie et un beau modèle à suivre ! Que restera-t-il de toutes ces sottises et de tous ces sarcasmes? La hideuse foule qui accablait Jésus-Christ est vouée à l'oubli et à l'exécration des siècles, tandis que l'acte de courage de cette femme généreuse sera proclamé jusqu'à l'extrémité de l'univers et des temps.

Non-seulement Jésus-Christ enseigne dans sa Passion, mais du sein de ses douleurs il sait encore joindre les consolations aux enseignements. Dans le triste pèlerinage de la Croix, il aperçoit des femmes de Jérusalem qui le suivent et qui pleurent, il oublie ses propres douleurs pour les consoler. « Ne pleurez pas, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants : ***Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros.***

Mes frères, qu'il me soit permis d'adresser aux femmes chrétiennes les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; je vous dirai aussi : O femmes, ô mères, ne pleurez pas sur le Sauveur ! mais pleurez sur vous, pleurez sur vos enfants, pleurez sur tous les vôtres !

Grâce à Dieu, je suis heureux de le dire, c'est bonne justice, il y a encore parmi nous des femmes vertueuses, de bonnes mères qui sont le bon-

heur et le salut de leur maison, l'édification de cette paroisse ; il y a encore des jeunes personnes pures et chrétiennes qui sont la gloire et la joie de leur famille.

Mais hélas ! qui sait ! l'antique serpent qui perdit le monde par la première femme semble encore se glisser dans certains cœurs. Les devoirs de la femme et de la chrétienne sont trop souvent négligés pour des frivolités ; surtout on ne veut plus souffrir, on a horreur de la souffrance, même de tout ce qui gêne un peu. Jouir, jouir, on le veut bien, mais souffrir, non ! non ! Pourtant, de sa nature, la femme est appelée à souffrir beaucoup de ses peines et de celles des autres ; c'est elle qui doit adoucir les douleurs de ceux qui l'entourent ; c'est le bon ange de la famille destiné à consoler, à aimer, à se dévouer : c'est là son rôle, pourquoi s'en plaindrait-elle ? il est si beau ; c'est là toute sa grandeur et toute sa dignité. L'acceptation de ses devoirs, de tous ses devoirs et de la souffrance, voilà ce qui fait vraiment la femme et la mère surtout. En dehors de cela, elle n'est plus rien ; elle n'est plus qu'un de ces éclatants habits dont elle se couvre ; il brille pendant quelque temps, puis il devient un chiffon qu'on jette dans un coin ; mais, qu'elle le sache bien, il faut souffrir, souffrir, et toute souffrance légitime repoussée sera trois fois

cruellement expiée. O femmes ! pleurez donc sur vous en présence des douleurs de Jésus-Christ; pleurez aussi sur les vôtres ; pleurez sur votre mari. Hélas ! peut-être il ne remplit pas ses devoirs religieux, il peut provoquer la malédiction de Dieu sur vous et sur vos chers petits enfants. Le dimanche, quand son devoir le voudrait ici, à prier au pied de l'autel, il est à son travail ou à ses plaisirs ; et pourtant, il est chrétien, il est pere, il aime ses enfants.

Pleurez sur votre fils qui, trop tôt, suivra les exemples paternels, abandonnera ses devoirs religieux et le Dieu de sa mère, si déjà la chose n'est faite. Faut il le dire, ô mères! pleurez même sur votre fille, elle qui devrait être votre orgueil et votre bonheur ; si elle allait devenir votre douleur, votre honte, vous n'auriez pas même peut-être la consolation de dire : Ce n'est pas ma faute. Oh! souvent vous êtes si faibles, si faibles. Oserai-je le dire? vous aidez à la perdre en développant ses goûts pour le luxe et pour les plaisirs, en ne la surveillant pas, en lui permettant de fréquenter ces réunions où on laisse trop souvent son innocence ; Dieu veuille qu'on n'y laisse pas son honneur aussi.

Pleurez sur vous, pleurez sur les vôtres : *Super vos ipsas flete et super filios vestros*, car il viendra

un jour, dit le Sauveur, où il sera mieux de n'avoir pas été mère, où l'on dira : Heureuses celles qui n'ont pas engendré, *Beatæ steriles et ventres quæ non genuerunt.*

Mais ce jour vous pouvez l'empêcher, vous le pouvez par votre foi, par votre dévouement. Aidez-nous donc, aidez à Notre-Seigneur Jésus-Christ à sauver le monde, à sauver votre mari et vos enfants, à vous sauver ; vous le pouvez, vous qui avez un si grand cœur, qui souffrez tant sur la terre, qui avez de si beaux sentiments. Pourquoi donc vous égarer dans tant de frivolités? pourquoi vous laisser entraîner à tous ces excès du luxe et des jouissances matérielles? Mais savez-vous que vous perdez autour de vous? Il y a là des yeux, des appétits qui vous envient, qui veulent vous suivre ; vous faites de la misere, de la souffrance, de la faim, de la honte. Ce n'est pas digne de vous, ce n'est pas digne de votre cœur. Faites-nous plutôt de la vertu, de l'aisance, de bonnes joies et de l'honneur pour les familles. *Mulier bona ædificat domum.*

Enfin, mes bien aimés frères, le sacrifice est consommé : Notre-Seigneur a été attaché à la croix, on a enfoncé de gros clous dans ses pieds et dans ses mains ; le gibet est dressé sur la montagne du Calvaire. Le poids de son corps pèse sur ses plaies, le sang ruisselle, et ce spectacle, qui eût dû provo-

quer au moins un peu de pitié chez la foule, provoque les dédains et les injures. Dans cette suprême et affreuse agonie, ne va-t-il pas au moins jeter une parole de malédiction à cette foule insensée et cruelle? Oh! non, Jésus-Christ est si bon! Il pourrait maudire, il pourrait frapper; mais il ne le veut pas: il pensait à nous, il voulait nous donner une leçon de confiance dans sa miséricorde; toute sa vie, toute sa Passion surtout, il l'a arrangée d'après ce sentiment: « Ah! si je pouvais donc faire comprendre à ces pauvres enfants combien je les aime... combien je voudrais les éclairer et les sauver!... » Aussi écoutez-le parlant de ses bourreaux au milieu même de ses atroces douleurs: — « Mon père, pardonnez-leur ils ne savent ce qu'ils font: *Pater dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt* Ils ne savent ce qu'ils font. Oh! non, ils ne le savaient pas bien, ils ne connaissaient pas celui qu'ils crucifiaient; et nous-mêmes, mes frères, quand nous avons fait le mal, nous ne savions pas bien ce que nous faisions, nous ne savions pas que cela fît tant de peine à un Dieu si bon. Oh! si nous l'avions connu comme nous le connaissons aujourd'hui, non, nous n'aurions pas voulu être des méchants, des ingrats.

Eh bien! mes frères, que voulez-vous, le mal est fait, mais il y en a assez de fait. Expions le

passé par le repentir, par une bonne confession, et Jésus-Christ dira aussi de chacun de nous : Mon père, pardonnez-lui, il ne savait ce qu'il faisait. Oh ! le repentir, le pardon, c'est si doux ; retrouver l'innocence, la pureté, la limpidité douce de votre baptême, de votre première communion. Vous le pouvez tous, mes bien-aimés frères, vous vivez, vous avez un cœur ; pourquoi donc faire la guerre à Jésus-Christ ? pourquoi, je vous le demande ; mais il n'a fait de mal à personne. Quel mal a-t-il fait ? Est-ce parce qu'il a souffert, est-ce parce qu'il est bon, est-ce parce qu'il nous a conservé la vie jusqu'à ce jour, qu'on lui prépare aussi une croix dans son cœur ? *Parasti crucem ?* Vraiment on ne sait ce qu'on fait quand on pèche, on est aussi déraisonnable que méchant. Vraiment Jésus-Christ n'est pas connu ; oh ! s'il l'était donc davantage, qu'il y aurait sur cette terre bien moins de mal et de misères !

Un jour de dimanche, un homme, jusque-là fort mauvais chrétien, s'était mis à lire par désœuvrement dans le livre de prières de sa femme et il tomba sur la Passion du Sauveur. Il fut profondément touché, bouleversé ; et quand sa femme revint de l'office, sa première parole fut celle-ci : « Tu ne m'avais pas dit que Jésus-Christ était si bon et qu'on l'avait tant fait souffrir ; je viens de lire sa Passion,

j'en ai été si touché, que j'en pleurerais bien. » Et en disant ces mots il essuyait deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues. Quelque temps après, il était fervent chrétien.

C'est ce que nous ferons tous, n'est-ce pas, mes frères? Ceux qui sont déjà chrétiens, qui ont déjà rempli le devoir pascal, et, Dieu soit béni, le nombre en est grand dans notre bien-aimée paroisse, deviendront encore meilleurs chrétiens. Ceux qui sont peut-être un peu négligents, qui n'ont pas encore satisfait au devoir de la confession vont se hâter de remplir ce devoir.

Et vous, mes bien chers frères, vous qui êtes en retard, vous qui avez oublié le chemin du saint tribunal, vous même qui ne venez pas assez souvent à l'église et que je vois ce soir si recueillis, si attentifs, que vais-je vous dire? vais-je vous adresser des reproches ou des paroles dures? J'en aurais peut-être le droit en présence de la croix et des souffrances de Jésus-Christ pour vous; mais, n'ayez pas peur, je ne veux pas en user : je suis trop content de vous voir ici aujourd'hui. N'êtes-vous pas aussi mes enfants? J'aime mieux vous féliciter, vous tendre la main et vous dire : « C'est bien, c'est bien! courage; pourquoi ne venez-vous pas un peu plus souvent, car au fond vous êtes chrétiens, vous avez plus de foi que vous ne pen-

siez. Quoique de temps en temps vous fassiez les incrédules et les méchants, j'en suis sûr, vous ne voudriez pas mourir en réprouvés. Vous avez dit plus d'une fois : Si je me voyais malade, je ferais venir un prêtre! Eh bien, au moins, préparez votre retour, rompez avec telle habitude que je ne veux pas nommer, mais que vous connaissez trop bien, faites une petite prière tous les jours, venez à la messe, n'empêchez jamais les vôtres de remplir leurs devoirs religieux, c'est bien assez de vous à ne pas les remplir. Ayez pitié de votre femme; oh! parfois vous lui faites la vie si dure qu'elle a besoin de l'aide de Dieu pour la porter avec patience. Ayez pitié aussi de vos petits enfants, vous les perdez souvent par vos exemples; oh! pitié pour eux surtout; si vous saviez comme je les aime; en général ils ont de si heureuses dispositions, ils ne demanderaient pas mieux que de bien faire. Voyez-les à leur première communion, ils sont si édifiants. Voulez-vous donc les perdre? Ces pauvres enfants en seraient réduits un jour à déplorer comme un malheur de vous avoir pour père! Non, ne les condamnez pas à cette douleur, restez plus souvent avec eux, n'allez pas tant chercher le bonheur vous savez où, aimez la bonne et belle vie de famille.

Mais je m'aperçois que je vous demande

trop peu, il me semble que votre cœur est capable de mieux que cela. Pourquoi ne seriez-vous pas chrétiens par la foi et par la vie? Revenez donc, ce n'est pas difficile, vous serez ensuite si heureux.

Je ne sais au fond ce qui vous retient. Vous êtes sur le point de bien faire, mais vous vous arrêtez à vous entre-regarder et vous vous dites : « Si un tel se confessait, si les autres le faisaient, je ne demanderais pas mieux. » Eh bien, vous, ayez du courage, donnez l'exemple, *soyez les autres*, et l'on vous suivra.

Oui, mes frères, de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, remportons chez nous ce désir, cette conviction, cette volonté : « Il faut que je sois meilleur chrétien. » Oh! mes frères, puisse Dieu, par la croix du Sauveur, vous accorder à tous cette grâce, c'est ce que nous allons lui demander de tout notre cœur. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII.

LE JOUR DE PAQUES.

SERMON SUR LES BIENFAITS DE LA RELIGION.

Le jour de Pâques est un jour de fête pour tous, c'est ce jour-là surtout que l'assistance est nombreuse, que les rangs sont serrés ; c'est pourquoi il ne faut pas être long, pour que l'on revienne encore ; mais il faut profiter de l'occasion pour donner une bonne idée de la religion. Naturellement, le sermon doit être mieux préparé, il n'est pas mal même que le plus petit pasteur prouve, ce jour-là, que, s'il le voulait, il pourrait tout aussi bien qu'un autre faire un sermon savant ; mais, comme il s'agit de parler à toute espèce d'intelligence, il nous semble que des faits mèneront mieux au but que des raisonnements métaphysiques.

Pour ce jour, on pourrait également prendre un sermon sur *les Triomphes de la Religion*, qui se trouve à la fin du deuxième volume de ce ***Cours***, ou le sermon sur ***la Divinité de Jésus-Christ.***

Cependant, si l'on avait le malheur de parler à un de ces auditoires qui ne viennent que rarement à l'église, peut-être serait-il bon de lui adresser cordialement quelque chose sur la sanctification du dimanche. Le jour de Pâques est par excellence le jour du Seigneur. Il faut parler à son monde des choses les plus essentielles quand on le tient sous sa main ; mais ce jour-là ne grondez pas trop; je vous défends de gronder. Le vendredi saint , je ne dis pas; mais le jour de Pâques est un jour de joie et de paternelles effusions.

Hæc est dies quam fecit Dominus, exaltemur et lætemur in ea. **(Dans l'office de ce jour.)**

Toutes les fêtes de la religion sont belles, mes frères, parce que toutes elles nous rappellent le souvenir, sont pour nous, sur la terre, la vivante image de cette grande, de cette éternelle fête que nous devons célébrer un jour dans le ciel.

Mais entre toutes les fêtes, la plus belle est certainement la fête de Pâques; ce jour a quelque chose de joyeux, de doux et de gracieux qui épanouit l'âme, rajeunit le cœur, le reporte aux purs et candides bonheurs de l'enfance, à ces jours d'innocence, hélas! déjà si éloignés. C'est vraiment la fête des cœurs, c'est bien le jour que Dieu a fait.

Réjouissons-nous donc, et soyons heureux; il y a si peu de bonheur dans la vie.

Hœc est dies, etc.

Tout semble se donner la main pour embellir cette fête; c'est la fin des austérités du carême et de la semaine des souffrances du Sauveur, l'Église se pare des plus magnifiques ornements, entonne ses chants les plus joyeux. La foule est plus nombreuse; la nature elle-même s'est réveillée de son sommeil; elle a chassé l'hiver et va se parer de ce vêtement splendide de feuilles et de fleurs que lui tisse la main de la Providence. N'est-ce pas, mes frères, qu'à la religion seule appartient de bien organiser les fêtes? N'est-ce pas qu'elle seule sait comprendre les besoins du corps et les besoins du cœur de l'homme? elle aussi sait seule les satisfaire. Tout le monde est de ses fêtes, nul n'est exclu; il y a une part pour tous, pour les pauvres et pour les riches, pour les petits et pour les grands. La fête de Pâques est une vraie fête nationale et une fête de famille; jouissons donc ensemble de ce beau jour, mes bien chers frères, jouissons du bonheur de nous voir tous réunis; il est parfois si rare. Aujourd'hui au moins, en face de cette magnifique assistance, ce n'est pas chez nous que l'on dira que le christianisme s'en va. Jouissons donc de ce bonheur et apprenons aussi ensemble

à connaître mieux les bienfaits que la religion a conférés à l'humanité, afin de la pratiquer et de l'aimer comme elle mérite de l'être.

Mais, pour que la fête soit complète, associons à nos joies notre Mère qui est au ciel et prions-la de nous bénir, en la félicitant des triomphes de son fils, notre frère aîné, comme dit la parole sacrée, le Seigneur Jésus-Christ.

Regina cœli.

Trop souvent, mes bien-aimés frères, nous jouissons des bienfaits de la religion sans trop nous inquiéter d'où ils nous viennent, bienheureux encore si nous n'injurions pas la main qui nous les donne. Il y a des hommes qui disent assez volontiers : « Je ne pratique pas la religion, mais cela ne m'empêche pas d'être honnête homme. » Je ne sais si c'est vrai, mais il est une chose dont je suis bien sûr, c'est que cela ne les empêche pas d'être des ingrats, et l'ingratitude n'est ni chrétienne, ni française ; c'est sans doute faute d'y songer. Je vais, l'histoire à la main, vous le rappeler en quelques mots, puisque le jour du triomphe du Christ est aussi le jour du triomphe de la religion. Il est bon que l'on sache ce que vaut cette foi que l'on traite souvent avec tant d'indifférence, si ce n'est avec tant de dédain.

Mes frères, pour bien comprendre le besoin que

nous avons de la religion, les bienfaits que nous devons à la lumière de l'Évangile, il faudrait pouvoir sonder les profondeurs des ténèbres, les excès de démoralisation où peuvent se plonger les peuples pour lesquels elle n'a pas encore brillé. Malheureusement on ne sait bien le prix d'une chose que quand on l'a perdue, ou quand on vient seulement de l'acquérir.

Lorsque le pauvre sauvage récemment converti au christianisme vient à jeter les yeux sur sa misère passée et sur son bien-être présent : « Père, s'écrie-il, en s'adressant au missionnaire qui a converti sa tribu, père, qu'étions-nous avant que tu ne nous aies appris à connaître le Grand-Esprit? Père, tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas? que deviendrions-nous? »

Voilà le langage que nous devons tenir nous-mêmes, mes frères. Qu'étions-nous, qu'étaient nos pères, avant que la lumière du christianisme n'eût brillé sur l'antique Gaule, aujourd'hui notre France chérie, et que deviendrions-nous, si Dieu, fatigué par notre indifférence et nos faiblesses, allait nous arracher la croix pour la transplanter ailleurs? Après cela nous comprendrons mieux la valeur du trésor de la foi et nous nous y attacherons de plus en plus.

Aujourd'hui, mes frères, largement assis dans

la vie, entourés des avantages d'une civilisation avancée, nous oublions facilement d'où nous vient ce bonheur et nous devenons presque des ingrats. Qu'étions-nous donc, qu'étaient nos pères?

Oh! ce serait bien se tromper que de penser que notre France fut toujours avant le christianisme ce qu'elle est aujourd'hui, avec sa civilisation, son bien-être, ses arts, sa liberté. Les choses sont bien changées.

A la place de nos champs fertiles et si bien cultivés étaient des bruyères, des marais fétides et de vastes forêts.

A la place de nos demeures parfois si belles et si commodes, étaient de pauvres maisons ou des huttes éparses, habitées par des hommes grossiers et ignorants. Leur misère physique et morale est devenue incompréhensible à notre époque, leur religion elle-même était une source de crimes et d'avilissement; nos pères étaient païens... c'est-à-dire qu'ils adoraient des divinités qui toutes à peu près eussent mérité l'échafaud si elles eussent vécu sous l'empire de nos lois. Tous les crimes évoqués des abîmes infernaux, après avoir traversé et brisé le cœur de l'homme, semblaient se donner rendez-vous sur d'infâmes autels. Le vol, le brigandage, avaient leur Dieu, la volupté avait sa déesse, et c'était devant ces autels qu'ils

allaient porter leurs prières et leurs hommages, que dis-je, qu'ils allaient verser le sang humain !

Car, victimes de la plus cruelle superstition, dans les grandes calamités, au sein de la terreur qu'éprouve tout homme à la pensée d'un Dieu vengeur, ils immolaient des victimes humaines. Dans une peste, une famine, une guerre, un fléau quelconque, souvent une jeune fille de noble famille était arrachée aux étreintes maternelles pour être livrée à un druide impitoyable. Ce ministre d'une religion cruelle faisait couler son sang sous la faucille dorée, suivait son agonie d'un œil atrocement fauve et interrogeait les entrailles et les dernières palpitations de la malheureuse victime !

Si de la société religieuse je passe à la société civile, je n'y trouve pas plus de dignité et de bonheur. Je vois partout le dégradant esclavage ; les deux tiers de la population étaient esclaves de l'autre tiers ; une grande portion de l'humanité n'avait ni patrie, ni famille, ni droits, elle était inscrite dans la loi sous la rubrique des choses et non des hommes, on la traitait comme une race d'animaux plus intelligents et plus aptes au travail, voilà tout.

Savez-vous, mes frères, ce que c'était qu'un esclave? J'ai honte de le dire, un esclave c'était un homme qui ne s'appartenait pas, qui était la propriété d'un autre homme, que l'on achetait, que

l'on vendait, que l'on fouettait, qu'on traitait comme un vil bétail... que l'on pouvait même tuer pour un rien, pour avoir cassé un vase, ou pour avoir choqué les caprices de son orgueilleuse maîtresse.

Un esclave, c'était un homme auquel on jetait un peu de pain et de sel, et que, le soir, après les pénibles travaux de la journée, on enchaînait dans une loge ou dans un souterrain, ou que l'on envoyait dormir sur les degrés d'un escalier.

Un esclave, c'était un homme que l'on jetait en pâture aux poissons, ou que l'on envoyait mourir de faim à l'écart, quand, épuisé d'années et de fatigues, il ne pouvait plus travailler. Les malheureux, ils entraient dans le commerce, eux, leurs femmes et leurs enfants ; quand une femme donnait le jour à un enfant, il ne lui appartenait pas, il était la propriété de son maître, on le lui arrachait souvent, et à peine remise de la souffrance, elle devait reprendre ses travaux jusqu'à complète extinction de forces, heureuse encore si l'on ne trafiquait de sa pudeur... Et tout cela, mes frères, se faisait comme naturellement, sans remords, sans honte, et pourtant, à cette époque, il y avait des sages, des philosophes, des grands hommes dont on a vanté bien haut les talents et le génie ; et pas un n'a élevé la voix pour protester en faveur

de l'humanité, pour flétrir l'esclavage ! que dis-je, les plus célèbres d'entre eux n'étaient que des marchands d'esclaves. Pendant que ces atrocités s'accomplissaient, ou étaient-ils ces sages ? ils étaient au cirque à battre des mains au spectacle d'hommes qui s'entre-égorgeaient pour les amuser ; ils étaient à trafiquer des esclaves dans les marchés ; ils étaient dans les temples à déshonorer la divinité par des pompes licencieuses. Le christianisme a été le premier qui ait osé élever la voix en faveur de la liberté du genre humain. Il m'en coûte de vous raconter ces choses si lamentables, mais j'ai besoin de les dire pour votre instruction et à la gloire de notre commune foi.

Voilà donc ce qu'était l'homme avant d'avoir connu l'Évangile, le voilà tel qu'il fut rencontré sur le chemin de la vie par les apôtres du Christ ; et voilà, il faut bien le reconnaître, ce que nous serions aujourd'hui, ou quelque chose de pire encore, puisque, à toutes ces corruptions, il faudrait ajouter la rudesse sauvage et la férocité de ces hordes barbares vomies par les forêts germanique sur l'Europe méridionale. « Que fût devenu le monde, dit un homme à jamais célèbre, si la grande arche du christianisme n'eût pas sauvé les restes du genre humain de ce nouveau déluge? »

En effet, c'est lui qui a lutté péniblement

pendant dix-huit siècles contre les passions et l'égoïsme, c'est lui qui a renouvelé la face du monde, qui a soufflé sur ce grand cadavre, lui a donné la forme et la vie. Car, qui a répandu parmi nous les idées de paix, d'ordre, de liberté et de civilisation? Le christianisme.

Qui a défriché les terres incultes, conservé les sciences et les lettres? Le christianisme : des prêtres, des moines.

Qui développa les arts, les métiers même; qui a élevé ces superbes édifices, ces vastes basiliques, l'orgueil de la France et l'admiration des nations étrangères? Le christianisme, des religieux, des moines, toujours des moines.

Qui a relevé la dignité de la femme, qui a fermé ce grand bagne païen où les deux tiers de l'espèce humaine étaient tenus dans l'esclavage, qui a fait la société française telle qu'elle est aujourd'hui? Le christianisme; tout cela est le prix de ses sueurs et de son sang.

Voilà des vérités simples, certaines, incontestables, dont l'oubli nous rend parfois injustes à l'égard de notre foi.

Et que l'on se garde bien de croire que quand même la lumière de l'Evangile n'eût pas brillé sur nous, la succession des siècles eût amené le progrès, la civilisation. Le progrès en dehors du

christianisme, il n'y en a pas; sans la foi évangélique les nations sont stationnaires ou reculent.

Des faits encore. Voyez le disciple du Coran depuis un millier d'années que Mahomet l'a cloué, comme on l'a si bien dit, à la pierre du désert, il n'a pas fait un pas; il est immuable entre l'esclavage qui l'opprime et la corruption qui le ronge.

Voyez les républiques des temps antiques, Athènes, Lacédémone et Rome; à la liberté et aux vertus mâles de leur berceau succédèrent bientôt la servitude et des mœurs efféminées.

Jetons un regard sur ce qui se passe encore autour de nous. Il est dans l'Asie de vastes empires dont on a vanté l'antique civilisation : il y a deux mille ans, la Chine et l'Inde étaient au moins aussi avancées que notre Europe, où en sont-elles maintenant? Au même degré, si elles n'ont déchu.

Toutes ces coutumes barbares, toutes ces monstruosités dont je viens de vous parler, et d'autres encore, y sont en vigueur; c'est la terre classique de toute espèce d'esclavage.

Ici, c'est un esclave couché à plat ventre sur le pavé qui reçoit les ordres du tyran qui l'opprime. Là, ce sont d'autres esclaves que l'on immole sur la tombe de leur maître défunt; la civi-

lisation de l'Europe n'a pas encore réussi à supprimer la coutume atroce qui impose à la femme l'obligation de se brûler vive sur la tombe de son mari, sous peine de vivre déshonorée et malheureuse... Plus loin, c'est un fils qui donne la mort à son vieux père pour entrer plus tôt en possession de son héritage, ou une mère sans entrailles qui jette son enfant à la voirie. Partout c'est la servitude et la plus abjecte misère. Voilà comme les peuples non chrétiens savent progresser; et ce n'est pas il y a mille ans ou cinq cents ans qu'on a vu tout cela, c'est aujourd'hui, en 1860, au moment où je vous parle.

Peuples infortunés! quel malheur pour vous de n'avoir pas connu l'Evangile. Quoi, au poids de la vie déjà si pesant à porter vient encore s'ajouter le poids de la douleur et de l'abjection morale; souffrir et mourir sans consolation, voilà donc toute votre destinée!

Après tout cela, mes bien-aimés frères, après tant de bienfaits et de bénédictions de notre religion, faut-il le dire, on verra encore de nos jours même quelques hommes fiers de la liberté, fiers de la haute civilisation, fiers du bien-être dont le christianisme les a dotés, lui jeter un sarcasme en passant, affecter le mépris pour ses pratiques et ceux qui les suivent; on les entendra faire son-

ner avec un amer dédain les mots de superstition et de fanatisme.

Les malheureux, les ingrats !... s'ils étaient ici je leur dirais : Vous outragez le christianisme, vous méprisez sa loi, et, sans lui, vous seriez encore plongés dans l'avilissement de toutes les misères; vous outragez la religion, et sans elle vous seriez peut-être, aussi bien que moi, l'esclave de votre voisin que vous estimez le moins, et ce voisin pourrait vous enchaîner, vous vendre comme une marchandise ou comme un vil bétail, vous faire fouetter, vous faire tuer pour une raison frivole, sans que vous eussiez droit d'exhaler une plainte. Oh! cette iniquité révolte mon âme!

Pardonnez, mes frères, ces paroles trop énergiques; mais, en vérité, il y a dans une pareille conduite tant de légèreté, d'ignorance ou de mauvaise foi, que le cœur ne peut contenir son indignation.

Comment, après dix-huit siècles de bienfaits, la religion ne pourra même trouver grâce à leur yeux; elle sera réduite à chercher, comme un pauvre orphelin, un coin pour y reposer sa tête et pour y faire le bien, et on ne l'y laissera pas même tranquille! ah! c'est trop d'injustice et d'ingratitude...

Mais on dira, car je veux pousser la chose jus-

jusqu'au bout, on dira, et c'est un langage assez commun de nos jours : Oui, il est bien vrai que la religion a rendu d'immenses services à l'humanité, à la société dans son enfance, on ne peut le contester; mais aujourd'hui nous sommes arrivés à l'âge viril, nous avons nos sciences, notre progrès, notre civilisation, nous pouvons marcher seuls et nous débarrasser de sa tutelle.

Cet aveu est déjà quelque chose, mais ce n'est pas assez. Je pourrais d'abord répondre ceci : On trouve que la religion a fait beaucoup pour le bien de l'humanité, qu'elle est la mère de la société moderne ; au moins, qu'on ait pour elle de la reconnaissance. Sied-il à un fils de jeter l'injure au front de sa mère quand il peut se passer de ses services, quand il n'a plus besoin de sa main pour guider ses pas?

Mais je nie que la société puisse marcher seule, c'est encore une illusion cruelle de notre jeunesse sociale. Citons encore des faits, ils sont d'une inflexible logique, l'expérience parle à tous.

Il y a soixante ou soixante-dix ans, c'était un siècle de lumières, il voulut secouer le joug de la religion, il la chassa de ses temples et du sol de la France, il essaya de marcher avec ses seules forces; que se passa-t-il alors? ma parole se refuse à vous le retracer; puissé-je plutôt effacer de mon

sang ces pages souillées de notre histoire nationale, du reste, interrogez ces vénérables vieillards qui vivent encore au milieu de nous, il en est qui ont tout vu, tout entendu, et ils vous diront ce qu'il y eut alors de désordres, de brigandage, de sang et de mort; ils vous diraient quelque chose de plus hideux encore s'ils ne craignaient de déshonorer leurs lèvres.

Voilà ce que sait faire un peuple quand on lui a appris à broyer le frein de la religion sous la dent de l'impiété. C'est en vain qu'on parle de lumières; au fond, la race humaine reste toujours la même, les besoins de la société sont toujours les mêmes; il y aura toujours des passions, toujours des misères, toujours des souffrances. Le cœur de l'homme c'est une mer grosse de tempêtes; la société c'est un vaste océan dont la grande voix de Dieu seul peut contenir les bouillonnements impétueux et gourmander efficacement les flots courroucés. Le mal est au-dessus de toute votre puissance, de toutes vos lois. Il y a dans le cœur de l'homme un coin que vous n'atteindrez jamais sans le christianisme : que faire craindre à un homme qui ne craint pas Dieu?

Plus que jamais la religion est nécessaire, avec tous ces appétits, toutes ces jalousies, tous ces besoins de jouir qui nous entourent. Oh! crai-

gnons, mes frères, que le cœur humain, que cette terrible machine à vapeur sans cesse surexcitée, chauffée par les passions et les convoitises, ne fasse explosion et ne nous écrase sous ses débris.

J'ai fini, mes frères, c'était un besoin de mon cœur de vous redire, en ce beau jour, le bien que nous a fait la religion, le besoin que nous en avons ; vous le voyez, elle a été bonne pour nous, soyons donc bons pour elle, nous ne le sommes pas toujours ; sommes-nous même toujours justes ? nous la regardons parfois comme quelque chose de triste, de gênant ; heureux encore si nous ne lui jetons une moquerie en passant. Ah ! ce n'est pas bien. Je le sais, nous n'avons pas toujours le courage de la pratiquer ; nous sommes faibles, bien faibles : est-ce sa faute, à elle ? est-ce une excuse que d'être ingrat ? c'est déjà bien assez de mal que de ne pas remplir ses devoirs. Au moins, respectons ce que nous n'avons pas le courage de pratiquer, ne détournons personne du bien. C'est aujourd'hui surtout que l'on sent le bonheur d'avoir la foi... On dit qu'un homme célèbre rencontrant, un jour de Pâques, un de ses amis qui n'était pas plus chrétien que lui-même, lui adressa cette parole : « Oh ! si j'avais un fils, je voudrais qu'il eût de la religion ; on est trop malheureux sans elle, surtout les jours de fête ;

l'âme est si vide. » Eh bien! mes frères, jouissez du bonheur de votre foi, et retournez chez vous avec la bonne pensée que si vous n'avez pas toujours été excellents chrétiens, vous voulez tous le devenir.

CHAPITRE XIII.

DIMANCHE DE LA QUASIMODO

INSTRUCTION SUR LA PAIX ET LE SUPPORT DES DÉFAUTS DU PROCHAIN.

Voici un nouveau genre d'instruction, hâtons-nous de dire, que nous le prisons beaucoup : c'est l'instruction familière et cordiale. Le prêtre qui les a faites n'est plus depuis longtemps, mais une plume en a conservé des souvenirs et les a livrés à la publicité sous le titre de *Souvenirs des Conférences de sainte Valère*. Nous recommandons vivement ces deux petits volumes, il y a beaucoup à puiser. M. l'abbé Landrieu, qui était le prédicateur en ques-

tion, s'adressait à un auditoire où le nombre des lettrés et même des grands de la terre était en majorité ; mais sa parole est si simple, si bonne, si cordiale, qu'elle était comprise et aimée de tous. C'est la véritable éloquence populaire, dans le sens chrétien du mot. Souvent on rencontre des personnes de toutes les classes qui vous disent : « Oh ! que j'aime ce livre, il me fait tant de bien ! »

Nous devions nécessairement signaler ce genre dans notre *Cours d'éloquence* ; nous y reviendrons encore.

Aujourd'hui, nous donnons des extraits sur le support des défauts du prochain, ils vont parfaitement au dimanche de *Quasimodo* et à cette bonne parole : *Pax vobis.*

Le support des défauts du prochain est un puissant moyen de salut, c'est un bon moyen de faire pénitence.

C'est un puissant moyen de salut, parce que c'est un acte très-méritoire, d'autant plus méritoire qu'il est plus difficile. On vit avec des caractères désagréables, des gens dont le ton, les manières, les discours, les sentiments, enfin tout vous déplaît. Il faut pourtant vivre avec eux ; on le fait, mais de mauvaise grâce ; tandis que si l'on savait supporter ces gens, les attirer par la douceur, peut-être les corrigerait-on ; du moins on y

arriverait plus facilement par ce moyen que par des reproches, des paroles dures qui les irritent, et combien ce serait agréable à Dieu ! On a rarement, et quelquefois même jamais, dans la vie l'occasion de lui faire de grands sacrifices ; mais le sacrifice de supporter les défauts des autres est de tous les temps, de tous les instants. On se fait trop généralement une fausse idée de la sainteté : elle ne consiste pas dans des choses extraordinaires, mais dans les choses les plus simples, les plus à la portée de tout le monde. Or, dans toutes les positions on a toujours quelque chose à supporter de la part du prochain. S'interdire toute parole désobligeante, traiter avec douceur, avec bonté même, une personne qui nous déplaît, pardonner à ceux qui nous entourent tout ce qu'ils peuvent avoir de désagréable pour nous, serait sans doute un bien bon moyen de parvenir à une grande sainteté.

Nous admirons dans la Vie des saints des exemples extraordinaires ; nous croyons à tort que c'est ce qui a fait leur sainteté : non, c'est par leur fidélité dans les petites choses que la plupart d'entre eux se sont sanctifiés ; et les choses merveilleuses qu'ils ont accomplies ont été la récompense de leur sainteté, mais non leurs moyens pour devenir saints. Nous avons l'air de croire que pour devenir

saints il faut imiter de tels exemples; et comme la plupart de ces exemples sont inimitables, de là l'idée fausse que nous nous faisons que nous ne pouvons pas parvenir à la sainteté : c'est tout bonnement de la paresse. Nous nous rejetons sur la difficulté de la sainteté ; nous feignons de croire qu'elle consiste dans les choses extraordinaires, parce que nous savons très-bien que ces choses extraordinaires ne s'offriront point à nous; et nous ne négligeons toutes ces petites occasions de devenir saints (que nous rencontrons à chaque instant), que parce qu'elles nous coûtent souvent bien plus que les grandes. Nous n'avons pas le courage de sacrifier notre amour-propre; voilà le plus ordinairement le sacrifice qu'il faudrait faire, car c'est presque toujours notre orgueil qui se révolte contre les défauts du prochain. Si nous avions plus d'humilité, nous aurions aussi plus de douceur dans le caractère,

Quel bien ne pourrions-nous pas faire si nous supportions mieux les défauts du prochain?

Ce support est un des caractères de la vraie religion ; elle supporte les défauts de ses frères ; sans doute un zèle saint la porte à corriger ceux qui sont sous sa dépendance ; mais, comme cette correction se fait avec douceur, avec patience, je dirais presque avec suavité, lorsqu'elle se fait pour

Dieu ! Est-ce bien ainsi que nous en agissons, et lorsque nous reprenons nos frères, est-ce réellement la correction fraternelle que nous exerçons ? Est-ce pour leur bien que nous agissons ? Cherchons-nous à les rendre meilleurs, à les corriger d'un défaut ? N'est-ce pas bien plutôt la passion qui agit en nous qu'un saint zèle ? Nous reprenons, mais comment reprenons-nous ? Est-ce avec réflexion ? est-ce après avoir pesé ce que nous avons à dire ? est-ce avec ce calme qui donne tant de puissance à la parole! est-ce après avoir prié l'Esprit-Saint de nous éclairer, de répandre sa suave charité dans nos cœurs, pour qu'ils puissent toucher nos frères ? Cherchons-nous les expressions les moins choquantes, les plus douces même, pour ne pas trop humilier celui que nous avons à reprendre ? Le faisons-nous avec regret, et alors avec tous les ménagements que nous pouvons employer ? A notre flux de paroles, à l'irritation de notre visage, aux expressions d'aigreur que nous employons (comme si nous les allions chercher tout exprès), au ton que nous y mettons, il est aisé de voir que c'est à l'impatience que nous cédons, bien plus qu'à l'amour du bien.

« Mais, diront cette femme, ce mari, ce père, cette mère, ce maître, cette maîtresse, si vous saviez à quel point je suis vexé, la patience d'un

saint n'y tiendrait pas; si vous voyiez comme on prend tout ce que je dis, cet air impertinent!... J'ai dit cent fois la même chose, on ne m'en écoute pas davantage! » Je le crois bien; si vous l'avez dit cent fois, c'est d'abord peut-être quatre-vingt-dix-neuf fois de trop; et puis comment l'avez-vous dit?

Si le guide de vos âmes, que vous appelez l'homme de douceur par excellence, lorsque vous venez lui faire l'aveu de vos fautes, et que vous attendez de lui des avis salutaires, commençait par vous réprimander vertement; s'il allait chercher ses expressions dans le dictionnaire tout particulier des mots propres à irriter, qui semble fait tout exprès pour vous, et où vous puisez si amplement quand vous réprimandez, croyez-vous qu'il vous toucherait beaucoup et qu'il parviendrait à améliorer beaucoup votre caractère? Ne lui faut-il pas au contraire employer la douceur pour ne pas vous rebuter? Ne faut-il pas qu'il étudie ses moments, qu'il ménage ses expressions? Et s'il réussit à vous toucher, n'est-ce pas souvent à force de douceur, de condescendance même? Je sais bien qu'à cause de son caractère, que vous respectez, du sacrement qu'il va vous conférer, quand même ses avis seraient sévères, vous n'oseriez pas vous révolter; mais en profiteriez-vous beaucoup, dites-

moi? Eh bien! si vous, qui avez reçu de l'éducation, vous qui ne voulez pas donner de vous une mauvaise opinion, vous qui avez tant de motifs pour bien faire; si avec vous il faut employer tant de ménagements, comment voulez-vous que ce domestique, qui n'a point eu d'éducation, que cet enfant, qui a aussi ses petites passions, et qui ne sent pas encore la nécessité de bien faire, soient corrigés tout de suite, quand vous les reprenez avec violence? Vous vous plaignez d'avoir dit cent fois la même chose ; ah! mes frères, c'est un pécheur qui vous parle, qui a ses défauts comme vous avez les vôtres, c'est parce qu'il est forcé de s'avouer qu'on lui a dit aussi cent fois la même chose, sans que peut-être il se soit corrigé, qu'il vous engage à considérer aussi combien de fois, au tribunal de la pénitence, vous êtes venus vous accuser des mêmes fautes, où vous êtes retombés tant de fois, quoique cependant, de votre aveu même, on vous ait dit les choses les plus puissantes pour vous engager à vous corriger, et qu'on vous les ait dites avec douceur et persuasion. Soyons donc, mon frère, ma sœur, je vous en conjure, tous tant que nous sommes, soyons plus indulgents pour ceux qui dépendent de nous, gagnons-les par la bonté, par la patience. Exerçons, dans toute la plénitude de la charité, la correction fraternelle. Peu de paro-

les, qu'elles soient inspirées par le cœur : nous verrons alors combien elles auront de puissance, et Dieu les bénira.

CHAPITRE XIV.

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

LE BON PASTEUR.

..... Nous allons donner une homélie. Il est bon que les fidèles sachent ce que c'est qu'un prêtre.

HOMÉLIE.

DEVOIRS DES FIDÈLES ENVERS LE PRÊTRE.

Les fidèles doivent au prêtre de la bienveillance, parce qu'il en apporte lui-même immensément à son peuple.

Nul ne sait ce qu'il y a de bon dans un cœur de prêtre, et les fidèles, pour le reconnaître autant qu'il est en eux, doivent lui faire bon accueil d'a-

bord et le seconder ensuite de tout leur pouvoir dans les œuvres de son ministère qui est bien autrement laborieux et bien autrement pénible qu'on ne saurait imaginer et dire.

Ce n'est pas que le prêtre s'en plaigne ; non, il ne s'en plaint pas. Ne voyant que la gloire de Dieu, qu'il procure autant qu'il peut, et le salut des âmes, qu'avant tout il recherche, il compte ses travaux et ses peines pour rien ; mais son désintéressement et son zèle sont une raison de plus pour que les fidèles y fassent une attention plus grande et se montrent plus bienveillants envers lui ; pour qu'ils se préservent religieusement de ces préjugés funestes qui font faire le procès avant de connaître et portent à condamner sans entendre, comme si le bon sens tout seul n'indiquait pas une conduite tout opposée ; pour qu'ils se mettent à l'abri des insinuations perfides des langues indiscrètes ou mauvaises qui se plaisent fatalement à jeter des doutes et des méfiances dans les esprits, lesquels sont toujours plus portés à accepter, sans examen ni contrôle, les simples rumeurs du mal, que les données claires et positives du bien ; pour qu'ils ignorent à tout jamais l'esprit d'opposition et de parti. Ceci est tellement déplorable et tellement grave qu'on n'ose pas même en parler. Qu'il n'y ait rien de semblable parmi vous, et faites pour

le prêtre tout ce que vos bons et nobles cœurs sauront bien vous inspirer.

Il ne faut rien d'extraordinaire ; humble et modeste comme son divin Maître, le prêtre n'en veut pas et il se présente à son peuple imitant le Sauveur, plein de douceur et de mansuétude. Ses sentiments sont purs et désintéressés, et il a pour unique désir de rencontrer, dans ceux que la Providence lui confie, des sentiments semblables à ceux dont il est animé.

Il vient comme un ami, et c'est comme un ami qu'il faut l'accueillir, sans réserve et sans défiance. Parce qu'il répond de tous devant Dieu, il les aime tous également ; et, s'il arrivait qu'il pût tenir à celui-ci ou à celui-là plus qu'aux autres, il n'y aurait pas plus à s'en formaliser que les apôtres ne se formalisèrent de la préférence que le Sauveur donnait à saint Jean. Ils aimaient tous sincèrement leur divin Maître, et ils en étaient tous tendrement aimés.

Comme un père paraît au milieu de sa famille, ainsi le prêtre paraît au milieu de ceux que Dieu lui donne pour enfants.

Il a les pensées et les vues, l'affection et le dévouement d'un père, se pourrait-il qu'il rencontrât des cœurs indifférents et froids?

Le père et le prêtre doivent être également ap-

préciés, estimés et vénérés ; on est redevable à l'un de la vie du corps, à l'autre de la vie de l'âme au premier, d'être homme; au second, d'être chrétien ; à celui-là des biens de la terre, à celui-ci des biens du ciel : comparaison faite, le prêtre est plus père qu'aucun autre. De plus, il est notre maître en religion, et sa doctrine, qui est la doctrine même de Jésus-Christ, doit être recueillie avec empressement et conservée avec soin; il faut encore la réfléchir et la méditer pour qu'elle produise tous ses bons effets et tous ses excellents fruits dans les cœurs. Il est une chose ordinaire à des disciples, c'est de s'entretenir de leur maître et des leçons qu'il leur donne. Que les disciples fassent de même, et, heureux de la science et par la science que le prêtre leur distribue, ils diront tous avec reconnaissance et transport : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur nous instruire de tous nos devoirs et nous former à la pratique de toutes les vertus. »

C'est, en effet, au nom du Seigneur qu'il vient pour opérer, par sa parole, les plus étonnantes merveilles de grâce et de charité.

C'est Dieu qui l'envoie, après l'avoir revêtu de son esprit et rempli de son onction sainte pour prêcher sa foi à ceux qui, étant doux et humbles, posséderont la terre de toutes les bénédictions; pour

guérir les cœurs brisés par la douleur, les chagrins et les revers ; pour annoncer la grâce aux captifs et la liberté à ceux qui sont dans les fers ; pour publier l'année et le moment propices de la réconciliation avec Dieu ; pour consoler ceux qui pleurent et leur donner, au lieu et place de l'humiliation qui les tient comme sous la cendre des premiers pénitents, une belle et magnifique couronne. Comme la terre fait germer la semence, ainsi le Seigneur fera germer en chaque homme , par son prêtre, sa propre justice et fleurir sa louange au milieu des peuples. Que chacun donc se réjouisse dans la joie de son Dieu , parce que le prêtre vient le revêtir d'un vêtement de salut et de gloire !

Le prètre ! c'est le coopérateur de Jésus-Christ, Jésus-Christ est venu apporter le salut aux hommes ; mais les hommes l'ont méconnu, et c'est le prêtre qui est appelé à l'honneur de le faire reconnaître. Jésus-Christ a souffert pour tous, le prêtre fait apprécier à tous la valeur de ce grand sacrifice d'amour et leur apprend à en retirer les fruits qu'il renferme ; il leur met sous les yeux l'obligation et les avantages de porter la croix, de se renoncer soi-même et de suivre le divin modèle. Jésus-Christ rouvrit le ciel, le prêtre se dévoue pour que les hommes entrent au ciel. Jésus-Christ a institué les sacrements, c'est le prêtre qui les distribue, et le

trésor de sa parole sacrée c'est dans le sein du prêtre que Jésus-Christ le déposa ; aussi veut-il que l'on reçoive et que l'on écoute son envoyé comme on le recevrait et écouterait lui-même ; prévoyant que quelques-uns pourraient y manquer, il dit à ses apôtres de secouer contre eux la poussière de leurs pieds. Et cette expression, dans la bouche du Sauveur, signifie malheur, châtiment, fléau.

Le prêtre, c'est le continuateur de l'œuvre apostolique. Il a le même Évangile, le même dogme et la même morale, les mêmes promesses et les mêmes récompenses que les apôtres ; il doit donc être accueilli de la même manière et avec les mêmes sentiments.

Le prêtre ! c'est l'ambassadeur de l'Église, et quiconque professe un véritable respect pour cette bonne et tendre Mère ne saurait mieux faire pour le lui témoigner que de recevoir favorablement celui qu'elle députe près de ses enfants, et de concourir de tous ses moyens au succès du ministère le plus fructueux et le plus utile. Ce faisant, chacun est comme le précurseur du prêtre. Que chacun en fasse les fonctions.

Saint Jean, fidèle à la parole d'Isaïe, prépare la voie du Seigneur. Préparez la voie du prêtre, usant de toute votre influence pour disposer les esprits aux grâces et au bonheur qu'il leur apporte. Le

mérite est indépendant, sans aucun doute, de cette disposition, mais nous sommes ainsi faits que nous ne jugeons d'ordinaire que d'après nos impressions et d'elles dépend presque toujours le mérite ou le démérite : si elles sont bonnes, tout va au mieux, mais si elles sont mauvaises, tout nous semble mal. Il n'est rien de plus utile que de redresser les esprits prévenus. Il y a des gens qui, ne connaissant pas du tout le prêtre, ou ne le connaissant que d'après certains faits, tout aussi dénués de fondement que certains écrits évidemment anticatholiques, ne voient en lui qu'un homme, et quelquefois moins qu'un homme ; erreur fatale dont ils portent la peine par la privation de la grâce et des secours spirituels attachés au ministère sacerdotal. Ils sont aussi malheureux qu'ils sont à plaindre, ces hommes, et c'est, quand on le peut, une grande charité que de leur venir en aide et de les guérir de cette funeste maladie dont les conséquences seraient inévitablement une triste fin et une éternité plus triste encore. Dieu a chargé tout homme du salut de son frère.

Le divin précurseur s'applique à rendre droits les sentiers par où doit passer le Messie ; ces sentiers, ce sont les cœurs ; il y en a qui ne sont plus droits à cause des mauvaises habitudes. Si elles existaient encore, montrez à ceux qui auraient le

malheur d'en être les esclaves, la possibilité de les rompre et de les détruire; montrez-leur le prêtre, médecin puissant et habile, exerçant un pouvoir absolu et toujours couronné de succès sur toutes les maladies et infirmités spirituelles. *Hosanna*, gloire à Dieu, et béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

Groupons-nous autour du prêtre, comme les enfants d'une même famille se groupent autour de leur père; il est pour nous ce qu'est la vigne aux sarments; unis à elle, ils vivent; séparés d'elle, ils sèchent et meurent. Ainsi de nous : unis au prêtre nous vivons de la vie qu'il puise en Dieu et qu'il nous distribue par la parole, les sacrements et la prière; séparés de lui, il faut nécessairement tomber dans l'erreur, l'égarement, la sécheresse et la mort spirituelle. Le prêtre est la lumière du monde, le sel de la terre, l'ange de la paix, ce qu'il fait ici-bas, Jésus-Christ le ratifie là-haut.

CHAPITRE XV.

MOIS DE MARIE.

Passons maintenant à un sujet tout rempli d'évan- lique onction et de chrétienne piété: le mois de Marie. Il nous a été impossible de donner une instruction pour le cinquième dimanche d'avril, troisième dimanche après Pâques ; les sermons de la semaine sainte ont pris la place. Nos confrères y sauront largement suppléer.

C'est avec un cœur tout filial que nous voulons parler du mois de notre Mère qui est dans les cieux. Ce mois est célébré bientôt, grâce à Dieu, jusque dans le dernier hameau de France. Mais nous ne croyons pas qu'en général il soit bon de donner chaque jour une prédication. Le carême vient de finir, il a eu ses instructions, est-ce que ce n'est pas un peu trop prêcher que de venir encore ajouter trente et une prédications à tant d'autres? Trois instructions par semaine nous paraissent suffisantes ; les autres jours, s'il y a réunion, on les remplace par une lecture. Encore ces instructions devront-elles

être plus familières, à l'exception de celles des dimanches et fêtes, pendant la semaine, on peut dire beaucoup de choses qu'il n'est pas facile de dire devant toute une paroisse. Vous avez un troupeau choisi, un auditoire composé de personnes chrétiennes, pieuses, il faut leur parler. Cependant hasardez encore quelques bons petits mots à l'adresse du pauvre pécheur qui aurait pu s'égarer, là, de la bonne façon, à l'abri d'une colonne ou de l'obscurité. Dieu pourrait profiter de l'occasion, cela s'est vu.

C'est le moment de dire aux personnes chrétiennes ce qu'elles doivent pratiquer et ce qu'elles ne doivent pas faire. Les corriger de leurs défauts n'est pas toujours chose facile ; ces bonnes âmes-là ne sont pas toujours commodes. N'allez pas comme un bon vieux prédicateur annoncer franchement que vous prêcherez une suite de sermons sur les défauts des personnes pieuses. Il manqua de provoquer une émeute, elle existait certainement dans les têtes et dans les langues. Dites plutôt que vous prêcherez sur les vertus des personnes pieuses, et d'un revers de main châtiez les défauts ; puis ces âmes chrétiennes méritent d'être traitées avec égard, quoiqu'elles ne soient pas parfaites. C'est la consolation du pasteur, c'est la ressource pour les bonnes œuvres ; il ne faut pas les décourager ; il y en a parfois qui sont si vertueuses, si admirables. Que serait souvent la religion sans ce noyau de chrétiens et de chrétiennes ? Il faut les aimer et leur apprendre à devenir meilleurs.

Voulez-vous avoir des personnes pieuses, parfaites : occupez-les, occupez leur esprit, leur imagination; faites-les sortir un peu d'elles-mêmes et de ce pieux égoïsme qui fait qu'elles sont presque sans cesse à s'examiner, à se tâter le pouls, en quelque sorte. Autrement, elles vous dévoreront votre temps et peut-être aussi votre patience. Il faut les cultiver et les faire servir au bien général de votre paroisse. Donnez un débouché à leur activité; qu'elles s'occupent des enfants, des pauvres, des malades, de l'église, des pauvres pécheurs, de toutes les bonnes œuvres. Bannissez la paresse, apprenez à aimer le travail, à faire des économies pour la charité, non tant à cause du bien qui en reviendra aux pauvres qu'à cause de celui qui leur en reviendra à elles-mêmes.

C'est pendant le mois de Marie qu'il est le plus facile d'insinuer toutes les bonnes et saintes choses, et de disposer les cœurs de bonne volonté à concourir au bien des âmes et à répandre la bonne odeur de notre seigneur Jésus-Christ.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

CONFIANCE DANS LA SAINTE VIERGE.

Voici encore une fois, mes bien chers frères, le bon et beau mois de Marie. Hélas! sans doute ce retour nous fait tous vieillir; ne nous en plai-

gnons pas trop, puisqu'il nous rapproche davantage de notre Mère qui est dans les cieux.

Bon nombre d'entre nous ont déjà vu bien des mois de Marie, il en est peut-être qui ne le reverront plus jamais; qui sait même si quelques-uns de ceux qui faisaient le mois de Marie l'année dernière avec nous, n'ont pas quitté cette vie. Dieu veuille qu'ils le fassent au ciel : néanmoins prions pour eux, et faisons ce mois béni de grand cœur, pour devenir meilleurs pour nous, meilleurs pour Dieu et plus charitables au prochain...

Nous allons donc encore nous réunir, nous serrer comme une famille autour de l'autel de la bienheureuse Vierge, notre Mère; c'est bon de se trouver au milieu d'âmes de bonne volonté; oh! comme on est à l'aise! Aussi. puisque nous sommes en famille, nous nous dirons tout bas nos vérités, de bonnes vérités, car nous ne sommes pas encore tous parfaits. Prier et honorer la sainte Vierge, c'est bien, mais c'est mieux encore de l'imiter, et ce n'est pas au-dessus de nos forces, puisqu'elle a vécu ici-bas de la vie que la plupart d'entre nous mènent tous les jours; la sainte Vierge a travaillé et souffert comme nous, elle a vécu dans son petit coin de terre comme nous, elle a gagné sa vie de son travail comme la plupart d'entre nous. Nous avons de la peine à nous le figurer ; que la sainte

Vierge n'ait été sur la terre qu'une pauvre femme, cela nous paraît étrange ; nous serions tentés de nous écrier : Comment donc se fait-il que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui était si bon et si puissant, qui était le maître de la terre, n'ait pas songé à assurer à sa Mère *une bonne position*, suivant l'expression consacrée, au moins une existence qui la mît à l'abri de la gêne. Oh ! il avait en cela des vues de miséricorde pour nous tous, en particulier pour ceux qui ne sont pas riches; dans sa propre Mère, il voulait nous donner un modèle, une consolation. Du reste, une mère est-ce que c'est jamais heureux de son bonheur ? une mère n'est heureuse que du bonheur de ses enfants et des vertus de ses enfants; cela lui suffit. Faisons donc notre mois de Marie avec ferveur. Oh ! si vous saviez comme la sainte Vierge est bénie, servie et honorée pendant ce mois ! ses autels sont parés, la foule se presse, les fleurs sont prodiguées, des chants harmonieux célèbrent ses grandeurs. Ne soyons pas en arrière. Sans doute elle trouvera ailleurs des autels mieux ornés, mais des cœurs plus dévoués, nulle part !

Pour ouvrir nos âmes aux bonnes pensées et aux grandes résolutions, commençons par dire quelques mots de la confiance que nous devons avoir en notre Mère des cieux.

Ceux qui n'ont que peu l'esprit chrétien et qui ne connaissent guère les saintes joies du cœur seraient tentés de penser que nous parlons trop souvent de la bienheureuse vierge Marie. De qui donc parler si on ne parle de sa mère? Quand on aime bien quelqu'un, bon gré mal gré on en parle souvent; son nom revient sans cesse sur les lèvres, et on ne s'ennuie pas du tout d'en entendre parler, au contraire, on en cherche l'occasion. Plus on en parle, plus on en entend parler, plus on l'aime... Eh bien! nous allons retremper dans ces familiers entretiens notre vieille et sainte affection pour la Mère des chrétiens. Du reste, être assis simplement auprès de sa mère, ne rien dire, la regarder, l'écouter, sentir qu'elle est là, c'est déjà beaucoup; on sent son cœur tout épanoui, tout disposé à aimer, à pardonner, à compatir. On dit que la joie a bon cœur, c'est encore plus vrai d'une sainte et pure affection: elle dispose l'âme au bien. Il y a plus: on imite naturellement ceux qu'on aime; l'imitation découle comme de source de l'affection. Quand on aime quelqu'un on lui emprunte sa manière de voir, sa façon de parler, même ses gestes et jusqu'au son de sa voix; suivant une expression consacrée, on ne fait plus qu'un cœur et qu'une âme. Oh! puissions-nous aimer ainsi Marie! elle est si bonne, elle mérite

tant d'être aimée ; enfin c'est une Mère ; quand on a dit cela, en fait d'affection, il ne reste plus rien à dire...

On ne sait pas ce que c'est qu'une mère, on ne sait ce que son cœur contient d'affection. Écoutez : On dit qu'une nuit d'hiver, pendant que le vent soufflait au dehors et que la neige blanchissait les toits, dans une chambre étroite étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venait expirer sur une image de la Vierge, suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs; puis elle lui dit : « Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment. »

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : « Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait. »

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps; ensuite elle reprit :

« Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolations ; cependant

vous me restiez ; mais je ne sentais qu'une chose alors.

« Depuis j'ai pensé que s'il vivait et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui. »

La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta: « Dieu, qui a été bon envers lui a été aussi bon envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ?

« Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et, ce peu, le gagner par notre travail ; mais ce peu ne suffit-il pas, et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail ?

« Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour; et combien ne l'ont pas? un abri, et combien ne savent où se retirer?

« Il vous a, ma fille, donnée à moi : de quoi m plaindrais-je ? »

A ces dernières paroles la jeune fille, tou émue, tomba aux genoux de sa mère, prit se mains, les baisa et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix: « Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

« Notre espérance n'est pas ici-bas ni notre amour non plus, ou s'il y est, ce n'est qu'en passant.

« Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde.

« Lorsque je vous portais dans mon sein, un jour je priai avec plus d'ardeur la vierge Marie, et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant.

« Et je pris l'enfant qu'elle me présentait, et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge-Mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches.

« Peu de mois après vous naquîtes, et la douce vision était toujours devant mes yeux. »

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

Eh bien, voilà à coup sûr une tendre et sainte mère; plus tendre, plus sainte est notre Mère du ciel. Je ne sais quel est son cœur, mais je sais qu'il est meilleur encore, et ce qui me console, c'est qu'elle

est bonne pour tous; elle est bonne surtout aujourd'hui pour ceux qui ont eu de grandes fautes à se reprocher, pour ceux mêmes qui ne songent guère à l'invoquer.

Il faut la faire aimer autour de vous, par vos enfants surtout; vous leur porterez bonheur, et c'est plus facile que vous ne pensez, et cela reste. Quand on a aimé la sainte Vierge une fois, on ne l'oublie jamais. Nous autres prêtres, nous rencontrons souvent d'assez mauvais sujets, qui ne demandent pas mieux que de se vanter qu'ils sont de très-pauvres chrétiens. Mais on leur fait cette question : Et la sainte Vierge, est-ce que vous n'y avez pas confiance?

Ah! pour celle-là, vous répondent-ils, j'y ai toujours eu confiance, et je la prie de temps en temps. Je tiens cela de ma mère, une brave femme, la meilleure des femmes, une femme comme il n'y en a plus aujourd'hui. Je ne suis pas dévot, je ne vaux pas mieux qu'un autre, je ne me ferai pas meilleur que je ne suis, mais je respecte la bonne Vierge... O mères à apprenez son culte à vos enfants, et soyez bonnes vous-mêmes, ne fût-ce que pour sauver vos pauvres et chers enfants. Mettez-le, sous sa protection pendant ce mois. Priez pour eux; priez pour votre fils qui grandit déjà et qui va arriver à cet âge où il peut donner tant de

joies ou tant de douleurs à ses parents... Que les enfants n'oublient pas de prier pour leurs parents. Priez pour votre mari. Prions tous, mes frères, pour ceux qui ont besoin de prières et qui ne songent pas ou qui ne peuvent pas prier.

Prions pour les pauvres pécheurs. Marie est leur refuge, nous venons de le voir; c'est leur providence. Qui sait si parmi eux il ne s'en trouve pas dont la conversion est attachée aux prières de ce mois ?

Prions aussi pour les âmes du purgatoire ; pauvres âmes, elles sont de plus en plus négligées. On s'occupe beaucoup de soi, et les morts sont oubliés; nous devenons durs pour nos parents défunts; nous sommes bientôt comme cette femme à laquelle on disait de faire faire des prières pour son mari : « Ah! répondit-elle, c'est bien inutile, il n'en a pas besoin ; je le connaissais bien. C'était un homme qui de son vivant était dur à lui-même, voyez-vous ; il n'y avait pas huit jours qu'il était en purgatoire que suis sûre qu'il y était déjà tout accoutumé. »

Sans doute nous n'oserions tenir le même langage, mais nous ne faisons guère mieux que cette malheureuse femme. Songeons donc au moins, pendant ce mois de Marie, à ceux qui ne sont plus; ils ont eu tant de peines pendant leur vie, et nous les

avons vus accablés de douleurs dans leur dernière maladie. Hélas! ces chers défunts attendent peut-être ce mois avec une longue impatience. Enfin prions tous les uns pour les autres, unissons nos prières, nos voix et nos cœurs pour honorer la Mère que nous avons au ciel, pour implorer la miséricorde de Dieu sur cette bien-aimée paroisse, afin que nous soyons tous de fidèles chrétiens sur la terre, des saints dans le ciel.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

—

DOUZIÈME INSTRUCTION.

SUR L'AMOUR DE DIEU,

Par M. Le Courtier.

Voici un prédicateur dont nous ne pouvons nous dispenser de parler quand il s'agit de prédication familière, simple, digne, claire, française et chrétienne. M. Le Courtier parle ordinairement à un auditoire riche, mais sa parole est si facilement comprise de tous! Nous donnerons aujourd'hui seulement des extraits de son *Instruction sur l'amour de Dieu*, parce que nous nous réservons de publier dans des livraisons suivantes une étude sur M. Le

Courtier, avec de longues citations de ses instructions. Nous empruntons ces extraits à un charmant volume qui vient de paraître, et qui a pour titre : ***Retraite annuelle des Dames.***

Qu'il faille aimer Dieu, on ne le discute pas, on préfère ne pas s'occuper de cette question, afin qu'admise comme un principe vague, elle ne gêne en rien dans la pratique.

On vous accordera partout cette obligation, comme on accorde sans discusssion qu'il y a sept étoiles dans la constellation de la Grande-Ourse; ces deux vérités n'ont pas plus d'influence l'une que l'autre sur la direction de notre conduite.

Mais que l'amour de Dieu soit le fondement, et le fondement unique du salut, que ce soit le premier et le plus grand de tous les commandements; que l'observer soit la vie, et que ne pas l'observer soit la mort; qu'il résume à lui seul toute la loi, toutes les exhortations des prophètes, toute la parole de Dieu; qu'enfin la réponse à la plus haute, à la plus essentielle, à la plus vitale question ; « Maître, que faut-il faire pour posséder la vie éternelle? » soit celle-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur; » voilà ce qui n'est pas connu; quand on le sait, voilà ce qui n'est pas médité; et quand on le médite,

voilà ce qui est pratiqué de la manière la plus pitoyable.

Ce premier commandement est ce qu'il y a de plus omis; il semble ne figurer au Décalogue que *pour mémoire;* et quand on s'examine sur cette grande législation : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras *parfaitement,* » l'examen aboutit à se demander... si on a manqué à sa prière du matin ou du soir.

Les plus attentifs passent en revue leurs exercices religieux; pour le cœur il n'en est jamais question. L'amour de Dieu, dit Fénelon, paraît une dette onéreuse et vaguement établie : on cherche à l'éluder par des formalités, par un culte extérieur qu'on veut toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif; on sent bien qu'il y a un vide à combler, que l'on n'honore Dieu qu'en l'aimant; et pour combler le vide on entasse les pratiques et le gain des indulgences.

A peu près comme vous en usez, mesdames, quand on annonce quelqu'un qui vous ennuie ou qui vous fatigue : après le premier mouvement d'humeur ou de déplaisance, vous vous composez bien vite par politesse (et un peu par vanité), et l'on vous voit couvrir, par des formalités gracieuses, quelquefois exagérées, le vide que l'importune visite creuse encore dans votre cœur. Je ne blâme

pas cette charité mondaine : elle est polie et bienveillante ; seulement je la compare à toutes ces formalités de pratiques entassées pour combler le vide de nos cœurs à l'égard de Dieu.

Oui, ce qu'il y a de plus *nul* dans la vie chrétienne, c'est la fidélité au premier et au plus grand commandement.

En prenant l'échelle religieuse par en bas, la première catégorie comprend ceux qui se disent fidèles aux 5ᵉ et 7ᵉ commandements ;

La deuxième catégorie admet les 5ᵉ, 7ᵉ et 8ᵉ ;

La troisième catégorie, les 5ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ et 6ᵉ ;

La quatrième catégorie, les 5ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ, 6ᵉ, 4ᵉ, 3ᵉ, 2ᵉ commandements.

Quant aux 9ᵉ et 10ᵉ, on y fait à peine attention, parce qu'ils portent sur des actes intérieurs ;

Quant aux commandements de l'Église, on met l'*écho* de la voix de Dieu bien au-dessous de la *voix* elle-même.

Mais pour le *premier* commandement, personne ne s'en inquiète ; on le remplit avec des devoirs d'*adoration* plus ou moins restreints, plus ou moins multipliés, — « *et aimeras parfaitement* » ne compte que pour la rime, c'est du remplissage dans cette poésie populaire.

Aussi entendez-vous ces gémissements inénarrables dès qu'il s'agit de faire quelque chose pour

Dieu, et cette joie qui célèbre un triomphe et une bonne fortune, quand l'Église vient à adoucir quelque règle pénitentielle?

Entendez-vous tout ce mouvement des âmes pieuses, toutes ces discussions, recherches, interrogations, pour arriver à en faire le moins possible? Je n'ai jamais vu les consulteurs hésiter *en plus*, et toutes les phrases de consultation sont ainsi formulées : *N'est-ce pas que l'on n'est pas obligé?...*

Entendez-vous cette locution honteuse, que les mœurs ont consacrée : *Fait comme pour l'amour de Dieu!*—Ouvrez le code officiel de la langue française, et vous lirez : « Se dit en parlant d'une chose faite ou donnée de mauvaise grâce, avec lésinerie; exemple : «Vous avez l'air de travailler comme pour l'amour de Dieu. » Ah! mesdames, cette locution ne devrait pas être française, puisqu'elle n'est ni généreuse ni chrétienne; c'est à nous de la faire vieillir et de la retirer de l'usage.

Ah! de bonne foi, si vous aviez un serviteur qui vous servît comme vous servez Dieu, qui en fît le moins possible, qui fût toujours à discuter sur le devoir, et qui fît l'indispensable *comme pour l'amour de Dieu;* si ce serviteur soutenait encore qu'il vous est attaché de tout son cœur, vous croiriez qu'il vous insulte, et dans tous les cas vous ne le garderiez pas *huit jours* à votre service.

Hélas! si Dieu créateur ne faisait pour nous que l'indispensable, qu'aurions-nous? Du pain et de l'eau pour nourriture, quelques mètres de toile pour vêtement, quelques branches enlacées pour habitation! — Si Dieu rédempteur n'avait fait pour nous que l'indispensable, qu'aurions-nous? Le baptême, et puis arrangez-vous pour porter ce vêtement sans tache à son tribunal! — Si Dieu sanctificateur ne nous donnait que l'indispensable, qu'aurions-nous? Quelques grâces strictement suffisantes, un mouvement une fois imprimé, et puis : va comme tu es poussé!

Ah! au lieu de décapiter le Décalogue et d'en faire un cadavre sans mouvement, laissez-lui *sa tête*, cette tête, siége et source de la vie; et voyez, avec cet amour vital, le principe vivificateur et fécond circulant dans tous les préceptes :

Honneur fidèle et réparateur pour le saint nom de Dieu;

Le jour de Dieu gardé et délicatement observé;

La famille dans l'ordre et le bonheur;

Les devoirs d'état religieusement suivis;

La charité surabondante et victorieuse du mal;

La pureté du cœur unie à la pureté des mœurs;

Une noble probité portée jusqu'au désintéressement et à l'aumône;

L'égoïsme tué ou laissé presque sans mouvement;

Le respect pour la réputation du prochain;

La médiocrité estimée plus que l'or;

Et la modération dans les désirs couronnant le bonheur de l'homme.

Voilà l'amour de Dieu, mesdames, tel qu'il veut régner dans vos âmes, si vous voulez accomplir le premier des commandements.

Ne nous y trompons pas :

Il n'y a pas de religion sans l'amour de Dieu : *Non colitur Deus nisi amando.*

Il faut aimer Dieu en toutes choses et par-dessus tout, si nous voulons avoir une piété sincère.

Et qu'est-ce que c'est que tout cela? c'est la *préférence du cœur* et la *préférence donnée à Dieu.*

Il faut arriver à ce point non-seulement par la *crainte*, mais par l'*amour* effectif et appréciatif.

On peut même aller de là jusqu'à une certaine joie, un certain bonheur, du moins une certaine paix, au milieu des sacrifices pour le Dieu aimé et préféré; — car là où l'on aime il n'y a pas de fatigue, ou s'il y a labeur, le travail est aimé.

Il en coûte si peu quand on aime la créature!

En coûtera-t-il donc beaucoup pour aimer ce qu'on a toujours aimé trop tard et trop peu?

TROISIÈME INSTRUCTION

SUR LA VRAIE PIÉTÉ (1).

Dans ces pieuses réunions, mes frères, j'ai le bonheur de ne m'adresser qu'à des âmes de bonne volonté; nous parlerons donc en tout abandon, nous chercherons à nous instruire ensemble sur les devoirs de celui qui veut être vraiment chrétien.

Nous l'avons dit : honorer la sainte Vierge c'est bien, c'est très-bien ; mais cela ne suffit pas, il faut encore marcher sur ses traces, au moins de loin ; donc dès aujourd'hui nous allons étudier ensemble en quoi consiste la vrai piété.

Les uns font consister la piété dans de longues prières ; les autres dans le temps passé à l'église, dans les confessions et communions fréquentes. C'est une pensée fausse ; ces choses-là sont bonnes, sont nécessaires même, pourvu qu'elles se fassent dans l'ordre ; mais toute la vraie piété n'est pas là Elle consiste uniquement dans l'accomplissemen de la volonté de Dieu. Que veut-il de nous? que de mande-t-il de nous? que désire-t-il de nous? Tout la perfection est là ; elle est là pour tous. C'est une

(1) Ces deux instructions sont extraites des conférences de Sainte-Valère.

erreur bien commune que de croire que si l'on était dans la position de tel ou tel de sa connaissance, on se sanctifierait mieux. Pas du tout; du moment que vous y seriez, dans cette position, vous ne feriez pas mieux, et peut-être même moins bien. C'est étonnant comme le salut nous paraît facile pour les autres, et comme nous en exagérons les difficultés pour nous; tandis que si nous voulions nous bien pénétrer de l'esprit de notre position, nous pourrions, dans tout ce qu'elle nous offre tous les jours de pénible, trouver tant d'occasions de salut! Mais non, nous voulons l'aller chercher où il n'est pas. Telle a un mari, des enfants, une maison, qui voudrait passer tout son temps à l'église, et elle ne pense pas que c'est chez elle que Dieu la veut, et non dehors si longtemps pour toutes ces courses pieuses.

Persuadons-nous bien que ce n'est pas toujours ce qui nous plaît que Dieu nous demande, mais l'accomplissement de sa volonté, c'est-à-dire l'accomplissement des devoirs de l'état où lui-même nous a placés. Le domestique qui nous sert ferait des merveilles, que, s'il ne faisait pas ce que nous voulons de lui, nous ne lui en tiendrions aucun compte. Dieu ne nous tiendra compte que de ce que nous aurons fait d'accord avec sa volonté.

Ce n'est pas tout encore que d'accomplir la vo-

lonté de Dieu ; il faut l'accomplir avec amour, et cela au milieu des peines, des afflictions, des contrariétés, et de ces mille et un coups d'épingle que nous rencontrons dans notre intérieur, qui, quoique n'étant pas de véritables chagrins, n'en sont pas moins pénibles. Dans quelque position qu'on soit, il y a toujours une sorte de dépendance à laquelle il faut pourtant bien se soumettre; car enfin nous dépendons les uns des autres.

Il faut nous résigner à tout ce que Dieu nous envoie, acquiescer à tout ce qu'il demande de nous. Que rien ne nous coûte lorsqu'il est question de le lui offrir ; les plus grands sacrifices, les mécomptes de la vie, si pénibles quelquefois, si douloureux; ces froissements de cœur de la part de ceux que nous affectionnons davantage, offrons-les à Dieu ; disons-lui dans ces moments pénibles : « Mon Dieu, tout ce que vous voudrez, comme vous le voudrez, et quand vous le voudrez ! » Mais disons-le-lui du fond du cœur.

Contentez-vous de bien vivre. On se fait toujours de chimériques projets de perfection ; on se dit : « Un jour je ferai cela, je me retirerai du monde, et alors je penserai à mon salut ! » A quoi vous servira d'attendre ce temps, qui n'arrivera peut-être jamais ? Vous n'avez pas besoin de tant de préparatifs : la vie ordinaire, mais sanctifiée

par la présence de Dieu, le désir de lui plaire, la crainte de l'offenser, voilà tout ce qu'il vous faut, la vie ordinaire!.. .. Que Dieu entre pour quelque chose dans les occupations de votre vie. Mais la plupart du temps, quoique la journée soit bien longue, il n'y a rien pour Dieu; on n'a jamais un instant à lui donner; on a toujours tant de choses à faire, quand ce ne serait que de s'ennuyer!... Et cependant que de choses à lui offrir, si on le voulait bien! que d'occasions de s'entretenir avec lui de toutes ces peines dont on se plaint tant, dont on fatigue les autres! N'a-t-on pas à souffrir dans toutes les positions? quel est celui qui ne se trouve pas malheureux? qu'il se lève celui qui est content de son sort! Et ces vertus de tous les jours, ces vertus de l'intérieur, comme on les néglige! On lit la vie des saints: c'est très-bon sans doute de lire la vie des saints, c'est très-édifiant; mais vous croyez peut-être qu'on remarque ces exemples de douceur, de patience, de charité, qu'ils nous ont donnés, comme un saint François de Sales et tant d'autres?... Non, on ne s'attache qu'aux choses extraordinaires qu'ils ont faites, et l'on se dit: Si je pouvais faire cela! Mais cette douceur, cette patience, qui pense à les imiter?

Ainsi donc ne déplaçons pas les choses, comme nous le faisons si souvent. Demandons-nous à

nous-mêmes si c'est bien Dieu, uniquement Dieu, que nous cherchons dans telle ou telle œuvre, et soyons attentifs à ce qu'il demande de nous.

Nous trouvons dans la sainte Vierge, dont nous célébrons le mois, le modèle de toutes les vertus ; mais nous pouvons surtout admirer comme elle fut attentive à écouter la voix de Dieu, et fidèle à l'accomplir. Jésus-Christ ne demanda pas d'elle des choses éclatantes, mais les vertus de la vie cachée. Après l'honneur insigne qu'elle avait reçu d'être choisie pour la mère d'un Dieu, ne pouvait-elle pas se croire appelée à gouverner l'Église? Après la mort de son Fils surtout, ne pouvait-elle pas se croire le droit de décider, de donner des conseils, de rappeler ce qu'il avait enseigné? Non, elle reste renfermée dans la vie simple qu'elle menait auparavant. L'Écriture ne dit rien d'elle. Elle vécut ignorée. Et je pense que nous ne prétendrons pas qu'elle n'avait pas entendu la voix de Dieu? Écoutons-la donc bien cette voix; et réglons nos actions sur ce qu'elle demande de nous dans notre position. N'oublions pas que c'est là la règle ; tout ce qui est en dehors des devoirs de notre état ne peut être qu'une illusion.

QUATRIÈME INSTRUCTION

LE CARACTÈRE DE LA VRAIE PIÉTÉ EST LA CHARITÉ.

Un des caractères de la vraie dévotion est la charité ; et d'où vient qu'on reproche si souvent dans le monde aux gens dévots d'en manquer? Examinons d'abord si ceux qui font profession de piété n'y donnent pas souvent lieu. Ne manque-t-on pas bien souvent à la charité, peut-être pas dans les grandes occasions, mais continuellement dans les petites? Ces impatiences auxquelles on se laisse si souvent aller, ces paroles qui sentent l'irritation, l'aigreur, peut-être même la dureté, et qui échappent si souvent!..... on est fâché ensuite, humilié même, plus que la personne contre laquelle elles ont été prononcées; mais, sorties d'une bouche chrétienne, quel effet produisent-elles sur ceux qui les entendent et qui ne font pas profession de piété! Et puis on se dépite, on se décourage, et cela ne remédie à rien.

Saint Paul nous dit : la charité est douce, elle est patiente, elle supporte tout, elle pardonne tout... Telle doit être la nôtre. Prenons-nous toujours les choses du bon côté? N'allons-nous pas souvent scruter les intentions de nos frères pour

les condamner? On vit avec des caractères opposés (peut-être gens de mérite d'ailleurs; mais enfin chacun n'a pas la même manière de voir ni de sentir); un mot nous déplaît; au lieu de l'oublier, nous le ressassons sans cesse; nous nous aigrissons ainsi, et voilà souvent comme pour rien, pour une misère, on se dégoûte des gens avec lesquels on a à vivre; tout ce qu'ils font nous déplaît, on est fort mal avec eux, cela devient une espèce d'antipathie, on arrive quelquefois jusqu'à une rupture. Ah! si la charité régnait dans les cœurs, en serait-il ainsi?

On dira peut-être: « Faut-il donc toujours céder? C'est toujours moi qui reviens la première; faut-il que ce soit toujours mon tour? » — Eh! pourquoi pas? Si Dieu vous appelle à une plus haute perfection, vous y refuserez-vous? Croyez-vous que ce soit sans dessein de miséricorde sur vous, s'il veut que votre vie soit une vie de plus d'épreuves? Vous vous plaignez d'être trop riche!

D'ailleurs, malgré tout votre désir de perfection, croyez-vous que les autres ne puissent pas avoir aussi à vous supporter quelquefois? Vous ne vous en doutez seulement pas. Il faut nous supporter tous les uns les autres. Et peut-être votre perfection elle-même est-elle une occasion d'épreuves

pour d'autres ; car enfin n'avons-nous pas reconnu, il y a quelque temps, que personne n'était exempt de défauts, et que l'excès des vertus devenait même souvent un défaut? Et encore n'avons-nous pour défaut que l'excès de nos vertus? Plût à Dieu que les autres n'eussent à souffrir que de cet excès! Mais n'avons-nous pas aussi des défauts de caractère, qu'on n'a pas corrigés dans notre enfance, et que nous n'avons pas déracinés depuis?

Ceux qui n'ont pas de religion sont toujours là pour épier ces défauts et en accuser les personnes qui font profession de piété. C'est donc une obligation pour elles de tâcher de les corriger ; mais comme on y tient à cette foule de petites passions favorites! Si le confesseur vient à en dire quelque chose, oh! comme on trouve tout de suite mille excuses! On dirait que c'est l'arche sainte, à laquelle il n'était pas permis de toucher. Parce qu'il en coûte trop de se corriger... on ne le tente seulement pas... Mais notre salut n'a-t-il donc rien coûté à Dieu? Nous ne sommes donc pas capables de lui faire le moindre sacrifice, à la vue de sa croix, de sa couronne d'épines et des clous qui ont percé ses pieds et ses mains : tout cela ne nous touche donc point?

On manque de charité même dans la confession. Quelques personnes semblent vouloir prouver

qu'elles n'ont jamais tort; elles font un si beau récit de leur position, si pénible, si difficile, que le confesseur, à les entendre, doit dire : « Vous n'êtes pas coupables effectivement, mais vous êtes bien malheureuses, je vous plains beaucoup. »

On a un mari si insupportable, des enfants si difficiles à élever; ils semblent avoir une collection de défauts!... des frères, des sœurs qui sont un tourment!... On a un voisinage si désagréable! « Ah! si vous étiez à ma place, mon père, vous verriez que la patience vous échapperait tout comme à moi. » Puis on termine tout cela en disant avec un air de contrition : *C'est ma faute, ma très-grande faute!...* — Eh non, ce n'est pas votre faute; c'est celle de votre mari, de ces enfants, des personnes qui vous entourent..... Et si ces femmes pieuses, comme il s'en rencontre si souvent, se trouvent unies à des hommes qui n'ont aucune idée de la religion, qui lui sont hostiles même, quel effet produiront-elles sur l'esprit de leurs maris? Elles voudraient les voir partager leurs sentiments, elles voudraient les convertir; elles les prêchent pour cela (peut-être même un peu trop), mais sans fruit. On pourrait leur dire : « Vous priez tous les jours, et bien ardemment, pour la conversion de ce mari : c'est

bien sans doute ; croyez-vous cependant que cela suffise? Et quand il vous voit quelquefois si sèche, si intolérante, si peu patiente, si médisante; qu'il rencontre des reparties si aigres, si piquantes ; qu'il vous voit si peu résignée dans les peines de la vie, croyez-vous par là lui faire aimer beaucoup votre dévotion? Eh! ne voyez-vous pas que bien loin d'amener cette conversion, que cependant vous désirez tant, c'est vous qui la reculez? »

On veut bien de la dévotion, pourvu qu'elle ne gêne en rien. C'est ainsi que nous faisons dire aux gens qui n'ont point de piété, que ceux qui en font profession souvent ne valent pas mieux que d'autres. N'avez-vous pas plusieurs fois entendu dire de telle personne : « Elle ferait bien mieux de ne pas aller tant à l'église, de ne pas tant afficher la dévotion, et d'être un peu meilleure. » Et ne l'avez-vous pas quelquefois dit vous-mêmes? Mais voyez, examinez si l'on n'en pourrait pas dire autant de vous.

Voici un aveu qu'il faut faire bien bas, et seulement entre nous : il arrive quelquefois, dans un ménage où le mari n'a pas de religion et où la femme est dévote, que le mari est d'un meilleur caractère que la femme. Pour s'excuser, on dit : « Mon mari n'a pas de religion ; il faut bien que

« je le reprenne quand il dit quelque chose d'im-« pie. » — Et pourquoi? Est-ce que Dieu vous a chargée de quereller votre mari? Attendez tout du temps, de la grâce de Dieu, de vos bons procédés, de votre douceur. Ah! comme votre douceur aurait beaucoup plus d'empire sur le cœur de votre mari pour le ramener un jour que tous vos reproches!

Le support des défauts du prochain est un puissant moyen de salut; il est encore un bien bon moyen de faire pénitence. Une des grandes pénitences à faire, c'est le jeûne de la langue. Si on se l'imposait plus souvent, ou si du moins on se le laissait imposer, à combien de maux ne remédierait-on pas! Mais si le confesseur vous dit : « Pour votre pénitence vous ne médirez pas pendant tel temps. — Ah! mon père, je vous en prie, donnez-moi une autre pénitence, parce que celle-là je ne la ferais pas, c'est impossible; je ne peux pas vous promettre cela, je jeûnerai plutôt tant que vous voudrez. » Pourquoi donc venez-vous à confesse, si vous n'avez pas le dessein de devenir meilleur? Si vous vous refusez au moyen que votre confesseur vous indique pour cela, c'est que vous ne le voulez pas.

Pratiquons donc réellement la charité : qu'elle règne dans nos discours, dans nos actions; et il

faut pour cela qu'elle règne dans nos cœurs. Faisons aimer la dévotion par tout ce qu'elle a de si doux, de si suave, mettons-la en pratique. Voilà les actes d'amour que Dieu nous demande, et il saura bien les récompenser.

Demandons cette grâce au ciel par l'intercession de la Vierge qui est clémence et charité.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

CINQUIÈME INSTRUCTION

ATTACHEMENT A SA PAROISSE ET A SON ÉGLISE.

Puisque nous sommes en train de parler de bonnes et saintes choses pendant ce mois de Marie, vous me permettrez bien, j'en suis sûr, de vous parler d'une chose à laquelle j'aime à revenir souvent : de notre paroisse chérie et de notre église bien aimée... Notre église, c'est presque tout pour nous ; c'est le lieu où nous avons reçu les plus douces bénédictions ; c'est le lieu où nous venons chercher les consolations des souffrances de la

terre et les espérances du bonheur du ciel ; c'est le lieu où nos cœurs, du moins une bonne fois, viennent se réunir dans l'harmonie d'une même pensée et d'une même prière ; l'église, c'est la porte, le chemin du ciel ; passons y et repassons-y souvent pour ne pas l'oublier. C'est à l'église que nous sentons que nous sommes tous frères, c'est-à-dire tous chrétiens et français.

Il faut donc nous y attacher cordialement. Pour nous, notre paroisse est la plus jolie des paroisses ; notre église est la plus belle et surtout la plus aimable des églises. C'est *la nôtre*. C'est notre mère, et on aime toujours sa mère, quelle qu'elle soit : voyez un petit enfant : une grande dame, richenent parée, lui ouvre ses bras, et il s'en va, il se cache, il a peur ; une pauvre femme, quelquefois tristement vêtue, lui ouvre aussi ses bras, il se jette sur son cœur, il la couvre de ses baisers, il se croit sauvé ; pourquoi? c'est sa mère, pour lui sa mère est la meilleure et la plus aimable de toutes. Voilà quels doivent être nos sentiments. Certainement notre paroisse n'est pas à dédaigner, nous pouvons dire cela sans nous flatter, notre église pourrait faire envie à plus d'une paroisse voisine, grâce à Dieu et à votre zèle pour sa décoration ; mais nous les aimons surtout parce qu'elles sont à nous. Vous m'avez déjà compris, je ne fais que vous rap-

peler vos bons sentiments; il faut les conserver et les agrandir encore.

Savez-vous ce qu'ont coûté à nos pères ces vieilles et vénérables églises : ils ne se sont pas contentés de donner de l'argent pour les bâtir, ils travaillaient eux-mêmes de leurs mains, ils quittaient leurs occupations, venaient camper pour quelques jours et même quelques semaines là où on bâtissait une église ; ils logeaient sous des tentes, ils avaient apporté leur nourriture, puis ils travaillaient avec zèle. On a vu, dit un vieil historien, des femmes, de grandes dames, porter du sable, des pierres, de la terre, s'atteler même à de grands chariots qui étaient tirés à la fois par plusieurs centaines de personnes. Voilà ce qu'ils faisaient, et j'en suis sûr, j'en ai des preuves dans votre charité, à l'occasion vous ne seriez pas des enfants dégénérés ; vous avez déjà fait beaucoup de sacrifices, au besoin vous en feriez encore. Il ne faut pas que nous restions en arrière ; savez-vous qu'il y a par toute la France un zèle admirable pour l'entretien des églises? c'est consolant. De tous côtés on bâtit, on restaure, on embellit, on achète des ornements, on place des cloches... Vous avez fait de même, je vous en remercie au nom de Dieu.

Mais, mes frères, voulez-vous que je vous dise quel est encore le plus bel ornement de notre église,

c'est vous, mes frères, vous-mêmes, voilà l'ornement qui me plaît surtout. Oui, j'aime une belle église, j'aime les beaux travaux d'architecture, j'aime de beaux ornements ; mais il y a quelque chose que j'aime davantage, que je trouve plus beau, qui fait plus de plaisir à mon cœur : c'est vous, quand je vous vois réunis ici en grand nombre, serrés les uns contre les autres ; quand je vois toutes ces bonnes figures recueillies, attentives comme vous êtes aujourd'hui, pour moi, notre église vaut mieux que les plus superbes cathédrales vides ; sans foule, qu'est-ce que le plus beau monument ? un monceau de pierres froides. Que sont les sculptures et les statues ? l'homme n'est-il pas le chef-d'œuvre du plus grand des artistes, le chef-d'œuvre de Dieu lui-même.

Vous dites quelquefois : Oh ! monsieur le curé est *curieux de son église*, monsieur le curé est *glorieux de son église*. C'est vrai, vous avez raison ; mais il y a une chose dont je suis encore plus *glorieux*, c'est de mes paroissiens. Oh ! que je vous aime quand je vois toute ma grande famille assemblée ici pour prier et chanter en commun. Dieu m'est témoin que je donnerais bien des fois ma vie pour vous.

Aussi vous viendrez souvent, n'est-ce pas, mes frères ? Il me semble qu'on prie mieux le bon Dieu

dans son église. Le bon Dieu de notre paroisse est meilleur que le bon Dieu des autres, et c'est vrai, parce qu'il y a des prières qui se font spécialement pour les paroissiens. Il ne faut pas avoir en quelque sorte une foi vagabonde, qui prie tantôt ici, tantôt là ; puis il faut donner le bon exemple. On n'aime guère en général à aller dans une église où il n'y a personne. La foule attire la foule...

Puis, vous le savez, quand les hommes, et les jeunes gens surtout, ne vont plus à l'église, ils vont ailleurs, et ni les femmes, ni les enfants, ni la bourse n'y gagnent. On se plaint souvent aujourd'hui qu'il n'y a plus de vie de famille, que les hommes n'aiment plus à rester chez eux, qu'ils vont dépenser beaucoup au cabaret.

Depuis quand, mes frères? depuis qu'ils ne fréquentent plus l'église. Et à qui la faute, du moins en partie? Nous pouvons le dire, puisque nous sommes en famille, les étrangers n'en sauront rien : Mon Dieu, c'est en partie la faute des femmes, des mères et aussi des jeunes personnes ; elles ont contribué à éloigner les hommes de l'église, il faut que je le leur dise, et à les pousser vers ces lieux où on laisse son argent et ses bons sentiments.

On n'aime plus guère à rester chez soi ; on veut aller se faire voir, dans les lieux de réu-

nion, soi et son bel habit, hélas! au bal peut-être; on y attire les hommes, on les fait sortir de la vie de famille, on les y accoutume; mais plus tard le goût du bal diminue, c'est le cabaret qui prend sa place, et voilà une mauvaise habitude prise pour la vie. Il eût fallu les forcer, s'ils voulaient vous voir, s'ils voulaient choisir une compagne de leur vie, à venir vous trouver au sein de votre famille. On se plaint de son mari, on trouve qu'il fait trop de dépenses, et on a raison; aussi pourquoi avoir épousé quelqu'un qui déjà fréquentait le cabaret. Il eût fallu répondre : Écoutez, vous allez déjà un peu où vous ne devez pas aller; plus tard vous irez davavantage; ces choses-là ne vont pas en diminuant. C'est impossible.

On dit, il est vrai, pour se justifier : « Mais il n'y allait pas souvent, puis il était si gentil garçon, que j'espérais le corriger; et, de plus, ils y vont presque tous. » Hélas! si j'avais le courage de vous affliger, si je ne compatissais à vos peines, je pourrais vous répondre quand vous vous plaignez de votre mari, de ses dépenses, de ses mauvais traitements : Que voulez-vous, il est comme presque tous les maris, et vous êtes comme presque toutes les femmes..... En tout cela, il n'y a pas mal de votre faute ou de la faute de votre mère. Oh! si les femmes voulaient, si elles en avaient le courage,

elles pourraient faire tant de bien ! Qu'elles restent ordinairement chez elles, qu'elles aiment la vie de famille, qu'elles la fassent aimer à leurs enfants, à leur mari ; d'un côté, qu'elles soient douces, patientes, qu'elles ne querellent pas trop ; de l'autre, qu'elles essayent de les ramener à l'église, aux offices, mais par la persuasion, par de bonnes paroles. Il y a bien des hommes qui quelquefois n'en sont pas si éloignés qu'ils veulent bien en avoir l'air.

Un homme travaillait un jour de dimanche, et quelqu'un, l'ayant rencontré, lui dit en souriant : — Allons, mauvais chrétien, c'est comme cela que vous passez votre dimanche, venez avec moi à la messe.

— J'ai du travail pressé, répondit-il, je ne le puis. Du reste je vaux mieux que la plupart de ceux qui vont à la messe ; j'aime plus le bon Dieu.

— Eh bien ! soit : mais vous savez, on visite ses amis; il paraît que si le bon Dieu et vous êtes amis, vous ne vous parlez pas, ça ne me fait pas l'effet d'être une solide amitié. Croyez-moi, venez.

Et il vint. Depuis ce temps-là, il assiste d'ordinaire aux offices de la paroisse; sa présence en a attiré d'autres ; l'église s'est remplie et n'a plus l'air d'une maison abandonnée.

Voilà, mes frères, ce qu'il faut faire : donnons

l'exemple de l'assistance à tous les offices; ils ne se font pas pour l'église, mais pour vous; attirez-y ceux qui vous entourent, et demandons à Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, de nous attacher beaucoup à notre église, à notre paroisse, afin que nous y trouvions les consolations de la terre et les joies du ciel. Ainsi soit-il.

SIXIÈME INSTRUCTION

BONNES ŒUVRES A FAIRE DANS UNE PAROISSE.

Nous avons dit : Ce n'est pas assez de remplir ses devoirs envers Dieu et sa très-sainte Mère, il faut encore faire du bien, beaucoup de bien.

Vous voulez remplir les devoirs de la piété, c'est bien, mes chers frères, c'est très-bien, je vous en loue ; mais, réfléchissez-y, cela coûte, il faut suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a passé sur la terre en faisant le bien et en portant sa croix. Il ne s'agit pas seulement de se tenir chez soi, bien tranquille dans son petit coin, les pieds bien chauds, ou à l'église, assis fort à l'aise : ce serait vouloir aller au ciel par un chemin trop commode, et les chemins commodes n'y mènent pas. Toute paroisse modèle doit avoir ses bonnes œuvres, et

il faut que la nôtre soit de ce nombre. Mais quelles œuvres? me demanderez-vous. Allez, elles ne manquent pas, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Et quand on fait cette question on a l'air de ressembler à ces gens qui cherchent toujours du travail et ne seraient pas du tout enchantés d'en trouver. Je vais en indiquer quelques-unes, votre cœur trouvera les autres.

Commençons par les petits enfants, ce sont les amis privilégiés du bon Dieu.

Il y a des petits enfants qui ne sont pas riches, qui sont orphelins ou qui sont aussi malheureux que s'ils l'étaient : leurs parents n'ont pas le temps et guère la volonté de s'en occuper; or, ces pauvres petits vagabondent dans la misère, l'oisiveté et l'ignorance. L'école n'est pas souvent fréquentée, ni l'église non plus. Ils sont si mal vêtus! Eh bien, vite on s'entend entre plusieurs, l'un donne une casquette, l'autre une blouse, celui-ci des sabots, celui-là un pantalon, et voilà un petit homme complétement équipé; on le surveille, on l'aime, on le récompense, on l'encourage..... S'il s'en trouve un qui ait le malheur d'être pauvre des dons de l'intelligence et de la mémoire, on lui apprend en particulier ses prières et son catéchisme. Apprendre la doctrine chrétienne, savez-vous que c'est la plus grande charité? De hauts

personnages s'empressent de l'accepter. On verra dans les villes un homme riche, noble, savant, en face d'un militaire qui ne sait pas lire. Il lui apprend à prier Dieu, comme une mère apprendrait à son petit enfant. Il dit : *Notre Père*, et le soldat répète : *Notre Père.* — *Qui êtes aux cieux*, et le militaire répète : *Qui êtes aux cieux.* Et si, après deux ou trois séances, il sait déjà quelques lignes, le grand personnage ne manque pas de lui dire : « Courage ! nous réussirons. » Et souvent il l'embrasse cordialement pour le récompenser de ses efforts. C'est beau ! J'aime à voir ce ministère de charité rempli par les enfants riches et savants à l'égard des enfants pauvres et ignorants. De cette façon la première communion serait mieux faite, et Dieu serait mieux connu et plus aimé.

Des enfants passons aux malades et aux infirmes : ils sont encore enfants eux aussi, à leur façon, puisqu'ils ont besoin de soins qu'ils ne peuvent se donner.

Quelqu'un tombe malade : qu'il soit riche ou pauvre, il faut que les voisins aillent le visiter ; ça fait toujours plaisir. Puis il aura quelqu'un à qui raconter ce qu'il souffre ou ce qu'il a souffert, ce qui allége grandement le mal.

Mais si le malade n'est pas riche, il faut le visiter avec plus d'empressement encore. Il y a plus

que des consolations à porter, il y a des secours; dans un petit ménage, il manque tant de choses indispensables à un malade. Tenez, une chose qu'il nous faudrait encore dans notre paroisse, ce serait un vestiaire pour les malades. Voilà bien longtemps que j'y songe, et le temps est parfaitement choisi pour vous faire part de ma pensée. Il nous faudrait trois ou quatre matelas, autant de couvertures, trois ou quatre paires de draps, quelques chemises, sans compter des serviettes; pendant que nous serons en train de bien faire, si vous voulez y ajouter une baignoire, la chose n'en sera que plus belle. Vous savez, dans les pauvres petits ménages, le linge n'est pas abondant : il en faut tant à un malade! On manque de lits, et souvent une personne saine, même un enfant, est réduit à dormir auprès d'un malade, au risque de gagner le mal ou une chétive santé pour la vie; quel malheur! Avec un matelas, des couvertures et des draps, vite un lit supplémentaire est organisé. Quelques bonnes personnes se chargent d'entretenir ce mobilier, de le faire rentrer au magasin quand il a fait son service. Si on ne trouve pas mieux pour le loger, mon presbytère est là, je serai bien heureux de donner un asile au mobilier des pauvres malades de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voilà encore une grande charité à faire...

Vous dites peut-être... tout bas : Oh pourtant, monsieur le curé demande toujours... Que voulez-vous, mes bien chers frères, puisque je suis sûr que vous êtes toujours généreux et que vous donnerez toujours ; je n'oserais même vous faire la promesse que c'est la dernière fois... Ce petit mobilier avancerait considérablement les affaires de la charité. Il faut que ces pauvres gens soient assistés. J'espère que votre intention n'est pas que quelqu'un meure de faim et de misère chez nous. Ce n'est pas dans cette paroisse, grâce à Dieu, qu'une telle chose se verra.

Tout cela n'empêche pas qu'en visitant le malade vous n'ayez soin de vous faire accompagner par quelque petite douceur : c'est un fruit par-ci, c'est un morceau de sucre par-là... un fagot de bois d'un autre côté, si la maison n'en est garnie... Puis on se concerte au besoin pour venir donner de la tisane à l'heure prescrite, maintenir la propreté dans le petit ménage, faire le lit, soigner les petits enfants, surtout pour le veiller la nuit ; si besoin en est, on passe chacun son bout de nuit.

Quand il va mieux, alors, le dimanche surtout, on vient causer avec lui, l'aider à chasser une partie de son ennui, on lui fait une bonne lecture, on emporte son linge que l'on a soin de lui rapporter blanc et raccommodé. Que sais-je, moi, il y

a tant de bonnes personnes ici qui comprennent tout cela, qui ne demandent pas mieux que de le faire et davantage encore.

De cette façon, le malade reprend du courage; il ne se croit pas abandonné de Dieu ni des hommes; il croit à la Providence; il croit à la religion; il l'aime; de cette façon encore personne ne meurt sans être muni des sacrements. Si la maladie est grave, vous avertissez un prêtre; vous préparez et facilitez son ministère. Il y a trop de pauvres malades pour qui notre soutane est un épouvantail. Il y en a même qui se sont fait accroire ou auxquels on a fait accroire qu'ils sont un peu incrédules et qu'ils doivent mourir sans prêtres; d'autres pensent toujours que le moment n'est pas venu, que leur maladie n'est pas mortelle. La charité les disposera, les fera songer à Dieu; le prêtre n'aura plus rien à faire qu'à recevoir des aveux, à donner des bénédictions et des consolations. Au moins ces pauvres malades auront le bonheur du ciel, ils ont eu bien assez de misères sur la terre.

Savez-vous que tout cela se pratique en beaucoup d'endroits? Il y a des choses admirables, même chez ceux qui ne sont pas riches.

Un pauvre père de famille avait sept enfants, presque tous en bas âge; il tombe malade. Un

homme charitable veut le faire soigner, il est décidé à bien payer; il va donc offrir de l'argent à d'autres mères de familles pauvres du voisinage; mais on lui répond bravement : « Monsieur, nous aimons beaucoup cette famille et toutes nous sommes disposées à lui rendre service; cela ne nous occasionnera pas beaucoup de dérangement. Les sœurs de charité viennent ici de temps à autre, aussi souvent qu'elles le peuvent, et si chacune de nous, en passant dans le corridor, entre ici pour y jeter un coup d'œil et pour veiller à ce que le malade et les enfants ne manquent de rien, notre besogne à toutes ne sera pas fort grande. Quant à ce qui est de nous donner de l'argent, ces messieurs de la Société peuvent le garder pour d'autres qui en ont plus besoin que nous; nous leur sommes bien reconnaissantes de leurs offres. »

Cette réponse n'est pas donnée en termes choisis; mais c'est le cœur qui l'a faite, c'est la charité qui l'a inspirée, et toutes ces pauvres femmes ont à cœur de tenir les engagements pris en leur nom. Leurs bons soins sont couronnés de succès : le père quitte bientôt son lit et recommence à travailler et l'aisance revient dans sa maison.

Un homme de charité visitait une famille de pauvres ouvriers. Le bon Dieu, dit-il, venait d'accorder à nos braves gens un enfant qu'ils ai-

maient tendrement, lorsqu'une voisine, récemment en couches, tomba dangereusement malade ; notre bonne mère de famille, informée de ce malheur, accourut, se chargea du nouveau-né et emporta chez elle l'enfant avec son berceau. Vers le même temps une autre de ses voisines avait un enfant de quelques semaines ; la misère empêchait la mère de nourrir le pauvre petit. Il était maigre et chétif, il dépérissait à vue d'œil. Émue de compassion, notre héroïne l'a pris aussi chez elle, et, son mari y consentant de grand cœur, elle lui prodigue tous les soins et le nourrit de son lait comme la meilleure des mères. Sans hésiter, ces pauvres gens ont triplé les charges de leur ménage ! Dieu centuplera leur récompense. Le premier fruit de leur bonne action est la joie du cœur qui se peint sur leurs traits, qui se révèle dans leur langage. Et la bénédiction que chaque enfant apporte avec soi ne manquera pas de se répandre en surabondance sur cette famille chrétienne que la charité seule a multipliée. Grande et admirable leçon donnée aux riches par les pauvres ! La charité parfaite ne calcule pas, elle se donne.

Voilà qui est beau et ce que vous feriez à l'occasion ; ce qui sera mieux que de se dénigrer et de se jalouser, car d'ordinaire ces deux choses là vont de compagnie et font assez bon ménage, ce

qui me conduit à vous dire qu'il faut que les gens pieux soient des gens d'indulgence et de conciliation, qui, après avoir fait du bien aux corps, ne négligent pas les âmes.

Mon Dieu, nul n'est parfait. Il y a bien des personnes qui vont de travers; tâchons de passer notre temps à les redresser plutôt qu'à les critiquer. On est ici, ou là, dans un petit coin, on chuchote, on cause, on fait : « Ta ta... Et savez-vous qu'un tel fait cela?... que celui-ci se comporte mal? Vous ne savez pas qu'une telle fait parler d'elle?» Et puis la langue méchante court comme un cheval qui a pris le mors aux dents. Et encore on veut se faire accroire que c'est pour le bien : mensonge et hypocrisie! Gardez le silence d'abord ; puis, sans vouloir vous mêler des affaires des autres, redressez, calmez, apaisez, donnez un bon conseil. Que notre paroisse soit un modèle de paix et de concorde; chacun ne demande pas mieux, s'il n'était pas excité ; mais ce n'est pas là ce qu'on fait. Quelqu'un est mécontent, il vient se plaindre à vous : Voilà ce qu'on m'a fait...... C'est trop fort !...... Et vous de répondre bien vite : Pas possible! ah! si on avait eu affaire à moi, vous verriez !... En effet, à vous entendre, on voit que vous n'êtes pas du tout commode, et qu'il ne fait pas bon du tout passer trop près de votre langue.

Laissons toutes ces faiblesses, mes bien chers frères; faisons du bien autour de nous, empêchons le mal, surtout les scandales et les querelles; que notre parole soit toujours la parole de la charité. Il est si facile de critiquer; en France surtout, c'est si commode; les gens même sans esprit s'en acquittent très-bien. Imitons la bonté de la sainte Vierge : elle ne blâmait personne, elle s'intéressait à tous, alors même qu'il n'était question que d'épargner une petite humiliation. Vous le savez : elle se trouvait à un repas de noces, et elle dit avec bonté à son fils : « Ils n'ont pas de vin. » Ayez pour l'humanité ce touchant intérêt, cette bonne pitié, ce bon esprit chrétien qui fait aimer les personnes pieuses de Dieu et des hommes, et seconde le divin Sauveur dans la rédemption des âmes.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

FÊTE DE L'ASCENSION. — LE CIEL.

Et Dominus quidem Jesus postquam sanctus est eis, assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei. (Év. de ce jour.)

Il est une vérité consignée dès l'origine des choses dans le cœur de l'homme, c'est qu'après

cette vie viendra pour le juste une vie éternell ment heureuse, dans un monde meilleur q celui-ci.

A travers les siècles et les révolutions infinies, cette vérité est restée vivante, efficace, sous différentes formes, mais au fond elle était toujours là. Interrogez les annales du monde, parcourez les livres sacrés des peuples antiques de l'Orient, de la Grèce et de Rome; lisez même les pages les moins souillées du Coran, vous y trouverez de brillantes descriptions de cette autre vie.

A ces témoignages vient se joindre l'irrécusable autorité de la divine parole. Toute l'économie du christianisme repose sur ce dogme ; ôtez-le, l'Évangile est inexplicable et surtout impraticable.

Oui, il y a un ciel, peut s'écrier le chrétien, j'en suis sûr, j'en suis bien sûr, Dieu me l'a dit. « Après le jugement, dit Jésus-Christ, les justes entreront dans la vie éternelle : *ibunt in vitam æternam.* » Aussi l'Église s'en va chantant d'âge en âge ces paroles : « Et j'attends la vie du siècle futur, *et expecto vitam venturi seculi.* »

Le ciel, mes frères, nous osons à peine y penser, je ne sais pourquoi ; il y a en nous comme une voix du mal qui voudrait nous dire : « Oh ! le ciel, tu n'as pas besoin d'y songer, ce n'est pas pour toi. « Arrière ce sentiment, silence à cette voix, elle

ment ! Nous avons tous une place au ciel, Notre-Seigneur nous l'a gagnée ; elle lui coûte assez cher; aujourd'hui, il est à nous la préparer : elle est encore vide, mais elle nous attend. Il faut la mériter. C'est assez de travaux, assez de souffrances, assez de larmes comme cela.

Le ciel, mes frères, pour une pauvre âme qui a tant souffert ; le ciel, pour un pauvre cœur si souvent froissé par les choses de la vie, quel bonheur et quelle délicieuse pensée ! Nous voulons des joies, des émotions ; eh bien, attendons ; patience, patience, nous en aurons, nous aurons toutes celles que notre cœur rêve, nous aurons mieux que cela : attendons, nous n'attendrons pas longtemps.

En ce jour où le Seigneur Jésus est monté au ciel, nous allons, sous le patronage de la bienheureuse Marie, essayer de dire quelques mots du bonheur du ciel.

La bouche de l'homme, mes frères, est peu apte à retracer la félicité et les joies ; elle sait bien mieux peindre les douleurs et les travaux ; on ne dit bien que ce que l'on a vu et ce que l'on a senti : il faut que la vie soit remplie de beaucoup de misères et de peu de joies.

Que vous dirai-je donc du ciel, comment en peindre le bonheur? il est si loin et si haut au-dessus de nous ; nous n'en pouvons connaître que

ce qu'il a plu à Dieu de manifester à nos cœurs, d'en révéler dans les pages sacrées ou bien au cœur des saints.

D'abord, si nous sondons notre propre cœur, nous découvrons vite qu'il voudrait bien être heureux ; il a un besoin passionné, immense, infini de bonheur. Tout en nous le réclame, le cherche sur la terre, mais c'est bien inutilement. On croit le trouver quelquefois; mais après y avoir goûté le cœur s'écrie : Ce n'est pas cela, ce n'est rien. Et il n'en est que plus malheureux. Le cœur de l'homme est un vrai gouffre qui absorbe du bonheur sans fin ; plus on lui en donne, plus il en demande : *Dedit abyssus vocem suam*, *altitudo manus suas levavit.* Depuis soixante siècles on lui jette de l'or, des richesses, des honneurs, et il crie : Encore , encore : *altitudo manus suas levavit..... affer, affer.* On lui jette des plaisirs, de la volupté, et il crie plus fort : *Affer*, *affer.*

César, maître du monde, s'écrie : N'est-ce que cela? est-ce tout?

Pourtant Dieu n'a pu mettre au cœur de l'homme un désir qui ne doive jamais être satisfait. Eh bien, au ciel, ces élans, ces frémissements de bonheur seront pleinement et largement rassasiés : « *Satiabor cum apparueret gloria tua.* » Saint Bernard l'a dit : « On jettera dans le cœur de l'homme des

montagnes de joie, des montagnes de gloire, des montagnes de félicité, *montem gaudii*, *montem honoris*, *montem voluptatis.* » Et il ne faut rien moins que cela. Alors il pourra prononcer à loisir cette parole qu'il n'ose prononcer qu'en hésitant sur la terre : C'est bien, je suis heureux ; c'est assez, j'ai assez de bonheur : *Satis est, Domine...*

Voilà le ciel, mes frères.

Interrogeons maintenant la divine parole :

« Les élus, dit le royal prophète, seront enivrés des joies de la maison de Dieu, et ils boiront au torrent de son bonheur : *inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et de torrente voluptatis tuæ potabis eos.* » Quelles délices ! boire du bonheur, et le bonheur de Dieu. Le juste vivra de la félicité de Dieu lui-même.

Mais, comme si ce n'était pas encore assez pour le cœur de l'homme, l'Écriture nous dit qu'il entrera dans la joie de Dieu : *Intra in gaudium Domini tui.* Le bonheur sera son élément, il en sera enveloppé, il s'agitera, il vivra dans le bonheur de Dieu, comme le poisson s'agite et vit dans la mer.

Est-ce assez ? est-ce là le bonheur du ciel ? Hélas ! non encore ; c'est là qu'il faut toujours en revenir, car, dans une autre page, le livre saint nous dit que l'œil de l'homme n'a rien vu, que

son oreille n'a rien entendu, que son cœur n'a rien senti de la félicité que Dieu prépare à ses élus.

Ciel, beau ciel! qu'es-tu donc? car que n'a pas vu l'œil de l'homme? Il a vu les grandes et magnifiques scènes de la nature, la mer et ses majestueux soulèvements. Par une belle et calme nuit, il a vu notre ciel de la terre paré de la magnificence de ses astres, il a vu les cités des hommes avec leurs splendides palais, et cependant il n'a rien vu, parce qu'il n'a pas vu la cité céleste dont Dieu lui-même est l'architecte, cette terre nouvelle éclairée par un soleil nouveau.

Et qu'est-ce que son oreille n'a pas entendu? Elle a entendu les concerts harmonieux des voix humaines, les chants mélodieux et ravissants des oiseaux, les paroles si douces et si suaves de l'amitié, les accents enchanteurs de l'éloquence.

Qu'est-ce que tout cela? Oreille de l'homme, tu n'as rien entendu : *Nec auris audivit.*

Et surtout que n'a pas senti le cœur de l'homme? Il a éprouvé les joies de la science, les joies de la vertu, les joies de la tendresse maternelle, de la sainte amitié, les transports du plaisir; et pourtant, cœur de l'homme, tu n'as rien senti de ce qu'éprouvera un jour l'âme du juste : *Nec in cor hominis ascendit.*

Qu'est-ce donc enfin que le ciel? Demandons-le au cœur des saints.

C'était sous le beau ciel d'Italie, à cette heure mystérieuse où le calme et le silence du soir détachent doucement l'âme des choses présentes et l'élèvent vers le monde inconnu des esprits. Augustin avec sa mère, dans l'abandon d'un intime entretien, parlaient du bonheur du ciel. Une même pensée, un même désir remplissaient le cœur de la mère et du fils. Alors sainte Monique se trouve comme ravie en extase, et s'écrie : Mon fils, que fais-je encore? Je n'ai plus rien à attendre, rien ne m'attache plus à la terre ; que fais-je encore ici? Et ses yeux se portaient sur son fils, puis s'élançaient vers le ciel. Alors Augustin lui répondit sans doute par ces belles paroles qu'il aimait à répéter : Ma mère, dans le ciel, nous verrons, nous aimerons, nous nous reposerons, *videbimus*, *amabimus*, *vacabimus*; nous verrons Dieu, nous l'aimerons, nous nous reposerons. Et le repos après cette vie, que c'est bon! Mais nous nous reposerons du repos de Dieu lui-même; nous nous reposerons sur le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Jean, pour avoir pu s'y reposer quelques instants, a été proclamé bienheureux, disciple chéri par les siècles, et nous nous y reposerons pour l'éternité. Il me semble que sans cesse Jésus-Christ me dira

cette parole : C'est bien, c'est bien, *euge, serve bone*, entre dans le repos et la joie de ton Dieu, *intra in gaudium Domini*. Et des bras de Jésus je passerai dans les bras de Marie, dans les bras de ma mère. Il me semble qu'il répétera cette parole : Voici votre mère, *ecce mater tua*. Oh ! comment exprimer ce bonheur ?

Enfin, mes bien-aimés frères, que vous dirai-je donc pour vous donner même une idée de la félicité du ciel, puisque jamais le cœur de l'homme n'a rien senti qui puisse l'égaler? pourtant ce cœur a éprouvé des joies profondes, immenses !

On dit qu'une pauvre mère avait vu avec douleur son fils unique partir pour affronter les dangers d'une guerre ; elle tremblait et elle priait. Or un jour une malheureuse lettre vient lui annoncer que son enfant n'est plus ; elle est écrasée, foudroyée par la douleur ; elle était inconsolable ; la vie ne lui apparaissait plus que comme un long martyre.

Mais cette nouvelle n'était pas exacte ; on s'était trompé de personne ; et, un autre jour, elle voit entrer dans sa maison son fils vivant et joyeux. Elle se jette dans ses bras. Le bonheur l'étouffait ; Elle ne pouvait que répéter ces mots : Mon fils ! mon fils ! auxquels il répondait par ces paroles : Ma mère ! ma mère ! Mais c'était trop de

joie pour son cœur de mère; il était trop plein, il brisa son enveloppe corporelle : elle expira de bonheur dans les bras de son enfant.

Mes frères, le bonheur de cette mère était-ce le bonheur du ciel? Non, le cœur de l'homme n'en a rien senti, *nec in cor hominis ascendit.* Courage donc, courage, mes frères, la récompense sera si belle! Encore pour quelques années. Oh! que toutes les peines, toutes les luttes seront bientôt oubliées! O Jésus! gardez-nous notre place au ciel; ô Marie! aidez-nous à conquérir cette place au ciel, afin que nous puissions vous aimer et vous bénir tous les deux pendant toute l'éternité.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

—

HUITIÈME INSTRUCTION.

PUISSANCE DE LA PRIÈRE,

Par Mgr Dupanloup.

Mes frères,

Saint Paul, dans ses belles instructions, nous exhorte tous à la prière. Ah! je voudrais aujourd'hui vous parler le moins indignement possible

de ce grand et admirable sujet! Daigne le Seigneur bénir ma parole au milieu de vous! Le plus grand bienfait de Dieu sur un peuple, sur une famille, sur un cœur, c'est de répandre sur lui son esprit de grâce et de prières, *spiritus gratiæ et præcum*. « Je répandrai sur la maison et sur la famille de David et sur les habitants de Jérusalem mon esprit de prières, » dit le prophète, parlant au nom du Seigneur.

O Dieu! daignez le répandre aussi sur nous, sur cette paroisse, sur cet auditoire, sur tous ces cœurs! Quelle joie, quel spectacle pour le ciel, quel bienfait, quelle consolation pour la terre si tous ceux que la solennité de la parole sainte rassemble dans ce temple étaient tout à coup changés par l'esprit de grâce et de prière! si tous devenaient des chrétiens fervents par la prière! Permettez, ô mon Dieu! à votre ministre de l'espérer de votre bonté; et vous, mes frères, permettez-moi de l'espérer de votre foi.

J'ai à vous dire des choses si étonnantes, que je ne veux faire marcher devant vous que la lumière des saintes Écritures, qui vous guidera mieux que mes propres inspirations.

J'ouvre l'Évangile au commencement du discours sur la montagne et j'y trouve les choses que je vais vous dire. Vous allez voir comment le Sei-

gneur préparait et amenait de loin ces promesses de la révélation de la puissance providentielle de la prière dans le cours bienfaisant et régulier des choses de la vie.

« Quand vous prierez, dit Jésus à ses disciples, vous entrerez dans votre chambre, *in cubiculum tuum*, c'est-à-dire dans le lieu le plus paisible de votre demeure, puis vous en fermerez la porte sur vous *clauso ostio*, et là, dans le secret de votre maison et de votre âme, vous prierez votre Père qui voit dans le secret, *qui videt in abscondito*, et qui après avoir entendu votre prière l'exaucera, vous accordera ou plutôt vous rendra ce que vous lui aurez demandé, *reddet tibi*.

« Du reste, ajoute Jésus, ne multipliez pas vos paroles dans vos prières, comme font les païens qui s'imaginent être mieux entendus et exaucés par cette multiplicité de vaines paroles; quand vous prierez, vous direz : *Pater noster qui es in cœlis, sanctificetur nomen*..... et vous ajouterez : *Amen*, ainsi soit-il. »

Ainsi donc, mes frères, la gloire de Dieu et de son saint nom, l'avénement de son royaume dans notre cœur, l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme dans le ciel, notre subsistance de chaque jour, le pardon de nos péchés de chaque jour, la délivrance du mal dans l'ordre spirituel et

temporel, voilà ce que l'on peut demander raisonnablement à Dieu.

Quand vous demanderez ces choses à Dieu, ajoute Jésus, ayez confiance et vous les recevrez, et vous pénétrerez dans les trésors les plus profonds de la miséricorde divine. Demandez, et à coup sûr vous obtiendrez : *petite, et dabitur vobis*; votre puissance est infinie, certaine, universelle, absolue!

Oui, demandez et on vous donnera : *petite, et dabitur vobis*; cherchez et vous trouverez : *quærite et invenietis*; frappez et on vous ouvrira : *pulsate et aperietur vobis*.

Je vous le demande, mes frères, si nous n'étions pas accoutumés à ces paroles, est-ce que nous n'en trouverions pas la force et la simplicité étourdissantes pour notre raison? A-t-on jamais employé des paroles si simples pour faire comprendre que demander et obtenir, chercher et trouver, frapper et ouvrir est une même chose?

Cependant Notre-Seigneur continue son discours et, se plaisant à nous charmer, il ajoute : Oui, tous ceux qui demandent reçoivent : *omnis qui petit accipit*; tous ceux qui cherchent trouvent, sans exception : *qui quærit invenit*; à tous ceux qui frappent on leur ouvre : *pulsanti aperitur*. Vous n'avez pas reçu, c'est que vous n'avez pas de-

mandé; vous n'avez pas trouvé, c'est que vous n'avez pas cherché; on ne vous a pas ouvert, c'es que vous n'avez pas frappé; car, je vous le répète: Tous ceux qui demandent, on leur donne; tous ceux qui cherchent, trouvent; tous ceux qui frappent, on leur ouvre.

Vous le voyez, quand l'Esprit-Saint a voulu nous faire comprendre quelle était la puissance de Dieu lui-même, il n'a pas voulu trouver d'expressions plus fortes que celles qu'il emploie pour faire comprendre la puissance de la prière.

Le Seigneur poursuivant son discours montra à ceux qui l'écoutaient ce que je tiens à vous montrer à vous-mêmes : c'est que la foi en la puissance de la prière consiste seulement à bien comprendre que Dieu est un père et que nous sommes ses enfants; et voilà pourquoi le Seigneur a commencé sa prière par ces admirables paroles: *Notre père qui êtes aux cieux.*

Ceux qui écoutaient le Seigneur ne l'avaient pas compris, et ils demeuraient étonnés. Le Seigneur, voulant dissiper leur étonnement, leur donna des preuves, et ces preuves il ne les chercha pas bien loin, il les prit simplement dans les entrailles de l'humanité.

Jésus avait devant lui des hommes rassemblés, par conséquent des pères et des enfants, alors il

leur dit : Vous ne me croyez pas sur parole ; eh bien, y a-t-il parmi vous un homme, un homme digne de ce nom, c'est-à-dire qui ait l'humanité et les sentiments qu'elle inspire au dernier des mortels? S'il y en a un seul, je l'adjure de me le dire, lorsque son fils lui demande du pain, lui présente-t-il une pierre? *numquid lapidem porrigat ei?* si son enfant lui demande un poisson, lui présente-t-il un serpent? *numquid serpentem porrigat ei?* si son enfant lui demande un œuf, lui présente-t-il un scorpion? Non, jamais cela ne s'est vu, même en plaisantant, car cette plaisanterie d'un moment blesserait la nature. Non, cet homme donnera un pain, un poisson, un œuf à son enfant.

Quelle admirable simplicité, mais, en même temps, quelle onction de la parole évangélique! Remarquez comme Jésus s'élève avec la gravité d'un maître, avec la majesté d'un Dieu. Il continue ainsi, cherchant avec un sentiment profond dans les entrailles de l'humanité, pour exciter une émotion irrésistible. Vous qui êtes méchants, et quelquefois la méchanceté même, si vous donnez de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre père céleste, qui est la bonté et la richesse mêmes, ne vous donnera-t-il pas des choses meilleures encore quand vous les lui demanderez? Dieu est bon, Dieu est père, et voilà

pourquoi il exaucera les vœux de votre prière; voilà pourquoi la prière, quand elle vient du cœur, saisit Dieu et triomphe même au besoin de sa colère et de sa justice.

Après ces paroles Notre-Seigneur ajoute : « Quant à vos besoins temporels, priez sans trop de sollicitude : *ne solliciti sitis.* Considérez les corbeaux du ciel, ils ne labourent pas, ils ne sèment pas, ils n'ont pas de greniers ; le Père céleste les nourrit. Considérez les lis des champs, ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant Salomon, même dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. » Il ne faut que comprendre une seule chose, c'est que Dieu est notre père et que nous sommes ses enfants.

« Considérez les corbeaux du ciel, » a dit Jésus... S'il avait dit : Considérez les colombes du ciel, c'est-à-dire les plus beaux et les plus doux des oiseaux du ciel, cela n'aurait pas attiré notre confiance, parce que nous n'aurions pas trouvé en nous la beauté et la douceur des colombes ; mais les corbeaux, ne sommes-nous pas beaucoup plus qu'eux ? « De ses mains, dit un prophète, Dieu a préparé la nourriture de ces sinistres oiseaux. »

Je vous l'avouerai avec simplicité : toutes les fois que, me promenant dans la campagne aux approches de l'automne et d' a chute des feuilles, j'a-

perçois ces noirs oiseaux traversant les airs en grandes troupes et poussant leurs cris sauvages en si triste harmonie avec les vents du ciel, je pense à la bonté de Dieu et je sens diminuer en moi la répugnance qu'ils m'inspirent, et je me dis : L'homme les maudit, Dieu, le père céleste, les aime, il les nourrit. Non, Dieu, qui nourrit la plus vile des créatures, ne laissera jamais ses enfants dans le besoin.

NEUVIÈME INSTRUCTION

SUR LES BONNES LECTURES.

La lecture est devenue par toute la France un besoin ; c'est aussi un danger. Aussi une des premières œuvres à établir ou à soutenir, à developper, c'est une œuvre de bonnes publications et de bons livres. Si vous avez une bibliothèque paroissiale, exhortez à la développer, à en lire des livres, et à ne pas traîner ses yeux et son imagination sur des pages souillées ou dangereuses. C'est dans le mois de Marie qu'il faut discipliner au bien son petit bataillon de gens chrétiens (1).

Mes frères,

Parmi les œuvres à former dans une bonne pa-

(1) Nous recommandons les Petites Lectures publiées par la Société de Saint-Vincent de Paul.

roisse, il en est une qu'on ne peut plus négliger aujourd'hui, c'est l'œuvre des *bonnes lectures*. Tout le monde à peu près sait lire ; grâce à Dieu, vous avez du zèle pour donner de l'instruction à vos enfants, vous faites souvent des sacrifices qui sont même au-dessus de vos forces. Si vous leur faites apprendre à lire, c'est pour qu'ils lisent, sans doute, et qu'ils lisent de bons livres. Il faut donc qu'il y en ait sous leur main et sous la vôtre, toujours prêts à contenter le lecteur. D'un autre côté, les mauvaises publications se répandent avec une effrayante profusion. Si le bon livre ne se présente pas, le mauvais viendra vite prendre sa place. Or un mauvais livre peut corrompre, perdre, apporter l'enfer dans votre maison : c'est très-sérieux, c'est très-grave.

Il nous faudrait donc une petite bibliothèque paroissiale dont les livres fussent à la disposition de tout le monde. Pourquoi n'en aurions-nous pas aussi bien que tant d'autres paroisses ? est-ce que nous sommes plus ignorants? Aujourd'hui il y en a presque partout. Une petite bibliothèque ne coûte pas cher ; on fait bien d'autres dépenses qui sont loin de rapporter les mêmes avantages. C'est si commode : on veut lire, on vient chercher un livre au jour marqué; on l'emporte chez soi ; quand on a un moment, on lit, on s'instruit, on

s'édifie. Par exemple, le dimanche, dans l'été, cela vaudra mieux que de s'en aller dépenser son argent ou se fatiguer, et peut-être se perdre dans toutes ces réunions dangereuses. Puis il y a les longues soirées d'hiver : pendant qu'une partie de la famille travaille, votre enfant fait la lecture; par là vous êtes assurés qu'il ne perd pas son temps, ni vous votre argent. Dans cette bibliothèque, vous choisissez ce qui vous va : il y a des livres de religion, d'histoire, de science, de morale, d'agriculture; il y a livres amusants et livres sérieux; vous les faites succéder l'un à l'autre, et le bien se fait dans les cœurs, sans que l'on s'en doute. Un livre vous sauve ou vous perd sans que vous vous en aperceviez en quelque sorte ; on finit par penser et sentir comme ce qu'on lit. Voyez certains hommes qui lisent un journal; ce ne sont pas eux qui pensent et qui parlent; pas du tout, c'est leur journal. Tant mieux s'il est bon; mais qu'il s'en trouve que d'honnêtes familles devraient mettre à la porte de leur maison, qui ne sont même pas bons à envelopper du tabac ou du savon, attendu qu'on en pourrait même lire des fragments. Le bon livre, au contraire, vous pénètre, vous touche, vous rend meilleur et peut être une providence. Donnez donc des livres à ceux que vous aimez.

Un homme était irascible et d'un caractère intraitable, il détestait toute sujétion et n'agréait de qui que ce fût ni conseil ni remontrance. Les supplications de ses amis, les larmes de sa femme, les caresses de ses enfants, tout avait échoué vis-à-vis de lui, lorsque, ayant lu par désœuvrement quelques livres, il commença à changer de conduite. Bientôt les premières atteintes d'une longue maladie l'ayant réduit à l'inaction, il se trouva seul avec lui-même, et de cette solitude naquirent pour lui de sérieuses réflexions. Elles ne tardèrent pas à produire des fruits, et à la Pâque suivante il s'assit à la table sainte, dont il n'avait que trop oublié les douceurs et le chemin. A partir de cette époque l'église le revit souvent, et quand, au bout de six mois, l'heure suprême sonna, il s'éteignit repentant et résigné entre les bras du prêtre qui l'avait absous et consolé.

Il faut donc contribuer à répandre de bonnes lectures. C'est si facile; il y a tant d'occasions. Si on s'abonne à un journal, on en prend un bon de préférence. On a un cadeau à faire à un enfant, au lieu de bonbons ou de vanités, on lui donne un livre; on a même un petit témoignage de reconnaissance à donner à une grande personne, pourquoi ne pas lui offrir un livre? C'est très-bien accepté aujourd'hui; ce sera flatteur pour celui à qui

sera fait le cadeau ; il vous saura bon gré de ce que vous avez une haute idée de sa science. Vous avez quelque chose à dépenser en charités, faites deux parts : une moitié pour le corps et une moitié pour l'intelligence : pour l'âme, est-ce trop réclamer que de la mettre l'égale du corps ?

Parents, hélas ! vous craignez souvent pour l'avenir de votre fils, de votre jeune fille, nourrissez leur intelligence et leur cœur de bons livres, et surtout écartez les livres dangereux, ces feuilles, ces journaux qu'ils dévoreraient et qu'ils liraient longtemps, avant que de penser au ciel. Un bon livre, on ne sait le bien qu'il peut faire ! On a dit : c'est un ami ; non, c'est plus que cela, c'est une mère, il peut la remplacer quand elle est obligée de se séparer de son enfant.

L'année dernière, après la bataille de Solferino, un officier d'artillerie écrivait cette touchante lettre à un prêtre :

« Le 24 juin, vers le milieu de la journée, je me dirigeais vers les hauteurs qui dominent le village de Solferino, dont un point résistait vigoureusement et semblait devoir arrêter longtemps nos efforts ; il s'agissait de reconnaître ce point. La terre était jonchée d'un grand nombre de corps, et beaucoup avaient rendu leur âme à Dieu. Parmi les morts que mon cheval franchissait, je distinguai

un pauvre jeune homme dont un boulet avait enlevé le bras gauche et qui avait succombé par suite de la perte totale de son sang. Il avait cependant, avant de mourir, eu le temps de sortir de son sac ou de ses vêtements le petit livre que je vous adresse ci-joint, et il le tenait encore ouvert dans sa main roidie par la mort. Je m'arrêtai religieusement, m'emparai de cette relique et remontai à cheval le cœur bien ému, je vous assure. Je continuai mon chemin, et la journée, comme vous le savez, se passa heureusement pour moi. Il ne me restait plus de tous ces faits passés qu'un souvenir vague et pénible, quand le soir, au moment de me reposer, je portai la main sur le pan de ma tunique ; j'y sentis ce petit livre, et alors tout s'effaça pour moi, à l'exception du souvenir du pauvre enfant qui avait rendu l'âme en pensant à Dieu. Ce fut, mon cher et tendre père, le sujet de bien des réflexions, et je me pris à souhaiter à tous une pareille fin. Permettez-moi de vous adresser ce petit objet, qui, bien que n'ayant aucune valeur, vous rappellera cependant que tous les efforts faits par vous et vos bons pères portent leurs fruits ; ce serait pour moi, croyez-le bien, un sacrifice de l'offrir à tout autre qu'à vous. »

Ce livre porte des empreintes de doigts ensanglantés, à l'endroit des prières du sacrement de

pénitence : une inscription à la première page du livre montre que le bon soldat le tenait de sa fiancée.

Donc, mes bien chers frères, si vous voulez, vous êtes de mon avis, nous allons nous entendre et nous entr'aider pour répandre les bonnes lectures dans notre paroisse chérie, pour que nous devenions tous savants d'abord, et un peu meilleurs ensuite.

Mais vous allez me dire : Et l'argent? il faut de l'argent, où le prendre? Rassurez-vous, nous allons le trouver sans faire de tort à personne, bien au contraire : d'abord, pour ce qui me concerne, je suis prêt à contribuer pour une bonne somme à cette œuvre, je suis prêt à faire tous les sacrifices pour votre bien ; Dieu m'est témoin que je sacrifierais ma vie pour votre salut, je donnerai donc de grand cœur un peu d'argent, mais à la condition que vous m'aiderez; je veux que ce soit l'œuvre de tous ; mais cet argent, vous ne le prendrez pas dans la bourse de la charité, non, vous le prendrez dans les dépenses excessives qu'on fait pour le corps. Le corps est un mauvais compagnon pour l'âme, il prend tout pour lui, et la pauvre âme pâtit souvent de la faim. Oh ! si seulement l'on achetait des livres avec le quart de l'argent que l'on donne de trop à son estomac ! Que dire de celui que l'on dé-

pense en futiles vanités? retranchez-en donc un peu pour orner votre intelligence. L'intelligence, c'est là surtout ce qui fait l'homme, l'homme comme il faut, l'homme respectable, tandis que ces autres dépenses l'abrutissent et le dégradent. C'est ici que je puis vous répéter : Ne dites pas que vous n'avez pas d'argent, vous ne diriez pas la vérité. Ainsi donc, mes chers frères, dimanche prochain je ferai une quête pour l'œuvre des bons livres. Vous aurez soin de venir avec la bourse garnie, chacun apportera une toute petite partie de l'argent qu'il prévoit qu'il dépenserait de trop pendant l'été, et nous aurons une bonne œuvre de plus, elle sera l'œuvre de tous, tous en profiteront, les riches et les pauvres, les grands et les petits. Vos enfants seront si heureux de pouvoir lire, s'instruire! Mettons dès aujourd'hui cette œuvre bénie sous la protection de la bienheureuse Vierge que nous honorons avec tant de zèle pendant le mois de Marie, afin qu'elle nous soit profitable pour le temps et pour l'éternité.

DIXIÈME INSTRUCTION

LA PROPAGATION DE LA FOI.

Il est à propos de rappeler aux bonnes âmes de sa paroisse et même à celles qui n'en sont pas encore, l'œuvre de la Propagation de la foi ; tout ce qui peut les rendre meilleurs doit toujours leur être enseigné Du reste, un des puissants moyens de propager la foi chez nous, est de contribuer à la propager ailleurs.

Vous connaissez tous, mes frères, l'œuvre admirable de la Propagation de la foi, néanmoins, en ces jours où notre cœur doit se ranimer dans la pratique de toutes les bonnes œuvres, permettez-moi de la rappeler à votre souvenir.

Vous savez que l'œuvre de la Propagation de la foi a pour but de venir en aide aux missionnaires qui travaillent à convertir les païens et les sauvages dans les pays lointains. Elle a deux moyens de les secourir : la prière et la charité.

Tout le monde au moins peut prier, si tout le monde ne peut donner de l'argent. Je ne sais si l'on pense assez souvent à prier pour ces pauvres missionnaires ; cependant la plupart d'entre eux sont français, ils sont sortis du milieu de nous, et si l'on savait quelle vie ils mènent à plusieurs milliers de lieues de leur patrie ! pas même parfois le stricte

nécessaire, pas de pain ; le plus souvent il leur faut se nourrir de riz à l'eau ou des fruits des arbres du pays. Il leur faut souvent coucher à la belle étoile, la nuit, au milieu des forêts, au risque d'être dévoré par les bêtes féroces.

Encore s'il n'y avait que cela ; mais leur vie est exposée d'un autre côté : ils sont sans cesse en face du martyre ; et plus d'une fois chaque année, les *Annales de la Propagation de la foi* nous apprennent que l'un d'eux a versé son sang pour Jésus-Christ.

Quelques-uns de ces peuples sont si cruels, qu'ils se dévorent entre eux, et, chose atroce ! ils ont poussé la barbarie jusqu'à se repaître de la chair du missionnaire lui-même ! quelle vie, quelle existence au milieu de pareils êtres ! comme ils ont besoin de secours !

Le prêtre ne perd pas son temps ; ces pauvres gens sont touchés de son dévouement. Au commencement ils ne peuvent guère se l'expliquer.

Un missionnaire arrive dans une contrée, on est surpris, puis on lui adresse cette question :

« — Mais qu'avez-vous fait pour être envoyé ici ?

« — Personne ne m'a envoyé, je suis venu de mon plein gré.

« — Comment ! vous n'avez pas été obligé de quitter la France pour quelque raison grave ?

« — Pas le moins du monde ; je suis venu pour

vous instruire. Si un prêtre se conduit mal, l'Église l'interdit, c'est à-dire qu'elle lui retire la faculté d'exercer ses pouvoirs ecclésiastiques, mais elle ne l'envoie nulle part.

« — Alors vous venez ici, comme les soldats vont à la guerre, afin d'avoir de l'avancement et de devenir évêque?

« — Encore moins, l'épiscopat est un fardeau trop lourd et une charge trop dangereuse pour l'ambitionner; les bons prêtres ne le désirent jamais.

Alors, comme les disciples de Jésus-Christ, ils branlaient la tête en signe d'incrédulité, et pensaient: *Ce discours est difficile à comprendre.*

Aussi, quand ils sont instruits et convertis, quelle foi, quel dévouement à la religion! c'est à nous faire honte à nous autres catholiques, qui, depuis si longtemps, sommes comblés des bénédictions de Dieu. On a vu ces païens faire dans les forêts et les déserts deux et trois lieues pour assister à la messe, huit ou dix lieues pour aller se confesser. Oh! s'ils avaient des prêtres, s'ils avaient des ornements et des églises! Il faut contribuer, mes frères, à leur en envoyer, au moins faut-il prier pour eux.

Du reste, ce n'est pas une grande dépense de leur venir en aide; un sou par semaine, *un petit sou!* Qui ne dépense inutilement un sou chaque semaine?

De plus, vous le savez, en souscrivant, on a droit à lire six fois par année des annales toute pleines d'intérêt. Il y a des lettres des missionnaires qui sont de charmantes lectures. C'est encore la France qui a créé cette œuvre, et c'est la France qui marche la première à la tête des offrandes et des charités. Il y a sur ce point des traits admirables à citer.

A Lyon, une femme pauvrement vêtue se présente chez un homme charitable qui reçoit les aumônes pour la Propagation de la foi ; on croit d'abord qu'elle vient demander la charité, mais elle annonce qu'elle veut *remettre quelque chose* à M. le receveur.

Un instant après il se présente.

— Que demandez-vous, ma bonne ?

— Rien, monsieur Périsse ; je veux seulement vous donner quelque chose ; venez ici, je vous prie.

La bonne femme le mène dans un coin du magasin, et, lui mettant un petit sac entre les mains, lui dit :

— Voilà ce que j'ai amassé comme j'ai pu, par-ci par-là ; prenez le, monsieur, c'est pour la Propagation de la foi.

Le pieux zélateur le prit, l'ouvrit, compta. Il s'attendait à trouver une bien modique offrande. — Il y avait trois cents francs.

— Comment, s'écria-t-il : trois cents francs! Mais, ma bonne, vous n'y pensez pas : c'est beaucoup trop; je ne puis accepter tout cet argent. Reprenez-le et commencez par vous en acheter une robe ; vous en avez besoin.

— Mon cher monsieur Périsse, reprit la généreuse chrétienne, je puis encore aller comme ça. J'économiserai maintenant pour moi. Gardez-ça pour les pauvres infidèles, et que ça serve à les convertir !

— Vous le voulez absolument?

— Oui, je le veux. Il y a longtemps que j'ai travaillé à amasser petit à petit cette somme, gardez-la, monsieur ; ça me portera bonheur.

— Eh bien, je la garde, reprit le zélateur ému ; merci, ma bonne, et Dieu vous le rende.

Un petit enfant, bien jeune encore et peu instruit, avait entendu parler de l'œuvre de la Propagation de la foi, et il en avait compris l'excellence.

— Mère, s'écrie-t-il, je veux en être.

— Mais, mon ami, nous sommes pauvres. Il ut donner un sou par semaine ; où le pren-as-tu ?

—Je sais comment je ferai ; vous me donnez un morceau de pain pour mon goûter, eh bien je m'en priverai, et vous me donnerez à la place un sou pour la propagation de la foi.

Sa mère y consentit ; et le généreux enfant compta parmi les associés.

Admirons ces beaux exemples ; suivons-les au moins de loin ; et que toujours, par l'intercession de Marie, notre prière accompagne le missionnaire dévoué sur les mers, les fleuves, les montagnes, à travers les déserts, quand il prêche, quand il souffre, quand il donne des cœurs à notre religion, des âmes au ciel...

ONZIÈME INSTRUCTION

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

1. Qu'elles sont excellentes, mes très-chers frères, et au-dessus de toute expression, les grâces dont nous comble aujourd'hui un Dieu plein de bonté ! Ainsi réjouissons-nous tous, et, dans les transports de notre joie, rendons hommage à notre divin Maître, puisque ce jour nous ramène une fête solennelle qui rassemble tout le peuple. Comme dans la nature les saisons se succèdent les unes aux autres, de même dans l'Église les fêtes qui se remplacent nous rappellent successivement les différents mystères. Après avoir célébré

la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa passion, sa résurrection, son ascension glorieuse, nous sommes enfin arrivés aujourd'hui au comble de tous les biens, à la principale de toutes les fêtes, à celle qui porte avec elle les fruits des promesses du Fils de Dieu : « Si je m'en vais, dit-il, je vous enverrai le Consolateur, et je ne vous laisserai pas orphelins. » Voyez-vous l'inquiète sollicitude de ce divin Maître et sa bonté infinie ! Avant ces jours, il s'est élevé au ciel, il est remonté sur son trône royal, et a repris sa place à la droite de son Père ; aujourd'hui il fait descendre pour nous l'Esprit-Saint, et nous envoie avec lui du ciel des bienfaits ineffables. Car, je vous le demande, parmi toutes les grâces qui opèrent notre salut, en est il une seule qui ne nous soit dispensée par ce divin Esprit ? Par lui nous sommes affranchis de la servitude, appelés à la liberté, honorés d'une adoption divine ; nous sommes formés de nouveau, pour ainsi dire ; nous déposons le fardeau pesant et odieux de nos péchés. C'est par l'Esprit Saint que nous voyons des assemblées de prêtres, que nous avons des ordres de docteurs. De cette source découlent les révélations, les remèdes salutaires de nos âmes ; enfin de là viennent tous les avantages qui décorent l'Église du Seigneur. Aussi saint Paul s'écrie-t-il : « C'est un seul et même Esprit qui

opère toutes choses, distribuant à chacun ses dons suivant qu'il lui plaît. » Il dit *suivant qu'il lui plaît*, et non suivant qu'on lui ordonne. Il dit encore *distribuant* et non distribué, par son autorité propre et non par une autorité étrangère à laquelle il obéisse, car saint Paul attribue à l'Esprit-Saint la même puissance qui, d'après son témoignage, convient au Père ; et comme il dit de celui-ci : « C'est Dieu qui opère toutes choses dans tous les hommes, » il dit de l'Esprit-Saint : « C'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant ses dons à chacun suivant qu'il lui plaît. » Ne voyez-vous pas dans l'Esprit-Saint une puissance parfaite ? Des êtres revêtus de la même nature ont sans doute une même autorité ; égaux en dignité, ils doivent être égaux en puissance. C'est par l'Esprit-Saint que nous avons été délivrés du péché ; c'est par lui que nous avons été lavés de toutes nos taches ; c'est par l'efficacité de sa présence et en participant à la grâce que nous sommes devenus anges, d'hommes que nous étions. Ce n'est pas que notre nature ait été changée ; mais ce qui est beaucoup plus admirable, quoique conservant la nature humaine, nous montrons en nous une vie évangélique. Tel est le pouvoir de l'Esprit-Saint ; et comme le feu ordinaire fait un vase solide d'une molle argile, de

même le feu de l'Esprit divin, lorsqu'il trouve une âme bien préparée, quoique plus molle que l'argile, la rend plus ferme que l'airain ; et celui qui peu auparavant était souillé de la fange du péché devient tout à coup plus brillant que le soleil. C'est ce que nous apprend le bienheureux Paul, lorsqu'il s'écrie : « Ne vous y trompez pas ; ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les ambitieux, ni les avares, ni les voleurs, ni les hommes adonnés au vin, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne seront héritiers du royaume de Dieu. » Après avoir parcouru presque toutes les espèces de vices, et montré que tous ceux qui sont sujets à ces désordres ne sont pas faits pour le royaume céleste, il ajoute aussitôt : « C'est là ce que furent autrefois quelques-uns de vous ; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés... » Comment et de quelle manière ? dites-nous-le, grand apôtre ; c'est là ce que nous cherchons : « Au nom, dit-il, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu. » Voyez-vous, mes très-chers frères, la puissance de l'Esprit-Saint ? Le divin Esprit a fait disparaître tous les vices, et a élevé tout à coup à des honneurs suprêmes ceux que le péché avait dégradés.

Tels sont les biens, et de plus grands encore,

que ce jour nous a procurés. Célébrons-le donc, ce jour, d'une manière qui réponde aux grâces qu'il nous apporte; célébrons-le en décorant nos âmes de toutes les vertus, plutôt qu'en ornant de fleurs l'entrée de nos maisons et en revêtant nos murs de tapis superbes, afin que nous puissions recevoir la grâce de l'Esprit-Saint, et recueillir les fruits qui en proviennent. Et quels sont ces fruits? Ecoutons le bienheureux Paul : « Les fruits de l'Esprit, dit-il, sont la charité, la joie, la paix. » Voyez quelle est l'exactitude du langage et la suite naturelle des idées! Il nomme d'abord la charité, puis il parle des biens qui doivent suivre; c'est après avoir posé le fondement qu'il bâtit dessus l'édifice; c'est après être remonté à la source qu'il descend aux ruisseaux qui en découlent. Car la joie ne peut entrer dans nos âmes si nous ne regardons pas la prospérité d'autrui comme la nôtre, si le bien qui arrive à notre prochain ne nous est pas aussi agréable que s'il nous arrivait à nous-mêmes. Or, nous ne parviendrons jamais à ce point de perfectionnement, à moins que la charité ne domine chez nous avec empire, la charité qui est la racine, la source, la mère de tous les biens spirituels. Comme une racine, elle produit mille branches de vertu; comme une source, elle fait jaillir des eaux abondantes; comme une mère, elle reçoit

dans son sein tous ceux qui ont recours à elle. Pénétré de cette vérité, saint Paul dit, dans une de ses Épîtres, que la charité est le fruit de l'Esprit. Il lui accorde, dans une autre, la glorieuse prérogative d'être l'accomplissement de la loi : « La charité, dit-il, est l'accomplissement de la loi. » Lorsque le Sauveur du monde établit la règle certaine et la marque sûre à laquelle on reconnaîtra ses disciples, il n'en propose point d'autre que la charité : « Tous les hommes, dit-il, connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de la charité les uns pour les autres. » Ainsi recourons tous à la charité, embrassons-la avec ardeur, et décorons-nousde cette vertu pour célébrer la fête présente. Où est la charité, les faiblesses de l'âme disparaissent ; où est la charité, tous les appétits déraisonnables se répriment. « La charité, dit saint Paul, est douce et bienfaisante ; elle ne s'enfle pas d'orgueil, elle ne se livre pas à toutes les folies de l'ambition. » La charité ne fait point de mal au prochain. Où la charité domine, il n'y a pas de Caïn qui tue son frère. Retranchez l'envie, et vous tarissez la source de tous les maux ; coupez la racine, vous coupez le fruit en même temps. C'est moins pour l'intérêt de ceux qui sont en butte à l'envie que je parle, que pour l'avantage de ceux qu'elle tourmente, puisque ces der-

niers se portent les coups les plus mortels, tandis que les persécutions de l'envie peuvent valoir aux autres, s'ils le veulent, des prix et des couronnes.

Voyez comme le juste Abel est chanté et célébré tous les jours, et comme la mort violente qu'il a essuyée a été pour lui une source de gloire : il meurt, mais son sang crie et accuse hautement le malheureux fratricide, qui ne survit à son horrible attentat que pour en recevoir la punition et mener sur la terre une vie agitée et gémissante. Abel, étendu sans vie et sans mouvement, ne parle qu'avec plus de liberté. Et comme le crime de l'un l'a condamné à une vie plus triste que la mort même, ainsi la vertu de l'autre l'a rendu plus glorieux et plus brillant même après le trépas. Nous donc, mes frères, afin que nous puissions acquérir plus de confiance et dans ce monde et dans l'autre, afin que nous puissions recueillir plus de joie de cette fête, dépouillons-nous de tous les vices qui souillent et défigurent notre âme, et surtout de l'envie ; parce que, sans doute, eussions-nous fait une infinité de bonnes œuvres, nous en perdrions tout le mérite, si nous étions dominés par cette passion basse et cruelle. Puissions-nous tous éviter ce fléau de toutes les vertus !

DOUZIÈME INSTRUCTION

IL FAUT PRIER POUR LES PAUVRES PÉCHEURS.

Mes frères,

Voici encore une bonne œuvre à faire ; mais, rassurez-vous, aujourd'hui je ne vais pas vous demander d'argent, je vous demanderai mieux : des prières. Le mois de Marie est le temps des grâces ; la sainte Vierge est le refuge des pécheurs, *refugium peccatorum*. Oh! les pécheurs, nous les oublions trop. J'aurais presque envie de vous quereller sur l'article des pauvres pécheurs. Nous n'avons pas assez de charité pour eux, nous n'avons pas assez de confiance dans la miséricorde de Dieu et dans la bonté de Marie. On les regarde comme des gens désespérés ; allez, ils ne sont pas toujours aussi éloignés de Dieu qu'on le pense ; une petite prière suffirait parfois pour les ramener. Que de fois, nous autres prêtres, nous avons trouvé au lit de la mort un homme qui nous disait : Oh ! mon père, je me suis bien négligé ; il y a vingt ans, trente ans, deux ou trois fois j'ai été jusqu'à la porte du confessionnal et j'ai été pris de peur... Oh ! mes frères, si vous aviez été là avec un bon

Ave, *Maria*, il entrait. Non, les pauvres pécheurs ne sont pas si désespérés qu'on le pense ; on ne voit que des conversions opérées par la sainte Vierge.

Pour ranimer votre zèle, il faut que je vous en cite quelques exemples. Voici un trait de cette bonté ; nous l'empruntons au vénérable curé de Notre-Dame-des-Victoires de Paris :

Un jeune homme riche, issu d'une très-grande famille, vint me trouver un jour et me dit : « Mon père, je suis un grand pécheur, j'ai commis bientôt toutes les fautes possibles. Hier encore, vers le soir, je me rendais là où je n'aurais pas dû aller ; j'allais seul à pied où la passion m'offrait un nouveau crime à commettre. Je passais près de votre église ; j'entendis des chants ; je vis plusieurs personnes entrer, je les suivis. Entré dans l'église, je fus frappé de l'affluence et ému de ce chant. Tout me paraissait venir du haut de l'édifice, à droite, où je voyais un faisceau de lumières. Je voulais pénétrer jusque-là, mais la foule était trop compacte. J'essayai d'aller par le collatéral à droite, je ne parvins qu'avec peine à la chapelle en face de la chaire. Je ne voulais que voir ce qui se passait, et m'en aller ensuite. Un évêque monta en chaire ; il parlait bien, mais j'écoutais avec indifférence ce qu'il disait. J'étais, sans m'en apercevoir, tombé

dans une rêverie indéfinissable. Vous, mon père, vous avez lu une lettre d'un jeune homme moins coupable que moi, mais fatigué d'une vie dissipée et licencieuse, et qui vous sollicitait de faire prier pour sa conversion. Je ne puis vous rendre l'impression que me fit cette lecture, quels chocs d'idées se bouleversèrent dans ma tête ; une lueur soudaine vint m'éclairer ; je vis l'inutilité, le désordre, la honte de ma vie. J'aurais voulu être celui qui vous avait écrit, et puis les conséquences d'une conversion me faisaient trembler; je repoussais cette pensée ; mais bientôt le souvenir de tous les dégoûts, des fatigues, des ennuis qu'il m'a fallu supporter pendant huit ans, des bassesses où il a fallu me ployer pour contenter une passion que rien ne peut assouvir ; toutes ces pensées agitaient mon esprit à la fois. Elles m'étourdirent au point de m'empêcher de vous entendre pendant quelque temps. Vous haussâtes la voix, cela me rendit mon attention. Je vous entendis encourager ce jeune homme à obéir à la voix qui parlait à son cœur, lui promettant que Dieu lui pardonnerait. Je recueillis bien ces mots : *Courage et confiance.* Pendant que je vous écoutais, il me semblait entendre en moi-même ces paroles : C'est à toi que ce prêtre parle. Vous terminâtes en disant qu'il n'était pas possible que cette lettre n'eût pas fait impression à plusieurs

dans l'assemblée, pour qui elle était un miroir dans lequel ils devaient se considérer, et que vous recommandiez qu'on les comprît dans les prières qu'on allait faire. Quand vous avez été à l'autel, tout le monde s'est mis à genoux, j'en ai fait autant. Ah! c'était la première fois depuis huit ans. J'ai reconnu les litanies de la sainte Vierge ; je ne priais pas, je ne le pouvais ; j'étais en proie à une agitation, à un combat d'idées inexprimables. Cependant, quand on chanta *Refugium peccatorum*, je me réveillai, et je dis aussi : *Refugium peccatorum, ora pro nobis*; je le répétai plusieurs fois, et il me sembla être plus tranquille. Quand l'office fut fini et tout le monde retiré, j'étais encore là sans m'apercevoir que j'étais seul. Mes genoux semblaient tenir à la terre. Je ne pouvais prier, j'étais trop agité, et j'y serais peut-être resté longtemps, si un homme n'était venu m'avertir qu'on allait fermer les portes. Rentré chez moi, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai repassé dans le silence ma vie pendant huit ans ; je la trouve honteuse, criminelle, exécrable. J'ai abusé de tous les dons de Dieu ; j'avais de la noblesse, de la dignité dans le caractère, et je me suis abaissé aux fourberies les plus honteuses pour assouvir mes passions ; j'ai trahi l'amitié, j'ai porté le déshonneur dans les familles ; j'ai outragé Dieu, j'ai violé ses lois, je

mérite sa colère. Je me repens, j'ai honte et horreur de moi-même. Je voudrais mener une autre vie, une vie chrétienne, mais le puis-je? et Dieu voudra-t-il me pardonner? Cette crainte m'atterre. Oh! si vous n'aviez pas dit hier *Courage et confiance*, il y a eu cette nuit des moments de bouleversement et d'horreur pendant lesquels je ne sais pas ce que je me serais fait. »

Il se confessa, continue le bon curé ; mais à la dernière confession, quand je lui annonçai que j'allais lui donner l'absolution, il me regarda avec inquiétude :

« Mon père, n'est-ce point précipité? je n'ai point fait pénitence de mes crimes. »

Je le rassurai en lui parlant des mérites de Jésus-Christ. Il se prosterna à terre. Quand il se releva, il prit mes mains, les couvrit de baisers et les arrosa de ses larmes.

« Mon père, que je suis heureux! Tout à l'heure j'étais un monstre, et Dieum'a pardonné. Je le sens à la grâce, à la paix qui remplissent mon cœur. Oh! mon père, je serai chrétien; je le promets à Dieu, à Marie et à vous Que vous m'avez fait de bien! Permettez-moi de vous embrasser; c'est à vous, après Dieu, que je veux donner mon cœur; je vous le dois pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi. »

Mais c'est surtout quand la mort va approcher, quand la vieillesse ou la maladie est là, qu'il faut prier, lorsque l'éternité d'une pauvre âme va bientôt se décider, et c'est à ce moment-là que la sainte Vierge est bonne surtout si on la prie avec ferveur. Prions donc, mes bien-aimés frères, prions surtout à la fin de ce beau mois de Marie, pour les pauvres pécheurs. Hélas! peut-être il y en a dans notre famille, parmi ceux qui nous touchent de près ; des personnes avec lesquelles vous avez vécu, avec lesquelles vous souffrez et vous êtes heureux.

Faites surtout prier vos enfants.

Un jour, un père faisait réciter la prière à son enfant : « C'est bien, dit le père, assez ; — Oh non, répliqua l'enfant, je n'ai pas dit la *petite prière de la fin*. Il ne faut pas y manquer jusqu'à ce que ça soit fait. — Pourquoi donc dis-tu toujours cette prière ? — Ah ! je n'ose vous le dire, maman me l'a défendu; vous ne le lui direz pas: *c'est pour la conversion de petit père*... — Pauvre ange, s'écria le père en prenant son enfant dans ses bras, que tu es bon ! Je te dispense de réciter cette prière ; ce soir, tu prieras encore pour moi, mais va, ce ne sera plus pour ma conversion, car je me sens converti. Il faudrait que je fusse bien méchant pour que Dieu n'exauçât pas ta prière. »

Et bientôt après il remplissait ses devoirs de chrétien.

Prions donc, mes frères, terminons le mois de Marie par cet acte de charité, et mettons-nous tous sous sa bonne et toute-puissante protection, afin que nous soyons aussi réunis un jour au ciel.

Ainsi soit-il.

Il est bon de réciter au pied de l'autel un acte de consécration à la sainte Vierge.

CHAPITRE XVI

DIMANCHE DE LA SAINTE TRINITÉ

SERMON DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME SUR L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE DIEU

Voilà une vérité ardue, mais dont il faut néanmoins parler aujourd'hui partout, jusque dans le dernier village, en se mettant toutefois à la portée des intelligences de l'endroit; l'humilité n'est pas précisément la vertu de ce temps-ci, ni le courage

chrétien non plus. Or, nulle excuse ne se présente plus à propos pour se défendre de pratiquer la religion que celle-ci : Comment croire ce que je ne comprends pas ; je ne veux croire que ce que je comprends.

En France on ne se contente pas d'être faible, on veut encore des excuses pour sa faiblesse ; on en va chercher partout, jusque dans les plus augustes régions. Or il est dit dans la parole sacrée : « Qui scrute la majesté sera écrasé par la gloire : *Qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria.* » Que de gens ne demandent pas mieux que d'être écrasés, c'est une excuse pour se défendre de n'être pas chrétiens. En fait de bien, que voulez-vous demander à un homme écrasé ? Les plus petites intelligences se lancent volontiers dans ces hautes régions, on y trouve des prétextes tout comme ailleurs, peut-être plus qu'ailleurs...

D'un autre côté, la vraie science dit volontiers : Je ne sais pas, je ne comprends pas. Mais les vrais savants sont rares ; en revanche, nous ne manquons pas de demi-savants, et même de quarts de savants. Quel village n'a aujourd'hui au moins son quart de savants, tout disposé à mettre au nombre des chimères ce que sa superbe science ne comprend pas ! Il est donc bon de démontrer même aux natures les plus simples qu'il y a des vérités qui sont au dessus de la portée de tout homme quel qu'il soit, que la science réelle le reconnaît volontiers ; qu'il n'y a que

la petite science, assaisonnée d'orgueil, qui n'aime pas à en convenir; que le chrétien surtout est obligé souvent d en revenir à cette parole : Je sais que cela est, parce que Dieu me l'a dit ; mais je ne sais pas comment cela est, parce que Dieu ne me l'a pas dit.

Il paraît que du temps de saint Jean Chrysostome, ce péché d'orgueil mêlé de faiblesse était déjà connu. Voici comment il le combat. Il commence par engrener ces arides vérités dans la charité, suivant son usage ; il procède du cœur vers l'intelligence, méthode tout évangélique, très-souvent oubliée aujourd'hui. Souvenons-nous que plus notre Père des cieux propose à notre foi de difficiles vérités, plus il faut faire un appel au dévouement filial de ses enfants; il faut que chaque cœur dise : C'est difficile, cela me coûte, mais enfin c'est mon père, j'ai confiance en lui, il ne voudrait pas me tromper, et je suis sûr que ce qu'il fait c'est pour mon bien. Se lancer dans ces régions avec des raisonnements et des arguments seulement, c'est jouer le rôle de l'aveugle qui en conduit un autre, et *ambo in foveam cadunt.*

1. La charité est la marque distinctive des disciples du Seigneur, le signe caractéristique des serviteurs de Dieu, l'indice auquel on reconnaissait les apôtres. « C'est en cela, dit Jésus Christ, que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » Et en quoi le reconnaîtra-t-on? S'ils ressuscitent les morts, s'ils guérissent les lépreux, s'ils chas-

sent les démons? Non, sans doute; mais laissant tous ces priviléges : « C'est en cela, dit-il, que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Les prodiges sont de purs dons de la grâce d'en haut, au lieu que la charité est l'œuvre de la vertu de l'homme; et ce sont moins les dons d'en haut qui font connaître une âme généreuse, que les vertus qui sont le fruit de ses propres efforts. Voilà pourquoi Jésus-Christ annonce que l'on reconnaîtra ses disciples à la charité. En effet, aucun des attributs de la sagesse ne manque à celui qui est doué de la charité, il possède la vertu la plus entière et la plus parfaite, et comme sans elle l'homme est dépourvu de tous les biens, saint Paul en fait le plus magnifique éloge, ou plutôt tout ce qu'il peut en dire ne saurait atteindre à son excellence.

2. Eh! qui pourrait assez louer une vertu qui renferme toute la loi et les prophètes, une vertu sans laquelle la foi, la science, la connaissance des mystères, le martyre même, rien en un mot ne peut nous sauver? « Quand j'aurais livré mon corps pour être brûlé, dit l'apôtre, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. » Et un peu plus bas, pour montrer quelle est la source de toutes les vertus, quelle en est la plus belle, il

ajoute : « Les prophéties s'anéantiront, les langues cesseront, la science sera abolie... Or, ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité demeurent, mais la plus excellente des trois est la charité. » Mais à ce mot de charité se rattache une question qui n'est pas sans importance. L'anéantissement des prophéties et la cessation des langues n'ont rien qui m'étonne : comme ces dons ne nous sont donnés que pour un temps, ils peuvent, après avoir rempli pour nous leur office, cesser sans nous faire aucun tort. C'est ainsi qu'à présent les prophéties et le don des langues n'existent plus, et cependant l'économie de la piété n'en souffre nullement. Mais l'abolition de la science, c'est là ce qui m'embarrasse. Après avoir dit « que les prophéties s'anéantiront et que les langues cesseront, » saint Paul ajoute : « la science sera abolie. » Mais si la science doit être abolie, notre nature se dégradera donc, loin de se perfectionner ; car, en perdant la science, nous perdrons notre caractère d'homme. « Craignez Dieu, dit l'Écriture, et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme. » Mais si craindre Dieu constitue l'homme, si la crainte de Dieu dépend de la science, et que la science, selon saint Paul, doive être abolie, il s'ensuivra nécessairement que notre nature sera dégradée ; que, loin de nous élever au-

dessus, nous descendrons au-dessous de la brute, puisque nous l'emportons sur elle par la science autant qu'elle l'emporte sur nous par toutes les qualités corporelles. Que veut donc dire saint Paul, et quel est son but en annonçant que « la science sera abolie? » Il ne parle pas, sans doute, de la science en général, mais d'une science particulière, et il appelle abolition un progrès vers le bien; de sorte qu'à une science imparfaite succédera une science parfaite. L'enfance cesse, non parce que la substance de l'enfant est détruite, mais parce qu'en avançant en âge il parvient à l'état d'homme parfait; il en est de même de la science. Cette science, à présent si bornée, ne sera plus renfermée dans des limites aussi étroites lorsqu'elle sera devenue pleine et entière. C'est là ce que veut dire le mot *aboli*, et c'est ce que saint Paul explique clairement dans la suite de son discours; car afin que par le mot « aboli » vous n'entendiez pas une destruction entière, mais une augmentation et un parfait accroissement, après avoir dit : « La science sera abolie, » il ajoute : « Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très-imparfait; mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli; » de manière qu'il n'y aura pas imperfection, mais perfection, et l'abolition dont parle

l'apôtre n'est qu'un accroissement et une perfection réelle.

3. Et considérez quelle est la sagesse de saint Paul. Il ne dit pas : Nous connaissons une partie, mais « nous connaissons d'une partie, » faisant entendre que nous ne saisissons qu'une partie d'une partie. Peut-être désirez-vous savoir quelle est la partie qui nous reste à connaître, quelle est celle que nous saisissons, si cette dernière est la plus grande ou la moindre. Afin donc que vous appreniez que vous ne saisissez que la moindre, et que même vous ne saisissez pas la millième partie, écoutez les paroles suivantes de l'apôtre ; ou plutôt, avant de le faire parler lui-même, je vais vous citer un exemple pour vous faire comprendre, autant qu'il est possible par ce moyen, quelle est la partie qui nous reste à connaître, quelle est celle que nous saisissons maintenant. De combien la science qui doit nous être donnée à l'avenir diffère-t-elle de celle que nous possédons à présent? Autant un homme parfait diffère d'un enfant à la mamelle, autant la science future l'emporte sur la science présente. Et pour preuve que l'une des deux est supérieure à l'autre, écoutons saint Paul lui-même. Après avoir dit que « nous connaissons d'une partie, » et voulant montrer quelle est cette partie, et que nous ne saisissons

que la moindre possible, il ajoute : « Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant. » Il compare la science présente à l'état du plus petit enfant (car c'est la force du terme qu'il emploie), et la science future à celui d'un homme parfait; et il ne dit pas : Lorsque j'étais enfant, mais : lorsque j'étais tout petit enfant, c'est-à-dire enfant encore à la mamelle. Pour nous convaincre que telle est dans l'Écriture l'acception du mot dont il fait usage, écoutez le psaume qui dit : « Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre ! votre grandeur est élevée au-dessus des cieux. Vous avez formé une louange parfaite dans la bouche des plus petits enfants, des enfants à la mamelle. » Le prophète-roi se sert de la même expression que l'apôtre, et l'entend aussi dans le sens d'enfant à la mamelle. Ensuite le même saint Paul, voyant en esprit l'opiniâtreté de certains hommes qui viendraient après lui, ne s'est pas contenté d'un exemple unique; mais il confirme la même vérité par un second exemple, et même par un troisième. En effet, comme Moïse, envoyé aux Juifs, reçut de Dieu le pouvoir d'opérer trois prodiges, afin que si les Juifs refusaient

de croire le premier ils écoutassent la voix du second, et que, s'ils méprisaient le second, le troisième leur fît impression et les déterminât à recevoir le prophête, de même saint Paul, pour appuyer ce qu'il a envie de prouver, propose trois exemple ; celui d'un enfant : « Lorsque j'étais enfant, dit-il, je jugeais en enfant; » celui d'un miroir et celui d'une énigme : après avoir dit : « Lorsque j'étais enfant, » il ajoute : « Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et par des énigmes. » Le miroir est donc le second exemple qu'il apporte de la faiblesse et de l'imperfection de la science présente ; l'énigme est le troisième. Un enfant encore à la mamelle entend et articule quelques mots, il voit les objets qui l'environnent, mais il n'entend, ne voit, ne dit rien distinctement ; il pense, mais il n'a que des idées confuses. De même moi, je connais un certain nombre de vérités dont j'ignore la raison. Je sais, par exemple, que Dieu est partout ; mais j'ignore comment. Je sais qu'il n'a point commencé d'être, qu'il n'a pas été engendré, qu'il est éternel ; mais j'ignore comment : mon esprit ne peut concevoir une substance qui n'a reçu l'être ni d'elle-même ni d'une autre. Je sais qu'il a engendré, mais j'ignore comment. Je sais que l'Esprit-Saint procède de lui, mais je ne sais comment il en procède. Je

prends des aliments, mais j'ignore comment ils se changent en pituite, en sang, en humeur, en bile. Et nous, qui ignorons la nature des aliments que nous voyons et prenons tous les jours, nous prétendrions scruter l'essence divine!

CHAPITRE XVII

FÊTE-DIEU

En ce jour les offices sont longs; néanmoins, comme les esprits et les imaginations sont bien préparés, il est bon de dire quelques mots pour ranimer la foi; — c'est d'autant plus facile que la fête du Saint-Sacrement est une fête de famille en quelque sorte. Les cœurs sont ouverts aux bonnes joies: profitons de l'occasion pour leur jeter quelques chrétiennes vérités.

HOMÉLIE POUR LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

Si la religion a parfois des temps d'affliction, si l'Église a des moments de deuil, toutes deux ont

aussi leurs jours de joie et de triomphe; et celui qui nous réunit aujourd'hui, mes frères, est à la fois un jour rempli d'un ineffable bonheur pour le présent et des plus douces espérances pour l'avenir.

Nous célébrons aujourd'hui la fête du Très-Saint-Sacrement; nous venons confesser notre croyance à l'un des plus augustes mystères de la foi catholique et remercier Dieu d'un de ses plus grands bienfaits; nous venons enfin reconnaître et adorer la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'hostie sainte qui resplendit sur cet autel et dans le pain de vie que reçoivent les fidèles dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie.

Institué il y a six cents ans pour proclamer le triomphe de cette auguste et précieuse vérité sur l'hérésie et l'erreur que foudroyaient les décisions des conciles, cette fête a toujours été chère aux cœurs des populations catholiques; les fidèles de tout âge, de tout rang, de toute condition, le cœur rempli d'allégresse, se sont empressés d'y apporter leur concours : fête tellement populaire que, lorsqu'on a voulu en gêner la célébration, en restreindre les cérémonies, partout s'est élevé un concert presque unanime de regrets et de plaintes.

Ah! laissez, laissez aux fidèles catholiques leurs manifestations paisibles, leurs joies innocentes,

leurs fêtes dont toute la pompe est due au zèle des âmes pieuses, dont tous les chants sont des chants de paix, d'amour et de concorde, et où tous les cœurs sont unis dans les sentiments qui font les hommes vertueux et les bons citoyens.

Oui, chaque année nous éprouvons une bien douce consolation lorsque nous voyons avec quelle ardeur, quel zèle religieux chacun s'empresse de décorer ces autels improvisés d'où le ministre du Seigneur fait descendre sur la foule prosternée et recueillie la bénédiction du Tout-Puissant. Lorsque nous voyons les hommes les plus honorables de la cité se presser autour du dais qui protége l'hostie sainte, les membres de ces pieuses confréries montrer aux chrétiens timides qu'il en est d'autres qui s'honorent publiquement de l'être et qui ne craignent pas d'en arborer hautement la bannière; lorsque nous contemplons avec amour ces jeunes enfants, dont les voix pures et innocentes répondent aux chants des lévites du Seigneur, semer des fleurs sur le chemin que doit parcourir le céleste Protecteur, celui qui a témoigné pour eux le plus tendre amour, ah! leur présence ajoute un charme indicible à cette fête. Objet de nos soins assidus, de notre vive sollicitude, nous les avons récemment initiés à une vie nouvelle; pénétrés de repentir de leurs fautes, purifiés de leurs péchés par

la pénitence et l'absolution, ils ont pour la première fois participé au banquet de la sainte Eucharistie ; pleins de ferveur, ils ont renouvelé les promesses qu'à leur baptême d'autres avaient faites pour eux ; encore palpitants des saintes émotions de ce jour, qui peut-être sera le plus heureux de leur vie, nous vous les avons rendus, ô parents! revêtus de la robe d'innocence, et aujourd'hui vous nous les ramenez pour embellir cette auguste cérémonie. Ah! vous avez raison ; ramenez-les souvent dans ce sanctuaire, au pied de cet autel, en présence de ce Dieu qui a reçu leurs serments, qui leur a inspiré toutes les bonnes résolutions que, dans la sincérité de leurs cœurs naïfs, ils ont alors formées. Bientôt des vocations diverses, le contact redoutable du monde, la légèreté si naturelle à leur âge tendront à affaiblir ces heureuses impressions : ces impressions, germe de toutes les vertus que vous désirez leur voir acquérir, qui auront une si grande influence sur la paix de vos vieux jours, sur leur bonheur ici-bas et sur leur éternelle félicité. Par une inconséquence, hélas! trop commune, ne laissez pas s'effacer de ces jeunes âmes les heureuses inspirations de la première communion ; par vos sages avis, pas vos pieux exemples surtout, faites fructifier les germes de vertus chrétiennes que nous avons déposés

dans leur cœur. Ramenez-les souvent près de leurs véritables amis, près de leurs seconds pères qui leur ont donné la vie de la grâce. C'est l'espoir de la génération qui doit nous succéder dans cette carrière de peines, de luttes, d'épreuves que nous sommes tous appelés à parcourir ; si vous voulez en diminuer pour eux les tourments et les dangers, si vous voulez leur donner un appui contre les tentations qui vont les assiéger, une consolation dans les peines qui peut-être seront leur partage ; si vous voulez leur inspirer une espérance qui soutiendra leur courage et les garantira du désespoir ; si vous voulez leur assurer une récompense qui les dédommagera amplement de toutes les épreuves qu'ils auront eues à subir, un bonheur qui n'échappera pas à leur espoir et que rien ne pourra leur enlever ; si vous voulez enfin en faire d'honnêtes gens, de bons citoyens, de chastes épouses, de vertueuses mères de famille, continuez à les élever en enfants chrétiens, donnez-leur surtout l'exemple des vertus que vous désirez voir refleurir en eux ; qu'au sein de leur famille ils retrouvent la pratique et l'application des principes pieux dont leurs âmes sont actuellement remplies.

Précédez-les d'un pas assuré dans cette vie sainte et chrétienne qui seule peut assurer le bon-

heur ; que chaque année, comme aujourd'hui, la bénédiction du Saint Sacrement attire à la fois sur la tête des parents et sur celles des enfants la faveur céleste, et que plus tard, comme aujourd'hui encore, nous soyons tous réunis au séjour des bienheureux, pour y célébrer la gloire et la grandeur du Tout-Puissant, jouir de cette félicité éternelle, récompense infaillible d'une foi vive et persévérante dans les mystères de notre sainte religion et d'une pratique constante des vertus qu'elle nous enseigne.

CHAPITRE XVIII

PRONE POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU

Par M. Landrieu

Précédemment nous avons vu M. Landrieu dans l'instruction familière, nous allons le voir aujourd'hui dans le prône, le genre d'instruction le plus

commun et peut-être le moins étudié, quoique ce ne soit ni le moins difficile, ni le moins efficace.

Nous revenons encore à cet orateur, parce qu'il est un modèle complet de la prédication pratique, évangélique, populaire, telle que nous l'avons définie. Souvenons-nous qu'il parlait à l'auditoire le plus aristocratique de Paris, dans le plus noble et un des plus riches quartiers. Cependant sa parole reste simple, naturelle, claire, à la portée des plus humbles intelligences; néanmoins la foule d'élite entoure sa chaire et elle l'a entourée pendant dix ou quinze ans, chose rare à Paris surtout, où l'on a un goût décidé pour le changement. Nous avons parlé du P. Milleriot, prédicateur du peuple; voilà maintenant M. Landrieu, prédicateur de l'aristocratie, et ces deux hommes se touchent par infiniment de points. Admirable puissance de la parole évangélique!

Du temps de M. Landrieu beaucoup de prédicateurs prêchaient à Paris; on n'a pas sans doute oublié leurs noms, mais je crains bien qu'on n'ait oublié leurs sermons; tandis que vous rencontrez infiniment de personnes qui vous redisent les *charmantes petites instructions* de M. le curé de Sainte-Valère.

Un prédicateur qui prêche un carême, en passant, dans une église, pour peu qu'il ait de talent, peut attirer la foule; mais parler souvent pendant dix, quinze années, le dimanche, pendant l'Avent, le carême, toujours au même auditoire, et l'intéresser toujours, voilà qui est beaucoup plus difficile.

Il faut tant de choses pour bien faire un prône : il faut de la science, de l'esprit, du cœur, une bonne connaissance de l'humanité en général, et de l'humanité de son endroit en particulier, avec une bonne dose d'aisance ; mais l'aisance ne s'acquiert que par beaucoup d'étude. Dans le prône comme en beaucoup d'autres choses, il y a les préparations éloignées et les préparations prochaines. Il serait trop tard de se mettre à faire un prône dans la semaine où l'on doit le prêcher. Il faut qu'il y ait dans la tête et le cœur du prêtre un arsenal de prônes presque tout faits, de façon qu'il n'y ait plus en quelque sorte qu'à aller le choisir et à lui donner une convenable forme pour faire son entrée dans le monde.

A Paris, un bon prôneur est toujours recherché, malgré l'abondance des grands sermons et des grands orateurs. Dans la parole évangélique, le prône semble être ce qu'est le pain dans la vie ordinaire, on y revient toujours.

Le prône que nous donnons, quand on songe à l'auditoire auquel il s'adressait, est une bonne leçon pour ceux qui chassent toujours la simplicité et le naturel. Ils n'en veulent tant à ces deux choses-là probablement que parce qu'il faudrait se donner trop de peine pour les acquérir.

Plus tard, dans la *Partie théorique*, nous donnerons une longue étude sur le prône, sur la manière de le faire, sur les qualités de celui qui le fait. C'est là de la littérature populaire si jamais il y en eut.

PRONE SUR L'ÉVANGILE

Homo quidam fecit cœnam magnam

Il semble que Notre-Seigneur ait voulu prophétiser, et qu'il ait fait, par cette parabole, allusion aux temps où nous vivons; en effet, sur combien de frivoles prétextes ne s'excuse-t-on pas pour s'éloigner de la table sainte! Les plus ordinaires sont qu'on n'a pas assez de foi, qu'on n'est pas assez pur, ou qu'on est accablé de trop de soins, de trop d'affaires, de trop de peines et d'afflictions. Examinons un peu tout ce que ces divers prétextes ont de spécieux.

D'abord on n'a pas assez de foi : mais ce sacrement est un sacrement de foi, il vous en inspirera; pourquoi vouloir, comme disposition, ce qu'il faut attendre du sacrement, ce qui en est l'effet? Des personnes qui semblent même religieuses, sous beaucoup de rapports, qui assistent aux offices, qui prient Dieu, qui entendent sa parole, s'excusent souvent sur ce prétexte; elles s'éloignent ainsi des sacrements; faut-il s'étonner après cela si elles n'ont pas de foi? ne courent-elles pas le risque de la perdre tout à fait par cette négligence?

D'autres disent qu'elles ne sont pas assez pures

pour communier. A Dieu ne plaise que je veuille vous inviter à profaner ce sacrement en vous en approchant indignement! Mais pourquoi ne cherchez-vous pas à vous purifier pour le recevoir dignement? Voilà la grande difficulté; vous sentez bien ce qu'il faudrait faire, et comme vous n'en avez pas le courage, vous vous rejetez sur un prétendu respect qui n'est autre qu'une vraie négligence, qu'une véritable lâcheté. C'est là aussi, la plupart du temps, ce qui fait ce manque de foi dont on se plaint; c'est qu'il y a des fautes anciennes ou des fautes présentes qu'on craint de révéler, parce qu'on en a honte, ou parce qu'on ne veut pas y renoncer : voilà le vrai motif qu'on n'ose pas avouer. Le cœur de l'homme n'est pas naturellement porté à l'incrédulité, il s'en faut bien; ce sont les passions auxquelles on veut se livrer qui rendent incrédule.

Il y avait peu d'années que j'étais dans le saint ministère, lorsque Dieu m'adressa un homme que la droiture de sa conscience tourmentait; il voulut causer avec moi, il me communiqua ses doutes; je les dissipai, parce que la vérité se fait toujours connaître à celui qui la cherche sincèrement. Je le voyais arriver à la conviction; cependant il voulait encore trouver des difficultés; il ne pouvait plus m'alléguer que des doutes dont les rai-

sonnements solides ne triomphaient pas. Je lui dis un jour : « Il faut vous confesser, et tous vos doutes se dissiperont. » C'était là effectivement le point essentiel; il le fit, et de ce moment il crut.

On s'excuse encore sur ce qu'on a une multitude d'affaires, de tracasseries de ménage, des enfants à élever, enfin des peines accablantes. Mais tous ces prétextes, au contraire, me semblent autant de raisons pour communier. Les premiers chrétiens étaient-ils donc exempts de soins, d'affaires, de peines et d'afflictions? Avec quelle ferveur ne communiaient-ils pas! Pour se nourrir de ce sacrement, lorsqu'ils ne pouvaient pas assister à la célébration des saints mystères, ils emportaient chez eux la sainte hostie; ils la conservaient avec respect; ils se l'administraient eux-mêmes : craignaient-ils donc de la profaner? et sommes-nous plus respectueux, nous qui nous en éloignons?

C'est précisément parce que vous avez beaucoup d'affaires que vous avez besoin de recourir à la source de toute sagesse, de toute lumière; c'est parce que vous avez des tracasseries, des contrariétés dans votre ménage, que vous avez besoin de plus de patience et de plus de piété : allez donc en puiser à la sainte table. C'est parce que vous avez

des enfants que vous avez plus besoin de pratiquer les devoirs de voure religion, afin de leur en donner l'exemple.

Il ne faut pas les élever aussi mal qu'on le fait la plupart du temps, soit par une faiblesse extrême, avec laquelle on leur passe tout ; soit par des punitions que la colère seule leur inflige, si bien que le pauvre enfant ne sait plus où il en est. On lui défend dans un moment ce qu'on lui permet dans un autre ; il ne rencontre qu'opposition dans les leçons qu'on lui fait et dans les exemples qu'on lui donne. C'est dans la communion que vous trouverez la force nécessaire pour vous élever au-dessus de cette faiblesse, si fatale à vos enfants ; c'est dans la communion que vous trouverez la patience et la prudence avac lesquelles il faut les diriger.

Enfin c'est parce que vous souffrez, que vous gémissez, que tous les jours vous répandez des larmes amères, que vous avez encore plus besoin de recourir à la source de toute consolation. Ah ! venez donc y puiser, vous tous qui êtes affligés. Approchez-vous des sacrements, venez au confessionnal ; vous y trouverez l'homme de Dieu qui vous aidera à sortir de l'abîme. Il vous indiquera pour combattre vos passions les moyens que sa propre expérience et celle qu'il acquiert tous les

jours par ceux qui s'adressent à lui lui ont fait découvrir.

Il n'est aucune position où l'on ne puisse s'approcher des sacrements. N'est-ce pas Dieu qui nous place dans chacune? nous aurait-il donc imposé, lui qui est la sagesse même, une loi qui ne pourrait s'allier avec tous les états de la vie? Encore une fois, ne confondons pas les dispositions avec ce qui est l'effet des sacrements.

Ne disons pas que nous avons trop d'affaires pour communier. Les personnes qui ne communient que rarement croient qu'il faut pour s'approcher de la sainte table faire de longues lectures, de longues prières; elles s'imposent pour ce jour-là de grandes obligations, une grande gêne, qui leur font négliger les devoirs de leur état: c'est une grande erreur. Sans doute de longues prières, de longues lectures peuvent être bonnes; mais elles ne sont pas nécessaires pour la communion. Ayez Dieu présent dans toutes les occupations de votre vie, élevez souvent votre cœur vers lui, voilà la meilleure préparation à la communion.

CHAPITRE XIX

INSTRUCTION POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

LE BONHEUR N'EST PAS DANS L'ARGENT

Songeons-y ; il faut un peu de bonheur à l'homme sur la terre, quelle que soit sa condition. Sur cet article l'humanité ne plaisante pas. Il lui faut absolument du bonheur, n'importe d'où il vienne, de quelque façon que ce soit ; il lui en faut, soit en espérance, soit en rêves ; soit par les choses de l'esprit ou par les choses de la matière, il lui en faut. C'est une question aussi terrible pour le cœur, que la question du pain pour le corps. Privez de pain un homme, ce n'est plus un homme ; privez-le de tout bonheur, c'est un démon.

Malheureusement en ce temps-ci on ne va guère demander le bonheur aux choses de l'âme ; on s'est rabattu sur la matière ; on s'y est collé, lié, comme quelqu'un qui se noie se lie à la planche qui lui

tombe sous la main : on a placé tout son bonheur dans l'Argent et compagnie. C'est une tendance, un instinct, une passion qui absorbe : et cette tendance est partout. Elle est en haut, mais elle n'est pas moins vivace en bas; elle est à la ville, et le diable sait si elle est à la campagne; c'est là surtout qu'elle s'est solidement établie. On peut le dire : Le paysan et l'argent ça se connaît et ça s'aime, et ça ne demande pas mieux de ne faire qu'un. L'habitant des campagnes s'attache à l'argent en proportion de la peine qu'il a à le gagner. Une fois coiffé de cette idée, le paysan devient pour la parole divine une vraie citadelle hérissée de canons rayés : pour s'en emparer la lutte devra être vive et longue.

Il faut donc combattre sans cesse cette tendance directement et indirectement, à propos de tout : à propos de charité, à propos de joie, à propos de souffrances, à propos de bonheur, à propos de malheur, à propos d'une mort, à propos d'un événement heureux ; il faut toujours y revenir.

Car cette passion est très-délicate.

Au premier abord, elle se justifie parfaitement à nos yeux ; elle n'a rien d'aussi effrayant pour la conscience que bien d'autres passions. On se dit : il faut de l'argent pour vivre, il faut bien aussi des économies pour l'avenir : on ne sait ce qui peut arriver; il faut bien travailler. Puis, j'ai des enfants, il y faut songer. Il faut bien qu'on puisse se donner quelques moments de récréation, etc... On se plonge

ensuite dans son petit ou grand avoir, sans mesure ni réserve ; le cœur se ferme à tout sentiment élevé ; puis on est sur la limite de l'injustice : il est si facile de la franchir ; et c'est un coup terrible pour la foi. Pour expier une autre faute, il suffit de s'en repentir. Ici, il faut donner de ce malheureux argent auquel on est si attaché ; il faut de plus s'avouer que l'on a fait un vol, ce qui se traduit aujourd'hui par le mot *indélicatesse ;* il est bien à craindre qu'on n'en ait pas le courage, alors la rupture devient complète entre l'homme et les devoirs religieux.

Il y a encore une autre suite désastreuse de cette passion pour l'argent, de cette pensée que là est le bonheur : c'est ce calcul froid et satanique qui tue la famille dans sa source afin d'assurer une plus grande fortune au petit nombre des élus, et, par suite, prive de l'appui des sacrements ceux qui en auraient surtout besoin pour eux et pour les leurs : voilà une plaie terrible, un mal immense fait à la religion. Malgré ce qu'elle a de délicat, nous serons obligé de signaler et de combattre cette plaie, parce qu'on ne peut se dissimuler que c'est par là que l'indifférence d'abord, l'impiété ensuite, pénètrent dans les familles. Or, que deviendra la religion, quand elle ne trouvera plus sa place au foyer de la famille? Aujourd'hui essayons un peu de guérir le mal dans sa source, c'est toujours plus facile ; nous avons pris l'épître du jour pour varier ; nous le ferons de temps en temps.

Scimus enim quod omnis creatura ingemiscet et parturit usque adhuc.

(Epître de ce jour.)

Saint Paul nous dit, mes bien chers frères, que toute créature gémit sur cette terre ; que nous ne sommes pas dans le pays des joies et du bonheur, mais dans le pays de la souffrance et des privations ; que le bonheur pour nous est tout entier dans les espérances d'une meilleure vie.

Oh ! mes frères, que nous avons de mal à être de l'avis de saint Paul ! En dépit d'une cruelle expérience, en dépit de Dieu lui-même et de l'autorité de son infaillible parole, nous voulons absolument nous obstiner à placer le bonheur sur la terre. L'Apôtre nous recommande de désirer d'être débarrassés de la vanité de ce monde, et nous ne demandons pas mieux que de nous y enfoncer, que de nous y plonger... Surtout aujourd'hui, nous avons une désastreuse tendance à placer notre bonheur dans les jouissances matérielles, dans l'argent, dans la richesse, dans la matière, j'ai honte de le dire, dans la boue, en un mot dans toutes les grossières satisfactions que peut procurer un peu d'argent.

C'est un grand malheur, mes frères, cette ten-

dance nous fait bien du mal; d'abord parce que l'argent est rare et difficile à trouver, vous en savez quelque chose, et ensuite parce qu'il fait tourner bien des têtes et bien des consciences. Aujourd'hui trop souvent on lui sacrifie tout, même ce qu'on ne devrait jamais sacrifier; tout, jusqu'à la vertu, l'honneur, jusqu'aux choses les plus sacrées, jusqu'à la religion et Dieu lui-même. Cette passion nous prend le temps et, plus encore, la volonté de remplir nos devoirs de chrétien. Si nous l'osions, nous dirions presque volontiers : « Mon Dieu, je ne vous demande pas les biens d'une autre vie, donnez-moi seulement les biens de celle-ci. » Je viens donc, mes frères, combattre cette malheureuse tendance et vous démontrer que le bonheur n'est pas dans l'argent ni dans aucune des jouissances matérielles qu'il procure.

Je vous prie de m'aider de votre bonne volonté, car je ne me dissimule pas que c'est le plus grand obstacle, la plus terrible machine que l'enfer ait dressée en ce temps-ci contre la vérité et la vertu.

Vous désirez tous, mes frères, être au moins un peu heureux, et vous avez raison, je vous en loue, ce n'est pas un tort. Je voudrais bien moi-même vous voir tous heureux ; oh! si cela dépendait de moi!... Oui, vous avez raison, nous sommes tous faits pour le bonheur ; ce n'est donc pas un tort de

le rechercher, mais le mal est que nous nous trompons souvent de chemin. Ainsi, aujourd'hui plus que jamais, on s'est persuadé que le bonheur est dans l'argent et ce qu'il représente; que pour être heureux il faut commencer par avoir de l'argent; c'est la condition essentielle. Cette persuasion est partout, on dirait même qu'elle est dans l'air que nous respirons. Il est vrai que, grâce à Dieu, il se trouve encore des âmes qui font bonne justice de cette faiblesse, pour ne pas dire de cette sottise, et qui la traitent comme elle mérite de l'être; mais qu'il s'en trouve aussi qui mettent uniquement le bonheur dans cette matière blanche ou jaune qu'on appelle or ou argent. Ce n'est pas sans motif que l'on a dit que notre société, comme le peuple hébreu, dansait autour du veau d'or.

Sur ce point, mes frères, nous faire entendre raison n'est pas chose commode. Nous sommes intraitables; il y a en nous quelque chose de sourd, d'aveugle, d'implacable qui inspire la pitié. Le spectre de la matière, de son haleine fétide a troublé nos pensées, nous a mis à genoux à ses pieds, comme le païen et stupide chinois se prosterne au pied d'une idole de pierre ou de marbre.

Et, chose étrange, cette erreur s'est glissée comme un serpent même jusque dans les classes les moins riches de la société où elle a été fort

bien accueillie, et elle y est tout aussi tenace; impossible, impossible d'y faire comprendre que le bonheur n'est pas dans la richesse Si vous dites : « Allez, ne portez pas envie aux riches, ils ont aussi leurs peines, parfois bien dures; ils ne sont pas tous heureux, » on vous regarde avec un malin sourire d'incrédulité et on vous répond : « Comment, ils ne sont pas heureux! de quoi se plaignent-ils donc, qu'est-ce qui leur manque : bien nourris, bien traités, bien vêtus, bien logés et pas grand'chose à faire, qu'est-ce qui peut donc leur manquer? Oh! si j'étais à leur place... je n'en demanderais pas même tant... » Puis on ouvre de grands yeux d'envie sur leur fortune, et on a l'air de dire : « Sont-ils heureux ! » Il paraît que le bonheur est tout simplement une question de bonne vie : bien déjeuner, bien dîner, ne pas faire grand'chose et se tenir toujours les pieds chauds, voilà le bonheur!

Pourquoi cela, mes frères? Parce que chez nous les idées ont été faussées, dénaturées. L'argent a bientôt tout remplacé, on n'apprécie les hommes et les choses que d'après l'argent. En fait d'avantages, tout est dit, à plus de moitié, quand on a de l'argent. Ainsi il n'est pas rare d'entendre quelqu'un s'écrier : « Mais quelle raison a-t-il celui-ci d'être si fier, de tant faire le *monsieur*! On sait bien

ce qu'il possède, il n'a que tant, ce n'est pas de quoi faire tant d'embarras ! » Voilà un homme jugé : il n'a que tant d'argent, tant de revenu, il n'a droit qu'à tant de considération. On apprécie un homme comme on apprécie un champ, un animal ou une maison. Et la science, et la vertu, et la probité, et l'élévation du cœur, est-ce que tout cela ne vaut pas dix fois mieux que votre argent?

La fortune règle trop de choses. Quelqu'un est riche, on dit volontiers : « Savez-vous que c'est un homme d'esprit, un homme comme il faut, un homme capable ; il a fait de bonnes affaires ; savez-vous qu'il a tant de revenu, qu'il paye tant d'impôts, *qu'il a un joli bien*, comme on dit en Normandie ; sans parler de tous les héritages qui pourront lui advenir ! » Voilà pourtant comme on rabaisse et dégrade la dignité de l'homme. Ce n'est pas lui qui est quelque chose, c'est son argent. On est en adoration devant une bourse. Si Notre-Seigneur Jésus Christ revenait sur la terre, il ne serait qu'un triste être, un pauvre homme, attendu qu'il n'était pas riche.

Au bonheur qu'on rêve dans l'argent on a naturellement ajouté une question de vanité, de gloriole ; on travaille, on s'agite, on va, on vient, on sue, on exploite, on torture la matière pour jouir de la grosse satisfaction d'être plus riche qu'un

autre, d'avoir une maison plus belle que celle de son voisin, un carré de terre plus grand, moins que cela : d'avoir une plus belle toilette, que sais-je! une table mieux servie, un enfant mieux habillé, voilà un bonheur exquis. C'est un vrai triomphe le pouvoir dire : « Est-ce que je dépends d'un tel? est-ce que je n'ai pas autant que lui? est-ce que je lui dois quelque chose? » Misérable vanité, petites idées, jactance, orgueil vulgaire, tristes jouissances, misérable bonheur!

A ce compte, comme l'a dit quelqu'un, celui qui aurait une lieue carrée de fumier serait l'homme le plus heureux de la terre. Bonnes gens qui s'imaginent que le bonheur est une chose que l'on peut prendre et renfermer dans une caisse dont on a la clef dans sa poche, que l'on puise du bonheur dans sa bourse en y prenant des gros sous! De grâce, mes frères, dispensez-nous, avant de pouvoir vous apprécier, vous aimer et vous estimer, de l'obligation d'examiner quel est votre revenu.

Non, non, mes frères, le bonheur n'est pas dans l'argent et les jouissances qu'il procure, croyez-moi ; votre bon sens l'a déjà deviné, ne vous fatiguez pas à l'y chercher, vous ne l'y trouverez pas, vous entreprendriez une trop rude tâche. Ce serait essayer de donner un démenti à Dieu et à l'Évangile.

Car Jésus-Christ a dit non pas : « Heureux ceux qui possèdent des richesses ; » mais « heureux ceux qui ne s'attachent pas aux richesses, heureux les pauvres. » Le royal prophète s'écrie, dans ses sublimes accents : « Le monde a dit : Heureux ceux qui possèdent l'abondance des biens de la terre, dont les greniers regorgent, dont les filles sont parées comme des temples qui ont de nombreux troupeaux. *Beatum populum dixerunt cui hac sunt.* » « Ils en ont menti, dit saint Augustin comme tout indigné. Heureux celui qui règle sa vie d'après les inspirations de la loi de Dieu. *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* » Oh ! non, mes frères, on n'est pas heureux parce qu'on est riche, et on peut avoir le bonheur sans la richesse. Nous avons de la peine à le croire, mais pourtant il en faut bien convenir.

Il fut un homme dont on a beaucoup parlé, que Dieu semble avoir placé sur la terre pour désespérer ceux qui vont chercher le bonheur dans l'or et dans les jouissances matérielles.

Cet homme s'appelle Salomon ; sa vie est vraiment désespérante, rien ne lui manque. L'Ecriture sainte, comme pour déconcerter nos prétentions, prend plaisir à énumérer ses immenses richesses et toutes ses gloires. Elle redit ses palais superbes où l'or venait toujours se mêler au bois le

plus précieux ; les chevaux innombrables qui peuplaient ses vastes écuries, les mets qui couvraient sa table ; il était assis sur un trône tout d'or avec des degrés d'or. Un mot résume tout : il dépensa dix milliards, c'est-à-dire une année du revenu de toute la France pour bâtir le temple de Jérusalem.

Il était riche celui-là, il avait de l'argent celui-là, il ne manquait absolument de rien. Eh bien, était-il heureux? Lui, Salomon, heureux ! Ah ! bien oui ! Au milieu de ce superbe appareil, c'est lui qui a jeté au monde cette parole qui tombe comme une masse sur les jouissances : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*, tout cela n'est que vanités et les dernières des vanités. Et comme si ces expressions ne suffisaient pas encore pour rendre ce qu'il éprouve, il ajoute : Tout cela est un tourment pour l'âme : *et afflictio spiritus*. Allons donc, après cela, avec notre pauvre petite bourse, avec quelques pièces de monnaie si péniblement gagnées, chercher le bonheur dans les jouissances matérielles, dans quelques plaisirs payés de tant de fatigues, et souvent du prix de la conscience. Aveuglement, folie !

C'est en vain que l'on dira pour s'excuser : « Mais il faut savoir se contenter, se faire une raison ; moi, si j'étais à la place de ceux qui sont

riches, je saurais bien mieux faire usage de ma richesse. » Si vous étiez à leur place, mes frères, vous feriez comme eux, Dieu veuille que vous ne fissiez pas pire. Une fois qu'on est lancé dans ce chemin-là, on ne s'arrête pas, on ne peut pas s'arrêter, à moins que l'on ne soit complétement chrétien. Il est donc bien certain que l'argent n'est pas le chemin qui conduit sûrement au bonheur, que l'on peut être très-riche et très-peu heureux. Pourquoi donc tant se tourmenter et s'obstiner à chercher là un bonheur qui ne s'y trouve pas? De la modération, de la modération. Nous avons de l'argent, sachons en jouir. Nous n'en avons pas, sachons nous en passer et travailler pour gagner le pain de chaque jour; contentons-nous de la part de bonheur que la Providence nous a faite sur la terre, elle est bonne pour tous, quand on a de la foi et du bon sens.

Sans doute il est permis d'économiser, de mettre quelque chose en réserve, mais encore le faut-il faire avec mesure, sans que les devoirs de la probité et de la conscience en aient quelque chose à souffrir.

On dit volontiers : « J'ai des enfants. Savez-vous que je suis père de famille. et je voudrais laisser quelque chose aux miens après moi. » Ce n'est pas défendu, mais prenez garde, ne sacrifiez rien à

cette pensée, aujourd'hui elle est devenue très-dangereuse. Ce qu'il y a de mieux à laisser à ses enfants, c'est deux bons bras et un bon cœur, cela vaudra mieux que tous vos écus. Avec cela ils se tireront d'affaire et ils seront peut-être plus heureux que beaucoup de riches. Voyez parmi nous ces bonnes familles d'ouvriers qui vivent de leur travail et qui sont bien unies, vraiment elles sont heureuses, beaucoup plus heureuses qu'infiniment de riches. Un homme possédant une immense fortune, après avoir vu de près une de ces braves familles, s'écriait avec regret : « *Ces gens-là sont bien plus heureux que nous*... L'argent est bon à quelque chose, à donner du bonheur aux autres, à soulager ceux qui souffrent. Voilà par où il peut nous apporter des joies. »

Donc, mes bien-aimés frères, n'y attachons pas plus d'importance qu'il ne mérite ; que jamais il ne puisse nous empêcher ni d'être honnêtes, ni d'être chrétiens ; que ce ne soit jamais un prétexte pour nous empêcher d'accomplir tous nos devoirs religieux jusqu'au dernier. Revenons donc à la doctrine de saint Paul. Elle est bien meilleure, je dirai plus humaine, elle met le bonheur à la portée de tous, tout le monde peut puiser en lui de la bonne monnaie du cœur, des joies simples, des bonnes actions et de célestes espérances.

CHAPITRE XX

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

INSTRUCTION SUR LA PUISSANCE DE LA FOI DANS LE SACERDOCE.

Nous avons promis de donner des extraits des instructions du R. P. Minjard, afin de faire connaître son talent d'une manière plus complète, le moment est venu de réaliser notre promesse : nous allons donner un long extrait du sermon sur la puissance de la foi dans le sacerdoce catholique ; il va parfaitement à notre évangile, où il est dit que nul ne peut servir deux maîtres. Aujourd'hui le monde est d'une opinion opposée. Il veut assez de la religion pour le bien-être matériel qu'elle procure, mais quand elle s'avise de vouloir imposer des devoirs, de dire à certaines passions : Taisez-vous et rougissez, il est assez d'avis de chercher à se créer une petite religion fort commode qui puisse maintenir la paix et le garantir contre les révolutions. Il perd son temps, le révérend Père le lui dit.

Le R. P. Minjard a une parole à libres allures, il ne ménage guère son monde ; il est quelquefois

meilleur de lui emprunter des idées que des expressions. Du reste, dans un *Cours d'éloquence*, il faut qu'il y ait des modèles de tous les genres ; ce sera une preuve de plus de cette vérité : qu'il y a vingt manières de faire le bien par la parole, et ce sera aussi une raison de bénir Dieu, qui a donné une telle puissance à l'homme.

La science catholique et sacerdotale renferme la plénitude du Verbe dans la plénitude de ses manifestations.

Croyez-vous que le Verbe soit simplement pour nous prêtres, pour nous dépositaires de la science, dans la révélation du Christ ? Je le sais, on voudrait nous renfermer dans le temple, dans une sacristie, on voudrait nous dire : Restez là et n'en sortez pas. Tout ce qui n'est pas de la révélation, de l'extase, de la contemplation, tout ce qui est en dehors des voies connues et naturelles du Verbe de Dieu, tout cela ne vous appartient pas. Aussitôt que vous entrez dans le domaine de la science, vous n'êtes plus chez vous. Aussitôt que vous entrez dans le domaine de la raison, dans le domaine de la tradition et de l'histoire, vous n'êtes plus chez vous. Prêtres de la révélation, restez dans la révélation.

Ah ! c'est un blasphème, c'est une insulte ! Pour nous, c'est le Verbe toujours, dans toutes ses ma-

nifestations. Quand il parle à mon âme par la splendeur de ses révélations, mon âme, sans doute, en extase devant cette lumière, verra Dieu dans la plus sublime de ses manifestations. Mais j'ai le droit de le voir dans les astres, j'ai le droit de le voir dans la splendeur du soleil ; j'ai le droit de l'entendre dans le murmure des nuits, de le voir dans le fleuve qui s'écoule. Toutes les révélations du Verbe sont à moi, parce que j'ai le Verbe dans sa plénitude. Je suis prêtre : *Tu es sacerdos*, etc.

Il est de la nature du père de transmettre à son fils tout ce qu'il peut de lui-même. Le Verbe de Dieu, notre Père à tous et le père du sacerdoce, nous a donné la science dans sa plénitude. Aussi, nous ne craignons pas la raison, et nous ne craignons pas la science. Que dis-je! nous invoquons la raison aussi bien que la science, et nos plus illustres docteurs n'ont fait qu'une chose, c'est de manifester que la manifestation du Verbe par la raison était la représentation de la manifestation du Verbe par la révélation.

Le Révérend Père, s'adressant aux libres penseurs, aux savants, s'écrie : Pauvres sophistes, misérables chercheurs! que vous faites pitié avec vos recherches et vos objections ! Vous creusez le sable, et dans le sable vous trouvez une révélation qui vous contre-balance. Misérables esprits faux! toutes

les fois que vous arriverez avec la science certaine, sachez que ce que la terre vous aura dit, comme ce que les astres vous auront révélé, sera une manifestation du Verbe, un sublime témoignage donné à la parole sacerdotale et apostolique.

Puis le Révérend Père prouve que dans le sacerdoce il y a la stabilité qui en est la conséquence.

Il dit qu'il faut bien distinguer la stabilité de l'immobilité, et répond à ces rationalistes qui reprochent au sacerdoce de rester dans l'immobilité de ses dogmes tandis que la science progresse, et d'être là comme une momie au fond des catacombes :

Le chêne, dans les forêts, est stable, et cependant il n'est pas immobile ; car, chaque année, nous le voyons se couvrir de feuilles, donner naissance à des branches ; il grandit, il se développe et il arrive à former un arbre majestueux. Dieu aussi, dans la solitude de son éternité, est stable, et pourtant il n'est pas immobile. Dieu se révèle, il agit, il opère. Il y a dans l'Église catholique, dans ses dogmes, un progrès incessant ; mais un progrès qui ne nie pas un jour ce qui a été affirmé la veille Nous nous développons comme se développent les germes ; nous croissons comme croît un homme.

Je suis stable dans l'unité de ma personnalité, et pourtant je ne suis pas immobile. Je me suis vu un jour petit enfant, et, sous l'action de Dieu comme sous la protection de ma mère, j'ai pu croître, j'ai pu me développer, j'ai pu arriver à la plénitude de mon âge et de mon sacerdoce, et pourtant je ne change pas. Ce que j'ai été il y a trente ans, je le suis encore.

Que voulez-vous dire avec cette objection insultante que vous jetez tous les jours à notre face, de ces symboles, de ces fétiches, de ces peuples arriérés, immobilisés?

Nous marchons avec le reste de l'humanité dans la voie du progrès, dans la voie du développement moral et matériel. Oui, nous sommes immobiles, mais comme est immobile le chêne des montagnes se manifestant dans le développement de sa force pour résister aux vents et aux tempêtes. Immobiles comme le Dieu de l'éternité qui, dans la stabilité de son essence, se manifeste pourtant et jette dans l'espace le sublime développement de la fécondité.

C'est ainsi qu'il y a dans l'Église catholique, en même temps que la stabilité la plus absolue, la plus manifeste richesse et le plus magnifique développement de vérité, d'héroïsme et de dévouement.

Quelle est notre destinée? Si vous écoutez toutes les voix de la sagesse humaine, vous serez surpris de l'épouvantable chaos de toutes ces doctrines. Il n'y a pas un homme qui sache où s'en va l'homme, où s'en va son âme. Il n'y a pas un homme qui sache en dehors du symbole de l'Église catholique quelles sont les destinées de l'homme. Et, ignorant ces destinées, vous croyez que la sagesse humaine pourra donner les forces et les moyens proportionnels à ces destinées? La sagesse humaine n'a pas la lumière, elle n'a pas non plus la force. Il n'y a qu'un remède contre les erreurs de cette sagesse, c'est la lumière et la force du sacerdoce catholique.

La sagesse humaine nous a dit : L'humanite a une fin, c'est de jouir, c'est de posséder, c'est d'arriver à la gloire, c'est de faire palpiter au contact du plaisir cette chair harmonisée, mais meurtrie, qu'on appelle le corps. Aussi les moyens de la sagesse humaine mis entre les mains de l'homme ne peuvent conduire l'homme qu'à sa honte et à sa dégradation. Savez-vous ce que la sagesse humaine donne comme dernier remède? C'est l'amour désordonné de sa propre personnalité. Oui, il y a de nos jours un immense égoïsme, il y a dans toutes les âmes et dans tous les peuples un égoïsme abject, imbécile. Chacun est pour soi, chacun se retire en

soi. Pas de spontanéité ; l'humanité, ayant des destinées de matière, devient par là même matière. Or, la matière est étroite, elle se mesure, se pondère, se resserre ; elle prend la dureté du marbre et de l'airain, elle prend l'inflexibilité du granit.

Et on voit des hommes occupés, du soir au matin, depuis leur berceau jusqu'à leur tombe, à se faire eux-mêmes le centre de l'humanité ; et, bien loin d'avoir dans leur cœur la plénitude de cet amour qui se donne à l'humanité tout entière, on voit, au contraire, ce souverain égoïsme qui appelle à cet homme, comme fin et comme centre, l'humanité tout entière. Ah ! que l'humanité pleure, qu'elle gémisse, qu'elle soit dans l'esclavage, dans la douleur, dans la mort, dans la dépravation et dans le sang ; qu'importe, après tout, pourvu que moi, dieu de la terre, je jouisse et j'aie la gloire ! La sagesse humaine a donné ainsi une habitude désastreuse : c'est l'habitude du plaisir. Aujourd'hui toutes les intelligences, comme tous les corps, s'en vont à la recherche du plaisir, et si les habitudes s'accroissent par la multiplicité des actes, vous pourrez déterminer avec exactitude quelles sont les habitudes contemporaines de nos hommes et de nos jeunes gens ; les actes sont très-multiples, actes de lâcheté, actes de faiblesse, actes de sacrifice de l'intelligence, de l'honneur à la volupté.

Enfin, si vous voulez savoir la force que la sagesse humaine met entre les freins de ces âmes ainsi dépravées par cet attrait malheureux et cette plus malheureuse habitude, vous avez la force matérielle et brutale qui règne, qui a un nom, mais qui prend le nom de la force brutale et sans dignité, le nom de l'enfer. Et s'il est une chose incroyable de notre temps, c'est de voir toutes les machines, tous les vaisseaux, toutes les grandes manifestations de la force porter un nom d'enfer et un nom dégradé d'ange déchu. Oh ! malheureux siècle que celui qui n'a pas d'autre attrait que l'égoïsme industriel de la matière, qui n'a pas d'autre habitude que l'habitude du plaisir et pas d'autre puissance que celle de la force brutale ! C'est alors qu'on voit cette décadence de l'esprit humain qui ne sait pas se soutenir, cet égoïsme abject qui remplit de je ne sais quelle épouvante et quel mépris toute âme qui s'est conservée encore noble, indépendante; et à la suite de cette habitude des plaisirs, cet affaissement des courages, cette lâcheté profonde qui fait qu'on ne sait pas porter noblement le poids du devoir et de la vertu, qu'on voit des hommes ne pas savoir résister à la tentation, et demeurer chastes, ne pas accomplir leurs devoirs, parce que la force a été usée dans leurs veines, et que leur habitude du plaisir leur ôte le courage et la virilité. De là,

enfin, cette adoration de la matière qui fait que la seule chose qu'on respecte en ce monde, c'est la force matérielle, et qu'on se prosterne dans une universelle adoration devant tout ce qui humilie et ce qui avilit. Un jour, peut-être, on se prosternera devant une machine à vapeur.

Ah! mais, Dieu merci, il y a pour cette faiblesse une force immense. C'est le sacerdoce catholique.

Il faut à l'humanité la lumière qui conduit, et la force qui relève; il lui faut un attrait proportionné à sa destinée, une force, une habitude, proportionnées à ses grandeurs, une force et une puissance proportionnées à ses labeurs. Aussi, Dieu, en jetant dans le cœur du prêtre la plénitude de la lumière, y a jeté la plénitude de sa force.

Oui, il y a un attrait tout-puissant, une force à laquelle rien ne peut résister, et tout cela procède du prêtre de Jésus-Christ. Dieu a jeté dans le cœur du prêtre, et, par le cœur du prêtre, dans le cœur de l'humanité tout entière, un attrait merveilleux qui emporte l'humanité régénérée dans le Christ.

Cet attrait prend sa source dans l'amour de Dieu, l'amour passionné, l'amour jusqu'au martyre, l'amour jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'extase, l'amour à qui rien ne coûte, qui n'aime qu'une chose, son Dieu et toutes les manifestations de son Dieu. Vous croyez que le cœur du prêtre va

rester froid devant l'humanité? Non, il est échauffé par l'amour de Dieu, et, comme la vapeur se met en ébullition, il va monter à Dieu et se répandre ensuite en torrents de rosée et de vivification sur tout ce qui est ici-bas l'image de Dieu. L'image de Dieu c'est l'homme dégradé. L'amour du prêtre prend cet homme et le relève jusqu'aux proportions du Christ.

Un fait incontestable, c'est que l'humanité tout entière, avec ses sages, avec ses génies, ne pouvant pas vous donner des notions des choses surnaturelles, ne peut pas vous donner la moindre force pour accomplir votre véritable destinée. Le prêtre seul, dépositaire de l'enseignement des vérités dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, est possesseur de cette force et communique cette force par la prière et les sacrements.

CHAPITRE XXI

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

LA FAMILLE.

L'Évangile de ce jour nous reporte naturellement vers la famille, ses joies et ses douleurs, surtout vers la famille telle que le christianisme l'a faite. La religion, continuant la mission de charité de son divin Fondateur, rend aujourd'hui plus d'un enfant mort à sa vertu, à la mère éplorée. Elle est toujours prête à en rendre d'autres encore, pourvu qu'ils écoutent cette sainte parole : *levez-vous, je vous l'ordonne.* C'est le moment de tenir une promesse que nous avons faite, de revenir aux conférences du R. P. Félix : il a dit de si belles choses sur la famille chrétienne ! Nous voulons varier à l'infini nos instructions, afin que chacun puisse, dans le Cours, trouver des idées et des formes appropriées à la manière et à l'auditoire auquel il s'adresse ; mais souvenons-nous qu'il faut mettre de la vie dans les idées et les formes figées sur le papier et que cette vie est une vertu qui doit sortir de nous-mêmes.

Le P. Félix est un des orateurs qui sachent mettre

dans leur style, alors même qu'ils sont privés du prestige de la parole, plus de force et d'autorité. C'est son don.

La constitution de la famille est simple comme tout ce qui est sublime; elle ne se compose que de trois choses harmonieusement unies : le père, la mère, l'enfant; c'est-à-dire, au point de vue de la société domestique, un roi, un ministre, un sujet; une autorité, une obéissance, un ministère; et voici, dans ces trois choses, des caractères gravés par la main de Dieu, et qui en font à jamais le modèle de toute société : une autorité indiscutable, un ministère dévoué, une obéissance affectueuse. La famille ainsi constituée est l'exemplaire de toute société bien faite; c'est le plus magnifique abrégé du droit social; c'est l'école populaire de la grande politique; c'est le chef-d'œuvre des gouvernements et des sociétés.

Tout organisme social, malgré la multiplicité de ses rouages, doit toujours pouvoir être ramené à ces trois éléments simples : l'homme autorité, l'homme ministre, l'homme sujet; et pour que ces trois rouages de l'organisation sociale s'unissent et fonctionnent dans l'harmonie, il faut qu'ils gardent les caractères que nous venons de signaler dans les éléments de la constitution de la famille.

Et d'abord il faut, pour que la société soit parfaite, ou du moins progressive, que l'autorité y soit *indiscutable*. Je n'établis plus ici la nécessité de l'autorité; nous l'avons établie l'année dernière; je signale un attribut nécessaire en toute autorité sociale. L'autorité, nous l'avons dit, n'est pas une force matérielle, c'est une force morale qui a son point d'appui dans les âmes et qui règne même désarmée dans l'empire du droit. Or, la première condition de l'autorité ainsi conçue, pour remplir sa fonction, et même pour exister, c'est d'être mise hors la discussion. La discussion portée sur la substance même de l'autorité est un glaive qui la tue. L'autorité est indiscutable, ou elle n'est pas. Elle cesse d'exister pour celui qui la discute. Sa force matérielle peut encore se faire sentir et même pour un temps se rendre redoutable; mais sa force morale est blessée à mort; elle peut être encore pour le sujet une puissance qui le courbe; elle n'est plus une puissance devant laquelle il s'incline. Tous les hommes ont le sens de cette vérité conservatrice; mais ceux qui touchent de leurs mains au gouvernail des peuples en ont des révélations encore plus lumineuses. Voilà pourquoi tous les gouvernements, quand ils veulent se faire accepter non-seulement comme un pouvoir, mais comme une autorité, s'accordent

tous à proscrire la discussion du principe qui les fait exister : tant est invincible cette conviction unanime, qu'une autorité discutée est une autorité perdue ; et que, pour elle, être contestée, c'est mourir.

Et la force des choses fait d'ordinaire qu'elle ne meurt pas seule. Les autorités que Dieu crée sur la terre pour le gouvernement des hommes, bon gré, mal gré, se touchent et se tiennent : si elles ont dans leurs destinées des solidarités éclatantes, c'est qu'elles ont dans leurs profondeurs des affinités secrètes et des conjonctions cachées. Elles ressemblent aux grands arbres de la forêt plantés sur un même sol, et dont les racines se rencontrent et s'entrelacent sous terre. Dans l'ordre moral aussi, il y a un lien profond, où les racines de toutes les autorités se croisent et se nouent mystérieusement pour se prêter un mutuel soutien, lorsque toutes demeurent stables, et se communiquer leurs mutuelles secousses lorsque l'une d'elles vient à être remuée dans son fond. Et il ne peut échapper à personne que, dans ce cas, les appuis ou les ébranlements ont pour mesure les autorités que l'on ébranle ou que l'on raffermit.

Et voilà, messieurs, pour le dire en passant, le plus grand danger des temps modernes ; les autorités, de plus en plus, cessent d'être indiscutables.

La discussion de l'autorité est le génie propre de la révolution ; c'est, à le bien entendre, la révolution elle-même ; elle s'en va par le monde portant la discussion au fond de toute autorité respectée par les hommes et affirmée par les siècles ; et lorsque toute autorité, même l'autorité de Dieu, sera devenue discutable, la révolution sera consommée et il n'y aura plus d'autorité.

Eh bien! parmi tant d'autorités dont la discussion frappe les racines, pareille à la hache qui fait tomber le grand chêne, n'y a-t-il pas dans le monde une autorité acceptée partout comme le type de l'autorité indiscutable? Oui, messieurs, cette autorité mise par l'instinct des peuples hors de la discussion, existe encore parmi nous ; et cette autorité, elle est dans la famille. Cette royauté domestique, dont je montrerai la dignité et les droits dans un discours spécial, est demeurée la plus incontestée des autorités. Là aussi, sans doute, nous le verrons, la révolution a passé ; elle a travaillé à amoindrir les droits et les prérogatives de cette autorité ; elle n'a pas osé encore la discuter elle-même ; par un reste de pudeur, elle a paru respecter encore cette dernière couronne : si elle y touchait, la révolution régnerait dans la famille, et la société ne subsisterait pas. Mais la Providence fait bonne garde autour de cette royauté, et la

fidélité des peuples ne la désertera pas; car elle a pour défense leurs plus intimes et leurs plus nobles instincts; et cette paternité, qui porte en elle-même la clarté de son droit, le sens de sa puissance et l'indiscutable autorité de son empire, demeure à jamais le type inaltérable de l'autorité qui fait l'ordre et la grandeur des sociétés.

Le second élément de toute société fonctionnant avec harmonie, c'est, après l'autorité indiscutable, l'obéissance *affectueuse*. Cette facile entente et ce parfait accord entre l'autorité et l'obéissance, n'a qu'un secret efficace; ce secret, ce n'est ni la peur, ni le servilisme, c'est l'amour; l'amour, qui fait aimer le commandement en faisant aimer la personne qui commande. Tel est l'art suprême de gouverner. Car ce qui importe à la stabilité des sociétés et au bonheur des peuples, ce n'est pas de fonder des puissances qu'on redoute, mais des puissances qu'on aime. Qu'importe un commandement indéclinable, un sceptre redouté, si les cœurs sont armés et l'obéissance frémissante? La soumission durable et sûre, ce n'est pas une force que l'on plie : c'est une force qui se plie elle-même. Sujets, nous ne sommes pas des rouages dans une machine · nous sommes des êtres libres dans une harmonie vivante. En un mot, messieurs, faire aimer son autorité et se faire aimer soi-même,

en faisant régner avec soi la justice et la vérité : voilà le plus grand secret qu'ont à trouver ceux qui décident de la destinée des nations, et le plus difficile problème qui se pose devant leur génie.

Or, ce secret qui paraît tout d'abord si simple et si facile à trouver, trop souvent se dérobe aux puissants, et ce problème, le génie tout seul ne suffit pas à le résoudre. Faire que l'affection et l'amour se rencontrent en eux avec la puissance et l'autorité, fut toujours le grand embarras des maîtres de la terre. Là est la plus grande impuissance de ceux qui peuvent tout sur la terre, oui tout, excepté commander l'amour ; et c'est l'humiliation de ceux qui n'en peuvent plus avoir d'autres, de se sentir, pour se faire aimer de leurs semblables, encore plus impuissants que le reste des hommes ! La difficulté de se faire aimer diminue le charme de se faire obéir, et souvent assombrit les joies des potentats les plus heureux.

Mais, si grande que soit cette difficulté, obtenir l'affection avec la soumission, et se faire aimer en se faisant obéir, il faut y tendre par tous les moyens que consacre la justice ; parce que l'affection est dans le gouvernement des peuples une chose que rien ne remplace. La première garde d'honneur et de sûreté pour les puissances qui durent et font le

bonheur des nations, c'est la garde royale de l'amour et de la fidélité.

Cette garde sacrée, Dieu la crée pour la royauté domestique. Comme le père porte dans son nom l'honneur, et dans son âme l'instinct du commandement, l'enfant que le mal n'a pas touché trouve en son cœur l'amour natif de cette autorité qui lui commande, et qui se fait obéir même sans lui donner des ordres : il sait aimer, sans l'avoir jamais appris, une autorité qu'il ne songe pas à discuter, et il se fait de sa soumission généreuse et spontanée cette gloire domestique qui est l'honneur des nobles fils et des races bien élevées. Dieu a caché dans la nature même du père et du fils le mystère de cette harmonieuse correspondance; droit évident de commander d'un côté, besoin généreux d'obéir de l'autre, et ce droit et ce besoin venant trouver leur mutuel accord au sein de l'amour qui unit en lui l'obéissance et l'autorité. Voilà l'idéal de la société bien faite : notre perfection est d'en approcher le plus possible, et de réaliser avec l'autorité indiscutable et l'obéissance affectueuse ce qui achève, dans la famille comme dans la patrie, l'ordre, l'harmonie, le progrès, je veux dire un ministère *dévoué*.

Voici en effet ce qui complète cette divine institution de la famille. Pour offrir à la vie sociale son

type le plus achevé et le plus charmant tout ensemble, Dieu a placé au centre de la famille, entre l'autorité et l'obéissance, le plus doux et le plus puissant médiateur, le dévouement; entre le père et l'enfant, il a mis la mère; la mère, dont nous montrerons séparément l'incomparable fonction, la mère, qui tient tout à la fois au père et à l'enfant, à l'autorité dont elle relève, et au sujet qu'elle doit servir, et trouve dans son cœur, pour l'un et pour l'autre, d'intarissables dévouements. La mère, *ministre* dans le gouvernement domestique, dévouée à l'autorité dont elle est l'organe, dévouée au sujet dont elle est la servante, et faisant sortir de ces deux dévouements des trésors d'harmonie, de force et de fécondité. Ainsi se complète et s'achève ce type inaltérable de toute société bien ordonnée ; le pouvoir qui se fait dévouement et passe, pour arriver au sujet, par l'intermédiaire de l'amour.

Oui, messieurs, pour que tous les rouages de la société se meuvent avec force et suavité tout ensemble, pour que l'autorité ne brise pas le sujet, et que le sujet ne maudisse pas l'autorité, entre l'une et l'autre, il faut pour ministre le dévouement. J'entends ici par ministre, tout organe de l'autorité mis au service du sujet, quel que soit le degré hiérarchique de la fonction; et je dis que

pour atteindre son but, l'accord parfait entre l'autorité et l'obéissance, il faut qu'il soit, entre l'une et l'autre, à l'exemple de la mère, un médiateur trouvant en lui pour tous deux un égal dévouement. L'égoïsme ministre, messieurs, c'est la contradiction dans les mots, c'est le désordre dans les choses : c'est, dans un sens plus véridique que le sens vulgaire de ce mot, le ministère renversé; c'est la fonction retournée contre sa destinée; c'est le pouvoir laissant tomber sur le sujet des despotismes involontaires; et le sujet faisant remonter jusqu'au pouvoir des ressentiments immérités : c'est la paix compromise; c'est la société menacée!

Il y a douze ans environ, durant ces trois jours si pleins d'ardeurs et de bruits, où toutes les idées, les bonnes et les mauvaises, furent admises à l'honneur de parler au forum, je me souviens d'avoir entendu retentir une parole dont la portée généreuse avait frappé à la fois ma pensée et mon cœur : « Si l'on ne veut voir dans la société des révolutions sans fin, il faut mettre au pouvoir des dévouements sans borne. » On ne pouvait mieux dire. Ce qui doit distinguer, en effet, par-dessus tout, l'homme ministre, organe du pouvoir et serviteur des sujets, ce n'est pas le génie, c'est le dévouement; parce que le dévouement seul, par

le concert de l'autorité et de l'obéissance se rencontrant en lui, peut reproduire dans la société quelque chose de la beauté, du bonheur et de la suavité de la famille!

Ainsi, messieurs, la société domestique avec ses trois éléments constitutifs, le père, l'enfant, la mère; l'autorité, l'obéissance, le dévouement, demeure à jamais le type le plus pur et le plus parfait de la vie sociale. Plus les sociétés s'en approchent et réalisent, à l'exemple de la famille, l'autorité indiscutable, l'obéissance affectueuse et le ministère dévoué, plus elles sont parfaites. Et réciproquement, plus la famille, fidèle à sa loi, perfectionne et harmonise en elle-même ces trois éléments de sa vie, plus elle prépare pour l'avenir des générations élevées et des sociétés progressives. La famille ainsi faite est le noviciat de la société; c'est l'apprentissage de la vie qui grandit au foyer pour se déployer dans la patrie, en gardant le caractère de sa naissance, le sceau de son origine et le reflet de son idéal. Cette vie de famille, en effet, quand elle a été façonnée elle-même sur son type éternel, imprime aux enfants du foyer, devenus les fils de la patrie, un cachet qui les distingue et une gloire qui les illustre, mélange exquis de respect, d'obéissance et d'amour, avec ce je ne sais quoi d'achevé que la

religion met au fond de toutes les choses saintes; il n'y aura rien de plus facile à gouverner que ces races bien élevées qui trouvent tout simple de faire dans la société publique ce qu'elles ont toujours fait dans la société domestique : aimer, obéir et respecter! Vrais enfants de la patrie, parce qu'ils sont les fils généreux de la famille; ils seront plus que la gloire et l'honneur de la société, ils en seront la force et la défense.

CHAPITRE XXII

SEIZIÈME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

INSTRUCTION SUR L'ORGUEIL

Par M. Landrieu.

On ne prêche peut-être pas assez sur l'orgueil chez le petit monde, cependant il en a une assez large provision, et c'est du pire orgueil, l'orgueil entêté et étroit. Froissez cet orgueil-là, et vous verrez...

Il ne pardonne pas à l'homme et il sacrifierait Dieu et sa religion... Puis aujourd'hui il y a, un peu partout, une petite science, avec pas mal d'amour du luxe, deux choses qui font très-bien les affaires de l'orgueil. Dans ce monde-là, on rencontre même des hommes qui sont tout prêts à ne plus trouver les vérités chrétiennes à la hauteur de leur intelligence, les gens supérieurs ! et nulle part ailleurs, il n'est plus difficile d'arracher le mot : « J'ai eu tort... »

C'est pourquoi nous donnons une instruction familière, qui va parfaitement au *Qui se exaltat humiliabitur*.

L'orgueil est tellement enraciné dans l'homme, qu'il se manifeste partout et en tout. Si nous ne travaillons pas à le vaincre, il fera notre malheur dans la vie future et même en celle-ci.

On entend par l'orgueil un amour déréglé de sa propre excellence, soit en s'applaudissant des avantages qu'on possède, soit au contraire en éprouvant un certain dépit de ne pas posséder ceux qu'on voudrait avoir; car dans ce dépit, ce chagrin profond, ces murmures, il y a la plupart du temps un grands fonds d'orgueil.

Il n'est pas rare de trouver plus d'orgueil dans les plus basses classes de la société que dans les plus élevées, quoiqu'on croie souvent que ce péché est le triste privilége de ceux qui jouissent de

grands avantages. Cette envie, cette jalousie pour les avantages qu'on ne possède pas, on ne prend pas cela pour de l'orgueil; ce n'est pas autre chose pourtant. C'e t ce qui fait que si nous demandons au tribunal de la pénitence : « N'avez-vous pas eu des sentiments d'orgueil ? » on nous répond quelquefois : « Une pauvre femme comme moi qui manque de tout, comment pourrait-elle avoir de l'orgueil ? Mais ce chagrin, cette mauvaise humeur, cette jalousie contre ceux qui possèdent, qu'est-ce donc ? Et dans cette modestie affectée par laquelle on prétend qu'on ne sait rien, qu'on ne vaut rien, il n'y a pas moins d'orgueil souvent qu'à se prévaloir des dons qu'on possède.

L'orgueil est le péché universel; c'est celui de l'enfance, avant même la raison. Il se manifeste, ce péché d'Adam, dans les petites révoltes de l'enfant, dans ses premières mutineries. Cet orgueil suivra l'homme pendant toute sa carrière; il ira même au delà du tombeau : car qu'est-ce encore, si ce n'est l'orgueil, qui dicte souvent ces dernières volontés par lesquelles on s'inquiète ou de belles sépultures, ou d'être enterré sans pompe ? C'est l'orgueil qui rend le pauvre doublement malheureux. Il est le partage du vice, qui quelquefois se vante; il est l'écueil de la vertu, qui quelquefois s'applaudit; il n'est pas étranger à la pitié elle-

même ; car c'est bien souvent l'orgueil blessé d'être tombé dans une faute qui en cause les regrets les plus vifs ; et presque toujours même dans ce désir de perfection, fondé moins sur le bien en lui-même que sur le témoignage que nous désirons nous en rendre, il faut encore rencontrer l'orgueil.

Quand la religion veut que l'homme combatte l'orgueil, elle travaille donc à son bonheur ; mais souvent on méconnaît ses vues ; et c'est un préjugé malheureusement trop répandu dans le monde, que la religion, en proscrivant ce vice, rapetisse tout et éteint l'énergie des plus nobles sentiments. Voyons, au contraire, combien elle tend au bonheur de l'homme en lui défendant l'orgueil, puisqu'il est la cause de ses plus grands maux. D'abord, dans l'homme en particulier, c'est l'orgueil qui l'a révolté contre Dieu, et qui a attiré ses châtiments. C'est l'orgueil qui nous révolte contre nos parents, premiers représentants de Dieu à notre égard. C'est l'orgueil qui a créé les naturels pervers qui font le malheur de certains êtres : si plus jeunes ils avaient été plus dociles aux avis de leurs parents, ils se seraient corrigés. C'est l'orgueil qui nous révolte contre tout ce qui réprime nos passions. C'est l'orgueil qui fait qu'au lieu de chercher simplement la parole de Dieu, nous jugeons sévèrement le prédicateur ; et s'il vient, dans un dis-

cours simple et sans art, à nous montrer, comme dans un miroir, les vices de notre âme, nous l'accusons de sévérité.

Cependant la répression de ce vice nous rendrait plus heureux. Combien de personnes à qui l'on pourrait dire : « Si vous aviez un peu plus d'humilité, vous seriz bien moins malheureux ! » Combien de maux occasionnés seulement par l'orgueil ! Combien de vies empoisonnées seulement par ce sentiment ! Nous qui, pour notre état, descendons dans le secret des consciences, nous pouvons apprécier les plaies de l'orgueil ; il en cause beaucoup plus que les maux réels. Tel est bien plus malheureux de la privation de ce qui flatterait son orgueil, que de la privation des nécessités de la vie.

Si l'orgueil fait le malheur de l'homme en particulier, il fait aussi celui de l'homme dans la famille. C'est lui qui occasionne dans les ménages ces divisions si affreuses, qu'elles en font une espèce d'enfer. Si l'un des deux époux avait fait une légère concession dans les commencements, les querelles ne seraient point arrivées, et maris et femmes se valent bien à cet égard !...



C'est l'orgueil qui divise les frères Un mot, une simple parole qui a froissé l'amour-propre, il n'en a pas fallu davantage souvent pour occa-

sionner ces haines déplorables qui font que ceux qui sont nés du même sein, nourris du même lait, deviennent ennemis jurés. Et l'on dira que la religion qui réprime l'orgueil, cause de tant de maux, rapetisse l'homme !

Si cette jeune personne avait eu moins d'orgueil, si, au lieu de se soustraire aux conseils de sa mère, elle les eût écoutés, il ne s'en serait pas suivi cette chute honteuse et le déshonneur de cette famille.

Et cette jeune femme, c'est l'orgueil qui l'a fait manquer à son devoir, c'est lui qui l'a perdue.

Elle a voulu faire partager à un autre l'admiration qu'elle inspirait.

Si nous considérons le mal que l'orgueil occasionne aux peuples dans leurs rapports entre eux, combien ne voyons-nous pas de guerres produites par ces rivalités de nation à nation, et ces rivalités d'opinions causées par l'orgueil dans une même nation, chez les habitans du même pays, vivant sous les mêmes lois! Nous sommes les tristes témoins des maux qu'entraînent quarante ans de révolutions; qui les a produits? l'orgueil en général. Quelques ambitieux ont prêché la révolte dans les masses; ils ont soulevé les petits contre les grands, ils ont secoué toute dépendance, et chacun se dit : « Où allons-nous? que devien-

drons-nous? » Et quand la religion commande aux grands de ne point opprimer le pauvre, mais de le soulager dans sa misère, au pauvre de travailler, et de ne point envier le bien du riche, dira-t-on qu'elle rétrécit l'esprit? N'est-elle pas, au contraire, la conservatrice du bonheur de l'homme?... En pensant aux maux que cause l'orgueil, je ne suis plus étonné que l'Esprit-Saint ait dit, en parlant des orgueilleux, qu'il *n'y a point de salut pour eux*.

L'orgueil étant un péché capital est la source de plusieurs vices qui en sont la manifestation. La première manifestation de l'orgueil est la vanité ou vaine gloire; vaine, parce que les objets dans lesquels on la place, n'ayant pas dépendu de nous, ne peuvent nous donner aucun mérite réel; vaine, parce que ces avantages ne peuvent nous attirer de l'estime et des louanges que de la part de ceux qui, aussi frivoles que nous, n'apprécient pas les choses à leur juste valeur.

Il y a la vanité de l'esprit, la vanité de la figure, la vanité de la naissance, la vanité de la fortune, et même la vanité du vice; car quelquefois on s'en fait gloire.

La vanité de l'esprit est peut-être la plus commune de nos jours. Tout le monde a de l'esprit, on veut en avoir. Je ne sais pas si notre siècle est

beaucoup plus savant que les autres, mais, comme on se frotte de science, on s'en croit davantage. On les effleure toutes, on mêle ce qu'on sait à ce qu'on a recueilli ; on cause de tout, et il résulte de cette prétention à l'esprit de graves inconvénients. D'abord, on ne sait pas bien, et l'on prend facilement sur les choses des idées fausses. Puis, comme il faut absolument faire de l'esprit et qu'on n'en a pas toujours à sa disposition autant qu'on en voudrait avoir, qu'il faut en trouver à quelque prix que ce soit, et que celui-là est le plus facile, on tombe dans l'esprit de la médisance, on jase du prochain. On ne ne voulait pas médire, on ne voulait que montrer son esprit, mais comme il faut à toute force alimenter la conversation, on médira, on calomniera même, car on n'ira pas de main morte, et l'on sacrifiera ainsi ce pauvre prochain.

Ce n'est pas là le seul inconvénient de la vanité de l'esprit. On aime la discussion, parce qu'elle fait briller ; mais de la discussion on en viendra à la contradiction ; on l'exercera sur ceux avec lesquels on vit, on ne trouvera rien de bien : mari, femme, enfants, domestiques, société même, tout sera critiqué. On aura commencé par la discussion, on finira par les querelles, l'aigreur. Je vous le demande, le tableau est-il chargé? N'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours?

Nous sommes, nous autres Français, le peuple le plus contredisant qui existe, à cause de notre vanité d'esprit. Nous avons voulu l'exercer sur tout; et que n'avons-nous pas attaqué par nos plaisanteries? que n'avons-nous pas ébranlé? Quand nous nous moquons de ce que nous appelons la lourdeur des Allemands, je ne sais pas si nous valons beaucoup mieux qu'eux, qui savent se contenter du gouvernement qu'ils ont : ils ont du moins plus de bon sens que nous, puisqu'ils savent être plus heureux. Un peu moins d'esprit, un peu plus de bonheur, cela vaudrait mieux.

Cette vanité de l'esprit se trouve encore dans l'éducation qu'on donne aux enfants. On aime à avoir des enfants spirituels, et on les laisse exercer leur esprit d'une manière fâcheuse; ils éludent le commandement, ils raisonnent sur tout. Les *mais* continuels qu'on leur permet servent à leur fausser le jugement; ils veulent trouver de bonnes raisons à donner, ils n'en ont pas : alors ils incidentent, ils s'accoutument à soutenir une mauvaise cause.

L'esprit et la figure, dont on tire vanité, ne sont la plupart du temps que de bien funestes présents, par le danger qu'il y a d'en abuser. Ces avantages nous sont cependant accordés pour en faire un bon usage, et nous les employons au mal. L'esprit nous est donné pour connaître Dieu et le faire

connaître, pour l'aimer et le faire aimer, pour le servir et le faire servir ; et il n'a souvent abouti qu'à pervertir les autres, quand il a, par ses sophismes, obscurci leur raison, quand il a abusé de ses dons pour séduire l'innocence. Cet esprit, qui devait sauver les âmes, n'a donc contribué qu'à les perdre! Mais ne nous décourageons pas; si nous avons eu le malheur de perdre des âmes, travaillons à en sauver d'autres. Un mot de temps en temps dit à propos, une consolation à la douleur, un encouragement à la vertu, peuvent ramener une âme à Dieu.

CHAPITRE XXIII

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

LA CHARITÉ PARFAITE.

(Extrait d'un discours de saint Jean Chrysostome.)

Dans ces instructions, n'oublions pas que nous avons deux buts : le premier est de donner des ma-

tériaux aux prêtres pour les instructions des dimanches; le second est de faire connaître les différents genres de prédication. C'est pour cela que nous avons soin de varier ces instructions afin, de montrer le passé et le présent de la parole sacrée. Le but d'un *cours d'éloquence* est simplement d'apprendre à chacun à se servir de cette divine parole pour le bien de la vie : *quæ nunc est et futuræ.*

1. Toutes les bonnes œuvres sont des fruits de la charité. C'est pour cette raison que cette vertu nous est si souvent recommandée dans l'Écriture : « Tous connaîtront, dit Jésus-Christ, que vous êtes « mes disciples, si vous avez de l'amour les uns « pour les autres. » « Ne demeurez redevables à « personne, s'écrie saint Paul, sinon de l'amour « qu'on se doit les uns les autres. » Ces paroles nous apprennent que la charité est une dette que nous contractons les uns envers les autres. Nous ne pouvons, car c'est une loi de la nature, nous ne pouvons nous décharger du soin de nourrir notre corps, quoique nous lui fournissions tous les jours les aliments nécessaires; eh bien! cette observation est d'autant plus applicable à la charité qu'elle nous introduit dans le royaume céleste et qu'elle y demeure avec nous à jamais. « Ces trois « vertus, dit saint Paul, la foi, l'espérance et la « charité, demeurent, mais la charité est la plus

excellente des trois. » Ce ne sont pas des paroles seulement, ce sont des faits qui nous enseignent la charité. Et d'abord voyons comment nous sommes entrés dans le monde. Après avoir formé un seul homme, Dieu a ordonné que tous les hommes sortiraient de lui, afin que, se regardant tous comme un seul, ils s'aimassent les uns les autres. Ensuite Dieu, par le besoin d'un commerce réciproque, nous a ménagé fort sagement la nécessité d'un amour mutuel. Apprenez comment cela s'est fait : ayant enrichi toute la terre d'une infinité de biens, il a donné à chaque pays des fruits qui ne naissent pas ailleurs, afin qu'obligés d'aller les uns chez les autres pour porter ce que nous avons de trop et en rapporter ce que nous n'avons pas, ce commerce fît naître entre tous les peuples une mutuelle bienveillance. Il tient la même conduite à l'égard de chaque homme en particulier. Il ne donne pas à tous la faculté de connaître toutes les sciences, mais à l'un la médecine, à l'autre l'architecture, à un autre quelque autre art, afin que, ne pouvant nous passer des autres hommes, ni eux de nous, nous nous aimions les uns les autres. Il en est de même pour les dons spirituels : « L'un reçoit, dit saint Paul, le don de parler avec sagesse, un autre le don de parler avec science, un autre le don de prophétie, un autre le don de faire des mi-

racles, un autre le don de parler diverses langues, un autre le don de les interpréter. » Mais la charité est au-dessus de tout; et saint Paul lui donne la supériorité sur toutes les vertus, lorsqu'il dit : « Quand je parlerais le langage des hommes et des anges même, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, que j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. » L'apôtre n'en reste pas là : il déclare qu'inutilement on aura donné sa vie pour rendre témoignage à la vérité de la religion, si l'on n'a point la charité. Ce n'est pas sans raison que saint Paul fait un si grand éloge de la charité. Il savait, cet homme habile de l'agriculture céleste, que, lorsque cette vertu a jeté de profondes racines dans nos cœurs, elle ne manque jamais d'y produire les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres. En effet, ces préceptes : « Vous ne commettrez pas d'adultère, vous ne tuerez pas, vous ne déroberez pas, vous ne rendrez pas de faux témoignages; » ces préceptes, et d'autres encore sont renfermés en abrégé dans celui-ci : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Mais pourquoi recourir à ces faibles raisons, lorsque nous pouvons en

alléguer de plus fortes? C'est la charité qui a fait descendre du ciel le Fils bien-aimé de Dieu, qui l'a fait venir parmi nous et converser avec les hommes, afin qu'après avoir dissipé les erreurs du polythéisme, et nous avoir fait connaître le vrai Dieu, il nous enseignât à nous aimer les uns les autres, selon cette parole de saint Jean : « Dieu a tellement aimé le monde, dit-il, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Embrasé des flammes de cette vertu divine, saint Paul a dit : « Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction, ou la détresse, ou la persécution, ou la nudité, ou les périls, ou les fers, ou le glaive? » A tous ces objets qui ne pouvaient l'effrayer, il en ajoute d'autres bien plus capables encore d'ébranler le plus ferme courage : « Je suis assuré, dit-il, que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les futures, ni la hauteur des cieux, ni la profondeur des enfers, ni aucune autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. » Non, ce bienheureux apôtre, enflammé de la charité, n'a pu être séparé de Jésus-Christ, ni par le ciel, ni par la terre, ni par la mer, ni par le royaume des cieux, ni par les supplices de l'enfer : il bravait tout à cause de Jésus-Christ. Si nous examinons la vie des autres saints,

nous trouverons que c'est la charité qui les a rendus agréables à Dieu.

2. La charité vous fait regarder votre prochain comme un autre vous-même : elle vous apprend à vous réjouir de sa prospérité, à vous affliger de ses disgrâces, comme s'il s'agissait de vous-même. La charité fait un seul corps de plusieurs personnes, et rend leurs âmes le domicile de l'Esprit-Saint ; car l'esprit de paix repose dans ceux qui sont unis, et non dans ceux qui sont divisés. La charité rend les biens de chaque particulier communs entre tous, suivant ce qu'on lit dans les Actes des apôtres : « Toute la multitude des fidèles, disent ces Actes, n'avait qu'une même âme et un même cœur. Nul ne considérait ses possessions comme étant à lui seul. Les biens étaient communs, et on les distribuait à chacun selon le besoin. » Est-il un rempart, quelque bien construit qu'on le suppose, aussi fort, aussi inexpugnable, que l'union de personnes qui s'aiment, et dont la concorde bien cimentée les rend supérieures à toutes les attaques du démon ? Unies pour combattre cet esprit impur, au lieu de se ranger sous ses enseignes pour s'attaquer mutuellement, elles triomphent sans peine de ses ruses et de ses artifices, et remportent de glorieuses victoires dont elles érigent les trophées. Et de même que les nombreuses cordes

d'une lyre rendent un son très-doux quand elles sont bien d'accord, ainsi l'union des volontés forme la plus agréable de toutes les harmonies. C'est pour cela que saint Paul veut que les fidèles aient les mêmes sentiments, tiennent le même langage, que chacun croie les autres au-dessus de soi, de sorte qu'un esprit de vaine gloire ne rompe pas les liens de la charité, et que des sacrifices réciproques fassent régner entre eux la concorde. Il nous dit ailleurs : « Soyez assujettis les uns aux autres par la charité ; car la loi est renfermée dans ce seul précepte : Vous aimerez le prochain comme vous-même. » Celui qui aime prend plus de plaisir à obéir qu'à commander ; il préfère donner à recevoir, il est plus jaloux d'être le créancier de son ami que d'être son débiteur, il veut l'obliger sans paraître l'obliger ; et quoiqu'il le prévienne par un bienfait, il veut faire croire qu'il ne fait que lui rendre ce qu'il en a reçu. Peut-être que plusieurs d'entre vous ne comprennent pas ce langage ; je vais m'expliquer par un exemple. Un Dieu bon voulait nous donner son propre Fils ; mais, afin de paraître nous payer une dette plutôt que nous accorder une grâce, il commanda à Abraham de lui donner son fils, afin que donnant lui-même le sien, il parût simplement reconnaître un sacrifice. Quoi que je fasse pour me rendre intel-

ligible, vous devez me trouver étrange. C'est, sans doute, que je parle d'une vertu qui habite maintenant le ciel. Comme donc si je vous parlais d'une plante qui habite les Indes, et que vous n'auriez jamais vue, je ne pourrais vous la faire connaître quoi que je vous en disse : de même, ce serait en vain que je vous parlerais à présent de la charité, de cette plante spirituelle qui croît dans les cieux, mais que nous pouvons faire naître dans nos cœurs. C'est pour cette raison qu'on nous ordonne de dire à notre Père céleste : « Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. »

CHAPITRE XXIV

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

LE BLASPHÈME.

Les juifs accusent Notre-Seigneur de blasphémer; cette accusation est injuste; mais, hélas! chez les hommes, que le blasphème est commun aujourd'hui!

On nous a souvent demandé et redemandé quelque chose sur ce sujet. Nous donnons cette petite instruction, prêchée par un excellent curé à ses paroissiens, non sans succès.

Le blasphème est une parole injurieuse à Dieu. *Injurieuse à Dieu!* voilà, mes frères, un péché qui doit être exécrable. Comment! nous osons injurier Celui qui règne au plus haut des cieux, Celui de qui nous tenons l'être et la vie! ... Quelqu'un vous donne un odieux sobriquet, assaisonné de propos offensants; c'est mille fois trop; vous en appelez à la justice humaine, vous voulez une réparation éclatante, il faut que votre honneur soit vengé Et l'honneur de Dieu, vous l'attaquez sans scrupule; vous souffrez que vos enfants, vos domestiques l'outragent, et vous ne craignez pas que d'un moment à l'autre il ne vous cite à son tribunal et ne vous demande compte de vos criminelles profanations!

S'il y avait pour tous les chrétiens une obligation de jurer, si la religion nous disait : Dieu est votre protecteur, votre force, appelez-le souvent à votre aide, invoquez son nom au milieu de vos contradictions, de vos épreuves. C'est un devoir que j'impose, gardez-vous d'y manquer, autrement vous seriez coupables. Qu'arriverait-il? Obéirions-nous à ses ordres? Non, mes frères, les

impies, les libertins tourneraient ce commandement en ridicule; jamais ils ne prononceraient la moindre parole de jurement. Tant il est vrai que nous sommes toujours disposés à faire ce que l'on nous défend, et à omettre ce qui est rigoureusement prescrit.

En douteriez-vous, mes frères? Attendez, voici une autre supposition. Nous ne connaissons que bien imparfaitement cette plante vénéneuse dont on fait aujourd'hui une consommation si extraordinaire sur tous les points du globe : l'usage du tabac ne s'est pas encore introduit en France. Affligé des ravages sans nombre causés par l'irréligion, le saint-père le pape travaille à y opposer une digue. A l'exemple de saint Louis, il s'attaque d'abord aux blasphémateurs, et, pour les punir, il a recours à une pénitence d'un genre nouveau, jusqu'alors inconnu. Il leur impose à tous (c'est une supposition, ne l'oubliez pas) il leur impose à tous l'obligation stricte d'user chaque jour de tabac à fumer .. Prêtez l'oreille, mes frères : que de réclamations, que de murmures, que de plaintes s'élèvent de toutes parts! Il me semble entendre nos jeunes mondains : Le plus souvent que je prendrai la pipe, autant jeûner au pain et à l'eau pendant une année entière. La pipe, le cigare!... Il faudrait donc aspirer une fumée nauséabonde et la

rejeter incontinent, puis cracher et cracher toujours. Singulier amusement que celui-là, et pour me le procurer, dépenser une trentaine de francs, lorsque les vivres sont si chers et que l'on peut à peine pourvoir à sa subsistance! Et l'haleine donc, grand Dieu ! l'haleine, comme elle serait fétide, pestilentielle! Que de fois aussi cette vapeur axphyxiante nous monterait au cerveau ou nous soulèverait le cœur!

Je ne crois pas me tromper, mes frères, tel serait à peu près le langage que tiendraient nos fashionables et des villes et des campagnes. Sous plus d'un rapport, il faut en convenir, nous n'avons pas dégénéré. Comme nous ressemblons bien à nos premiers parents! Au sortir des mains du Créateur, ils sont placés dans un jardin de délices; l'univers entier leur appartient, la mer et ses poissons, la terre et ses animaux et ses plantes, l'air et ses oiseaux, sont à leur disposition. Mangez le fruit de ces arbres, a dit le Seigneur, je les abandonne tous à votre usage; je n'en excepte qu'un seul, c'est l'arbre de la science du bien et du mal. Malheur à vous si vous touchez à ce fruit, ce jour-là même vous serez dépouillés de vos prérogatives et condamnés à mourir. Sans cette défense il est probable qu'ils n'y auraient pas songé; mais, on le leur interdit, et bientôt, cédant à la tentation,

ils en mangent et deviennent prévaricateurs. A nous aussi, mes frères, la religion fait une défense, elle menace de châtiments terribles ceux qui blasphémeront le saint nom de Dieu, et par espri d'impiété, ou esprit de contradiction et d'indépendance, des milliers de bouches infernales vomissent la malédiction et le blasphème.

Mais comment faire marcher le bétail si quelques bons jurons ne viennent pas en aide? — Parlez sérieusement, je vous prie. Les animaux que vous dirigez comprennent-ils donc le sens, la portée de vos paroles? Prononcez d'autres mots sonores, mais inoffensifs, prononcez-les d'une voix forte, ils feront la même impression. Puis, voyez-vous, c'est le cas de dire : ce n'est pas celui qui fait le plus de bruit qui fait le plus de besogne. J'ai connu des laboureurs qui vociféraient du matin au soir; c'était un tonnerre d'imprécations, un ouragan continuel ; les chevaux étaient habitués à tout ce tapage, ils n'en marchaient pas mieux. J'en ai vu d'autres plus calmes, plus religieux surtout, mais qui de temps en temps faisaient résonner le fouet qu'ils avaient en main, et certes leur attelage ne sommeillait pas, soyez-en bien sûr.

Encore une fois, à quoi bon tous ces blasphèmes, toutes ces abominables exécrations? Quel profit en avez-vous retiré jusqu'ici ?

Un capitaine d'infanterie vint me faire visite il y a quelques années. Bientôt la conversation tomba sur des matières religieuses. Croiriez vous, me dit-il, que je n'ai jamais proféré un jurement? et cependant dans notre métier c'est presque indispensable, semble-t-il, on a quelquefois sous ses ordres de si méchants drôles! Eh bien! je pose en fait que ma compagnie est de toutes la mieux disciplinée du régiment; non-seulement mes soldats me respectent, mais ils m'aiment; et si plus tard nous sommes en face de l'ennemi, nous ne reculerons pas d'un centimètre, croyez-moi, nous saurons défendre l'honneur du drapeau, tout aussi bien que les camarades.

Je suis de votre avis, me dira-t-on, les jurements ne servent de rien; mais, que voulez-vous! ce sont des habitudes. — Et pourquoi les formiez-vous, ces habitudes? vous n'en êtes que plus répréhensibles. Maintenant il faut les combattre; il faut à tout prix les détruire. Pour cela dominez votre caractère impétueux, et quand il vous échappera une de ces paroles coupables, récitez de suite un *Pater* et un *Ave*, imposez-vous une pénitence Autant de jurements, autant d'aumônes: un sou, un centime mis de côté pour les pauvres. — Oui, mais à la fin d'une semaine la petite bourse verrait clair, je serais bientôt ruiné. — Eh bien! ne jurez

pas, vous n'aurez pas même à débourser une obole. Attendez, voici un autre moyen qui vous fera réaliser de belles économies. Que buvez-vous ordinairement à vos repas? Est-ce du vin, est-ce de la bière? N'importe l'un ou l'autre. Prenez seulement la résolution de substituer un verre d'eau à un verre de vin ou de bière chaque fois que vous proférerez une parole de jurement. Est-ce compris? Est-ce convenu surtout?... Voyons, encore un nouvel enjeu, et celui-ci vous sourira peut-être mieux : pour chaque jurement, une station de moins au cabaret. — Oh! comme ces pénitences sont sévères! — Sévères pas autant que vous le croyez bien. Essayez, je vous prédis que bientôt elles seront toutes de votre goût; bientôt elles opéreront sinon une réforme complète, du moins une amélioration très-sensible.

Écoutez-moi, je ne vous veux pas de mal, vous le savez bien ; cependant si chacun de vos jurons était puni à l'instant par une bonne petite migraine, ne durât-elle que dix minutes ; oh! le puissant curatif! vous ne goûteriez pas longtemps de ce remède, je vous assure; après deux ou trois attaques, votre maudite habitude de jurer aurait entièrement disparu.

Un jour, comme je sortais de Mézières, je rencontre un excellent, un parfait honnête homme

conduisant un troupeau de moutons. Depuis bien des années déjà il était au service d'un des bouchers de la ville. Le père Ambroise (car c'est ainsi qu'il s'appelait), le père Ambroise, ne pouvant pas assister à nos offices, y suppléait du moins par de nombreuses prières qu'il récitait dans les champs. Je ne lui connaissais qu'un défaut, celui de blasphémer souvent, trop souvent, le saint nom de Dieu. Quelle nouvelle? lui dis-je en l'abordant. Le mois dernier, la cachexie ou pourriture des bêtes à laine n'a-t-elle pas encore exercé ses ravages dans votre troupeau? — Pardon, me répondit-il, le maître a perdu plus d'une cinquantaine de moutons. — Eh bien, j'ai découvert un remède infaillible contre cette terrible maladie. — Vraiment! oh! si vous aviez l'obligeance de me l'indiquer. — Volontiers, mais... — Je comprends, demandez ce que vous voudrez, quoique je ne sois pas bien riche; cette seule recette me dédommagera amplement de tous mes sacrifices. — Écoutez, père Ambroise, vous n'aurez rien à donner, au contraire, il faudra retenir, retrancher, vous abstenir. Promettez-moi d'abord de ne pas jurer cette après-midi. — Hom! je ne dirai pas c'est facile, mais je m'engage à faire mon possible. — A cette condition, je vous tiendrai parole, et je m'éloignai.

Le lendemain je revois ce brave homme, tou-

jours avec ses moutons. Je me dirige vers lui : Et la promesse que l'on m'a faite, est-elle oubliée? — Non, non, me dit-il, je me la rappelle plus de mille fois à l'heure; souvent la tentation de jurer me vient; quelquefois même je prononce encore à demi mon juron habituel, mais dès le premier mot je m'arrête. Pour ne pas tenir, il ne fallait pas promettre. — Eh bien, repris-je, ce que vous avez fait hier, continuez-vous de le faire aujourd'hui? — Oui, oui, soyez tranquille, je suis prêt à tout, le secret dont vous m'avez parlé sera si précieux pour moi!

Vous entendez, mes frères, si tout d'abord j'eusse dit à cet homme : Ne jurez donc pas comme cela; mais c'est un scandale, vous vous exposez chaque fois à commettre un péché grave; et Dieu donc qui vous écoute, croyez-vous qu'il vous bénira? Constamment il a les yeux sur vous, il vous protége, et vous l'injuriez! Après avoir blasphémé comme les démons dans l'enfer, vous voudriez un jour être admis dans le ciel et chanter éternellement ses louanges? Que m'aurait-il répondu? Ah! monsieur le curé, notre état est si pénible! Aujourd'hui il n'y a plus de parcours, plus de vaine pâture; on ne voit partout que des prés artificiels, et les propriétaires sont si peu indulgents! Pour un brin d'herbe on vous fait un procès. Le moyen de ne pas jurer

quand on a le caractère vif ; on se repentirait cent fois, inutile ! on recommencera toujours.

Oui, voilà ce qu'il m'aurait objecté. Il n'eût pas voulu de mes conseils pour se guérir lui-même de sa mauvaise habitude ; mais il s'agit de la santé de ses moutons, c'est bien différent. Avec quelle impatience il attend le merveilleux spécifique! Il prévoit que ce remède peut lui donner une sorte de célébrité et lui procurer un petit pécule ; c'est assez, rien ne lui coûte plus. Il fera des efforts prodigieux, il se soumettra de grand cœur à toutes les épreuves, même les plus pénibles.

Comme tout est aisé, facile, lorsqu'on a la bonne volonté! Alors les difficultés les plus grandes disparaissent, les obstacles les plus insurmontables s'aplanissent. N'a-t-on plus qu'un demi-vouloir, le moindre effort semble surhumain, la plus légère contradiction vous jette dans l'abattement, un petit grain de sable vous arrête. Courage donc, pécheurs, vous surtout qui êtes sous l'empire de l'habitude exécrable dont nous parlons ! Dites une bonne fois et bien sincèrement : Je veux me corriger. A partir de ce jour, une parole de jurement ne souillera plus mes lèvres, et si involontairement le saint nom de Dieu m'échappe encore, aussitôt je dirai dans mon cœur : Pardonnez-moi, mon Dieu, que votre nom soit béni ! Sans plus de délais,

formez-la, cette résolution; qu'elle soit ferme, énergique, souvent renouvelée, et vous vaincrez votre défaut. Quelques jours de persévérance suffiront, et pendant ces jours, que de victoires remportées sur vous-même, que d'actes de vertu! Courage! amassez ce trésor de mérites, il en est temps encore; avec lui vous paraîtrez avec confiance au tribunal de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXV

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

INSTRUCTION DE M. LE COURTIER SUR L'ABUS DES GRACES.

Nous aimons à revenir à cet orateur parce que sa parole est claire, spirituelle, chrétienne. Il y a

plus de vingt ans qu'il fait des prônes et des instructions familières à Paris, et sa chaire est toujours entourée.

EN QUOI CONSISTE L'ABUS DES GRACES.

1° Il ne consiste pas dans cette *faiblesse* humaine qui offense toujours Dieu, malgré ses bons propos, et surtout malgré la peine qu'elle en ressent, — mais dans ce calcul arrêté de ne point profiter, de n'aller pas plus loin, d'en faire le moins possible, de ne pas se croire obligé, et dans cette disposition de laisser couler autour de soi, près de soi, en soi, ces torrents de grâce qui nous inondent; comme le toit incliné à dessein vers la terre se laisse frapper par la pluie sans en rien retenir. — C'est s'être fait un calus, avoir la conscience cautérisée, et ne sentir plus rien du prix de la grâce;

2° Il ne consiste pas seulement dans l'abus des grâces du salut *proprement dites;* par exemple, dans l'abus de la parole de Dieu, qui tombe partout comme la pluie, dans la résistance volontaire et superbe à cette parole, dans l'éloignement d'une retraite qui se présente, des sacrements que nous aurions toute facilité de recevoir; dans l'inutilité des exemples qui nous accompagnent en fa-

mille, comme l'ombre suit le corps, des événements qui nous avertissent, de l'âge qui parle bien haut, des saints désirs, des bons mouvements, des généreuses inspirations que Dieu nous met au cœur.

Cet abus est amené surtout par l'abus des grâces *communes*, sur lesquelles on n'a aucun remords, auxquelles on n'accorde pas même attention dans le monde.

On abuse sans aucun remords des ressources de la fortune pour tout rapporter à soi et à ses jouissances. Un homme dont la vie rétrécie et égoïste n'est employée qu'à soigner *son* bien et à l'accroître paraît un homme dont l'existence est amplement justifiée.

On abuse des dons de l'intelligence, pour arriver à n'être qu'un paresseux, un être inutile, un dégustateur de la bonne chère et du bien-être, tout au plus un lecteur frivole, et l'on croit sans remords que Dieu ne nous a donné que pour cela tous les dons de l'esprit.

On abuse des richesses de l'éducation, pour n'en retenir que l'indépendance de toute autorité, que l'horreur de tout joug ; et quand Dieu nous a comblés de tous les bienfaits de la terre, c'est alors qu'on se croit plus en droit de ne rien faire, de ne rien souffrir pour lui.

Et vous voulez qu'après avoir abusé de tout, leçons, conseils, exemples, fortune, intelligence, éducation, biens de toute nature, pour ne croire que soi, ne voir que soi, ne chercher que soi, on se trouve très-disposé à profiter de la parole du salut? — Erreur.

Disons nettement comme saint Jean : « N'aimez pas le monde ni les choses qui sont dans le monde. »

Disons nettement comme le Sauveur : « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur. »

Alors, tout *tiraillement cessant*, on sera moins exposé à abuser des grâces de Dieu.

« Un homme, disait le Sauveur en parabole, avait un figuier planté dans sa vigne; il vint pour y cueillir du fruit, et il n'en trouva point.

« S'adressant alors à celui qui était chargé de la culture : — Voici, dit-il, trois années que je viens chercher du fruit sur ce figuier sans en trouver. Coupez-le donc; pourquoi occupe-t-il encore la terre?

« Le cultivateur répondit : — Seigneur, laissez-le encore *pour cette année*, jusqu'à ce que je le déchausse profondément, et que je mette beaucoup d'engrais, peut-être portera-t-il du fruit : s'il n'en porte pas, alors vous le couperez. »

Mes frères, l'application est facile, mais elle est

terrible, si, entendant aujourd'hui, cette année, la voix du Seigneur, nous endurcissons nos âmes ; si Dieu, se présentant avec sa grâce à des enfants qu'il a plus comblés, pouvait dire cette désolante parole : « Ceux-ci ont encore plus brisé le joug : *Et hi magis fregerunt jugum.* »

CHAPITRE XXV

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

EXTRAIT D'UN SERMON DU R. P. SOUAILLARD SUR LA PRIÈRE.

Il vint prier Jésus de guérir son fils.

Voici un prédicateur de grande réputation dont nous ne pouvons nous dispenser de parler dans ce Cours, et nous le faisons de grand cœur. Le R. P. Souaillard joint aux qualités de l'orateur les qualités de l'homme et du prêtre ; il est toujours le même, en chaire et dans les relations sociales; seulement il a toujours bien quelque propension à se moquer un peu des travers de son prochain. Il faut avouer

qu'en ce genre la matière ne fait pas défaut. Le genre d'éloquence du P. Souaillard n'est pas de faire vibrer la corde sensible du cœur, il parle à la raison, au bon sens ; il fait un appel aux intérêts mêmes de la vie présente ; il aime à présenter les choses au point de vue social. On sait que le révérend Père a prêché l'année dernière avec beaucoup de succès à Saint-Pétersbourg, où notre ambassadeur, M. le duc de Montebello, a mis sous la protection de la France la robe du dominicain.

Le fragment du sermon que nous donnons va parfaitement à notre évangile.

La prière, mes frères, est l'élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, pour l'adorer, pour lui rendre grâce, pour lui exposer nos besoins et implorer son secours. Or, je dis qu'à tous ces titres la prière est une nécessité pour l'homme, un devoir strict et rigoureux.

Je pourrais, à la rigueur, me dispenser de prouver le devoir qui résulte pour nous de ces deux premiers chefs, adoration et reconnaissance; car, outre qu'ils ne rentrent pas forcément dans ma tâche, leur obligation est de toute évidence.

Le révérend Père dit ensuite ce que c'est que la prière ; que prier est un devoir de l homme et un devoir du chrétien. Puis il continue ainsi :

Et cependant, il s'est rencontré des hommes qui

se disent philosophes, qui n'acceptent que les données de la raison, et qui, exagérant outre mesure la grandeur de l'homme et les forces inhérentes à sa nature, affirment qu'il peut se suffire à lui-même et qu'il peut marcher seul vers le but assigné à tous les êtres. Dès lors prier est à leurs yeux la marque d'un esprit faible, d'un cœur timide, d'une imagination appauvrie par ce qu'ils appellent la superstition.

D'autres, au contraire, exagérant outre mesure la petitesse de l'homme et son infériorité, affirment que Dieu est trop loin de lui pour l'entendre, et qu'il est trop peu de chose, trop chétif, pour intervenir dans les combinaisons des causes et des effets qui forment les lois de la nature.

Ces deux objections résument à peu près tout ce que l'on a jamais dit contre l'obligation de la prière.

Or, à ces hommes qni, par orgueil, se placent si haut et si bas, je puis opposer tout d'abord le sentiment universel.

Depuis soixante siècles, l'univers entier n'a pas cessé un seul jour de se prosterner devant Dieu, d'élever vers le ciel une voix suppliante. Depuis soixante siècles, la prière a été le cri de toutes les nations, de tous les peuples, de toutes les tribus éparses sur la surface du globe, du sauvage errant

dans ses forêts, adorant ses fétiches, se prosternant devant ses stupides et ignobles idoles, comme des nations civilisées. Tous les monuments de la science nous montrent le dogme social de la prière accepté par toutes les nations du monde. Tous les monuments de la terre nous le montrent planant sur les cimes et plongeant dans les entrailles mêmes de l'humanité, dans le plus profond de la conscience humaine.

Après cela, que m'importe à moi que quelques aveugles s'isolent du genre humain tout entier? Que m'importe si quelques insensés s'inscrivent contre le sentiment général ?

Vous trouvez que l'homme est trop grand pour courber le front devant Dieu, pour lui tendre la main? Misérables sophistes, vous calomniez les facultés de l'homme, et même, elles vous réfutent elles-mêmes, elles s'inscrivent en faux contre vos calomnies, elles proclament instinctivement la prééminence de Dieu et le besoin de le prier. Vous mentez à votre propre nature ; seule, abandonnée à elle-même, dégagée de ce fatras de sophismes, de ces arguties de l'orgueil dans lesquelles vous la tenez captive, elle vous réfute par son instinct.

Oui, certaines facultés sont chez l'homme nobles et sublimes : son intelligence, sa mâle et sublime énergie, son amour ; mais où puisent-elles cette

séve, cet éclat, et quel est le courant vers lequel elles se sentent instinctivement portées? Étudiez-les, et vous verrez si la prière n'est pas leur plus grande force, leur premier besoin, leur élan naturel.

Demandez au génie de qui il a reçu l'étincelle qui l'embrase. Demandez à l'artiste, au poëte, où ils vont chercher leurs inspirations. Demandez au plus grand génie qui ait éclairé notre monde, à Thomas d'Aquin, l'Ange de l'École, où il allait puiser ces trésors de science où six siècles entiers sont venus puiser, où puiseront ous les siècles à venir, où il allait puiser cette science universelle. Il vous répondra qu'il a plus appris dans le commerce de Dieu, dans la prière, qu'avec tous les livres du monde.

Demandez au marin si, au milieu de la tempête, il n'a jamais pensé à Dieu. Demandez-lui si, quand son navire semble perché comme l'oiseau des mers entre l'abîme et les cieux, pendant la nuit, alors que les étoiles scintillent au firmament, demandez-lui si jamais il n'a éprouvé en son cœur le sentiment de la grandeur, de la sublimité de Dieu, et de sa petitesse à lui! Demandez-lui si jamais il n'a senti, à ce sublime aspect, des larmes mouiller sa paupière au souvenir de la patrie absente, si alors il n'a pas prié avec ferveur pour tout ce qui lui était cher.

Demandez à la mère qui veille près de son fils si elle ne prie pas. Cependant quel amour, quel trésor inépuisable de tendresse, de sollicitude! quelles espérances, quel noble orgueil! La vie de son cœur suffit à peine pour le contenir ; mais elle voudrait plus d'amour encore, plus de tendresse, de caressantes paroles. Pour cela, elle tombe par instinct à genoux, elle pleure devant Dieu. Si son fils vient à se perdre en de tristes égarements, elle retrouvera encore la prière au fond de son cœur, au fond de son amour maternel.

Quel est celui parmi ces superbes qui se drapent si fièrement dans la grandeur et la majesté de l'homme, quel est celui parmi ces superbes qui font tonner si haut leur indépendance et leur dignité humaine, qui n'ait jamais pleuré dans sa vie? Dans ces moments graves et solennels où les passions font silence dans son âme, où les sophismes ne parlent plus assez haut pour étouffer le cœur, pour imposer silence à la nature, près du lit de mort de sa mère, quel est celui de ces philosophes qui n'ait pas senti, même malgré lui, ses regards s'élever vers Dieu ? Quel est celui qui n'a pas senti se fendre sa poitrine pour laisser passage à ce cri : Mon Dieu! sauvez ma mère, rendez-la-moi!

Ah! s'il en est autrement, je ne discute plus avec

eux; ils n'ont plus rien d'humain; l'orgueil en a fait quelque chose qui ressemble à la brute.

Vous affirmez au contraire, et c'est là le propre de l'erreur, d'être en contradiction avec elle-même, vous affirmez que l'homme est trop petit pour s'adresser à Dieu, trop peu de chose pour que Dieu l'écoute, et vous lui fermez l'entrée du temple, vous lui refusez le droit d'asile au pied de l'autel. Vous lui dites que le ciel est muet, que la prière n'y peut pas atteindre, qu'elle n'est qu'un écho vide et trompeur.

Mais alors, que donnez-vous donc à l'homme en compensation de sa foi? Que lui donnez-vous pour appui, pour consolation dans toutes ses détresses, dans ses déboires et dans ses maux? Les doctrines désolantes de la sagesse humaine! Alors, il ne lui reste plus qu'à saisir le fer meurtrier et à se le plonger dans le cœur. Il ne lui reste plus qu'à se débarrasser de la vie comme d'un fardeau trop lourd, qu'à épouvanter la société, cette société incroyante qui ne peut le secourir, qu'à l'épouvanter par l'excès de son malheur et de son crime. Otez la prière du monde, vous n'y laissez plus que le désespoir et le suicide.

Non, l'homme n'est pas trop petit pour s'adresser à Dieu. Ce n'est pas quand Jésus-Christ a pris notre nature, quand il a voulu vivre de nos peines

et de nos misères, ce n'est pas quand un Dieu a voulu être semblable à nous, que les philosophes viendront séparer l'homme de Dieu.

Et puis, quand même, si petits que nous soyons, puisque Dieu veut bien nous permettre de communiquer avec lui, de nous entretenir avec lui, ô homme! qu'as-tu à dire? Est-ce qu'il n'est pas maître de ses générosités, de son amour, de son dévouement pour nous?

Que dis-je: Dieu nous permet? c'est un commandement qu'il nous donne : « *Oportet orare!* Il faut prier! » *Oportet*! il faut! Et il nous apprend lui-même à prier, et, comme pour réfuter ce vain prétexte d'indignité et de misère humaine, il nous met sur les lèvres, quand nous nous adressons à Dieu, un mot qui à lui seul peut nous dilater le cœur et lui rendre l'espoir et la confiance : « Notre Père! *Pater noster!* » Nous ne sommes pas trop petits pour nous adresser à Dieu, un fils n'est jamais trop petit pour parler à son père. L'homme n'est pas trop petit pour être écouté de Dieu ; l'oreille d'un père est toujours ouverte à la prière.

CHAPITRE XXVI

VINGT ET UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME SUR LE DÉBITEUR DE DIX MILLE TALENTS

Revenons encore à notre Père de prédilection. Nous avons dit que pour prêcher utilement il fallait beaucoup aimer. Il aimait, celui-là, et il ne s'en cachait pas. Il n'est donc pas étonnant que sa parole ait produit de ces effets que nous ne pouvons plus guère nous expliquer. Quand on sent si bien, on parle toujours avec éloquence; puis, qu'importe même! quand ce qu'on appelle l'éloquence serait absente, le croisement des cœurs la remplacerait. Saint Jean Chrysostome possédait ces deux choses : un grand cœur et une bouche d'or. Si tous ne peuvent obtenir le dernier de ces dons, tous ont un cœur qu'il faut cultiver pour s'en servir.

1. Je me sens aujourd'hui dans la même disposition que si je vous revoyais après une longue

absence. Qu'importe à des amis d'être rapprochés les uns des autres, s'ils n'ont pas la liberté de se voir? Aussi, quoique nous fussions près de vous, nous n'étions pas plus heureux que si nous eussions été éloigné, parce que nous avons passé beaucoup de temps sans pouvoir vous entretenir. Mais pardonnez à un silence dont la cause unique était une indisposition corporelle. Vous vous réjouissez à présent, parce que vous me voyez délivré d'une maladie longue; et moi, je me réjouis parce que je puis enfin paraître au milieu de vous. Lorsque j'étais malade, ce que je trouvais de plus fâcheux dans mon état, c'était de ne pouvoir participer à vos assemblées saintes; et maintenant que je suis rétabli, ce que je trouve de plus agréable dans la santé, c'est l'avantage de jouir librement de votre présence. La fièvre n'allume pas le sang de celui qu'elle dévore autant que le regret enflamme nos cœurs pour les personnes que nous aimons et dont nous sommes séparés; nous désirons de les revoir avec la même ardeur que le malade convalescent soupire après des bains d'eau fraîche. Ceux qui savent aimer m'entendent. Puisqu'enfin la santé m'est rendue, voyons-nous les uns les autres sans craindre la satiété; l'amitié véritable ne connaît pas le dégoût; l'assiduité et l'habitude donnent plus d'énergie à ce doux sen-

timent. C'est ce que savait saint Paul, l'élève de la charité, et c'est là ce qui lui faisait dire : « Ne « demeurez redevables que de l'amour que l'on se « doit les uns aux autres. » C'est la seule dette que l'on paye toujours et que l'on n'acquitte jamais. C'est alors qu'il est beau, qu'il est louable de rester toujours débiteur. Dans les affaires de ce monde nous louons ceux qui ne doivent rien; dans l'amitié chrétienne, nous admirons, nous félicitons ceux qui ne cessent pas de devoir : c'est un vice dans les uns, dans les autres une vertu et un mérite de ne jamais acquitter sa dette. Ne soyez pas rebutés de la longueur du discours que vous allez entendre : un instrument admirable va résonner sous mes doigts, je vous ferai entendre la plus suave harmonie, non en touchant une lyre morte et inanimée, mais en parcourant les histoires des saintes Écritures et les préceptes du Seigneur. Et comme un musicien habile exerce peu à peu les doigts de ses disciples sur les différentes cordes, leur apprend à les toucher avec art et à en tirer les sons les plus mélodieux : de même, m'emparant de votre attention, je l'appliquerai aux préceptes divins, et je vous exhorterai à les toucher avec art pour réveiller par la douceur des accords, non une foule de spectateurs mortels, mais les troupes des esprits célestes; car il ne suffit pas de lire dans les

livres les divins oracles, il faut les pratiquer. L'artiste fait vibrer comme l'ignorant les cordes de la lyre ; mais l'un blesse l'oreille, tandis que l'autre la flatte et la charme, parce que ce n'est pas le même art, quoique ce soient les mêmes cordes et des doigts de même nature : il en est de même des livres saints; plusieurs parcourent les divins oracles, mais tous n'en tirent pas le même fruit et la même utilité. Pourquoi? c'est que tous n'approfondissent pas les paroles et ne se les appliquent pas à eux-mêmes; car les œuvres sont dans les lois de Dieu ce que l'art est dans les instruments de musique .. Supportez donc la longueur de mes discours, car il serait peu raisonnable qu'étant blessés tous les jours dans les places publiques, dans vos maisons, par vos amis, par vos parents, par vos ennemis, par vos voisins, par vos serviteurs, par votre femme, par un enfant, par vos propres pensées, on ne vous vît pas même une fois la semaine vous occuper à guérir ces blessures, vous surtout qui savez que cette espèce de traitement ne demande aucune dépense et ne cause aucune douleur. Je ne suis point ici armé d'un fer, mais de la parole, plus tranchante que le fer, de la parole qui ôte toute la corruption du péché sans causer de douleur à celui qui souffre cette incision. Je n'apporte pas le feu, mais

l'instruction, plus forte que le feu, qui, sans brûler les chairs, arrête les progrès du mal, et procure à celui qui s'en voit délivré un plaisir qui n'a été précédé d'aucune douleur cuisante. Il n'est pas besoin ici de temps, de travaux, d'argent; il suffit de vouloir, et le précepte est accompli. Si vous considérez la majesté du Dieu qui nous intime ses ordres, ce sera pour vous une exhortation suffisante. Non, ce n'est pas de nous même que nous vous parlons, c'est aux pieds du Législateur que nous vous conduisons tous. Suivez-nous donc, et écoutez la loi de Dieu. Et dans quel endroit Jésus-Christ parle-t-il de la colère et du ressentiment? en beaucoup d'endroits, mais surtout dans la parabole qu'il propose à ses disciples en ces termes : « Ainsi le royaume des cieux est « semblable à un roi qui voulut faire rendre compte « à ses serviteurs. »

2. Écoutez donc la parabole : quoiqu'elle paraisse claire, elle renferme un trésor ineffable de sens cachés. « Le royaume des cieux est semblable « à un roi qui voulut faire rendre compte à ses ser« viteurs. » Ne passez pas légèrement sur ces paroles, mais représentez-vous le tribunal redoutable du dernier jour, entrez dans votre conscience, et rappelez-vous toutes les actions de votre vie. Lorsque vous lisez dans l'Évangile ces mots : « qui

voulut faire rendre compte à ses serviteurs,» songez aux rois, aux princes, aux généraux, aux gouverneurs, aux riches, aux pauvres, aux personnes libres et esclaves, en un mot, à tous les hommes ; « car nous devons comparaître devant le tribunal « de Jésus-Christ. » Si vous êtes riche, pensez qu'on vous fera rendre compte et qu'on vous demandera si vous avez dépensé votre bien en criminels plaisirs ou en aumônes, si vous l'avez jeté aux flatteurs et aux parasites, ou si vous avez secouru les indigents, si vous l'avez sacrifié à satisfaire votre faste, ou au soulagement des hommes, aux délices de la table et de la bonne chère, ou à la consolation des affligés. On ne vous demandera pas compte seulement de la manière dont vous l'aurez dépensé, mais de celle dont vous l'aurez acquis : s'il est le fruit de travaux honnêtes, des rapines ou de fraude ; si vous l'avez reçu de votre père en héritage, ou si vous l'avez arraché à la faiblesse des orphelins dont vous avez ruiné les maisons, aux veuves dont vous avez pillé la fortune. Et comme nous demandons compte à nos serviteurs, non-seulement de l'argent qu'ils ont dépensé, mais de celui qu'ils ont reçu, comme nous examinons de qui, comment et combien ils ont reçu : de même Dieu ne nous demande pas seulement compte de nos dépenses, mais de nos

acquisitions. Le pauvre même rend compte de sa pauvreté : a t il supporté son indigence avec courage? n'a-t-il point témoigné d'impatience et de dépit? n'a-t-il point accusé la Providence divine en se voyant dans la détresse, tandis qu'un autre nageait dans l'abondance et dans les délices? car on demande compte au pauvre de la patience, comme au riche de l'aumône, ou plutôt on demande même compte au pauvre de l'aumône, parce que la pauvreté n'empêche pas d'exercer la miséricorde : témoin cette veuve qui n'a donné que deux oboles, et dont la modique offrande a surpassé les plus abondantes largesses des riches. Non seulement les riches et les pauvres, mais les magistrats et les juges subissent un examen sévère. On leur demande s'ils n'ont point altéré la justice, si leurs sentences ont été pures de faveur ou de haine, si, séduits par de perfides flatteries, ils n'ont point rendu un jugement inique; si, n'écoutant qu'un aveugle ressentiment, il n'ont point condamné l'innocence. Les chefs même des églises rendront compte de leur administration et un compte plus dur et plus rigoureux que les chefs profanes. Alors ce ne sera pas seulement de nos actions, ce sera encore de nos paroles qu'il faudra rendre compte. Et de même que, lorsque nous avons confié de l'argent à nos serviteurs, nous leur

demandons compte de toute la somme, ainsi Dieu, qui nous a confié les paroles, nous demandera de quelle manière nous les aurons dépensées. Il examinera dans le détail le plus exact si nous l'avons fait au hasard et sans raison ; car de l'argent mal dépensé ne fait pas un aussi grand tort que des paroles prononcées mal à propos. Un argent mal dépensé ne cause qu'un dommage pécuniaire; au lieu qu'une parole imprudente a souvent renversé des maisons, a souvent perdu des milliers d'âmes. On peut réparer une perte d'argent; on ne peut rappeler une parole dès qu'elle est sortie de la bouche. Et si vous voulez en avoir la preuve, écoutez ce que dit Jésus-Christ : « Je « vous déclare que les hommes rendront compte « au jour du jugement de toute parole inutile « qu'ils auront prononcée ; car vous serez justifié « par vos paroles, et vous serez condamné par vos « paroles. » Non-seulement on nous demandera ce que nous aurons dit, mais ce que nous aurons écouté ; par exemple, si vous avez prêté l'oreille à une calomnie débitée contre votre prochain : « N'écoutez pas, dit l'Écriture, une vaine parole. » Que si ceux qui écoutent de vaines paroles ne peuvent obtenir de pardon, quelle sera donc l'excuse des calomniateurs et des médisants?

3. Et que parlé-je de paroles écoutées ou dites,

puisque nos pensées mêmes sont punies? C'est ce qu'annonçait saint Paul en disant : « Ainsi ne ju-« gez pas avant le temps, jusqu'à ce que vienne le « Seigneur, qui produira au grand jour ce qui est « caché dans les ténèbres, et qui découvrira les « plus secrètes pensées des cœurs. » « Votre pen-« sée, dit l'auteur des Psaumes, rendra témoi-« gnage contre vous? » C'est, par exemple, s'il y a, dans les paroles que vous adressez à votre frère, duplicité et mauvaises intentions ; si vous le louez de bouche, lorsque dans le cœur vous lui portez envie, et que vous cherchez à lui faire du mal. Jésus-Christ voulant faire entendre que le châtiment viendrait flétrir non-seulement nos actions, mais nos pensées, disait : « Celui qui regarde une « femme avec un mauvais désir a déjà commis « l'adultère dans son cœur. » Quoique le péché reste enfermé dans les limites de la pensée sans aller jusqu'à l'acte, celui qui regarde une belle femme pour allumer en lui les feux de la concupiscence ne peut être innocent. Lors donc que vous lisez dans l'Évangile : « Un roi voulut faire rendre « compte à ses serviteurs, » ne laissez pas cette parole s'échapper indifféremment, mais entendez-la de toutes les conditions, de tous les sexes, de tous les âges. Songez quel sera le tribunal du souverain Juge, repassez sur toutes vos fautes.

Si vous les oubliez, Dieu ne les oubliera pas, à moins que, prévenant sa justice, vous ne les effaciez par le repentir et par la confession, par l'oubli des injures de votre prochain. Et pourquoi Dieu fait-il rendre compte? Ce n'est pas qu'il ignore nos œuvres (comment les ignorerait-il, lui qui connaît les choses avant qu'elles arrivent?), mais pour vous convaincre, vous, son serviteur, de la légitimité de votre dette; ou plutôt encore, c'est moins pour vous instruire que pour vous engager à vous acquitter. Voilà pourquoi il ordonne à son prophète d'annoncer les péchés des Juifs : « Annoncez, dit-il, ses iniquités à la maison « de Jacob et ses péchés à la maison d'Israel, » non simplement afin qu'elles les apprennent, mais afin qu'elles se corrigent. « Ayant commencé à faire « rendre compte à ses serviteurs, on lui en pré-«senta un qui lui devait dix mille talents. » Avait-on confié toute cette somme au serviteur, et l'avait-il consommée? La dette était immense; mais ce qu'il y avait pour lui de plus fâcheux, c'était d'être présenté le premier à son maître. S'il n'avait paru devant lui qu'après plusieurs autres qui se seraient bien conduits, il ne serait pas surprenant que le maître eût été disposé à la douceur. La bonne conduite des premiers aurait pu le rendre plus doux à l'égard de ceux qui s'étaient mal ac-

quittés de leur emploi ; mais être présenté le premier, après avoir prévariqué, et prévariqué jusqu'à ce point, et cependant éprouver la clémence de son maître, c'est là ce qui doit nous paraître surprenant. Souvent, lorsqu'on trouve ses débiteurs, on se réjouit comme d'une proie tombée entre nos mains, et l'on ne néglige rien pour se faire payer toute la dette ; que si l'on ne le peut pas à cause de la pauvreté des débiteurs, on décharge sa colère sur le corps de ces malheureux, et on leur fait subir les plus mauvais traitements. Dieu, au contraire, met tout en œuvre afin d'affranchir de sa dette un débiteur. Parmi nous, se faire payer de ce qui est dû, c'est grossir son trésor ; pardonner, voilà la richesse de Dieu. Le salut des hommes, voilà son trésor, selon ce que dit saint Paul : « Riches envers et par tous ceux qui l'invoquent. » On dira peut-être : « Pourquoi si, le maître voulait « pardonner au serviteur ses fautes, a-t-il donné « des ordres pour qu'on le vendît ? » C'est là surtout ce qui montre sa bonté. Mais ne nous pressons pas, et expliquons de suite la parabole. « Comme il était hors d'état de rendre, » dit l'Évangile. Qu'est-ce à dire, « qu'il était hors d'état de rendre ? » c'est une nouvelle marque de sa perversité. En effet, quand on dit, « qu'il était hors d'état de rendre, » cela ne veut dire autre chose, sinon

qu'il était dénué de bonnes œuvres, qu'il n'en produisait aucune qui pût être imputée pour la rémission de ses péchés. Sans doute, oui, sans doute, les bonnes œuvres nous sont imputées pour la rémission de nos péchés, comme la foi pour la justice. « Lorsqu'un homme, dit saint Paul, sans « faire des œuvres, croit en Celui qui justifie le « pécheur, sa foi lui est imputée à justice. » Et que parlé-je de foi et de bonnes œuvres, puisque les afflictions mêmes nous sont imputées pour la rémission de nos péchés? C'est ce que déclare Jésus-Christ dans la parabole du Lazare, lorsqu'il fait dire par Abraham au riche, que Lazare reçoit des consolations parce qu'il a éprouvé des maux dans sa vie. C'est ce que déclare aussi saint Paul en écrivant aux Corinthiens au sujet de l'incestueux : « Livrez, dit-il, cet homme au démon pour « mortifier sa chair, afin que son âme soit sauvée. » Et pour en consoler d'autres qui avaient péché, il leur adresse ces paroles : « C'est pour cette raison « qu'il y en a plusieurs parmi vous qui sont malades « et faibles, et plusieurs qui dorment du sommeil de « la mort. Que si nous nous jugions nous mêmes, « nous ne serions pas jugés. Mais lorsque nous « sommes jugés par le Seigneur, c'est lui qui nous « châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés « avec le monde. » Or, si les tentations, les ma-

ladies, la destruction du corps, qui n'est ni libre ni volontaire, nous sont imputées pour la rémission des péchés, à plus forte raison on nous imputera les bonnes œuvres que nous faisons volontairemnt et avec zèle. Mais le serviteur n'en avait aucune à présenter, il était au contraire accablé d'un fardeau immense d'iniquités. « Comme « il était hors d'état de rendre, dit l'Évangile, son « maître ordonna qu'on le vendît. » C'est ce qui fait surtout éclater la bonté du maître ; car il n'avait qu'un but, c'est qu'il ne fût point vendu. Qu'est-ce qui le prouve? la suite de la parabole. S'il avait vraiment voulu qu'on le vendît, qui est-ce qui l'en empêchait? qui est-ce qui aurait pu y mettre obstacle?

CHAPITRE XXVII

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

INSTRUCTION SUR LA FOI, PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE.

Aujourd'hui il n'est pas rare de trouver des hommes qui ont trop de ressemblance avec les pharisiens

de l'Évangile : ils sont tout prêts à interroger sur la foi ; ils disent volontiers qu'ils ne demandent pas mieux que de croire, pourvu qu'on leur donne de bonnes raisons. Mais si on leur en donne, ils ne veulent pas les écouter ; ou bien, s'ils les écoutent, c'est pour chercher dans leur tête, et plus souvent dans leur cœur, le moyen de les réfuter. Cette instruction expose avec simplicité et clarté les qualités de la foi : et ce qu'il faut faire pour y arriver.

Quelles sont les qualités essentielles à notre foi pour être véritable ? Elle doit être humble, elle doit être agissante,

1° *Humble.* Tout dans la religion n'est pas à la portée de notre intelligence. Il est des vérités obscures, incompréhensibles. Il faut donc, pour les croire, mettre de côté les vains raisonnements de la sagesse humaine, il faut enchaîner, captiver notre esprit, le soumettre à l'autorité divine. Or, le moyen d'obtenir cette soumission entière si nous n'avons pas cette admirable simplicité de la foi ? Certes, ce ne sera pas l'orgueil qui nous conseillera une telle abnégation. Non, avec lui, il faudra tout voir par nous-mêmes, tout approfondir, ne jamais acquiescer que lorsque nous serons parvenus au dernier degré de l'évidence ; et alors, n'ayant pas ce premier caractère, l'humilité, la simplicité, notre foi serait vaine et illusoire. Toutefois remar-

quons combien elle nous est avantageuse, cette obscurité qui enveloppe nos principaux dogmes. Si leur existence était géométriquement démontrée, si toutes les vérités s'offraient à nous sans nuages, nous n'aurions plus de sacrifices à faire pour y donner notre assentiment, nous n'aurions plus de mérite. Car l'évidence ôte la liberté, et, quand on n'est plus libre, on ne peut rien faire qui soit digne de récompense. Heureux donc ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru, *Beati qui non...*

Mais faut-il s'interdire toute discussion? Serait-elle vraie, cette parole de Julien l'Apostat, que nous ne proposons aucun motif de foi aux jeunes catéchumènes, et que nous nous contentons de leur dire : Croyez? Non, non, mes frères, le chrétien, lui aussi, peut raisonner. S'il est forcé quelquefois d'adopter sans examen l'objet de sa croyance, il pourra du moins en discuter les motifs, et que ces motifs lui sembleront puissants, lumineux, et bien propres à porter la conviction dans les âmes! Elle lui apparaîtra, cette religion sainte qui n'est blasphémée que par ceux qui l'ignorent, elle lui apparaîtra ornée des titres glorieux qui la recommandent à notre amour. Après avoir ouvert, sous ses yeux, les livres sacrés qui attestent sa haute antiquité, son origine céleste, elle lui montrera les lois de la nature suspendues pour

rendre un éclatant hommage à sa divinité ; elle lui rappellera l'entier accomplissement des prophéties qui proclamèrent, dans le lointain des âges, ses combats, ses progrès, ses triomphes; elle lui montrera des milliers de martyrs mourant pour sa défense au milieu des amphithéâtres ou sur les échafauds. Mais qu'elle lui paraîtra grande, sublime, cette religion, lorsqu'il verra les plus brillants génies s'incliner respectueusement devant elle, et encore avec la simplicité de l'enfance, à tous ses mystères! Quoi! se dira-t-il alors à lui-même, serait-il possible qu'une religion qui me présente des caractères de divinité si frappants, serait-il possible qu'elle enseignât l'erreur et le mensonge? Non, cette supposition est absurde. Quoi! les hommes les plus distingués par leur érudition auront adhéré sincèrement à tous les articles de la croyance chrétienne, ils auront adopté sans discussion une foule de dogmes sur lesquels ils n'avaient que des idées incomplètes; et moi, qui suis loin de posséder des connaissances aussi étendues, aussi variées, je regarderais en pitié le catholicisme comme un composé de préjugés vulgaires, et je refuserais mon assentiment à des vérités, parce qu'elles ne sont point au niveau de ma faible intelligence!

Cependant, mes frères, combien d'orgueilleux

qui sourient dédaigneusement de notre crédulité! Combien de jeunes gens qui connaissent à peine les premiers éléments de nos sciences, et qui parlent de nos mystères avec la plus grande légèreté, qui traitent d'ignorants ceux qui se soumettent au joug sacré de la foi! Ignorants! comme s'il pouvait y avoir devant Dieu, dit saint Paul, des sages et des docteurs. Ignorants! parce que nous admettons des vérités sans les comprendre? Eh! que nous importe que ces vérités soient incompréhensibles, si Dieu, qui les révèle, est incapable de se tromper lui-même et de nous tromper! On ne doit croire, dites-vous, que ce que l'on comprend. Alors ne croyez donc rien, absolument rien. Qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que le sommeil? le savez-vous? Comprenez-vous mieux la nature de l'air que vous respirez, du grain de sable que vous foulez aux pieds. Tout est mystère pour l'homme ici-bas; partout il y a des abîmes impénétrables. Combien de personnes qui donnent tête baissée dans les superstitions les plus sottes, et qui ont l'effronterie de ridiculiser nos principaux dogmes reconnus par l'Église universelle et entourés de l'hommage des siècles. C'est une femme qui fera consister la dévotion dans une chandelle; une femme qui, au jour du malheur ou pour conjurer quelque disgrâce, viendra silencieuse, réfléchie,

graver des croix sur les murailles de nos temples, baiser cent fois le marbre de nos autels, tournoyer à pas comptés, dans nos nefs latérales, et distraire les assistants par ses prosternations multipliées à l'infini. Parlez-lui du pouvoir qu'ont reçu les prêtres de remettre les péchés, de changer la substance du pain au corps de Jésus-Christ; parlez-lui de l'immortalité de l'âme, de l'existence d'un enfer, et souvent, pour toute réponse, vous la verrez faire un geste de dédain et sourire de pitié.

Oui, elles font preuve d'un orgueil inqualifiable, d'une ignorance très-profonde, ces personnes qui nient sans examen les vérités irréfragables de notre religion, et révèrent comme sacrées des pratiques follement imaginées et que l'Église désapprouve. Pour nous, mes frères, une fois assurés que c'est Dieu qui a parlé, arrêtons-nous, croyons, et ne discutons plus. Laissons ces téméraires qui ne voudraient pas de bornes à leur intelligence. Laissons ces demi-savants qui voudraient élever l'édifice de leur croyance sur leurs vaines pensées, oui, laissons-les, mes frères, et ne leur ressemblons jamais. Imitons plutôt ces chrétiens qui, au milieu des clameurs de l'incrédulité, témoignent ouvertement de leur soumission à la doctrine évangélique. Ressemblons plutôt à ces premiers fidèles qui

ne savaient pas disputer sur la foi, mais qui savaient mourir pour elle.

J'ai dit, en second lieu, que la foi doit être agissante. Une foi purement spéculative, qui ne serait point alimentée par nos actions, serait une foi morte, qui ne nous donnerait droit à aucune récompense dans le ciel, *fides sine operibus mortua est.* Et s'il en était autrement, pourquoi les saints ne se seraient-ils pas bornés à une stérile croyance? Si la foi ne doit pas être vivifiée par des œuvres, à quoi bon alors tant de prières, tant de larmes, tant de mortifications? Pourquoi les anachorètes ont-ils fait divorce avec le monde profane et se sont-ils ensevelis vivants dans les solitudes? Pourquoi les martyrs ont-ils voulu être abreuvés d'opprobres et finir leur vie par les flammes ou le glaive des persécuteurs? Pourquoi, chrétiens, pourquoi? Ah! tous, vous avez compris parfaitement que, voulant être récompensés, il ne suffit pas de dire: Seigneur! Seigneur! de formuler des actes de foi et d'amour.

CHAPITRE XXVIII

RÉFLEXIONS DE SAINT-JEAN CHRYSOSTOME POUR LE JOUR DES MORTS.

« Nous ne vous disons pas comme les infidèles : Supportez ce mal constamment, puisqu'il est inévitable, et que toutes vos larmes y sont inutiles ; nous vous disons au contraire : Prenez courage, votre fille ressuscitera ; elle n'est pas morte, elle n'est qu'endormie ; elle repose en paix, et elle passera de ce sommeil tranquille à une vie immortelle. N'entendez-vous pas le prophète qui vous dit : *Mon âme, rentrez dans votre repos, parce que le Seigneur vous a fait grâce?* Il appelle la mort une grâce, et vous pleurez. Que pourriez-vous faire de plus si vous étiez l'ennemi mortel de celui qui meurt? Si quelqu'un doit pleurer alors, c'est le démon. Oui, qu'il pleure, qu'il s'afflige, qu'il se déchire, et qu'il se désespère, de ce que notre mort n'est plus maintenant qu'un pas-

sage à une vie immortelle. Cette tristesse est digne de sa malice ; mais elle est indigne de vous, qui êtes appelé au repos, qui allez recevoir la couronne, et dont la mort est un port tranquille après la tempête. Voyez de combien de maux cette vie est remplie; souvenez-vous combien de fois vous l'avez eue en horreur ; combien d'imprécations vous avez faites, en voyant les maux qui l'assiégent sans cesse, et qui se succèdent les uns aux autres. Considérez que, dès le commencement du monde, Dieu nous a condamnés à souffrir. Il dit à la femme : *Vous enfanterez avec douleur.* Il dit à l'homme : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage.* Et Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Vous aurez de grandes afflictions dans le monde.* On ne nous prédit rien de semblable pour l'autre vie. On nous assure, au contraire, que *la douleur, la tristesse, et les gémissements en seront éternellement bannis, et qu'il viendra des personnes de l'Orient et de l'Occident pour se reposer dans le sein d'Abraham;* que l'Epoux vous recevra dans sa chambre nuptiale, avec des lampes ardentes ; et que votre vie sera changée en une vie toute céleste. Pourquoi donc déshonorez-vous la mort de votre ami par vos larmes? Pourquoi, en pleurant ainsi sa mort, apprenez-vous aux autres à la craindre? Pourquoi donnez-vous sujet

aux faibles d'accuser Dieu même de ce qu'il nous a exposés à tant de malheurs? Si je vous demande pourquoi, après la mort de vos proches, vous assemblez les pauvres; pourquoi vous appelez les prêtres, afin qu'ils offrent pour ceux que vous pleurez leurs prières et leurs sacrifices, vous me répondrez que c'est afin que celui qui est mort entre bientôt dans le repos éternel, et que son juge lui soit favorable; cependant vous ne cessez point de crier et de répandre des larmes. Ne vous combattez vous pas vous-même? Vous croyez que votre ami est dans le port, et vous vous jetez vous-même dans le trouble et dans la tempête. Que faire à cela? direz-vous; c'est la faiblesse de la nature. Et moi je vous dis : N'accusez point la nature; accusez-vous vous-même, et votre propre mollesse, qui vous fait dégénérer de cette haute dignité que la foi vous avait donnée. Comment, après cela, oserons-nous parler aux païens de l'immortalité de l'âme? Comment leur persuaderons-nous que nous ressusciterons un jour, puisque nous craignons la mort plus qu'ils ne la craignent eux-mêmes? On a vu des infidèles autrefois qui, sans rien connaître de ce que la foi nous apprend, n'ont pas laissé de se couronner de fleurs et de prendre leurs plus beaux habits à la mort de leurs enfants, pour se faire esti-

mer des hommes et pour s'acquérir un faux honneur. Et cette gloire incompréhensible que nous attendons dans le ciel n'aura pas assez de force pour bannir de nos esprits, à la mort de nos proches, cette tristesse lâche et efféminée et cette mollesse si indigne d'un chrétien? Je perds mon héritier, me direz-vous; je n'ai plus personne à qui je laisse tous mes biens. Aimez-vous donc mieux que votre fils hérite d'un peu de bien sur la terre que de tous les biens qui sont dans le ciel? Aimez-vous mieux qu'il jouisse de ces richesses qu'il devait quitter bientôt, que de celles qui ne périront jamais? Mon fils, dites-vous, ne sera point mon héritier. Il est vrai, il ne sera point l'héritier de son père; mais il le sera de Dieu. Il ne sera point le cohéritier de ses frères; mais il le sera de Jésus-Christ. Dans quelles mains passeront donc ces meubles si riches, ces habits si précieux, ces maisons si magnifiques, ce grand nombre d'esclaves, ces terres si vastes et si étendues, que nous possédons? Elles passeront, si vous voulez, entre les mains de votre fils, et avec plus d'assurance que s'il était encore en vie. Si les barbares ont brûlé autrefois avec les morts ce qu'ils avaient de plus précieux, combien est-il plus digne d'un chrétien de sacrifier avec son fils tout ce qui lui appartenait, non pour le réduire en cendres comme

les barbares, mais pour augmenter le bonheur et la gloire de ce mort qui lui est si cher ! Si ce fils avait des péchés en mourant, ces biens que vous donnez pour lui en effaceront les taches; s'il était juste et innocent, ils augmenteront sa récompense. Mais vous désireriez bien de le voir. Hâtez-vous donc de sortir vous-même de ce monde et de vivre comme il a vécu, afin que vous le voyiez bientôt. Si vous n'écoutez pas mes raisons pour vous consoler, pensez que tôt ou tard le temps même vous consolera et qu'il fera cesser votre douleur ; mais cette paix où vous vous trouverez alors ne sera point récompensée, parce qu'elle ne sera qu'un effet du temps, et non point l'ouvrage de votre vertu. Que si vous voulez entrer maintenant dans les sentiments de la sagesse chrétienne, vous en retirerez deux grands avantages : l'un, que vous vous délivrerez de beaucoup de maux ; et l'autre, que vous vous procurerez auprès de Dieu une très-brillante couronne : car l'aumône et les bonnes œuvres ne sont point d'un si grand mérite aux yeux de Dieu que cette modération et cette paix que nous conservons au milieu de nos plus grandes disgrâces. Considérez que le Maître du monde a bien voulu mourir lui-même. Il est mort, mais seulement pour vous ; et vous, vous mourrez pour vous-même. Il est mort après avoir dit : *Mon père,*

si cela est possible, que ce calice passe loin de moi. Il est mort, après avoir été dans la frayeur et dans l'agonie et après avoir ressenti une profonde tristesse; mais, cependant, il a accepté la mort et s'est soumis à toutes les circonstances cruelles et honteuses qui l'accompagnaient. Il a souffert avant la mort les fouets, et avant les fouets, les railleries, les outrages et les insultes, pour vous apprendre à souffrir tout avec une fermeté inébranlable. Il est mort enfin, et son âme a été séparée de son corps; mais il l'a reprise aussitôt et l'a remplie de sa gloire, afin que sa résurrection vous fût un gage et une assurance de la vôtre.

CHAPITRE XXIX

SUITE DE L'INSTRUCTION DU XXIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

INSTRUCTION SUR LA FOI, PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE.

L'évangile de ce jour sollicite encore l'homme à la foi, et nous avons grand besoin d'y être tous rappe-

lés aujourd'hui où chacun a de la tendance à se donner une petite foi de sa propre fabrique, qui n'a d'autres qualités que celle d'être fort classique e très-commode à pratiquer.

Je suppose qu'hier, je pourrais dire aujourd'hui, car le jour du dimanche est indignement confondu avec les jours ouvrables, le monde ne connaît plus de distinction sur ce point; je suppose qu'hier vous ayez ordonné à vos domestiques d'exécuter divers travaux avec promesse de leur remettre ce matin la rétribution d'usage, le prix de leurs fatigues, je suppose que ces domestiques, nonchalants, paresseux, se contentent de se rappeler vos ordres, et qu'aucun d'eux ne pense à les mettre à exécution, je vous le demande, auront-ils le droit de réclamer le salaire promis? Non, sans doute. Eh bien! nous sommes aussi les serviteurs de Dieu, il nous a aussi intimé ses volontés, imposé des préceptes qui doivent être accomplis pendant les jours de notre pèlerinage; mais si notre amour pour lui se borne à respecter son autorité, à croire à sa parole, si nous nous occupons de toute autre chose que de l'accomplissement de nos devoirs, croyez-vous qu'il nous accordera la récompense réservée au chrétien pieux et fidele? En vain, dans mille circonstances, auriez-vous

rendu à la divinité du catholicisme les plus éclatants témoignages; en vain jouiriez-vous de la plus haute considération dans le monde par votre empressement à obliger, votre affabilité, votre condescendance, si votre religion ne se traduit par d'autres actes, soyez-en sûrs vous n'aurez jamais de part au bonheur des élus. S'abstenir du mal, c'est beaucoup, il est vrai, mais ce n'est pas assez; il faut encore faire le bien, servir Dieu; si nous ne le servons pas, autant eût valu pour nous n'avoir jamais été éclairés de la divine lumière, que dis-je? ne sommes-nous pas bien plus coupables lorsque nous transgressons des commandements que notre conscience nous fait un devoir d'observer. Les ouvriers de l'Évangile qui furent envoyés à la vigne, et auxquels le père de famille adressa de si amers reproches, quel crime commettaient-ils donc en stationnant sur la place publique? aucun, mes frères, aucun, seulement ils ne faisaient rien; *stantes tota die otiosi.*

Nous ne sommes pas des impies, me dites-vous, nous avons encore la foi. Vous avez encore la foi, vous croyez donc à l'existence de cet être souverain qui règne dans les hauteurs des cieux, de cet Être qui vous a créés, qui vous conserve, et dont l'œil scrutateur plonge dans les plis et replis de votre âme. Oh! si telle était votre conviction, quel

empressement à lui offrir tous les jours le tribut de vos hommages! Comme vous marcheriez sans cesse en sa présence! Avec quel soin vous éviteteriez les moindres fautes pour ne jamais affliger ses regards! Mais chrétiens, sont-ce bien là les sentiments qui vous animent? Votre vie ne se passe-t-elle pas comme s'il n'y avait point de Dieu pour vous? Puis, que de blasphèmes, que de murmures, que d'outrages envers la majesté sainte! Croyez-vous vous être acquittés de vos obligations envers lui parce que, dans des jours mauvais, vous l'aurez invoqué, parce que vous serez venus vous agenouiller quelquefois devant ses autels?

Prenez garde, mon cher auditeur, aux yeux du monde vous êtes toujours plein de vie; mais hélas! depuis longtemps elle est éteinte, cette vie toute spirituelle, toute céleste qu'une foi agissante entretient dans notre cœur; aux yeux de Dieu vous n'êtes plus qu'un cadavre : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.*

Vous avez la foi, vous croyez donc qu'un péché mortel suffit pour vous rendre éternellement malheureux; vous croyez que la mort peut à chaque instant mettre un terme à votre existence, et vous transporter au tribunal du souverain juge. Or, si vous aviez cette assurance, nécessairement vous exerceriez sur vous-même une vigilance conti-

nuelle; l'amitié de Dieu serait pour vous le plus précieux des trésors, et pour le conserver vous seriez prêt à tout sacrifier, à passer le reste de vos jours dans les méditations de la solitude, loin des plaisirs et des agitations du siècle. Et voilà que, par la plus étrange des inconséquences, vous vous endormez paisiblement sur le bord de l'abîme, toujours ennemi de votre Dieu, toujours dévoué à la fureur des flammes vengeresses, et vous ne pensez pas à vous réconcilier, à restituer ce bien mal acquis, à étouffer ce ressentiment, et votre ardeur à fréquenter les bals, les spectacles, cette ardeur va tous les jours croissant. Prenez garde, mon cher auditeur, etc.

Vous avez la foi, vous croyez donc que Jésus-Christ habite nos tabernacles; que pendant la messe les cieux s'ouvrent à la voix du prêtre, et que le Juste par excellence descend parmi nous. Or, si telle était votre croyance, de quel saint tremblement ne seriez-vous pas saisi à la vue du sanctuaire! Point de doute que vous ne fussiez tout à Dieu pendant la célébration des offices ; votre attitude manifesterait le respect profond dont vous seriez pénétré. Si la présence réelle de Jésus-Christ était pour vous un point de doctrine indubitable, oh! comme vous feriez vos délices à venir le visiter dans son temple; comme vous aimeriez à vous entretenir

avec lui ! Qu'il vous en coûterait ensuite pour vous éloigner d'un ami si tendre et si généreux ! Maintenant, dites-le-moi, mon cher auditeur, quand venez-vous à l'église ? quand avez-vous le courage d'assister aux vêpres ? N'est-il pas vrai qu'une messe basse, le dimanche, vous paraît encore trop longue, comme si le chrétien ne devait au service de son Dieu qu'un quart d'heure par semaine ? et encore comment l'employez-vous, ce quart-d'heure ?...

CHAPITRE XXX

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

INSTRUCTION FAMILIÈRE SUR LA GRACE,
PAR M. L'ABBÉ CHARLES MARTIN.

On sait les services que M. l'abbé Martin a rendus au clergé et à la religion par ses nombreux travaux sur la prédication et en particulier par la publication de son journal *la Prédication contemporaine.* Nous

nous reprocherions beaucoup de ne pas lui donner une place dans ce recueil d'enseignement populaire. Nous lui empruntons l'instruction suivante.

Les apôtres, comme certains chrétiens de nos jours, étaient peut-être scandalisés du petit nombre des serviteurs de Dieu, comparé à la foule des serviteurs de Dieu et de l'Évangile. Pour les éclairer et les encourager, le divin Maître leur proposa deux paraboles. Dans la première, il se compare lui-même, sa doctrine, son Église et ses apôtres au grain de sénevé qui, sous le souffle de Dieu, grandit au point de servir d'abri aux oiseaux du ciel : c'est l'Église qui porte avec elle Jésus Christ, sa grâce, sa doctrine et ses apôtres, et devient le refuge des enfants de Dieu. Nous avons déjà traité ce sujet l'année dernière.

Nous trouverons aujourd'hui dans la parabole du levain une instruction analogue. Selon les saints Pères, le levain signifie non-seulement la prédication évangélique et ses hérauts, mais encore Jésus-Christ lui-même et son Eglise, qui ont soulevé, pénétré, transformé le monde. Il y a là, dans ce levain spirituel, une force secrète et divine qui a opéré cet étonnant miracle, et cette force on l'appelle la *grâce*. C'est dans ce sens que je vais vous exposer : 1° *la nature de la grâce ;*

2° *la manière dont elle opère.* C'est la division de cet entretien.

PREMIER POINT. — NATURE DE LA GRACE.

Cette femme dont parle l'Évangile de ce jour pourrait être comparée à l'Église, épouse de Jésus-Christ : « Elle prend le levain et le met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout soit levé. » Ainsi l'Église a été établie par son divin chef pour être le dépositaire de la grâce qui élève l'esprit, touche les cœurs et transforme tout l'homme. L'Église a reçu de Jésus-Christ sa doctrine, ses pouvoirs, ses sacrements; et quand elle s'en sert en son nom pour les âmes bien disposées, ils produisent la grâce qui sanctifie et pénètre.

Qu'est-ce donc que cette grâce qui a changé le monde païen en un monde de chrétiens ?

Sans entrer dans les profondeurs mystérieuses de cette grande question, mes frères, je veux seulement vous en dire assez pour que vous compreniez ce que chaque jour vous demandez à Dieu dans vos prières. Il ne s'agit donc pas ici de la grâce *habituelle*, qui est l'état d'une âme pure aux yeux de Dieu ; je ne parle en ce moment que de la grâce *actuelle.*

Or, la grâce actuelle est un mouvement inté-

rieur, gratuit et surnaturel, que Dieu nous inspire pour nous porter au bien et nous détourner du mal. Ainsi la grâce est un don de Dieu qu'il nous accorde sans que nous le méritions, pour aider la nature à produire des œuvres méritoires pour le ciel, pour opérer le salut et nous éloigner du péché et de l'enfer, sans toutefois détruire la liberté humaine. Notre nature faible et inclinée au mal ressemble à ces trois mesures de farine qui, sans le levain, ne sauraient se soulever pour devenir du pain. Mais aussitôt le mélange fait, tout change, et l'homme y trouve sa nourriture journalière. Aussi, entendez le grand et illustre auteur de l'*Imitation*, quand il dit de la grâce : *Magistra est veritatis, doctrix disciplinæ, lumen cordis, solamen pressuræ, fugatrix tristitiæ, oblatrix amoris, nutrix devotionis, productrix lacrymarum. Quid sum sine ea nisi aridum signum et stirps inutilis ad ejiciendum.* (*Imit.*, III, c. 53.)

Cette force divine est cachée dans la parole de Dieu, dans les sacrements, dans l'auguste sacrifice de la messe, dans la prière ; c'est là que réside ce levain sacré qui, pénétrant nos âmes, nous rendra capables de vaincre notre faiblesse, de triompher des ruses du démon, d'échapper aux atteintes mortelles du vice et de nous élever successivement et par degrés jusqu'à la plus haute perfection. Le

chrétien qui se laisse guider par elle la verra sanctifier trois choses, selon l'explication de saint Jérôme : la partie supérieure de l'âme, la partie inférieure et le corps : *Spiritus, anima et corpus*; ou bien la partie raisonnable, la partie irascible et la concupiscence, afin que la raison soit réglée par la prudence, que la colère soit tournée contre le vice, que l'appétit soit dirigé vers les vertus : *Rationabile, irascibile et concupiscibile..... ut in ratione possideamus prudentiam, in ira odium contra vitia, in desiderio cupiditatem virtutum.* (S. August.)

Vous voyez là, mes frères, la secrète et divine action qui change le cœur, les pensées, les paroles, les actions, les mœurs, la vie du pêcheur, pour le transformer en *homme nouveau*. Par l'action de la grâce, les trois puissances de l'âme, tous les sens du corps, toutes les actions de la vie, sont animés par la charité, et alors seulement il commence à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit; et c'est dans ce sens que saint Augustin dit : *In farinæ satis tribus intelliguntur tria illa in homine, ex tota anima et ex tota mente.*

Puisse donc, mes frères, ce précieux levain de la grâce entrer dans notre âme, la pénétrer, la soulever au-dessus de sa propre faiblesse, au-des-

sus aussi des passions et des corruptions du monde. Ne cessons de la demander à Dieu, de la chercher dans ses divines ressources, dont l'Église est la fidèle gardienne; ne nous lassons pas de la demander tant qu'elle n'aura pas pénétré tout notre être : *Donec fermentatum est totum.*

DEUXIÈME POINT. — COMMENT ELLE OPÈRE.

1° La grâce est un secours de Dieu qui éclaire l'esprit, touche le cœur, et fortifie la volonté pour faire le bien et éviter le mal. Nous voyons l'emblème de ses opérations dans le levain de l'Évangile. Elle aussi apporte dans le cœur du chrétien sa fermentation salutaire, le pénètre de sa divine influence, lui ôte sa pesanteur et son insipidité, l'élève et le pousse à l'action. Ce levain de la grâce aussi est souvent dans son début peu remarqué, peu considérable. La première grâce qui mène à la conversion est parfois imperceptible. C'est une bonne pensée, une inspiration sainte, un pieux désir, un remords, un mouvement affectueux, une lecture instructive, un exemple édifiant, l'assistance à un office, une parole tombée de la chaire chrétienne, une aumône faite, une tentation surmontée, une occasion évitée, un chagrin, un malheur, une maladie; voilà quels sont quelquefois

les faibles commencements d'une haute perfection. C'est bien le levain qui, quoique faible et petit en apparence, pénètre toute la masse, la soulève et la change.

Ainsi la grâce élève nos pensées vers Dieu ; elle agite et touche notre cœur, elle fortifie notre volonté ; et si, fidèles aux premières grâces, nous laissons agir Dieu sur nous, les grâces feront germer les vertus en nous, et les vertus, à leur tour, attireront de nouvelles grâces : *Benedictionem dabit legislator, ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion.* (Ps. LXXXIII, 8.)

2° Mais, mes frères, que faut-il faire pour que ce levain sacré de la grâce opère en nous? Rappelons-nous qu'à côté du levain salutaire qui fait fermenter l'âme pour le bien, il en est un autre dont la funeste fermentation infecte l'âme et repousse la grâce. C'est le levain du vice que le Sauveur signalait dans les pharisiens : *Intuimini et cavete a fermento pharisæorum.* (Math., XVI, 6.) Il est si dangereux et si opposé à la vertu, qu'il n'en faut qu'une petite quantité pour corrompre une masse entière : *Modicum fermentum totam massam corrumpit.* (Galat., V, 9.) Examinons donc notre cœur et voyons s'il n'y a pas quelque peu de vieux levain gâté, corrompu, c'est à dire quelque vice venu de l'héritage du premier Adam, qui nous

empêche d'avancer à grands pas dans la voie du ciel? Quel est le secret de nos tiédeurs, de nos inconstances, de nos chutes fréquentes? Le moyen pour s'élever au-dessus de sa propre faiblesse, c'est d'ôter ces obstacles, ce levain du vieil homme qui empêche la grâce d'agir : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio.* (I Cor., v. 7)

Voyez les saints! Paul tombe sur le chemin de Damas : il s'écrie à l'instant : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Pierre a renié trois fois son divin Maître ; un regard le convertit et il pleure toute sa vie les fautes d'un jour. Augustin est frappé d'une lumière subite d'en haut, tout est dit : il ne revient plus jamais à ses désordres d'autrefois.

Ah! c'est que les saints n'opposaient aucun obstacle à l'action du levain de la grâce; c'est qu'ils n'étaient occupés qu'à purger leur cœur du vieux levain qui aurait arrêté celui de la grâce, et Dieu, bénissant leurs nobles efforts, les comblait de nouvelles faveurs, et c'est ainsi qu'ils sont parvenus à une perfection qui étonne et confond les chrétiens ordinaires.

Prenons du moins aujourd'hui une grande et généreuse résolution, et disons avec l'Apôtre : *Epulemur, non in fermento malitiæ, et nequitiæ : sed in azymis sinceritatis, et veritatis.* (I Cor., v. 8.)

CHAPITRE XXXI

DERNIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

EXTRAIT D'UN DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Nous ne pouvons mieux terminer ce livre que par une dernière et large parole de notre bien-aimé et vraiment populaire docteur de l'Eglise, puisse-t-il répandre sur ce volume un peu de l'onction évangélique qui émanait de tous ses discours.

Ce jugement, mes frères, sera épouvantable ; ce tribunal sera terrible, et l'exacte discussion qui s'y fera des moindres choses nous saisira de frayeur. La seule pensée de ce fleuve de feu, qui emportera les méchants dans ses abîmes profonds, nous fait sécher de crainte. Que sera-ce donc, si nous y tombons ? Qui d'entre les hommes nous pourra sauver ? On tremble quand on voit en divers endroits de l'Évangile, tantôt que les vierges folles sont bannies pour toujours de la chambre de

l'Epoux; tandis que les méchants sont entraînés dans les fournaises éternelles. Nous ne pouvons nous représenter la crainte dont les consciences seront frappées. Si quelqu'un de nous se sentait maintenant coupable de quelque grand crime, n'aimerait-il pas mille fois mieux mourir, que de le voir révéler dans cette assemblée et d'avoir autant de témoins de son impiété qu'il y a ici de personnes? Que deviendrons-nous donc, lorsque notre vie sera exposée aux yeux de tous les hommes? Mais, hélas ! je parle des hommes qui connaîtraient notre vie, et de la confusion que nous aurions devant eux. C'est Dieu, mes frères, c'est la lumière, ce sont ses yeux pénétrants, c'est sa présence que nous devons craindre. Que deviendra alors un pécheur, lorsqu'on l'arrachera par force du fond de ces ténèbres, qu'il avait toujours recherchées, pour le représenter à Dieu ! Comment souffrira-t-il le visage de ce juge? Où se cachera-t-il pour fuir les éclairs de ses yeux? L'enfer avec ses feux paraîtra doux en comparaison de cette vue d'un Dieu en colère. Mais comme Dieu connaît notre faiblesse, et qu'il sait que cette considération ferait peu d'effet sur nous, il ne nous en dit rien et il se contente de nous menacer d'un feu éternel. Je ne crains pourtant point de dire que ce n'est pas le moment auquel Dieu nous punira

que nous devons craindre ; mais celui dans lequel nous l'offensons ; c'est lorsque nous péchons contre Dieu que nous devons nous affliger, et non pas lorsque Dieu se venge. Saint Paul gémit pour des péchés qui lui étaient pardonnés et dont il ne devait plus rien craindre. David, quoique assuré pour sa personne, ne laisse pas de s'écrier dans le souvenir d'avoir offensé Dieu : « Tournez, Seigneur, tournez votre main contre moi et contre « la maison de mon père. » Car il n'y a point de supplice dont la douleur puisse égaler celle d'avoir offensé Dieu. Mais nous sommes si durs et dans une disposition si insensible que, si l'on ne nous proposait les feux de l'enfer pour nous intimider, il serait impossible de nous retenir dans la violence de nos passions ; et j'ose dire que, quand nous n'aurions fait autre chose qui méritât l'enfer, cela seul nous en rendrait dignes, puisque c'est craindre plus l'enfer que Jésus-Christ même. Saint Paul avait des sentiments bien différents ; si nous aimions le Seigneur autant qu'il l'aimait, le péché nous serait, comme à lui, plus insupportable que l'enfer ; mais nous n'avons point d'amour, et c'est là, mes frères, le sujet de ma douleur continuelle, c'est ce qui me fait verser des larmes. Cependant, qu'est-ce que Dieu n'a point fait pour se faire aimer de nous ? Quelles inventions de ten-

dresse et de charité n'a-t-il point trouvées? Ou qu'a-t-il omis de tout ce qui pouvait lui attirer notre amour? Nous l'avons déshonoré lorsqu'il nous comblait de biens; nous l'avons fui lorsqu'il nous appelait; nous nous sommes comme arrachés de lui, lorsqu'il s'efforçait de nous retenir; nous l'avons quitté pour aller servir le démon. Il nous a envoyé ses prophètes pour nous rappeler à lui, il s'est servi de ses patriarches; il a même employé ses anges, et nous avons été sourds et insensibles à tout; il ne s'est point rebuté; il a voulu surmonter notre malice par sa bonté; il a fait ce que font les personnes qui aiment le plus tendrement, lorsqu'on les méprise: il s'est adressé au ciel et à la terre pour s'en plaindre; il a pris tout le monde à témoin de notre ingratitude; il fait ses plaintes, tantôt à un prophète, tantôt à l'autre, non pour nous accuser de notre dureté, mais comme pour se justifier lui-même. Il offre de rendre raison de sa conduite, et on lui ferme l'oreille. « Mon peuple, que vous ai-je fait? dit-il, répon-« dez-moi, en quoi vous ai-je offensé? » Et nous ne laissons pas de le mépriser. Nous rejetons, nous lapidons ceux qui nous parlent de sa part. Qu'a donc fait cette patience invincible? Quel dessein a pris cette charité sans bornes? Il n'a plus envoyé ses prophètes ni ses anges; mais son propre Fils;

il est venu, et nous l'avons fait mourir. Ce déicide n'a point encore refroidi son amour, il l'a rallumé davantage. Saint Paul nous crie dans toute l'ardeur de son zèle : « Nous vous conjurons, « au nom de Jésus-Christ, de vous réconcilier « avec Dieu. » Et personne ne pense à faire promptement cette réconciliation. Que fera le Seigneur après cela ? Nous abandonnera-t-il ? Il ne le fait pas encore, il continue à travailler à notre salut, il nous intimide, il nous encourage, il use de menaces, il fait des promesses, il nous montre le ciel et l'enfer, les délices de l'un et les tourments de l'autre, et nous demeurons insensibles. Qui croirait cette dureté, si on ne la voyait de ses yeux ? Si un homme nous avait autant aimés, que ne ferions-nous point pour lui ? Et, parce que Dieu abaisse sa grandeur jusqu'à nous, nous nous éloignons de lui. O douleur! ô ingratitude! nous péchons tous les jours; notre vie n'est qu'un enchaînement de péchés.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. Cosson et Comp., rue du Four St Germain, 43.

